

**Gabriel TARDE (1893)**

# **La logique sociale**

## **Première partie : Principes**

**chapitres I à IV**

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron,  
Professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec  
et collaboratrice bénévole

Courriel: <mailto:mabergeron@videotron.ca>

Site web: [http://www.geocities.com/areqchicoutimi\\_valin](http://www.geocities.com/areqchicoutimi_valin)

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"  
dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: [http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques\\_des\\_sciences\\_sociales/index.html](http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html)

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole,  
professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec  
courriel: <mailto:mabergeron@videotron.ca>  
site web: [http://www.geocities.com/areqchicoutimi\\_valin](http://www.geocities.com/areqchicoutimi_valin)

à partir de :

## Gabriel Tarde (1893)

### La logique sociale.

Une édition électronique réalisée du livre publié en 1893, La logique sociale. Paris : Félix Alcan, 1895.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format  
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 28 mars 2002 à Chicoutimi, Québec.



# Table des matières

## LA LOGIQUE SOCIALE *Gabriel Tarde*

AVANT-PROPOS de la seconde édition

### PRÉFACE

### PREMIÈRE PARTIE : PRINCIPES

#### Chapitre I. - LA LOGIQUE INDIVIDUELLE

La croyance, le désir et la sensation brutes, seuls éléments psychologiques. - La croyance et le désir, seules forces et seules quantités de l'âme. - Importance psychologique et sociologique de leur rôle. - La vie sociale considérée comme la distribution changeante d'une certaine somme de croyance et de désir dans les divers canaux de la langue, de la religion, de la science, de l'industrie, du droit, etc. - Distribution réglée par la Logique et la Téléologie. Inventaire des lumières et inventaire des richesses nationales. - Lacune énorme de la Logique des écoles : nul égard aux degrés de la croyance. Autres défauts de la théorie ordinaire du syllogisme. Le jugement universel. - Nouvelle théorie du syllogisme. Quatre types de jugements. Les couples du syllogisme et leurs luttes. Fécondité du syllogisme ainsi rectifié. - Le syllogisme téléologique, la logique de l'action. La conclusion-devoir. Une nation, syllogisme complexe, système et plan. Majeures, mineures et conclusions des syllogismes nationaux. Nécessité des grandes agglomérations. Dualité et mutuel complément des deux logiques, l'individuelle et la sociale. - Le tempérament logique des diverses races humaines. Les inconséquences logiques. - Accord historiquement poursuivi des deux logiques et des deux téléologies. Sa double forme possible.

#### Chapitre II. - L'ESPRIT SOCIAL

Analogies entre la psychologie des personnes et la psychologie des sociétés. Mêmes voies de formation, même bifurcation fondamentale, même aboutissement à des *catégories* semblables. L'espace-Temps et la matière-force. La langue et la religion, solutions nécessaires des contradictions senties. Opposition individuelle du plaisir et de la douleur, opposition sociale du bien et du mal. - Nécessité de l'idée divine. Les religions filles de la raison. - La langue, espace social des idées. - Autres analogies du mental et du social. Habitude et coutume. Aboulie sociale. Le devoir, vouloir social. - La conscience collective. La politesse et la gloire. La gloire et l'imitation, la conscience et la mémoire. - Suite désordonnée des états de conscience et des faits historiques, mais caractère harmonieux de leurs produits accumulés : grammaire, code, théologies, sciences, etc. - Critique de l'idée de l'organisme social.

### Chapitre III. - LA SÉRIE HISTORIQUE DES ÉTATS LOGIQUES

Tableau schématique de toutes les positions logiques ou téléologiques que comportent, mentalement ou socialement, deux jugements ou deux desseins mis en présence, - et de la suite habituelle de ces diverses positions.

### Chapitre IV. - LES LOIS DE L'INVENTION

Problème de *l'équilibre* des croyances (ou des désirs) et problème du *maximum* de croyance (ou de désir satisfait). Alternance et conflit de ces deux problèmes : d'où l'air illogique des sociétés. Réponse à une objection. - Déplacement des contradictions. Lutte du Sacerdoce et de l'Empire : embarras logique susceptible de trois solutions. - Les Possibles Irréalisés. Caractère positif et incontestable de cette notion. Distinction des divers degrés de possibles. Le développement par l'avortement. - Le champ infini des inventions possibles. Emboîtement des germes d'idées. L'hypothèse de l'évolution unilinéaire, contredite par le darwinisme. Weissmann et Noegeli. - Genèse de l'invention. Le génie. Ses conditions extérieures et intérieures. - Extérieures : vitales ou sociales. Trois formules à ce sujet. La *difficulté* d'une invention. - Intérieures : duel logique et union logique, travail critique et travail Imaginatif. Différence entre logique de l'imitation et logique de l'invention. Formule de Reuleaux. L'idée de ligne droite appliquée aux séries d'invention successives. - Séries réversibles et séries irréversibles d'inventions linguistiques, mythologiques, scientifiques, etc. Transformation générale du jugement en notion et du but en moyen. Dégénérescence sociale. - Tassement et harmonisation des inventions dans l'esprit collectif. Trois périodes à considérer : chaos, organisation, développement. Les guerres et les révolutions considérées comme méthodes tragiques, non nécessaires ni éternelles, de la dialectique sociale. - Analyse de la seconde période : loi du passage de la *multiconscience* à *l'uni-conscience*.

Après les phases et les procédés de la Dialectique, ses issues diverses. Opposition ici entre la logique individuelle, qui exige l'élimination complète des contradictions *intra-cérébrales*, et la logique sociale qui se concilie fort bien avec des contradictions *inter-cérébrales*. Trois seuls états possibles d'équilibre des croyances, des intérêts et des orgueils. Issues diverses du duel logique et de l'union logique. Systèmes religieux et systèmes philosophiques. - Essai de classification sommaire des civilisations, systèmes de systèmes.

## SECONDE PARTIE : APPLICATIONS

### Chapitre V. - LA LANGUE

Langues, chose éminemment imitative et logique. Leur évolution *multilinéaire*. Quatre espèces de similitudes entre langues diverses. Passage, peut-être réversible, de la déclinaison aux procédés analytiques. Grammaires, traités populaires de logique, conformes à la nôtre. Évolution par insertions de petites innovations successives et coordonnées peu à peu. Rôle important de l'accident et lien étroit de l'accidentel et du rationnel. Changements de sons et changements de sens. Lois de Darmesteter. Exemples de duels et d'unions logiques ; flexions fortes et flexions faibles. Pourquoi la perfection compliquée de tant de langues anciennes ? Inventivité linguistique des primitifs. Rapport inverse entre différenciation dans le temps et différenciation dans l'espace.

## Chapitre VI. - LA RELIGION

Religion, comme langue, chose imitative et logique. Le sentiment générateur. Sa complexité. Sa persistance. Nécessité logique de l'animisme. Les rites nés du raisonnement. Les fétiches nés de la méthode expérimentale. Pourquoi *Dieux-bêtes* d'abord, puis *Dieux-hommes*. - Météores et Mythes. - Genèse du temple. - Explication des victimes humaines. - Problème de logique sociale dont le christianisme, sous l'empire romain, a été la solution. Pourquoi il s'est propagé. - Le préjugé anthropocentrique. Origine de l'idée du péché et de la culpabilité. Le prix de l'athlétisme intérieur. - Bouddhisme et christianisme. - Les mystiques et les prophètes. - Religion de l'avenir.

## Chapitre VII. - LE CŒUR

Vraie fin sociale : augmenter la somme des sentiments affectueux, diminuer celle des sentiments haineux. Élargissement graduel du cœur social. - *Contradictions et confirmations* logiques, *contrariétés* et *concours* téléologiques, des sentiments. Il peut arriver qu'ils se contrarient en se confirmant, ou qu'ils s'entraident en se contredisant. Exemples. Sentiments féodaux, monarchiques, démocratiques. - Sentiments réciproques des membres du groupe social, et leurs sentiments à l'égard de l'étranger : distinction fondamentale. Patriotisme. Élargissement parallèle du cercle des amis et du cercle des ennemis, par l'agrandissement des États. Où est le gain dès lors ? Réponse. Adoucissement du patriotisme et des mœurs guerrières. - Comment naissent, grandissent, déclinent les sentiments collectifs. Culture de l'amitié et culture de la haine par les religions. La *vendetta*. - Les haines nationales : leurs causes, leurs variétés, leurs vicissitudes. Elles vont s'atténuant à mesure que leur objet s'agrandit. Preuves. - Transformations sociales de l'amitié et des autres sentiments sympathiques. Refroidissement du cœur, compensé parfois par son élargissement. Amitiés rurales et amitiés urbaines. La civilisation et l'amour. La coquetterie. - Besoin croissant d'*amusement* et surtout de *fêtes*. Les fêtes criminelles. Variétés nationales et historiques des fêtes.

Évolution des sentiments d'amour-propre et d'orgueil. L'orgueil individuel et l'orgueil collectif. Diverses formes de ce dernier : orgueil confessionnel, professionnel, linguistique même ; orgueil familial, municipal, patriotique. La politesse et la diplomatie.

## Chapitre VIII. - L'ÉCONOMIE POLITIQUE

Économistes précurseurs des sociologues. Usurpations de l'Économie politique dans les domaines de la politique, du droit et de la morale. Son caractère propre : envisager l'activité humaine par son côté *quantitatif*. Notion équivoque de *services*. - Lacunes de l'Économie politique. Oubli du rôle de l'imitation, qu'elle suppose inconsciemment. Oubli du rôle de l'invention, qu'elle postule aussi. Invention, mère de la croyance et du désir, les deux éléments de l'utilité et de la richesse. Erreur de confondre l'invention dans le travail, qui est tout imitation. Différences radicales entre les deux.

*Théorie de la valeur*. Critique et exposé. Double sens de la valeur, valeur-prix et valeur-emploi. Examen du premier sens. L'invention comparée à l'association. Rapport inverse entre les deux sens de la valeur.

Le côté croyance et le côté désir de la richesse. Avenir du premier, destiné à grandir aux dépens du second.

### Chapitre IX. - L'ART

Les arts et les beaux-arts. L'art, branche importante de la téléologie sociale. Réalisme de la sculpture égyptienne de l'ancien Empire, fautes de dessins voulues, conventions nécessaires ; l'écriture, sorte de dessin ; le dessin, sorte d'écriture. Les tableaux narratifs et historiographiques. - Distinction entre l'industrie et l'art. La beauté, pressentiment de l'utilité ou de la vérité future, indéfinie et collective. - Nécessité logique des types et des genres traditionnels. Conformisme du beau, soit moral, soit esthétique. - Hiatus, réputé infranchissable, entre les arts dits *d'imitation* et les autres (musique et architecture). Pont jeté par-dessus. Explication de cette différence. Pourquoi les arts réputés libres sont encore plus traditionalistes que les autres.

Autres et plus précises différences entre l'industrie et l'art. Désirs de production et désirs de consommation, dans l'un et dans l'autre. Besoin de nutrition et besoin de génération. L'œuvre d'art, maîtresse artificielle. Répond à un désir né de la découverte de son propre objet. - Côté esthétique de tous les métiers, artisans anciens. Son effacement et son remplacement. L'art industriel. - L'art, comme l'amour, condamné à la vieillesse et à la mort ; non l'industrie. Pourquoi. A quoi tient la durée des œuvres classiques.

L'art pur. Son *intérêt* caractéristique. Deux sortes d'intérêt. L'un et l'autre nés de la position et de la solution d'un problème logique. Sujet de l'œuvre d'art : *luttas* ou *processions*. - Évolution de l'art, de l'épopée au drame, non *vice versa*. Critique de Spencer. Un livre et non un édifice, à l'origine. - Le théâtre, expression concentrée de la logique de l'histoire.

Caractère encore plus essentiel de l'art : socialise les sensations mêmes, substitue à notre sensibilité naturelle, inculte, incommunicable, une sensibilité collective, semblable pour tous, disciplinée. Harmonise les sensations en les assimilant.

### Appendice au chapitre VIII

**Gabriel Tarde (1893)**

# **La logique sociale**

[Retour à la table des matières](#)

# Avant-propos

---

## de la seconde édition

[Retour à la table des matières](#)

Je reproduis sans changement, avec de brèves additions de notes ça et là, ce livre dont la première édition remonte à deux ans, en 1895. L'évolution de la pensée philosophique est si rapide de nos jours que ce laps de temps peut passer pour considérable et aurait certainement suffi à motiver, à défaut d'autres raisons, le remaniement de certaines parties de cet ouvrage. Mais, en principe, on s'expose fort à gâter ce qu'on cherche à parfaire quand, la toile peinte et l'huile séchée, on veut retoucher son tableau. Au demeurant, la nécessité de ces modifications ne se ferait sentir que pour donner un air de plus grande actualité à certains passages, ce qui, à vrai dire, serait une sorte de rajeunissement factice et trompeur. Rien n'est plus intimement inhérent à un livre que sa date.

Je ne répondrai pas non plus aux critiques, pour la plupart bienveillantes, qui m'ont été adressées. Le lecteur instruit et attentif saura bien trouver la réponse lui-même.

G.T.



# PRÉFACE

---

*Par Gabriel Tarde (1895)*

[Retour à la table des matières](#)

Ce livre est la suite et le complément de l'essai de sociologie générale, j'allais dire élémentaire, que j'ai publié il y a quelques années sous le titre de *Lois de l'Imitation*. Un de ses chapitres, celui qui est intitulé *Les lois logiques de l'Imitation*, était comme une pierre d'attente placée là pour relier intimement l'un à l'autre cet ouvrage et le nouveau volume - un peu gros, j'en demande pardon au lecteur - que je fais paraître aujourd'hui. L'un montrait comment se forment les tissus sociaux, plutôt que les corps sociaux, comment se fabrique l'étoffe sociale plutôt que le vêtement national ; l'autre va s'occuper de la manière dont ces tissus s'organisent, dont cette étoffe est taillée et cousue, je veux dire se taille et se coud elle-même.

Ce serait le moment, je le sens bien, d'entamer quelque dissertation sur la place de la sociologie parmi les sciences, sur son état actuel et son rôle à venir. Mais, si l'on prend la peine de me lire, on devinera bien ce que je pense là-dessus. Au lieu de disserter sur les mérites de cet enfant qu'on a eu l'art de baptiser avant qu'il ne soit né, achevons, s'il se peut, de le faire naître. Avant tout, il convient de s'entendre sur le caractère propre et distinctif des phénomènes sociaux. Je crois avoir indiqué l'insuffisance des définitions qu'on en donne d'ordinaire, sous l'empire de préoccupations juridiques ou économiques. Il n'est pas vrai que tout lien social soit fondé sur l'idée de contrat ou sur l'idée de service. On est associé de fait sans avoir jamais contracté, même implicitement ; et l'on est souvent membre de la même société, non seulement sans se rendre aucun service, mais en se nuisant réciproquement : c'est le cas des confrères, qui presque toujours se font concurrence. À l'inverse, on peut se rendre

mutuellement, entre castes hétérogènes, de même qu'entre animaux différents, les services les plus signalés et les plus continus, sans former une société. Plus étroite encore et plus éloignée de la vérité est la définition essayée récemment par un sociologue distingué qui donne pour propriété caractéristique aux actes sociaux d'être imposés *du dehors par contrainte*. C'est ne reconnaître, en fait de liens sociaux, que les rapports du maître au sujet, du professeur à l'élève, des parents aux enfants, sans avoir nul égard aux libres relations des égaux entre eux. Et c'est fermer les yeux pour ne pas voir que, dans les collèges même, l'éducation que les enfants se donnent librement en s'imitant les uns les autres, en humant, pour ainsi dire, leurs mutuels exemples, ou même ceux de leurs professeurs, qu'ils *s'intériorisent*, l'emporte de beaucoup en importance sur celle qu'ils reçoivent et subissent par force. On ne s'explique une telle erreur qu'en la rattachant à cette autre, qu'un fait social, en tant que social, *existe en dehors de toutes ses manifestations individuelles*. Malheureusement, en poussant ainsi à bout et objectivant la distinction ou plutôt la séparation toute subjective du phénomène collectif et des actes particuliers dont il se compose, M. Durkheim nous rejette en pleine scolastique. Sociologie ne veut pas dire ontologie. J'ai beaucoup de peine à comprendre, je l'avoue, comment il peut se faire que, « les individus écartés, il reste la Société ». Les professeurs ôtés, je ne vois pas bien ce qui reste de l'Université, - si ce n'est un nom, qui, s'il n'est connu de personne, avec l'ensemble de traditions qu'il exprime, n'est rien du tout. Allons-nous retourner au *réalisme* du Moyen Âge ? Je me demande quel avantage on trouve, sous prétexte d'épurer la sociologie, à la vider de tout son contenu psychologique et vivant. On semble à la recherche d'un *principe social* où la psychologie n'entre pour rien, créé tout exprès pour la science qu'on fabrique, et qui me paraît beaucoup plus chimérique encore que l'ancien *principe vital*.

Mais, qu'il s'agisse de contrats, de services ou de contraintes il s'agit toujours de faits d'imitation. Que l'homme parle, prie, combatte, travaille, sculpte, peigne, versifie, il ne fait rien que tirer des exemplaires nouveaux de signes verbaux, de rites, de coups d'épée ou de fusil, de procédés industriels ou artistiques, de formes poétiques, de modèles en un mot, objets de son imitation spontanée ou obligatoire, consciente ou inconsciente, volontaire ou involontaire, intelligente ou moutonnière, sympathique ou haineuse, admirative ou envieuse, mais de son imitation toujours. C'est la pierre de touche la plus nette pour distinguer ce qui est social de ce qui est vital. Tout ce que l'homme fait sans l'avoir appris par l'exemple d'autrui, comme marcher, crier, manger, aimer même dans le sens le plus grossier du terme, est purement vital, tandis que marcher d'une certaine façon, au pas gymnastique, valser, chanter un air, préférer à table certains plats de son pays et s'y tenir convenablement, courtoiser suivant le goût du jour une femme à la mode, tout cela est social. L'inventeur qui inaugure une nouvelle espèce d'acte, telle que tisser à la vapeur, téléphoner, mouvoir électriquement une voiture, ne fait lui-même œuvre sociale qu'en tant qu'il a combiné des exemples anciens et que sa combinaison est destinée à servir d'exemple.

Remarquons que le même critère s'applique aux sociétés animales. Assurément, on ne peut pas dire de celles-ci qu'elles ont pour caractère essentiel d'être contractuelles ; non seulement l'idée du contrat, qui est la forme réciproque du commandement, leur est étrangère, mais l'idée du commandement même, qui, naturellement, a dû précéder celle-ci, ne s'y dégage pas. Et, si nous recherchons d'où le commandement procède, que voyons-nous ? Dans un troupeau de singes, de chevaux, de chiens, d'abeilles même et de fourmis, le chef donne l'exemple de l'acte qu'il ordonne in petto, et le reste du troupeau l'imité. Par degrés, on voit l'intention impérative confondue

d'abord avec l'initiative de l'acte commandé, se séparer de celle-ci. Le chef se borne à ébaucher cet acte, plus tard il en fait seulement le geste. Du geste on passe au signe ; ce signe est un cri, une attitude, un regard, enfin un son articulé. Mais toujours le mot réveille l'image de l'action à accomplir, - action connue, bien entendu, car on ne commande pas une invention, on ne décrète pas le génie - et cette image est l'équivalent de l'exemple primitivement donné par le chef.

Mais je ne veux pas insister davantage sur cette manière de voir, à l'appui de laquelle je me persuade avoir apporté d'abondantes preuves. J'ai eu le plaisir de la voir admise par beaucoup de philosophes compétents ; et surtout d'en voir quelques autres, qui disent ne pas l'admettre, forcés de la confesser à leur insu<sup>1</sup>. Seulement on s'est quelquefois mépris sur le genre et le degré d'importance que j'attribue à l'imitation. Elle n'est à mes yeux que la mémoire sociale, et, si la mémoire est le fondement de l'esprit, elle n'en est pas l'édifice. Poursuivons maintenant nos études de psychologie sociale, montrons le jugement et la volonté en œuvre dans les sociétés : c'est là proprement le sujet de ce livre. - Il n'y a rien de plus clair ni de plus profond à la fois que notre conscience, sorte d'estomac vitré, de ruche transparente, où se révèle à nous le secret des plus intimes opérations de la vie, qui nous émerveilleraient prodigieusement si nous n'en apercevions que du dehors les résultats, c'est-à-dire la conduite des êtres conscients. De là l'avantage ou plutôt l'obligation de demander à la psychologie, et non à la biologie avant tout, la clé de la sociologie.

Il y a quelque chose de profondément vrai pourtant au fond de la conception métaphorique de l'organisme social, - aujourd'hui si démodée. Nous verrons que la société, si elle n'est pas comparable à un organisme, l'est à un organe privilégié : le cerveau. La vie sociale est d'ailleurs l'exaltation extraordinaire de la vie cérébrale. Mais, en somme, l'être social diffère de l'être vivant sous bien des rapports, et d'abord, différence trop peu remarquée, en ce qu'il est beaucoup moins nettement tranché que celui-ci dans le temps et dans l'espace. Les divers individus vivants, animaux ou plantes, sont distincts chacun à part, et ils meurent comme ils naissent à un moment précis. Mais qu'est-ce que l'être social ? Si c'était seulement le groupe politique, on pourrait dire que, les frontières des peuples étant d'habitude tracées avec une suffi-

<sup>1</sup> Je n'en citerai que deux exemples, mais bien significatifs. M. Durkheim, absorbé dans son point de vue, dont nous venons de reconnaître l'insuffisance manifeste, ne peut évidemment accepter le nôtre, qu'il semble, du reste, avoir très mal compris. Mais, dans la note même (voir *Revue philosophique*, mai 1894, p. 473) où il déclare que ses recherches l'ont éloigné de notre idée, il écrit : « Sans doute, tout fait social est imité, il a, comme nous venons de le montrer, une tendance à se généraliser, mais, c'est parce qu'il est social. » Je n'en demande pas davantage. - Dans le texte même de son article, ainsi que dans ses autres écrits, cet auteur laisse échapper des *aveux* analogues et bien plus complets encore. - Dans son livre intitulé *Dégénérescence*, M. Max Nordau, en sa qualité d'aliéniste lombrosien, commence par traiter d'assez haut l'explication des choses sociales, et en particulier des maladies sociales, par des causes d'ordre social, notamment par « l'imitation ». Mais, quelques pages plus loin, quand il se demande pourquoi l'hystérie, la neurasthénie, la dégénérescence, toutes les infirmités nerveuses à la mode, sont si fréquentes de nos jours, comment répond-il ? La principale cause à ses yeux est l'extraordinaire abondance d'inventions (t. I, pp. 67 et suiv.) qui se sont accumulées dans notre siècle, bouleversant toutes les conditions d'existence et décuplant la fatigue humaine. Voilà donc cet auteur forcé à son insu de se placer à mon point de vue relativement à l'importance de l'invention et aussi, par conséquent, de l'imitation. Car, ces inventions dont il parle, supposez qu'elles n'aient pas été accueillies, pratiquées, imitées : est-ce qu'elles auraient exercé la moindre action débilitante sur le système nerveux de nos contemporains ? C'est donc à l'imitation contagieuse et effrénée de ces inventions que l'épuisement nerveux de notre génération, si épuisement il y a, doit être imputé. - Par ce dernier exemple, je tiens à montrer surtout que, loin de contredire en rien les données de la pathologie mentale, mon point de vue permet de les employer et de les compléter, à charge de revanche.

sante précision, ces êtres sociaux se distinguent assez nettement les uns des autres. Par malheur, les nationalités ne coïncident pas toujours avec les États. Le groupe linguistique est fait de lambeaux de peuples empruntés à des États différents ; il en est de même du groupe religieux, du groupe juridique, et, par suite, du groupe national, qui, fort difficile à définir et à délimiter, suppose la combinaison originale d'une religion, d'une langue, d'un droit, d'un ensemble de coutumes et d'usages, le tout circonscrit, s'il se peut, dans une région particulière du sol, entre des limites naturelles. C'est comme si, divers individus naissant et vivant attachés les uns aux autres, intimement soudés par toutes les parties de leurs corps, sortes de monstres-multiples dont nos monstres-doubles nous donnent exceptionnellement une vague idée - la fonction circulatoire, respiratoire, digestive et autres s'accomplissaient dans plusieurs d'entre eux à la fois, pendant que leurs têtes fonctionneraient à part.

En outre, et comme conséquence de ce qui précède, la mort sociale, pas plus que la naissance sociale, ne se produit à une date tant soit peu précise. Elle se répand sur de longues périodes, au cours desquelles on voit successivement, - et non presque simultanément, comme il arrive pour les êtres vivants, - naître ou mourir les diverses fonctions sociales : la langue, la religion, le régime politique, la législation, l'industrie, l'art.

C'est là une grave et essentielle différence. Mais est-elle un indice d'infériorité du corps social comparé au corps vivant ? Non, je crois le contraire. Il y a, dans la séparation trop nette des vivants, une source d'illusion profonde qui les pousse à accentuer leur égoïsme, à s'exagérer leur indépendance, à oublier leur solidarité et la réalité de leur commune substance. L'absence d'une pareille solution de continuité entre les sociétés coexistantes ou successives évite à celles-ci, dans une certaine mesure, une erreur analogue. L'indétermination de leurs frontières réelles, leur mutuelle et continue pénétration, est propre à leur rappeler ce qu'a de factice ou de secondaire leur « principe d'individuation », et tend à leur suggérer l'idée d'une fin commune, aussi bien que d'un fond commun. À mesure qu'on s'élève des degrés infimes aux degrés élevés de la vie, on voit l'individualité s'accroître par une séparation plus radicale, un air d'autonomie plus affecté ; à mesure, au contraire, que les sociétés s'élèvent en civilisation, leur personnalité propre devient quelque chose, non pas de moins en moins réel, mais de moins en moins tranché et discontinu, de plus en plus fondu et, pour ainsi dire, internationalisé. Cette progression inverse est remarquable. Le père (ou le parrain) de la sociologie a pu concevoir l'Humanité comme un seul et même Grand Être ; l'idée n'eût jamais pu lui venir de personnifier pareillement l'ensemble des créations de la vie.

Quoi qu'on puisse penser de cette conception hautement religieuse, il suit de la différence indiquée une conséquence qui a son intérêt : c'est que, en sociologie, l'étude des choses internationales, - des étoffes ou des tissus sociaux, comme nous disions plus haut, - a une importance relative bien supérieure à celle des tissus vivants en biologie. Les nations semblent ne s'être divisées que pour mieux collaborer à l'enrichissement de leur grand patrimoine indivis, religieux, scientifique, industriel, artistique, moral. J'ai dit les nations ; mais, ce n'est pas le seul nom qu'on donne aux groupes sociaux, et la multiplicité même de ces noms indique déjà le caractère en partie artificiel de leur distinction. Pour ne citer que les principaux, on les distingue en *nations* ou en *patries*, en *États* ou en *Églises*. Ce sont quatre délimitations distinctes et non concordantes à des points de vue divers dont les deux premiers ont trait à l'origine du lien social et les deux derniers à sa nature. Que l'humanité - ou qu'une humanité - se trouve fractionnée en *tribus*, ou en *cités*, ou en *peuples*, ou en empires

et fédérations, il y a toujours lieu d'envisager la réalité sociale sous ces quatre aspects. Dans l'idée de nation domine la préoccupation de la *consanguinité* qui unit les individus d'un même peuple, non moins que les membres d'une même tribu, et peut-être même davantage, car la plupart des tribus sont encore plus hétérogènes que nos peuples modernes, et la proportion des étrangers naturalisés, par adoption ou asservissement, y est plus forte que celle des immigrants dans nos pays. Dans l'idée de patrie se marque le lien produit par la cohabitation sur un même sol, impression intense qui se fait énergiquement sentir aux cités et aux tribus primitives elles-mêmes, avant même que celles-ci ne soient devenues sédentaires ; car la pérégrination des nomades est un cycle, un voyage circulaire qui s'accomplit toujours dans les mêmes régions. L'idée de l'État a trait surtout aux intérêts communs, à la volonté commune de les défendre et de les étendre ; à ce point de vue, le clan primitif est un petit État. L'idée de l'Église envisage le groupe social, petit ou grand, n'importe, sous le rapport complémentaire du précédent, à savoir comme un faisceau de croyances communes ; aussi oppose-t-on l'État à l'Église, tandis qu'on ne songera jamais à opposer l'Église ou l'État à la patrie ou à la nation. - Or où a-t-on vu le domaine de la nationalité ou de la patrie correspondre exactement à celui de l'État ou à celui de l'Église et celui de l'Église à celui de l'État ? Il le faudrait cependant pour qu'une société, synthèse de ces quatre idées, fût quelque chose d'aussi individualisé qu'un animal ou même une plante. Non seulement cette correspondance précise ne s'est jamais vue, mais elle se voit de moins en moins, et la civilisation a pour effet de faire croître à la fois ces quatre domaines, mais d'un pas si inégal qu'on peut voir aujourd'hui des Européens, tels que les Belges et les Suisses, compter des coreligionnaires chrétiens ou scientifiques dans toute l'Europe et la majeure partie du reste du monde, tandis que le cercle de leurs compatriotes ou de leurs concitoyens se réduit à quelques lieues de rayon.

Je m'arrête, de peur d'être conduit à flatter la mode socialiste du jour. Dans cet ouvrage, on trouvera bien des pages qui s'inspirent des problèmes anxieux de l'heure présente ; on n'y trouvera pas une ligne, je l'espère, qui ne respire l'indépendance d'esprit, sans parti pris d'aucun genre, à l'égard des solutions régnantes. Mes idées sur l'imitation ont eu au moins cela de bon, de m'apprendre à me tenir en garde contre le prestige du succès, quelle que soit sa durée ou son étendue, puisque, dans ces deux sens, triomphe signifie routine et passivité d'esprit. Je sais bien que la plupart des gens aiment mieux se tromper avec tout le monde qu'avoir raison tout seuls ; mais le philosophe, comme le navigateur, doit se méfier des courants ; et, plus ils sont violents, plus il doit s'en écarter.

Autant que de ces entraînements passagers, il doit se méfier aussi d'une tendance beaucoup plus enracinée et non moins illusoire qui est à nos yeux une des principales sources d'erreurs en sociologie. Quelques mots de développement à ce sujet ne seront pas une inutile digression.

Au début de l'évolution sociale, presque partout nous voyons que tous les lieux comme tous les jours sont fastes ou néfastes. Une idée superstitieuse, de favorable ou défavorable augure, s'attache alors au fait qu'un événement se produit à droite ou à gauche, à l'est ou à l'ouest, tel jour ou tel autre jour de la semaine ou de l'année, le matin ou le soir. Il a fallu, comme le remarque M. Espinas, tous les travaux des géomètres grecs pour détruire peu à peu la première de ces deux superstitions, et élever les savants, puis le vulgaire même, « jusqu'à l'idée générale de l'espace et à la

conception du lieu comme un ensemble de rapports moralement neutres <sup>1</sup>, indifférent au bonheur ou au malheur de l'homme. » Il a fallu aussi les travaux de tous les savants quelconques, principalement naturalistes et historiens, pour déraciner la superstition relative au temps et nous montrer l'instant où un phénomène se produit comme indifférent par lui-même à sa production heureuse ou malheureuse.

Mais remarquons que cette seconde superstition a été bien plus lente à disparaître que l'autre, et qu'il en reste des vestiges plus nombreux, surtout plus importants. Maintenant, personne n'aura l'idée de tourner la façade de sa maison vers le levant ou vers le nord pour accroître sa prospérité ; on la tourne du côté le plus riant ou le plus animé, on lui donne l'exposition la plus salubre. On n'oriente plus même les tombeaux depuis des siècles. On ne croit plus que, en plaçant la tête du mort à l'est et lui faisant regarder l'ouest, direction supposée des âmes émigrantes vers la patrie future, on facilite son émigration. On ne se préoccupe plus de savoir si l'oiseau qu'on voit voler vole à droite ou à gauche, si l'on est parti du pied gauche (comme toutes les statues funéraires égyptiennes) ou du pied droit. On ne croirait pas porter malheur à ses convives en faisant circuler une bouteille ou un plat autour de la table dans un sens et non dans le sens inverse. Au contraire, beaucoup de gens persistent, bien qu'ils ne l'avouent pas, à redouter l'influence maligne du vendredi ; et la preuve, bien connue, en est que, ce jour-là comme le treize de chaque mois, les recettes des omnibus et des chemins de fer diminuent sensiblement. Presque personne ne voit une araignée le soir sans se répéter - en souriant - le proverbe : « Araignée du soir, espoir. » Il n'y a pas un paysan sur mille qui oserait ensemer n'importe quoi au dernier quartier de la lune ; j'ai eu un coiffeur qui n'a jamais voulu me tailler mes cheveux qu'à la *lune nouvelle*, persuadé qu'ils repousseraient plus vite ; et, bien qu'ici l'efficacité propre attribuée à cet astre magique soit surtout un jeu, il s'y ajoute certainement une impression dérivée de l'antique théorie des temps fastes ou néfastes. Enfin il est remarquable que le prestige du lointain dans l'espace ait tout à fait disparu, tandis que le lointain dans le temps, qu'il s'agisse des profondeurs du passé ou de celles de l'avenir, a gardé sa force impressionnante sur les imaginations et même sur la raison. La foi dans le progrès indéfini en est la démonstration manifeste, de même que la foi antique et inverse dans la chute indéfinie.

Quand un astronome nous apprend que tout notre système solaire se transporte vers la constellation d'Hercule, peu nous importe ; quel que soit le point cardinal visé par le déplacement gigantesque, nous ne sommes portés à en augurer rien de bon ni de mauvais pour nous. Nous n'imaginons plus, que, suivant sa direction, ce voyage nous conduise à l'Eden de nos songes ou à l'Enfer de nos cauchemars. Mais nous n'en sommes pas encore arrivés à nous défaire de cette autre idée, non moins puérile, que, dans le très profond passé suivant les uns, dans le très profond avenir suivant les autres, se cache une ère de félicité divine, de pureté et d'harmonie céleste, ou bien un chaos affreux, un pêle-mêle de toutes les atrocités et de toutes les grossièretés imaginables. Beaucoup de savants qui se croient positivistes sont entraînés inconsciemment par le vieux penchant superstitieux à regarder *a priori* les hommes de la préhistoire comme des bêtes fauves, des monstres abominables, et à se persuader que, malgré la progression de notre criminalité et de nos maladies, nous courons vers une époque de

<sup>1</sup> M. Delboeuf, récemment dans une étude très remarquable sur la méta-géométrie, a contesté cette indifférence absolue de l'espace *réel* relativement à la nature de son contenu matériel, et a fait de cette qualité un attribut de l'espace *abstrait*, le seul dont s'occupent les géomètres. Est-il nécessaire d'ajouter cependant que cette idée du profond savant belge ne nous ramène en rien aux superstitions augurales ?

bonheur surhumain. Combien de gens, même éclairés, sont convaincus que nous sommes à la veille d'une véritable palingénésie sociale, *vita nuova* collective ! Il n'est pas de révolution, malheureusement, qui ne se soit flattée d'inaugurer une ère nouvelle. Le calendrier révolutionnaire de nos ancêtres de 1792 n'est pas chose nouvelle dans l'histoire. Après les Vêpres siciliennes, les massacreurs des Français, en 1282, datèrent leurs actes de « l'an 1<sup>er</sup> de la domination de la sainte Église et de l'heureuse République ». Rienzi, au siècle suivant, pendant sa brève dictature, datait aussi « de l'an 1<sup>er</sup> de la République délivrée. »

L'idée spencérienne de l'homogène relatif situé dans le passé se rattache à ce préjugé antique. On n'a généralement aucune peine maintenant à adopter l'idée que les planètes sont habitées comme la Terre, que, autour des étoiles les plus éloignées, même invisibles, circulent des terres composées des mêmes éléments que les nôtres, géographiquement aussi pittoresques et diversifiées que notre habitat, peuplées d'êtres vivants comme notre sol, et d'êtres vivants aussi différents entre eux quoique *différemment différents*. Nous avons cru cela tout d'abord, dès les premiers rudiments de l'astronomie moderne, avant même les révélations du spectroscope. Mais que de progrès scientifiques encore ne faudra-t-il pas pour nous persuader que, dans le temps comme dans l'espace, tout est constamment, a été ou sera différencié, et que, si la différenciation va différant, différant de nature et d'objet, elle ne va pas diminuant, en somme ! Notre esprit a la plus vive répugnance à accepter cette idée - très plausible cependant - que, dans le passé comme à présent, les hommes ont différencié les uns des autres par le caractère, l'esprit, les inclinations, la physionomie ; que, dans leur nombre, il y a toujours eu des inventeurs ou des initiateurs hardis, qui ont eu des rêves grandioses, des ambitions et des amours extraordinaires. Nous sommes trop portés à regarder les créations sociales qui se sont produites dans la préhistoire comme des produits inconscients. Il nous semble paradoxal de penser que les gens de ce temps-là ont su, comme nous, ce qu'ils faisaient et ce qu'ils voulaient. Et ce préjugé est, à mon avis, l'une des illusions qui retardent le plus l'avènement de la véritable science sociale. Il nous empêche de comprendre la formation des langues, des religions, des gouvernements, des industries, des arts.

On aurait pu croire que la vulgarisation de l'Évolutionnisme contribuerait à dissiper cette erreur. La théorie de l'évolution nous affirme, en effet, que la vie universelle se compose d'une série sans fin d'ascensions suivies de déclin, avec des variantes insignifiantes. Progrès et décadence n'y ont qu'un sens relatif et limité à la phase ascendante ou descendante de chacune des ondes de l'ondulation infinie. Mais les évolutionnistes sociologues oublient sans cesse cela, et j'ai pensé qu'il n'était peut-être pas inutile de le rappeler en tête de ce travail.

(1895)

# Première partie

# Principes

[Retour à la table des matières](#)



# Chapitre I

---

## La logique individuelle

[Retour à la table des matières](#)

Revenir sur la discussion des points nombreux de logique que d'éminents penseurs anglais, allemands et français ont débattus dans ces dernières années serait une prétention que je ne me permettrai pas, et un ennui que je crois devoir m'épargner aussi bien qu'au lecteur. Mais il me semble que, par certains côtés encore négligés, la logique se rattache plus intimement qu'on ne l'a supposé jusqu'ici à la psychologie d'une part, à la science sociale de l'autre, et que, envisagée sous ces mêmes aspects, elle est susceptible d'accroissements nouveaux. Voilà le thème que je me propose non de développer, mais d'esquisser dans cette étude. Le point de vue auquel je vais me placer, je l'ai depuis longtemps exposé ailleurs<sup>1</sup>, et j'ai eu plusieurs fois occasion de l'appliquer en passant soit à la morale, soit à l'économie politique. Avant d'en faire une nouvelle application, résumons en deux mots ce qu'il nous importe actuellement d'en retenir : 1° À l'exception de quelques éléments premiers et irréductibles de la sensation pure, présents par hypothèse sous ces couches stratifiées de jugements sensitifs immédiats et *subconscients* que nous appelons presque indifféremment sensations ou perceptions, tous les phénomènes intimes et, par suite, tous les phénomènes sociaux dont ils sont les sources, se résolvent en croyances et en désirs. 2° La croyance et le désir sont de véritables quantités, dont les variations en plus et en moins, positives ou négatives, sont essentiellement, sinon pratiquement, mesurables, soit dans leurs manifestations individuelles, soit plutôt et avec beaucoup plus de facilité dans leurs manifestations sociales. Non seulement, en effet, d'un état à un autre état d'un même individu, mais encore d'un individu à un autre, elles restent essentiellement semblables à elles-mêmes et peuvent, par suite, s'additionner légitimement par divers procédés indirects, *psychophysiques*, par exemple, dans le premier cas, statistiques dans le second. - Notons enfin que le désir a toujours une croyance

---

<sup>1</sup> V. les numéros de juillet et août 1880 de la *Revue philosophique*.

pour objet, et ne saurait se présenter séparé de la croyance, tandis que celle-ci peut être considérée à part du désir.

## I

[Retour à la table des matières](#)

Je sais bien que tout le monde n'est point d'avis de m'accorder tout cela ; mais je ne puis reprendre cette discussion à fond, comptant plutôt sur le développement de ces données que sur leur démonstration directe pour amener le lecteur à reconnaître leur vérité. Je dois cependant, dès le début, écarter quelques préventions défavorables que m'opposent à ce sujet des penseurs de l'école expérimentale. Rarement ils ont eu à étudier, même en passant, la croyance et le désir, et, quand ils en parlent, c'est assez dédaigneusement. Pour eux, ce sont là de simples propriétés des sensations et des images, et des propriétés comme d'autres. Cela s'explique : ils font de la psychologie purement physiologique, purement individuelle ; ils prennent l'individu à part, et comme, pour bien comprendre, il faut commencer par bien analyser, leur science toute récente ne croit réellement avancer en psychologie qu'au fur et à mesure qu'elle discerne dans le moi isolé de nouvelles nuances du sentir et du souvenir. C'est ainsi qu'un chimiste occupé à analyser un seul corps isolément, à spécifier sa couleur, son goût, sa température, etc., pourrait être conduit à penser que son poids et sa mobilité sont des propriétés comme d'autres. Des sensations et des images, donc, ajoutez des ressemblances et des contiguïtés entre elles : c'est là tout aux yeux de nos psychologues, et il convient d'admirer en effet la richesse de leurs modulations scientifiques sur ce thème. Les sensations et les images sont le côté différentiel de l'esprit, le dictionnaire de sa langue, et l'étude du dictionnaire doit précéder un peu celle de la grammaire <sup>1</sup>.

Qu'est-ce que la liaison des images dont toute conception se compose, si ce n'est une conviction affirmative ou négative, et un certain degré de cette conviction, *toujours fondamentalement la même*, résultat d'un jugement antérieurement formé ? L'association des images : voilà, par exemple, un mot vraiment vague, presque aussi vague peut-être que le mot évolution, si on ne l'explique pas ; et, si on l'explique, que trouve-t-on ? Serait-ce seulement des similitudes et des contiguïtés ? Quant aux similitudes, j'aurai occasion d'en parler plus loin ; mais une contiguïté quelconque, quand elle est accompagnée d'une adhérence, suppose l'exercice d'une force d'attraction. Il

<sup>1</sup> Aussi quand, incidemment, dans son livre sur la *Psychologie du raisonnement*, -où il a essayé de fournir à la théorie de l'association la logique qui lui manquait et la seule peut-être qu'elle comporte, - M. Binet se dit (p. 134) qu'on pourrait bien lui reprocher d'avoir négligé le point essentiel, l'explication du jugement, de la croyance ; il répond aussitôt : « Croyances, conviction, assentiment, sont de ces phénomènes vagues, flous et mal définis qui abondent en psychologie. » Il en dirait autant certainement du désir. Tant il est vrai que la chose la plus claire et la plus précise, si on ne la regarde pas, paraît indistincte et informe et même d'autant mieux qu'on l'a plus constamment sous les yeux.

peut aussi se faire que deux choses contiguës se repoussent, et ce n'est pas leur contact non plus qui suffit à expliquer cet effet. Les psychologues en général semblent persuadés implicitement que, lorsque deux images se présentent liées, leur lien est toujours affirmatif (pour employer un langage qui n'est pas le leur, mais qui, dans le mien, traduit leur pensée). Or il n'est pas difficile de constater ce que le moindre *percept* renferme d'éléments négatifs. Si, comme le veulent Bain et Spencer, le discernement est le premier acte d'esprit, nier est le début de la vie mentale. Quand je perçois la perpendicularité d'un mur, l'image de sa chute à droite et l'image de sa chute à gauche, jointes à sa vue, composent ce percept, mais saisies dans deux jugements (antérieurs) par lesquels je nie l'attribution de ces images à la sensation visuelle de ce mur. Quand un souvenir d'hier surgit parmi les impressions qui constituent mon état actuel, il est bien contigu à ces impressions, il est même semblable à quelques-unes d'entre elles, mais, précisément à cause de cela, il faut, pour qu'il ne se confonde pas avec elles et se lie à d'autres souvenirs portant sa date, que sa liaison avec les impressions actuelles soit niée ; d'où la conséquence que sa liaison avec les autres souvenirs d'hier doit être affirmée, ce qui veut dire que ces mots liaison, jonction, association, sont des lanternes dont les mots affirmation et négation, c'est-à-dire le mot *croyance*, sont le flambeau <sup>1</sup>.

Nous constatons parfois, entre deux images ou entre une sensation et une image, qui n'ont pas cessé d'être présentes à la pensée, le passage graduel d'une liaison affirmative à une liaison négative ou inversement. Me réveillant à l'aube dans un wagon, en voyage à travers un pays nouveau, j'aperçois un peu au-dessus de l'horizon une dentelure blanche dans le bleu du ciel : je *perçois* une chaîne de montagnes. Cela veut dire que j'affirme l'attribution à cette impression visuelle de vagues images différentes, visuelles, tactiles, musculaires, qui me restent de mes excursions dans les montagnes. Mais ensuite il me semble apercevoir une légère déformation de cette silhouette, et l'idée que c'est peut-être un nuage se présente à moi : autre jugement d'attribution qui va grandissant à côté de l'autre qu'il contredit. Alternativement, je vais de l'un à l'autre, j'oscille entre les deux ; mais, le second continuant à croître, le premier finit par être vidé de toute la croyance affirmative qu'il contenait, puis rempli d'une croyance négative croissante, et enfin résolument nié. Cependant, durant toute cette évolution intérieure, l'impression visuelle de la dentelure blanche est restée associée dans mon esprit aux autres images dont j'ai parlé, et celles-ci ne se sont ni affaiblies ni avivées <sup>2</sup> pendant que leur lien s'affaiblissait, puis se refortifiait après avoir *changé de signe* et passé de + à -. Leur contiguïté est restée la même toujours, y compris le moment d'équilibre où, n'affirmant plus du tout et ne niant pas encore, l'esprit n'établissait, à vrai dire, aucun lien entre les termes contigus en lui. - Dans un ordre supérieur de faits intellectuels, je rappellerai que l'opinion générale des savants, relativement à la réalité des phénomènes hypnotiques (sinon télépathiques), a passé en assez peu de temps de la négation la plus décidée à l'affirmation la plus énergique. J'ajoute que le plus grand nombre des personnes aujourd'hui convaincues du *oui* après l'avoir été hier

<sup>1</sup> J'en dirai autant du mot *fusion*. Autre chose est la *fusion* des images hétérogènes, par exemple d'une image tactile et d'une image visuelle s'entrepénétrant pour ainsi dire dans l'idée d'un solide ; autre chose la *fusion* des images semblables. Celle-ci serait une confusion, celle-là une attribution.

<sup>2</sup> Mais ne négligeons pas de noter en passant l'action puissante du jugement sur la sensation elle-même en ce qu'elle semble avoir de moins judiciaire à première vue. En lisant de mauvaises écritures, il nous arrive fort souvent de rencontrer des mots qui sont susceptibles de plusieurs lectures différentes. Tout à l'heure, par exemple, dans une lettre d'un inconnu, j'ai lu *carreau* sans effort, passivement, de telle sorte que cette façon de lire m'a fait l'effet d'une sensation spéciale ; mais, je me suis aperçu ensuite que j'aurais aussi bien pu lire *cancan* ou *carcan*.

du *non* n'ont pas ajouté grand-chose à leurs connaissances sur ce sujet ; elles *imaginent* toujours les mêmes choses quand elles y pensent ; leur foi affirmative présente en la suggestion leur a été *suggérée* d'autorité comme l'avait été leur foi négative, et, c'est même là, soit dit en passant, un bel exemple de suggestion sociale à l'état de veille <sup>1</sup>.

Affirmer et nier. attribuer et désattribuer : ce sont là des états entre lesquels l'esprit alterne continuellement, et ils sont aussi opposés que peuvent l'être les deux pôles d'un aimant ou d'une pile électrique. Or toute opposition bien nette, comme l'est celle-là, suppose l'identité fondamentale de la force dont elle exprime deux manifestations inverses. Les deux pôles de l'aimant supposent un même magnétisme. Qu'y a-t-il donc d'identique au fond de l'affirmation et de la négation, si ce n'est la croyance ? <sup>2</sup> - Je dirai de même : le plaisir et la peine ou, pour mieux dire, le côté agréable, comme tel, des sensations quelconques, et leur côté pénible, comme tel également, constituent une autre opposition rythmique et essentielle de l'âme ; et qu'y a-t-il d'identique au fond du plaisir et de la douleur, si ce n'est le désir ? Dans les *sentiments*, comme dans les *percepts* et les concepts auxquels ils correspondent (car les sentiments sont en quelque sorte des percepts ou des concepts moraux, et les percepts ou les concepts des sentiments intellectuels), nous remarquons toujours une polarité positive ou négative, c'est-à-dire un caractère de joie ou de tristesse qui les divise en deux grandes classes, suivant que, dans leur formation, les attraites l'ont emporté ou non sur les répulsions, les amours sur les haines.

La croyance et le désir manifestent, à l'égard des sensations et des images, une indépendance qui peut aller presque jusqu'à la séparation complète. Je vois ce clocher et je perçois sa hauteur, je conçois son ancienneté. Est-il vrai que cette perception ou cette conception consiste essentiellement en images jointes ensemble ou avec mon impression visuelle ? Cela est si peu vrai que, quoique ma perception de hauteur ou ma conception d'ancienneté soit très vive, je ne songe nullement aux images musculaires et autres dont l'idée de hauteur est réputée constituée, ni aux souvenirs historiques dont l'idée d'ancienneté est, dit-on, la synthèse. Devrait-on même accorder aux psychologues qu'une ombre des images, d'où l'on a extrait à l'origine une notion, passe sur l'esprit au moment où cette notion se présente ? Comment seraient-ils autorisés à voir dans cette réapparition infiniment faible, à coup sûr presque toujours inconsciente, l'élément actif de cet état mental, souvent si puissant, qu'ils appellent percevoir ou concevoir ? Ont-ils jamais remarqué que l'intensité d'une perception de solidité, de dureté, de distance, se proportionnât à la netteté des images qu'ils disent réveillées par la sensation présente ? <sup>3</sup> Le contraire serait plus exact, car lorsque, en

<sup>1</sup> Il est clair que le public scientifique est depuis quelque temps en veine de crédulité inouïe à cet égard, et qu'il y a quelques années, des haussements d'épaules auraient accueilli les preuves jugées aujourd'hui les plus fortes.

<sup>2</sup> J'adopte ce mot de la langue commune, soit dit une fois pour toutes, en le dépouillant des acceptions diverses qui restreignent la généralité du sens où je l'entends. Il m'eût été facile, assurément, de forger un néologisme tiré du grec ou du latin, ou des deux à la fois. Mais j'ai peu de goût pour ce genre d'invention. Il est donc entendu que *croyance* ne signifie pas ici foi religieuse, mais bien adhésion de l'esprit à une idée quelconque.

<sup>3</sup> Pendant le rêve, les images que nous associons sont extrêmement faibles, ce qui ne les empêche pas de nous inspirer les illusions et les passions souvent les plus fortes. Remarquons à ce sujet que les associations les plus anciennes, les plus indissolubles en apparence, les plus automatiques, celles de l'ami intime et de son nom, ou de notre parenté avec nos proches, etc., sont rompues en rêves, et qu'avec leurs éléments disjoints nous formons des associations nouvelles fermement crues, attribuant, par exemple, à Paul le visage de Jacques ou nous attribuant pour frère un étranger, chose qui m'est arrivée bien souvent.

faisant de l'analyse psychologique, nous parvenons à discerner ce que nous entendons exactement par la solidité de ce corps qui est devant nous, notre perception de sa solidité s'est affaiblie, dissoute dans le doute idéaliste. Cependant, il est très clair que, lorsque nous percevons un objet connu, il y a autre chose en nous que la sensation actuelle. Qu'y a-t-il donc ? Il y a ce qu'il plaît à Lews et à M. Binet d'appeler *l'attitude du moi*, mais ce qui s'appelle, dans le langage de tout le monde, une conviction, *une certitude survivante à ses termes*. Pareillement, il nous arrive souvent de constater que nous sommes sous une certaine impression chagrine ou joyeuse dont nous avons tout à fait oublié le motif, sous une impression d'amour ou de haine pour une personne à laquelle nous ne songeons pas, et c'est parfois en prêtant attention à la couleur caractéristique de cette impression qu'on remonte à sa cause, d'abord à sa cause générique, car on distingue bien si le chagrin dont il s'agit, par exemple, provient d'un mauvais compliment ou d'une lésion d'intérêts pécuniaires, puis à sa cause spéciale. Tout à coup, en effet, le vrai motif, l'image de l'objet qui chagrine ou plaît, de la personne aimée ou haïe, se présente vivement, et le sentiment se complète. Nous trouvons aussi en nous fréquemment certaines convictions aussi fortes qu'aveugles, dont la nuance propre nous aide à retrouver le jugement dont elles sont le reste indélébile. Je vois passer un homme, et je me sens sûr de l'avoir vu déjà, mais je ne saurais dire où ni quand. Que cette impression de *déjà vu* soit causée par l'application de la sensation actuelle sur le vestige physiologique, inconscient d'ailleurs, de la sensation antérieure, je l'admets sans peine ; mais, quoi qu'il en soit, cette impression est une conviction, et, par suite, il n'est pas vrai que la conviction soit un simple rapport de deux images ou d'une image et d'une sensation, car ici l'image est absente de la conscience. L'image n'apparaît que lorsque, réfléchissant à la manière dont je suis convaincu, au sentiment léger de peine ou de plaisir d'un certain genre dont ma croyance est teintée<sup>1</sup>, je me dis que j'ai dû voir cet homme dans une visite ennuyeuse ou dans une fête agréable : défini ainsi d'abord par son genre, le souvenir cherché ne tarde pas à me revenir avec ses circonstances de temps et de lieu. Mais ma croyance, pour avoir retrouvé son objet spécial, n'est pas devenue autre ni même plus forte.

Il est très rare que nous nous arrêtons à analyser de la sorte les impressions de tristesse ou de joie, d'inquiétude ou de paix, qui sont le fond de notre humeur, pour remonter à leurs sources. Un homme heureux songe rarement à sa santé et à sa jeunesse, à ses propriétés et à ses titres de rente, mais il goûte continuellement l'espérance fixe que lui donne tout cela, et son désir satisfait se repose dans sa plénitude sans penser même à l'objet qui le satisfait ou le satisfera. Même quand rien ne lui rappelle précisément une image riante, tout lui sourit. Un malheureux à côté a beau ne pas penser à son malheur, il en souffre sans cesse. Pareillement, il est très rare que nous prêtions attention à l'impression de *déjà vu*. En général, elle passe inobservée, bien qu'elle fasse le fond de notre vie ordinaire, je ne dis pas seulement de celle des gens routiniers, mais de celle des irréguliers ou des touristes, qui, pour une nouveauté aperçue par eux, revoient mille choses semblables à très peu près. Aussi nous voyons beaucoup et nous ne regardons guère, et, à mesure surtout que notre vie se régularise ou que nous avançons en âge, nous glissons plus légèrement à travers un monde qui nous offre presque partout un visage familier. Parmi des bruits, des spectacles, des êtres tout pareils, nous ne nous demandons point : où, quand ai-je vu ceci ou cela ? Mais, de ces sensations multiples qui se suivent en nous, reconnues du *coin de l'œil*, il se dégage une certitude pour ainsi dire massive et profonde, rassurante et fortifiante, qui est le charme de l'existence et le fondement de la pensée. Quand cette impression

<sup>1</sup> C'est peut-être toujours ce reflet d'une peine ou d'un plaisir sur une croyance qui donne à celle-ci sa modalité, comme c'est le reflet d'une croyance sur un sentiment qui colore ce sentiment.

générale vient à nous manquer, au début d'un exil, d'une vie entièrement renouvelée, nous nous sentons privés de notre bien le plus précieux, car chacun de nos regards devient une question sans réponse au lieu d'être une réponse à une question oubliée, et notre vie mentale devient un questionnaire au lieu d'être un credo continu<sup>1</sup>. Rien de plus *certifiant*, rien de plus rassurant, que l'habitude ; de là le besoin que nous en avons. De là ce *misonéisme* qui n'est pas particulier aux bêtes, mais que l'homme le plus imaginaire ressent aussi. Ovide, exilé, avait la nostalgie de Rome. On eût pu le qualifier de *misonéiste*.

Notre foi en la réalité des objets extérieurs, foi impliquée en toute perception, se ramène en général à l'impression du *déjà vu*. Il est vrai que, si nous nous demandons quelle idée cette foi a pour objet, nous serons d'avis de répondre avec Stuart Mill : *une possibilité de sensations*. J'ajoute que, si nous pressons le sens de ce mot possibilité, nous devons le définir ainsi : *nécessité conditionnelle*. Cela veut dire qu'à la vue d'une orange, par exemple, je suis certain du goût sucré et acidulé qu'elle me procurerait si je m'en approchais et si je la mangeais. Nécessité conditionnelle ne signifie rien ou signifie certitude, certitude nullement sous condition, mais déjà réalisée. Que la nécessité soit simplement l'objectivation (illusoire ou non) de notre conviction superlative, qu'elle soit l'ombre portée de celle-ci en même temps que son objet, cela paraîtra clair si l'on réfléchit à la progression de ces trois termes, *possibilité*, *probabilité*, *nécessité*, où se reflète si visiblement l'échelle des degrés de la croyance depuis le doute jusqu'à la pleine conviction. - Mais ce n'est pas tout ; notre foi réaliste a-t-elle besoin, pour exister, d'avoir présentes la nécessité conditionnelle dont il s'agit, et, par suite, l'image des sensations jugées conditionnellement nécessaires ? Pas le moins du monde. Nous avons telles sensations visuelles, et immédiatement nous sommes certains. Certains de quoi ? Nous n'y pensons pas. Mais, pour être dépourvue d'objet, cette foi n'en est pas moins énergique, et le réalisme enfantin, qui ne s'est jamais réfléchi lui-même, est assurément le plus fort de tous les réalismes.

Toute perception, disions-nous, implique une condition, un *si*, et je voudrais bien qu'un psychologue associationniste m'expliquât un peu clairement ce monosyllabe. À nos yeux, c'est fort simple. Si, à l'apparition d'un couple d'images ou d'idées, nous prouvons deux tendances contradictoires, l'une à affirmer qu'elles sont liées d'une certaine façon, l'autre à le nier, et si nous voulons sortir du doute produit par cette neutralisation réciproque ou par notre oscillation entre ces deux pôles opposés, nous exprimons à la fois notre doute et notre désir de ne plus douter, en émettant une hypothèse, une conjecture, une question. Le *si* n'est que la question déguisée en conjonction.

Soit dans les opérations, soit dans les œuvres de l'esprit, autrement dit soit dans ses jugements et ses volontés, soit dans ses notions et ses sentiments, nous ne pouvons voir que des transformations ou des consolidations de la croyance et du désir. Tout ce qui nous est connu a commencé par nous être nouveau : tout ce qui nous est passivement agréable ou pénible a commencé par nous attirer ou nous repousser activement. Ce que je comprends maintenant rien qu'à le voir, rien qu'à l'entendre, j'ai dû le regarder, l'écouter dans le passé. Ce qui m'affecte, j'ai dû l'expérimenter. Et, c'est par degrés, c'est le plus aisément du monde, que nous voyons le jugement ou

<sup>1</sup> La jeunesse diffère de l'âge mûr, mentalement, en ce que, dans l'esprit jeune, la proportion des problèmes l'emporte sur celle des solutions, tandis que l'esprit *rassis* est plein de solutions et presque vide de problèmes.



l'action se clôt en notion ou en sentiment, et, inversement, la notion s'ouvre en jugement sous l'œil de l'analyste, ou le sentiment en action. Preuve que, sous ces formes en apparence si dissemblables, il y a en réalité quelque chose de constant et d'identique.

La sensation et aussi bien son image change non seulement d'un individu à un autre, mais d'un état à un autre état, à coup sûr d'un âge à un autre âge dans le même cerveau ; cependant le croire n'est-ce pas toujours le croire, le désirer n'est-ce pas toujours le désirer, et le croire ou le désirer de Pierre n'est-ce pas le croire ou le désirer de Paul ou de Jean, si différents que puissent être les objets de leur croyance ou de leur désir ? Jeune ou vieux, à l'état de rêve comme à l'état de veille, malade ou bien portant, hypnotisé ou éveillé, j'affirme ou je nie, je veux ou je résiste. Il n'y a que cela de semblable en psychologie, il n'y a que cela de communicable en toute rigueur. Si je veux suggérer hypnotiquement une couleur à un aveugle-né ou un morceau de musique à un sourd-muet, je n'y réussirai pas ; si je suggère la vue du rouge à un daltonien, il verra du vert ; mais je puis leur suggérer le plus aisément du monde mes principes ou mes passions, ou les principes et les passions de qui bon me semble. Si, appartenant à ce que nos psychologues appellent le *type visuel*, je suggère une perception à un magnétisé appartenant au *type auditif*, il n'imaginera pas comme j'aurais imaginé à sa place, mais il croira de la même façon que moi. - Et qu'est-ce que la suggestion, à vrai dire, si ce n'est une continuelle expérimentation sur la croyance et le désir ? Est-ce que, dans ses expériences répétées, l'hypnotiseur ne voit point croître ou diminuer à son gré, comme un fleuve qui monte ou s'abaisse, la foi dans les hallucinations qu'il suggère, le désir d'accomplir les actes qu'il suggère aussi ? Est-ce qu'il ne lui arrive pas d'opposer hallucination à hallucination, tendance à tendance, et de constater le point où l'une de ces quantités égale ou surpasse l'autre ? Ne semble-t-il pas que le magnétisé renferme en quelque sorte une provision plus ou moins grande de foi et de désirs latents, indéterminés, dont le magnétiseur a seul la direction et la distribution ? Comment donc se peut-il qu'un hypnotiseur de première force puisse refuser à ces « phénomènes vagues et mal définis » l'honneur de faire l'objet d'une étude méthodique ? Quand on a lu dans *Hack Tuke (le Corps et l'esprit)*, ou dans les ouvrages sur Lourdes les miracles que fait la foi, les cures qu'elle opère, les montagnes qu'elle soulève, on doit être fixé sur la réalité d'une telle force. Il y a, sans nul doute, dans l'animalité inférieure, des spécialités innombrables de sensations qui nous sont inconnues. L'état mental de l'abeille dans sa ruche, du pigeon voyageur en l'air, du hareng qui émigre, du chien même qui flairer se compose en grande partie d'affections de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, d'un sens électrique peut-être (ou d'un sens de l'orientation) qui nous seront toujours lettres closes. En quoi donc sommes-nous assurés de ne pas nous tromper quand nous essayons de pénétrer le secret de leur psychologie ? C'est en tant que nous en possédons une clé en nous-mêmes, et cette clé ne peut être que quelques éléments premiers de la conscience, identiques chez eux et chez nous parmi tant de différences. Le chien, en effet, a beau appartenir à celui des *types sensoriels* qui nous est le plus étranger, au *type olfactif*, nous avons beau n'avoir pas la moindre idée de ce riche clavier de l'odorat qui lui permet de différencier à l'odeur chaque espèce animale, chaque race humaine, chaque homme, et de suivre à la piste non pas un lièvre seulement, mais tel lièvre déterminé, nous n'en sommes pas moins sûrs qu'en suivant cette piste il *croit* s'approcher de ce lièvre et qu'il *désire* l'atteindre. Puis, quand nous voyons ce chien dépisté hésiter, bientôt flairer d'un autre côté, nous savons qu'après avoir affirmé en lui-même son rapprochement du lièvre par la première voie, il l'a nié, et que, dans l'intervalle de cette affirmation et de cette

négligence inarticulées, mais intenses, il a douté, absolument comme en cas analogue nous doutons nous-mêmes. Sir John Lubbock a prouvé que les fourmis voient les rayons lumineux situés au-delà du violet, rayons qui sont invisibles pour nous, qui pour nous ne correspondent à aucune sensation de couleur ; il est donc très probable que leur gamme de sensation est tout autre que la nôtre<sup>1</sup> ; mais, quand nous voyons les fourmis aller, venir, revenir sur leur pas, travailler, se battre, nous avons une idée très claire des jugements qu'elles portent, des désirs qui les animent, et nous nous rendons ainsi suffisamment compte de leur psychologie. Nous ignorons l'espèce de plaisir instinctif que trouve l'oiseau à couvrir ou même à chanter sa chanson, mais nous savons qu'il désire quelque chose, et, quand nous le voyons fuir effarouché, nous savons qu'il craint quelque chose ou quelqu'un. Je ne veux pas dire, malgré tout, qu'affirmer et nier, désirer et repousser, soient autre chose qu'un rapport entre des sensations ou des images ; mais c'est un rapport qui ne change pas pendant que ses termes changent, à peu près comme la force motrice, autre rapport, reste la même, quelle que soit la nature chimique de la matière mue.

En somme, la croyance et le désir n'auraient-ils d'autre caractère à part que leur universalité et leur uniformité d'un bout à l'autre de l'échelle animale, d'un bout à l'autre de la vie psychologique, cela suffirait, sans parler même de leurs variations en degrés et de leurs changements de signes, qui signalent en eux de vraies *quantités de l'âme*, pour justifier amplement leur importance à mes yeux. En tout cas, le choix de tels phénomènes pour point de départ de la *psychologie sociologique* n'aurait pas besoin d'autre justification, alors même que la *psychologie physiologique*, très distincte quoique complémentaire de l'autre, ne saurait se fonder sur eux. - Sous le nom impropre de *volonté*, Schopenhauer a passé sa vie à étudier l'un de ces deux termes, le Désir, et si, au lieu de chercher à prouver que le vouloir est la substance fondamentale de tout être, animé ou inanimé, n'importe, il s'était borné à montrer que le désirer est l'un des côtés fondamentaux de toutes les âmes animales ou humaines, il n'aurait assurément pas trouvé de contradicteur. C'était là le noyau de vérité indiscutable qui, caché au fond de sa grande hypothèse, l'a rendue plausible aux yeux de tant d'esprits. Mais, remarquons-le, il aurait eu, s'il lui eût semblé bon, exactement les mêmes raisons d'objectiver à l'infini le jugement, - lisez la croyance, - qu'il en a eu d'objectiver à l'infini la volonté, - lisez le désir. Tout un système reste à échafauder sur cette autre base : avis aux architectes. Mais ce n'est pas une construction aussi ambitieuse que nous projetons ici. Tout d'abord, dans ce qui précède, nous avons voulu restituer aux deux termes d'où nous partons, en vue des développements qui vont suivre, leur nature et leur rôle vrais.

---

<sup>1</sup> Sans descendre au-dessous des mammifères, ne savons-nous pas (V. notamment *Rev. scientif.*, 19 mars 1887) que non seulement les animaux inférieurs, mais les chèvres, les moutons, les bœufs, les chevaux, *pressentent* les tremblements de terre, c'est-à-dire ont des sensations spéciales pour répondre à ces frémississements du sol, à ces bruits souterrains, pour nous imperceptibles, que nos sismographes et nos microphones nous attestent seuls ? « Ce fait est à ce point marqué (dit l'auteur de l'article cité) que, dans les régions où les convulsions du sol sont fréquentes, les habitants ont l'habitude d'observer attentivement l'allure des animaux domestiques pour y surprendre le pressentiment des secousses et se prémunir contre le danger. »



## II

[Retour à la table des matières](#)

S'il en est ainsi, la psychologie et aussi bien la sociologie, qui est, pour ainsi dire, le microscope solaire de l'âme, le grossissement extraordinaire et l'explication des faits physiologiques, se divisent en deux grands embranchements, l'un qui traite de la Croyance, l'autre qui traite du Désir. À cette distinction correspond vaguement, *grosso modo*, dans la première de ces deux sciences, telle qu'on l'entend d'ordinaire, la division admise entre l'étude de l'intelligence et l'étude de la volonté ; dans la seconde, la séparation qui s'opère d'elle-même entre un groupe de recherches relatives à la formation et à la transformation des langues, des mythes, des philosophies et des sciences, et un autre groupe relatif à la formation et à la transformation des lois, des mœurs, des arts, des institutions, des industries. Mais il serait plus exact de remarquer qu'il n'est pas une de ces branches de la sociologie où ne se montre un double aspect, suivant qu'on envisage son objet comme impliquant un désir ou comme impliquant une croyance.

Prenons pour exemple la linguistique, précisément parce que ce double aspect y est moins apparent qu'ailleurs. Les mots dont s'occupe le linguiste, ce ne sont pas seulement des articulations verbales qui, nées quelque part, se propagent ensuite par imitation des parents aux descendants, des conquérants aux vaincus ; ce sont avant tout de véritables notions qui, jointes aux articulations, se transmettent de la même manière. Ces notions sont devenues telles, *comme toutes les notions d'ailleurs*, par la répétition et la consolidation graduelles d'anciens jugements, manifestes encore chez l'enfant qui apprend à parler. Au fond des mots il n'y a que des jugements de nomination, comme au fond des idées d'espace et d'étendue il n'y a que des jugements de localisation. Chaque mot que l'enfant prononce équivaut pour lui à une phrase. Il a conscience, en le prononçant, de juger que ce mot signifie telle chose. Ce jugement, devenu de plus en plus rapide et indistinct à mesure qu'il répète ce mot, implique un acte de foi, qui, au lieu d'aller s'atténuant, se fortifie au contraire par ses répétitions ; si bien qu'il vient un moment où on est aussi certain de la signification vraie de ce mot, qu'on peut l'être de la couleur d'un objet qu'on voit, ou de la température d'un objet qu'on touche. Une langue considérée dans son évolution vivante n'est donc qu'une somme d'actes de foi en train de croître, ou aussi bien, ajoutons-le, de diminuer.

Ces actes de foi sont d'intensité très différente. On est bien plus *sûr* des mots fréquemment usités que des mots rares et techniques. Quand un mot a trois ou quatre acceptions, trois ou quatre âmes différentes, alors même qu'elles n'ont rien de contradictoire, on ne l'emploie jamais avec la même assurance imperturbable qu'en faisant usage d'un mot à signification unique. D'autre part, quand un mot est en train de perdre son acception ancienne et d'en acquérir une nouvelle, c'est avec un degré de doute de plus en plus marqué qu'on l'emploie dans son premier sens, et avec une foi croissante qu'on l'emploie dans le second. Il y a là des mouvements continuels de hausse et de baisse qu'on ne prend pas la peine de remarquer, apparemment parce qu'ils sont évidents. Mais ils n'en sont pas moins importants.

À chaque mot nouveau qui se forme, cette somme de croyance augmente ; à chaque mot ancien qui tombe en désuétude, elle diminue. Elle est variable d'ailleurs d'un homme à l'autre, parmi ceux qui parlent la langue dont il s'agit ; dans la mesure où le vocabulaire habituel de chacun d'eux s'enrichit ou s'appauvrit, sa quantité de foi linguistique, pour ainsi dire, s'élève ou s'abaisse. L'ensemble de toutes ces quantités individuelles constitue une énergie sociale de premier ordre ; on s'en aperçoit bien en politique quand le génie d'une langue, chez un peuple *vaincu* par exemple, s'oppose à la pénétration d'idées, de lois, de religions, de littératures, d'institutions, qu'on prétend lui imposer et qu'il accepterait probablement sans les résistances psychologiques nées de son idiome. Le bas-breton a plus fait pour empêcher l'assimilation de la Bretagne à la France que le christianisme n'y a aidé ; et la langue arabe n'est pas un moindre obstacle que l'islamisme à la *francisation* de l'Algérie. Cette force sociale, il appartient aux philologues d'en étudier l'origine, les progrès, la direction, la circulation sous ses formes multiples. Les variations soit dans le son, soit dans le sens des mots, dont ils tâchent de formuler les lois ou pour mieux dire les pentes habituelles, soit spéciales à chaque idiome, soit communes à l'esprit humain en général, ne sont en définitive que la substitution de nouveaux à d'anciens jugements de nomination, soit par le changement du sujet de ces jugements (l'attribut, c'est-à-dire le son verbal, restant le même), soit par le changement de l'attribut (le sujet, c'est-à-dire l'objet signifié, ne variant pas). Mais, en même temps, l'acte de foi inhérent aux anciens jugements s'en est détaché pour s'attacher par degrés aux nouveaux. Il est donc certain que les linguistes, peut-être sans le savoir, étudient des courants de foi, tout aussi bien que les mythologues. Quant à ceux-ci, la chose est trop claire, et je ne fais que l'indiquer. Au cours d'une évolution religieuse, n'est-ce pas une certaine quantité de foi croissante ou décroissante, qui, passant de mythe en mythe, de légende en légende, constitue toute l'âme et la vie cachées de cet enchaînement de phénomènes ? La foi se déplace comme la force, mais, comme la force, elle persiste. C'est ainsi qu'en se substituant, chez un peuple religieux, notamment aux États-Unis, aux religions établies, des philosophies telles que le positivisme de Comte, l'idéalisme de Kant, l'évolutionnisme de Spencer, deviennent de nouvelles religions prêchées dans de nouveaux temples à Boston, New-York et ailleurs. Religions, en effet, par la profondeur et le *volume* de la foi qu'elles ont détournée des dogmes.

Telles sont les langues, telles sont les religions, considérées comme croyances. Mais, bien que ce soit là leur côté dominant, elles peuvent être aussi envisagées comme désirs. Si les notions verbales et les notions religieuses d'un peuple sont une partie toujours considérable de son savoir (erroné ou non), les services que lui rendent sa langue, plus ou moins riche ou perfectionnée, et sa religion, plus ou moins élevée ou pure, en répondant dans une mesure variable à ses besoins de tout genre, et d'abord aux besoins littéraires développés par le génie de sa langue, aux besoins moraux développés par le caractère de sa religion, sont une partie notable aussi de sa richesse. Toutefois, c'est surtout dans ses mœurs et ses institutions politiques, dans ses industries et ses arts, qu'il faut chercher les courants principaux de son désir, qui, de desseins en desseins, de passions en passions, de besoins en besoins, circule à travers les âges.

En généralisant, on peut dire qu'une nation, à un moment donné, dispose pour alimenter sa religion ou ses industries, sa langue ou sa législation, sa science ou ses institutions politiques, d'un budget de croyance ou de désir limité, dont un chapitre ne peut s'accroître aux dépens des autres, du moins aussi longtemps que de nouvelles *sources* de foi et de désir, c'est-à-dire de nouvelles découvertes ou inventions capitales, ne sont pas venues s'ajouter aux anciennes. Aussi voit-on, d'un âge à l'autre, la

proportion de ses diverses dépenses de ce genre varier énormément ; ici, par exemple, la majeure partie de la croyance s'immobiliser en traditions et en dogmes, là s'écouler en théories ou en connaissances expérimentales ; ici la plus grande somme de désir se figer en coutumes et en institutions, là se répandre en législation et en industrie. N'avons-nous pas quelques raisons de conjecturer, notamment, que la quantité proportionnelle de foi engagée dans les mots et les formes verbales a beaucoup décru depuis les temps primitifs, où tout mot paraissait un être, toute entité une réalité, où la vertu du langage, mythologique d'ailleurs dans sa source, suffisait à créer des dieux (*numina nomina*), où non seulement l'infailibilité du mot devenu idole mais la toute-puissance de la parole appelée prière, ne rencontraient pas d'incrédule ? En revanche, n'y a-t-il pas lieu de penser que la quantité de croyances dépensée, sous le nom de science, en études de tout genre, relativement auxquelles la langue n'est qu'un instrument, et, sous le nom de confiance ou de crédit, en contrats, en affaires, en relations multiples de la vie sociale, a beaucoup grandi proportionnellement ? Incidemment, observons que le scepticisme croissant des sociétés en train de se civiliser peut fort bien s'expliquer à ce point de vue. Si une même quantité de croyance nous est donnée à répartir entre nos diverses idées, la part de chacune d'elles est d'autant plus forte qu'elles sont moins nombreuses. La multiplication des idées doit donc marcher de pair, en général, avec l'atténuation des croyances.

Or l'économie politique nous a appris, dans une certaine mesure, à totaliser de la sorte le désir, qu'elle étudie non directement et en face, il est vrai, mais, ce qui revient presque au même, dans les *richesses* propres à le satisfaire. À ses yeux, tout est évaluable, depuis les denrées jusqu'aux chefs-d'œuvre de l'art, depuis la protection plus ou moins assurée que procurent aux intérêts les institutions ou les mœurs d'un pays, jusqu'aux satisfactions que donnent les vérités scientifiques ou les sécurités religieuses. Le tout lui paraît valoir une certaine somme d'argent. Qu'est-ce que cela signifie, sinon que, sous la multiplicité de ses formes et l'hétérogénéité de ses objets, le désir humain est identique, susceptible d'accroissements ou de diminutions comme toute chose homogène ? L'économie politique, remarquons-le traite des richesses, comme la mécanique traite des forces : elle s'occupe de leur production, de leur conservation, de leur distribution, de leur emploi et de leurs métamorphoses. Si l'on écrit désirs au lieu de richesses, on verra qu'elle a pour objet propre le second des deux aspects de la science sociale, tels que je les définissais plus haut. Notons cependant qu'elle ne l'embrasse pas tout entier et qu'elle demande à être complétée par la Politique, la Morale et le Droit, dont l'ensemble forme avec elle la Téléologie sociale ; pourtant l'idée de valeur est le fond commun de toutes ces sciences, et l'Économie politique qui se l'est en quelque sorte appropriée peut prétendre à les absorber sous ce rapport.

Mais, quant au premier aspect, nulle science existante ne s'en inquiète. Il n'y en a pas, en effet, qui, avec une largeur analogue, embrasse les diverses branches de la pensée humaine sous un même point de vue, comme l'économie politique confond dans le sien les divers courants de l'activité humaine. La monnaie est la mesure commune des divers biens ; quelle est la mesure commune des diverses idées, des diverses vérités ? Cependant tout le monde sent bien que la source est la même, où puisent inégalement toute leur force les catéchismes et les théories, toujours luttant pour se la disputer ; qu'à travers les propositions de nature dissemblable qui constituent tout l'avoir intellectuel d'une époque, dogmes, théorèmes, opinions politiques, et aussi bien prévisions et espérances, principe de tous nos contrats, de toutes nos entreprises, de toutes nos guerres, de toutes nos révolutions, passe un fleuve de foi

multiforme et continu, identique et multicolore ; et qu'il y aurait peut-être lieu de se demander si la naissance de ce fleuve, la distribution de ses eaux et leur direction générale ne sont pas soumises à des lois.

### III

[Retour à la table des matières](#)

Disons-nous que la tâche de la Logique devrait être précisément de remplir ce vaste programme ? Oui, mais à la condition d'élargir singulièrement le sens du mot Logique, au point d'y faire rentrer l'illogique même ; et semblablement il faudrait que la Téléologie, pour accomplir une œuvre analogue, étudiât non seulement l'accord des moyens aux fins, mais le désaccord des fins entre elles. Avant tout, commençons par mettre en dehors de chacune de ces deux sciences la production des sommes de croyance ou de désir qu'elle manie sciemment ou à son insu, et dont la répartition entre des jugements ou des desseins divers doit seule l'occuper. Ces forces psychologiques sont comme un fleuve grossi par les affluents les plus multiples et les plus obscurs à leur source. Le courant de foi où puisent toutes nos idées déborde le matin au réveil, surtout par un jour de bonne santé, de soleil, de voyage instructif ; il va s'abaissant vers le soir, tombe au-dessous de l'étiage et tarit tout à fait au moment du sommeil. Outre ses conditions organiques, il dépend du hasard des perceptions qui nous stimulent le long de notre route ; il dépend aussi de l'étendue et de la netteté de notre mémoire qui emmagasine ces excitations. Notre courant de désir, de même, dérive non seulement des dispositions variables de nos organes, mais encore des rencontres fortuites que nous avons faites, par exemple de la vue d'une femme dans la rue, et de la vivacité de notre imagination qui perpétue en nous l'effet de cette secousse. Voilà pour l'individu. Quant au courant non moins variable de foi et de désir, qui arrose une société, en tant qu'il n'est pas seulement formé par la juxtaposition des petits courants individuels, mais qu'il est produit par l'action sociale de ces individus les uns sur les autres, il est sous la dépendance de causes semblables sous d'autres noms. Indépendamment de la race et du climat <sup>1</sup>, il est alimenté par l'afflux des découvertes (sortes de perceptions difficiles des sociétés comme les perceptions sont des découvertes faciles de l'individu) et des inventions (sortes de rencontres heureuses) qui éclosent dans le sein d'une nation ou sont importées du dehors, avec une précipitation ou une lenteur très inégale aux diverses époques, et qui sont propagées par une fièvre plus ou moins intense, plus ou moins épidémique d'imitation (sorte de mémoire sociale). Ces accès d'enthousiasme et de torpeur, de fanatisme et de scepticisme, qui soulèvent ou abattent les peuples au cours de leur histoire, ne s'expliquent pas autrement.

Mais laissons là l'étude de ces causes. Elle appartient à la psychologie et à la sociologie élémentaires, à l'une notamment par une bonne théorie de la perception et du souvenir (V. à ce sujet M. Ribot), à l'autre par une explication de l'invention ou de la découverte et les lois de l'Imitation. Prenons maintenant, en un même tas, toutes les

---

<sup>1</sup> L'un et l'autre sont toujours plus ou moins modifiés et refondus par l'action sociale et les causes historiques.

croyances et tous les désirs qui existent, à un moment donné, disséminés entre mille jugements et entre mille projets formulés ou implicites, et posons dans toute sa généralité le problème qui s'impose à la Logique d'une part, à la Téléologie de l'autre. Disons d'abord que ces jugements et ces desseins peuvent être groupés soit dans l'enceinte d'un même cerveau, soit dans les limites d'une même nation. Dans le premier cas, ils feront l'objet de la Logique et de la Téléologie individuelles ; dans le second, de la Logique et de la Téléologie sociales. Ces deux branches de chacune de ces sciences se rattachent d'ailleurs intimement l'une à l'autre, on le verra, comme deux espèces d'un même genre. Sans doute, il importe de distinguer si les idées qui se combattent ou s'accordent, si les penchants qui s'entravent ou s'entraident, sont inhérents à une même personne ou à des personnes différentes ; mais les effets de ces conflits et de ces concours dans les deux cas se ressemblent étrangement ; et, puisque nous avons constaté ci-dessus le caractère identique des impressions appelées par nous croyance et désir, à travers les esprits les plus dissemblables comme à travers les sensations les plus hétérogènes, nous ne devons voir aucune difficulté à déployer en sciences sociales deux sciences confinées jusqu'ici, la première du moins, dans le domaine de l'individu isolé, autant dire abstrait et artificiel.

Cela dit, quelle est la tâche de la logique, soit individuelle, soit sociale, mise en présence d'un tas de jugements divers et groupés, qui se divisent entre eux la somme de foi d'un homme, d'un peuple ? Parmi ces jugements, il en est qui se contredisent, d'autres qui se confirment, d'autres qui ne se confirment ni ne se contredisent. Elle doit indiquer les changements qu'il conviendrait de faire subir à la répartition de la croyance affirmative ou négative, et de ses divers degrés, entre les termes dont se composent ces jugements, pour éviter leur contradiction et obtenir leur accord ou leur non-désaccord, c'est-à-dire pour permettre aux doses de croyances engagées dans les divers jugements de s'additionner ensemble sans soustraction ou sans déchet.

Quelle est, de même, la tâche de la téléologie, soit individuelle, soit sociale, devant un chaos de tendances et de volontés que lui présente un homme ou un peuple, qui en partie se contrarient, en partie convergent, en partie se côtoient indifféremment ? Elle doit dire comment il convient de distribuer le désir, soit changé de signe, de désir proprement dit devenu répulsion, ou vice versa, soit changé d'intensité, entre les divers objets des tendances et des volontés dont il s'agit, pour que la convergence des désirs sociaux parvienne à son comble, et leur contrariété à son minimum, c'est-à-dire pour que leur *somme algébrique* donne la quantité la plus élevée.

Je suppose qu'on veuille faire l'inventaire des richesses et des lumières d'une nation. On a bien souvent essayé, fort mal il est vrai, l'inventaire des richesses nationales, du moins l'inventaire partiel ; M. Bourdeau nous apprend, par exemple, que la valeur des produits annuels dus aux animaux domestiques est égale en France à 7 milliards. Mais personne n'a songé à inventorier les lumières nationales, bien que ces deux termes se correspondent à merveille et que la distinction du capital et du travail, spécialement, s'applique à l'un comme à l'autre. Si, en effet, nous entendons comme il faut l'entendre cette fameuse distinction sur laquelle les économistes ont versé tant d'encre inutile, si nous réservons le nom de capital à l'ensemble des *inventions* dont une nation dispose, dont elle a le goût et la possibilité de se servir, et si nous attribuons le nom de travail à l'ensemble des produits obtenus par l'exploitation de ce capital, par la reproduction à millions d'exemplaires de la première œuvre produite par chaque inventeur, nous verrons qu'une distinction analogue se montre en fait de connaissances. N'y a-t-il pas à distinguer, d'une part, l'ensemble des *découvertes*, des principes, inscrits en tête des catéchismes, des grammaires, des lois, des sciences,

d'une société, et, d'autre part, la reproduction à millions d'exemplaires de ces notions effectivement *capitales*, par les séminaires, les prédications, les collèges ou les pensionnats, les Écoles de droit ou de médecine, les tribunaux, etc. ? Bien mieux, la manière dont se grossit le capital est la même ici et là. Parmi les innombrables inventions brevetées ou non que chaque année voit éclore, et qui toutes aspirent à se propager, il en est un petit nombre seulement qui se propagent, et celles-ci s'ajoutent au patrimoine industriel, artistique, militaire, de la nation. De même, parmi ces flots de renseignements divers, d'informations de tout genre et de tout pays, en un mot de découvertes petites ou grandes, dont la presse quotidienne ou périodique est le torrent, et qui prétendent également se perpétuer dans la mémoire humaine, la majorité s'oublie, se dépense, le reste est économisé en partie et ajouté au trésor scientifique, juridique, historique, intellectuel, de la communauté. En outre, une bonne part des inventions nouvelles qui viennent ainsi accroître le capital de l'action sociale, consiste en améliorations, en perfectionnements suggérés par la pratique des inventions précédentes ; et de même une portion notable des découvertes nouvelles qui enrichissent le capital de l'intelligence sociale consiste en développements des découvertes anciennes, provoqués par l'enseignement ou l'application de celles-ci : les ingénieurs font ainsi progresser l'industrie pendant que des hommes de loi font avancer la science du droit ou les professeurs une science quelconque.

Tout ceci montre que les lumières d'une nation peuvent être traitées comme ses richesses, et totalisées de même. Eh bien, si l'on essaie ce double inventaire, on remarquera deux choses à propos de chacun d'eux. En premier lieu, à égalité de désir condensé en richesses nationales, tout autre devra être leur inventaire, suivant que ce désir général se divisera en désirs spéciaux dont les uns servent à produire l'objet des autres, c'est-à-dire sont le moyen dont les autres sont le but, et réciproquement, en sorte que leurs produits peuvent s'échanger par le commerce, - ou que ce désir général se divisera en désirs spéciaux dont les uns ont pour objet d'empêcher ou de détruire l'objet des autres, c'est-à-dire sont un obstacle pour ceux-ci. Ce dernier cas, à l'époque féodale, se réalisait par les dépenses que faisait chaque château pour s'armer et se fortifier contre ses voisins ; il se réalise encore de nos jours par le temps et l'argent employé en guerres électorales, ou en procès, ou même en concurrences commerciales en tant que les industriels rivaux font des frais pour dénigrer la marchandise d'autrui et non uniquement pour vanter la leur <sup>1</sup>. Or n'est-il pas certain que, dans le cas des désirs s'entre-servant, leurs produits doivent être additionnés les uns aux autres, tandis que, dans le cas des désirs s'entre-nuisant, leurs produits doivent être soustraits les uns des autres, dans l'inventaire *social* qui en est dressé par hypothèse ? - De même, en sommant la croyance générale de la nation, il y aura à distinguer si elle se répartit en croyances spéciales qui ne se contredisent pas, qui souvent même se confirment et peuvent se servir d'argument les unes aux autres, s'échanger par l'enseignement ou le renseignement mutuel les unes contre les autres, - ou si elle se fractionne en opinions contradictoires, en connaissances qui servent d'objection les unes contre les autres, soutenues par des religions qui s'anathématisent, par des écoles rivales et hostiles, par des tribunaux dont la jurisprudence est contraire, par des sectes politiques en lutte, par des livres ou des journaux en polémique. Dans le premier cas, il y aura lieu à addition, dans le second cas à soustraction des lumières inventoriées. Par suite, à quantités égales de croyance et de désir, l'inventaire du double actif dont

<sup>1</sup> Quant aux frais exigés pour l'armement de la nation et pour la justice criminelle, ils servent à protéger tous les intérêts nationaux, et c'est seulement si l'on faisait un inventaire général des richesses de plusieurs nations à la fois qu'on devrait considérer les premières de ces dépenses comme devant être *soustraites* les unes des autres et non *additionnées*.

je parle donnera des chiffres proportionnels au degré d'harmonie systématique des intérêts et des idées. - Aussi, quoique, dans une large mesure, la contradiction soit un ferment nécessaire comme la concurrence, comme la liberté de l'enseignement, de la presse et de la conscience, comme la liberté du commerce et de l'industrie, et quoique la logique elle-même et la téléologie exigent ces anomalies, car toutes deux poursuivent un maximum encore plus qu'un équilibre de croyance et de désir satisfaits, et l'équilibre seulement en vue du maximum : cependant il est clair qu'à travers ses agitations le monde social s'achemine vers un terme lointain où la solidarité des intérêts aura absorbé presque toute division et l'unanimité des esprits presque toute dissidence. En attendant, nous voyons le socialisme d'État marcher dans cette voie à pas de géant, mais de géant borgne qui s'entrave lui-même dans sa précipitation et atteint souvent le contraire de son but. Car les croyances qu'il supprime sont souvent des collaborations inconscientes, bien préférables aux coopérations forces qu'il établit.

Voilà pour le premier point. Admettons maintenant que tous les désirs contraires aux désirs les plus forts, que toutes les croyances contradictoires aux croyances les plus fortes, aient été éliminés par sélection. Cela suffirait-il ? Non. En second lieu, il y aura à se demander si les désirs servant de moyens sont d'une intensité proportionnée à celle des désirs qu'ils ont pour but de satisfaire, c'est-à-dire si l'activité de chaque production est inférieure ou supérieure aux exigences de la consommation correspondante ; grave problème que les socialistes espèrent résoudre dans l'avenir par la prévoyance fondée sur la statistique. Pareillement, la question pourra et pourrait déjà s'élever de savoir si, dans ce vaste atelier universel de la science encyclopédique où tous les savants s'entre-éclairent de rayons purs sans nulle interférence ténébreuse, et collaborent à une même synthèse future, les diverses branches d'études sont embrassées avec une ardeur intellectuelle en rapport ou non avec leur importance théorique ; si, par exemple, l'érudition historique et archéologique en ce moment n'est pas en *surproduction* à certains égards.

Il me semble qu'à présent les définitions données ci-dessus de la logique et de la téléologie doivent commencer à s'élucider. Revenons-y. Comme premier corollaire de ces définitions, nous voyons que la logique et la téléologie partent de certaines données dont l'origine leur importe peu, dont elles n'ont ni à augmenter ni à diminuer le nombre, et qu'elles trouvent toutes faites dans l'esprit d'un homme ou dans les esprits d'un peuple ; ces données sont les notions propres à servir de sujets ou de prédicats affirmés ou niés, dans des prémisses ou des conclusions, et les modes d'action ou de satisfaction à fuir ou à rechercher, propres à servir de moyens ou de fins. Comment, dans le syllogisme classique, les notions de *Socrate*, d'*homme*, de *mortel*, se sont-elles présentées à l'esprit du logicien qui les combine ? Celui-ci ne nous le dit pas. La logique sociale n'a pas non plus à se demander tout d'abord d'où viennent les conceptions mythologiques ou linguistiques, scientifiques ou juridiques, qui se disputent, à un moment donné, l'opinion populaire ; par la même raison que la morale est étrangère à l'apparition des articles fabriqués, des œuvres d'art, des utilités spéciales qui, à une phase donnée de la civilisation, font appel aux convoitises des consommateurs. La morale se borne à conseiller de repousser l'offre des uns, d'user des autres, et de les repousser ou d'en user avec un certain degré variable d'énergie, le tout pour la plus forte organisation possible des volontés nationales sous l'empire de l'une d'elles momentanément ou constamment prédominante. La logique sociale donne dans sa sphère des indications toutes pareilles en vue d'organiser le système des opinions nationales par leur ajustement et leur subordination à l'une d'elles, dogme ou principe constitutionnel, dont la souveraineté est reconnue.

Il suit de là que l'objet exclusif de la logique et de la téléologie est le maniement, la direction de la croyance et du désir. Seulement, nous voyons aussi par nos définitions que cette direction est de deux sortes ; et il est à regretter que cette distinction ait si longtemps échappé aux logiciens, sinon peut-être aux moralistes (qu'on pourrait appeler, en somme, ainsi que les économistes souvent, des téléologistes sans le savoir). D'une part, en effet, la logique nous dit qu'il y a lieu, si nous tenons à ne pas contredire nos principes les plus sacrés, soit proprement les nôtres (logique individuelle) soit ceux de notre société (logique sociale), de nier précisément telle chose que nous affirmons, d'affirmer telle autre chose que nous nions ; comme la morale nous dit qu'il y a lieu, si nous voulons ne pas entraver dans son accomplissement notre but majeur, le salut chrétien, la gloire, la fortune (morale individuelle) ou le but majeur de notre patrie (morale sociale) de rechercher telles occupations, telles affections que nous évitons et de fuir telles autres que nous poursuivons. Pour nous permettre de vérifier si nous avons affirmé et nié quand il le fallait, la logique nous présente et nous recommande une excellente pierre de touche, le syllogisme ; et nous verrons qu'il y a une pierre de touche analogue, un syllogisme téléologique, à l'usage de la morale. D'autre part, la logique doit nous dire aussi, à mon avis, avec quel degré d'énergie il y a lieu d'affirmer ce qu'elle nous conseille d'affirmer, de nier ce qu'elle nous conseille de nier, si nous voulons ne pas nous contredire en un autre sens différent du premier ; comme la morale nous apprend dans quelle mesure et avec quelle force nous devons nous livrer à tel plaisir qu'elle approuve et nous sevrer de tel autre plaisir qu'elle blâme, si nous voulons être pleinement conséquents avec nous-mêmes et proportionner l'énergie des efforts dépensés dans le moyen à la force du vouloir incarnée dans le but.

Jusqu'ici les logiciens ont absolument négligé cette seconde partie de leur tâche ; ils ne se sont attachés qu'à la première, et encore ne l'ont-ils remplie que bien incomplètement. Toute leur théorie du syllogisme se fonde sur la classification des propositions en quatre types : l'universelle affirmative et l'universelle négative, la particulière affirmative et la particulière négative. Cela signifie qu'ils distinguent simplement l'affirmation et la négation et qu'ils subdivisent chacune d'elles suivant que la chose affirmée ou niée est une particularité ou une universalité. Mais, si nous analysons cette dernière distinction, nous verrons qu'elle a pour termes des composés obtenus par la combinaison des termes de la première. Qu'est-ce, en effet, que cette idée de totalité, d'universalité, sur laquelle on a tant débattu ?

Un jugement universel peut se former en nous de deux manières : soit par une seule constatation, si elle me montre que le sujet et l'attribut sont la même chose vue sous deux aspects différents (toute ligne droite est le chemin le plus court), soit par un certain nombre de constatations conformes les unes aux autres (tout corps pèse). N'importe, quel qu'ait été son mode de formation, le jugement universel, en tant qu'universel, signifie ceci : 1° qu'on songe à la répétition réelle ou possible, présente, passée et future, de la constatation du sujet et de la constatation de l'attribut, par *soi-même* ou par *autrui* ; 2° qu'on affirme le fait que le lien indiqué entre le sujet et l'attribut sera constaté ou pourra être constaté ainsi un certain nombre de fois, un nombre de fois d'ailleurs essentiellement indéterminé, par des observateurs non hallucinés, dans l'intelligence desquels on a eu, on aura ou on aurait confiance ; 3° qu'on nie le fait que, même une fois, la non-existence de ce lien a été ou sera ou



pourra être constatée <sup>1</sup> Quand je dis que tout corps pèse : 1° en pensant ce *tout* je pense à *des* corps qui ont été, seront ou pourront ou auraient pu être soumis à la balance, *non seulement par moi, mais par des savants* réels ou possibles, jugés par moi ou par autrui suffisamment compétents (que d'actes de foi, que de certitudes conditionnelles impliquées dans toutes ces possibilités <sup>2</sup> pensées !) ; 2° j'entends dire que je crois me souvenir d'avoir soumis des corps à la balance et les avoir trouvés pesants, et que je crois que des savants réels ou possibles, à la condition d'être suffisamment capables, ont expérimenté ou expérimenteront ou auraient pu expérimenter le même phénomène ; 3° j'entends dire enfin, et c'est là le point essentiel, que je nie avoir une ou plusieurs fois trouvé un corps ou des corps non pesants, et que je nie avoir appris une ou plusieurs expériences négatives de ce genre faites par des savants dans l'habileté desquels j'ai confiance. - De ces trois éléments, on le voit, le premier n'est que l'application de l'idée du nombre, supposée préexistante dans l'esprit, au sujet et à l'attribut, pensés comme nombrables, c'est-à-dire affirmés tels ; nous en reparlerons plus loin. Quant aux deux derniers, ils consistent à affirmer une pluralité d'observations semblables et à nier une unité dissemblable, combinaison d'où résulte ce que nous entendons par totalité. C'est tout ce qu'il y a dans cette idée de l'universel, dont celle du particulier ne diffère que parce que la négation de l'unité non semblable manque à celle-ci et est remplacée par l'affirmation d'une pluralité non semblable, en contradiction avec l'affirmation d'une pluralité semblable. Tout jugement particulier, en effet, implique une contradiction réelle ou apparente, qui, plus ou moins inaperçue, ne laisse pas de gêner l'esprit. Aussi le raisonneur aspire-t-il toujours à bannir cette forme de proposition et à lui substituer la proposition générale. « *Quelques* vertébrés sont des mammifères ». Cette manière de s'exprimer, peu scientifique, suppose un esprit ou un certain nombre d'observations qui ont montré que les caractères dits du vertébré joints à d'autres caractères dits du mammifère, se trouvent en conflit avec un certain nombre d'observations qui lui ont fait voir les premiers caractères non joints aux seconds. Pour éviter ce qu'il y a de confus, c'est-à-dire en réalité de contradictoire (je dis contradictoire, car on n'a pas soin de dire et de remarquer que les caractères du vertébré joints aux caractères du mammifère ne sont pas tout à fait les mêmes, ou dans les mêmes conditions, que les caractères du vertébré non joints aux caractères du mammifère), dans cet énoncé, familier aux esprits mal dégrossis et mal accordés, un savant dira : « *Tous* les vertébrés qui ont des mamelles sont des mammifères. » Et l'on sait les efforts qu'ont faits les logiciens de ce siècle, Morgan et Hamilton en tête, efforts malheureux du reste, pour remédier à l'imperfection sentie du jugement particulier. C'est qu'en effet le jugement universel, y compris le jugement individuel, qui en est l'équivalent pour la perception, est le jugement par excellence, le seul pur et sans mélange de contradiction. Pour une pensée vraiment philosophique, il n'y aurait pas lieu à la distinction scolastique des quatre propositions. Il suffirait de distinguer la proposition affirmative et la proposition négative, l'une et l'autre constamment universelles ou individuelles, ce qui reviendrait au même. D'ailleurs, en tant qu'elle sert vraiment à penser et à raisonner, la proposition particulière elle-même se présente

<sup>1</sup> Voilà pour l'universelle affirmative. Quant à l'universelle négative, elle a pour éléments : 1° *idem* ; 2° l'affirmation qu'un certain nombre de fois le lien indiqué entre le sujet et l'attribut a été constaté comme n'existant pas ; 3° la négation qu'une fois il ait été constaté comme existant. Cela revient au même.

<sup>2</sup> Ce qu'il y a de plus essentiel dans la notion du tout, c'est la pluralité *possible*, c'est-à-dire, je le répète, certaine sous condition. Parfois, celle-ci, à elle seule, constitue toute cette notion. Exemple, le jugement par lequel on affirme que tout mouvement d'une certaine vitesse *se continuerait* indéfiniment avec la même vitesse dans le vide absolu. On sait que le vide absolu n'a jamais été ni ne sera constaté.

avec un caractère d'universalité facile à reconnaître. Celle-ci : « Quelques cygnes sont noirs » signifie que tous les observateurs, sans une seule exception, s'accordent et ne peuvent pas ne pas s'accorder à constater la noirceur de certains cygnes. Le malheur est qu'on ne spécifie pas ici quels sont ces cygnes ; au contraire, la proposition individuelle est très nette à cet égard, aussi nette que la proposition universelle. Quand je dis que Paul est blond, ou que la bataille d'Austerlitz a eu lieu le 2 décembre 1805, j'entends que tout le monde, sans exception, doit s'accorder là-dessus, et je désigne le terrain précis de cet accord. La proposition individuelle, dirai-je, est pour la perception l'équivalent de la proposition universelle : en effet, quand je perçois la blondeur de Paul, suivant la manière de percevoir propre à un esprit humain, j'entends ou je sous-entends que l'*on* (c'est-à-dire tout le monde) a perçu, percevra ou devra percevoir la blondeur de Paul, toutes les fois qu'on a remarqué ou qu'on remarquera son teint, - comme, lorsque je conçois la mortalité de tous les hommes, je veux dire qu'on a conçu, concevra ou devra concevoir la même idée et jamais l'idée contraire (*devra concevoir*, c'est-à-dire concevra si l'on remplit les conditions de raison et d'intelligence que je *crois* requises). Aussi l'on raisonne fort bien sur les <sup>1</sup> perceptions et sur les faits historiques qui sont essentiellement des jugements individuels <sup>2</sup>. Que ne déduit-on pas, en histoire, d'une date bien avérée ? Mais la proposition particulière des anciens logiciens se présente, de prime abord, comme une proposition non universelle, et, par ce caractère négatif, elle achève de démontrer que la vieille logique, comme je viens d'essayer de la mettre en lumière, a construit son échafaudage sur la simple différence de l'affirmation et de la négation.

C'est dire, encore une fois, qu'elle s'est uniquement occupée de la croyance sans y prendre garde, mais de la croyance envisagée par un seul de ses aspects, avec un parfait oubli des autres. Le *degré de conviction* avec lequel les affirmations ou les négations dont il s'agit sont prononcées par l'esprit ne paraît intéresser nullement le logicien ; et il ne semble pas se douter que *l'importance du jugement universel se proportionne au degré de confiance qu'on a* dans la fidélité de ses souvenirs personnels ou dans la sincérité des renseignements d'autrui sur la foi desquels on affirme ou on nie les observations qu'il exprime. Même quand il a pour origine l'abstraction rationnelle et non l'association empirique, la séparation de deux idées incluses l'une dans l'autre ou paraissant telles, et non la réunion de deux idées extérieures l'une à l'autre ou paraissant telles, l'analyse qui fournit les données du jugement est loin d'entraîner toujours la conviction avec une égale force, et, par suite, on n'est pas toujours également convaincu en affirmant la reproduction possible ou réelle du fait dit nécessaire un nombre illimité de fois, et en niant la réalité ou la possibilité d'une exception à ce fait. Le mathématicien, dont c'est pourtant le métier, comme l'a dit Taine, de fabriquer des vérités *a priori*, est tout autrement sûr de l'axiome d'Euclide sur les parallèles que d'un théorème mathématique supérieur nouvellement découvert. À vrai dire, il ne sera bien persuadé de la vérité de ce dernier qu'après qu'il aura vu accepté unanimement ou à peu près unanimement (car l'unanimité même en géométrie est lente à s'établir) par ses confrères ou par les maîtres de la science, fût-il maître lui-même.

<sup>1</sup> Ce que j'accorde pleinement à M. Binet, c'est que la perception est la conclusion d'un raisonnement. Quand je perçois qu'un son entendu par moi est un son de cloche, je me suis rappelé que tout son affecté d'un timbre spécial est un son de cloche (majeure), et j'ai remarqué que ce son a ce timbre spécial (mineure), d'où j'ai conclu que c'est un son de cloche.

<sup>2</sup> César était chauve ; cette médaille représente César ; donc cette médaille représente une tête chauve. - Desaix est mort le jour de la bataille de Marengo ; la bataille de Marengo a eu lieu en 1800 ; donc Desaix est mort en 1800.

Il y a, en effet, toujours à tenir compte, si l'on veut expliquer une généralisation quelconque, *de la communication sociale des croyances* ; et je m'étonne qu'on ait cru pouvoir, par les seules ressources de la psychologie, sans faire appel aux phénomènes sociologiques, tenter cette explication. Y a-t-il des idées générales dans l'esprit de l'enfant qui ne parle pas encore ? En tout cas, y en aurait-il sans une prédisposition héréditaire due à l'usage de la parole chez ses parents et ses aïeux ? C'est fort improbable. Sans doute, la mémoire visuelle, auditive, tactile, renferme les traces des sensations passées, traces qui sont des signes pour nous, - pour nous seuls, avant que ces signes aient été à leur tour signifiés et singulièrement éclaircis par des mots, - j'ajoute même que ces signes-là, au moment où ils se représentent, ont lieu d'intéresser grandement l'animal, car ils lui permettent de *classer* jusqu'à un certain point la sensation qui les réveille, et, par une sorte d'action réflexe assimilable de très loin à un raisonnement, de prévoir la reproduction prochaine d'une sensation accompagnée de plaisir ou de peine. Mais ce vague *classement* doit rester indéfiniment inconscient et incomplet, et les signes-images, pseudo-genres dont les sensations sont les pseudo-espèces, ne sauraient apparaître comme genres véritables, indépendamment de leurs espèces dissociés elles aussi comme telles, ni être classés à leur tour dans des genres supérieurs. Pourquoi ? Parce que, tant que l'esprit ne songe pas à communiquer ses images < intérieures, il lui est inutile de prêter attention à elles isolément en l'absence de leurs sensations, et parce que, si par hasard il s'y arrêta, il ne trouverait pas dans sa mémoire sensitive les genres supérieurs dont il s'agit, les images d'images, les signes de signes, que les mots d'une langue peuvent seuls lui fournir, et à défaut desquels ces marques sensitives ne sauraient s'organiser le moins du monde. Dans un esprit formé, c'est-à-dire qui parle, une sensation se rattache à l'image (semblable ou différente), qu'elle évoque, de la même manière que cette image elle-même se rattache à son nom, qu'elle évoque aussi, et de la même manière que ce nom se rattache à un nom plus général par lequel on le définit. L'image visuelle ou tactile de mon *couteau* est en quelque sorte le mot dont le contact ou la vue de mon couteau est le sens ou l'un des sens, de même que cette image est le sens ou l'un des sens du mot *couteau*, et de même que le mot couteau est le sens ou l'un des sens du mot *outil*. Le rapport de la sensation à l'image s'est modelé à la longue sur celui de l'image au mot. - Ainsi, c'est le besoin de communiquer à d'autres esprits ses propres images, besoin créé et servi, développé et satisfait parallèlement, par le langage au cours de ses progrès, qui a seul permis à ces images de se préciser d'abord, d'apparaître comme elles distinctement par une sorte de généralisation embryonnaire, puis de se généraliser en idées susceptibles d'apparaître elles-mêmes comme telles, sous la forme indispensable des mots de la langue. Et quand, devenu de la sorte tout verbal, l'esprit est devenu par conséquent tout social par son habitude de penser à l'usage ou à l'adresse d'autres esprits, eux-mêmes orientés vers d'autres, il est clair que le jugement universel ne saurait jamais se limiter à exprimer des expériences ou des analyses personnelles, jointes aux prévisions personnelles suggérées par ces expériences ou ces analyses, mais qu'il doit inévitablement, essentiellement, comprendre l'idée, implicite ou explicite, des expériences ou des analyses d'autrui, et des prévisions d'autrui. C'est dire que le jugement universel se compose en majeure partie non de certitudes, de convictions superlatives auxquelles certains esprits refusent à tort le nom de croyances, mais bien de croyances contestables et souvent extrêmement faibles. C'est donc une lacune très grave de n'avoir paru attacher aucune importance à cette considération des degrés de foi.

Avant de montrer les suites de cette négligence, j'ouvre une parenthèse pour me demander d'où provient ce besoin de généralisation et de classification auquel l'idée générale et le jugement universel donnent satisfaction, mais qu'ils supposent avant

tout. Pourquoi, à la vue ou à l'idée d'un objet, si nouveau qu'il soit pour nous, sommes-nous portés à chercher en lui des ressemblances avec d'autres, à le décomposer en ces similitudes élémentaires et à le croire *a priori* susceptible de se reproduire tout entier un nombre indéfini de fois ? Parce que nous vivons dans un monde essentiellement répétiteur, où même ce qui ne se répète pas, par exception, la nuance individuelle la plus fugitive, a une tendance manifeste à se répéter, et parce que nous-mêmes, participant à cette tendance unanime et profonde, vivant par le cerveau, « organe essentiellement répétiteur » aussi, nous ne songeons toujours qu'à nous répéter ou à répéter autrui de mille manières, par nos habitudes machinales ou par nos imitations moutonnières dont se composent au fond nos caprices les plus singuliers et nos innovations les plus libres. Et voilà peut-être ce qui explique la fécondité logique du rapport de ressemblance ; c'est qu'il implique un rapport de répétition, c'est-à-dire de filiation et de causalité<sup>1</sup>. - Pourquoi, en outre, éprouvons-nous le besoin de coordonner entre elles, par une classification savante, par une superposition d'espèces et de genres de plus en plus élevés, ces exemplaires réels ou possibles de chaque chose qui vient de se présenter à nous comme un modèle à copier ? Parce que la nature n'est pas seulement une répétition, mais une répétition variée, et que notre esprit s'est formé à son image. Si tout en elle était répétition, il n'y aurait qu'un genre sans espèces, c'est-à-dire que similitudes sans différences ; si tout en elle était variété, il n'y aurait que des espèces sans genre. Notre classification mentale de genres et d'espèces, sur laquelle se fonde toute notre faculté de raisonnement, n'a donc été rendue possible, comme cette faculté elle-même, que par le caractère de répétition variée, propre à l'univers où nous vivons. - En se pénétrant de cette explication, on voit sans peine ce qu'il y avait de factice et de faux, pour une bonne part du moins, dans la réforme de Morgan et d'Hamilton. Leur tentative part de ce principe qu'on doit pouvoir préciser numériquement la proportion suivant laquelle le sujet est contenu dans le prédicat, ou du moins que cette proportion existe *toujours*. Au lieu de : « les mammifères sont vertébrés », on devrait dire par exemple : « les mammifères sont le *dixième* des vertébrés ». Mais, en admettant que cette proportion fût connue et fût exacte pour le moment, elle ne doit avoir aucune valeur à nos yeux sous peine de nier cette possibilité de répétitions sans fin, *sans nombre*, que nous avons jugée essentielle à toute réalité non conventionnelle. Savons-nous et pouvons-nous savoir les espèces nouvelles que le type vertébré en général, que le type mammifère en particulier, peuvent émettre en des circonstances données ? Et ces espèces possibles indéfinies, ne les constituent-ils pas autant et plus que toutes leurs espèces réelles, éteintes ou vivantes ? - Mais, quoi qu'il en soit de cette hypothèse accessoire, refermons notre parenthèse.

Recherchons maintenant les transformations qu'opérerait d'abord dans la théorie du syllogisme, puis dans le système entier de la Logique, et aussi de la Téléologie, le point de vue auquel nous nous plaçons.

<sup>1</sup> Quand une sensation nouvelle rappelle son image qui lui ressemble (d'ailleurs bien vaguement), est-ce celle-ci, à raison de sa ténuité et de sa fragilité, qui se rattache et s'appuie à celle-là ? Non, c'est l'état fort qui se reconnaît la copie de l'état faible antérieur à lui et qui se subordonne mentalement à ce vague modèle. Ce n'est donc pas l'intensité du sentir ou de l'imaginer qui est efficace dans ce jugement de perception. Ne vaut-il pas mieux observer *qu'à l'état faible est inhérente une foi forte* dans sa réalité antérieure ?

## IV

[Retour à la table des matières](#)

Une conduite est en désaccord avec elle-même, tantôt parce que les moyens employés ne sont pas propres à atteindre le but, tantôt parce que, en employant les moyens appropriés, on s'y attache avec une ardeur disproportionnée au désir qu'on a de voir le but atteint, c'est-à-dire plus forte ou plus faible que ce désir dont elle ne devrait être que la réapparition sous une autre forme. Si, par exemple, pour avancer dans sa carrière, un fonctionnaire se fait recommander par un ennemi du ministère, on peut dire qu'il est dépourvu de finalité ; mais il ne l'est pas moins si, pour obtenir un petit avancement qu'au fond il souhaite médiocrement, il se laisse aller à faire toutes sortes de démarches qui lui coûtent beaucoup auprès de personnages d'ailleurs influents. De même, une population ouvrière se conduit d'une manière peu sensée quand, pour développer sa prospérité, elle impose par la grève des salaires exagérés, qui vont avoir pour effet de faire écraser son industrie par la concurrence étrangère ; mais quand, dans le but de se créer un nouveau débouché colonial qu'elle désire un peu, pas beaucoup, une nation industrielle fait à grands frais d'hommes et d'argent une expédition lointaine, où elle déploie tout son enthousiasme patriotique, non sans succès du reste, on peut dire, - et c'est qu'on dit en effet de beaucoup de peuples, et non pas seulement de notre pays, - que cette manière d'agir n'a pas été très conséquente. L'inverse est aussi fréquent. Combien de fois, en vue d'un immense intérêt national, qui lui tient cependant fortement à cœur, un gouvernement fait-il ce qu'il faut faire, mais mollement et sans énergie, comme un chrétien qui, tout en souhaitant passionnément de gagner le ciel, récite ses prières avec distraction !

Il y a donc deux manières de pécher contre la téléologie. Il y a aussi deux manières analogues de pécher contre la logique, dont la téléologie, y compris la morale, n'est qu'une application à la vie pratique. Tirer de deux prémisses une conclusion qui n'y est pas contenue, c'est être illogique ; les logiciens jusqu'ici ne se sont occupés que de cette façon de mal raisonner. Mais, en second lieu, on peut, tout en concluant juste, être inconséquent, si, de prémisses posées avec un certain doute, on déduit une proposition affirmée avec une entière conviction, ou vice versa <sup>1</sup>. Pourquoi ce second genre d'inconséquence, si fréquent pourtant, passe-t-il inaperçu ?

Je l'ignore. Certainement il importe de remarquer, avec la logique ordinaire, que de deux prémisses négatives on ne peut rien conclure (ce qui pourtant n'est pas toujours vrai) ou que deux prémisses affirmatives ne sauraient engendrer une négation. Mais vraiment il faut être bien distrait pour violer de telles règles en raisonnant, au moins en ce qu'elles ont d'exact. Au contraire, n'arrive-t-il pas presque toujours que l'on affirme avec plus ou avec moins de conviction qu'il ne conviendrait la conclusion à laquelle on arrive légitimement ? Voici, par exemple, deux remarques inverses

<sup>1</sup> C'est ainsi qu'il y a deux manières de mentir : l'une, relativement assez rare, qui consiste à dire ce qu'on ne pense pas ; l'autre, très commune dans la vie privée et surtout dans la vie politique, qui consiste à affirmer avec énergie ce qu'on pense avec doute. Il est bien peu de philosophes mêmes qui, tels que Cournot, ne se bornent pas à exprimer exactement leurs pensées, mais s'efforcent de suggérer au lecteur la mesure exacte de la confiance qu'elles leur inspirent.

qu'on peut faire assez souvent. D'une part, quand un jeune géomètre mesure pour la première fois la surface d'un terrain, ou la hauteur d'une tour, ou la capacité d'une cuve, il fait un syllogisme dont certains théorèmes de géométrie ou de trigonométrie sont la majeure et dont la mineure est fournie par ses mesures linéaires. Or, bien qu'il ait une foi absolue dans la vérité de ces théorèmes et dans l'exactitude de ces mesures, il ne se fie pas sans réserve à la justesse du résultat auquel il arrive mécaniquement. Beaucoup d'astronomes mêmes, sans nul doute, ont de la peine à croire sans hésitation que la rotation de la terre s'accomplisse avec cette rapidité vertigineuse, inimaginable, dont leurs observations et leurs calculs ne permettent pourtant pas de douter. En général, dans les déductions mathématiques et physico-chimiques, la croyance est difficile à entraîner à la suite du raisonnement et reste en retard sur lui. - D'autre part, quand on discute en philosophie ou en politique, on commence d'ordinaire par des assertions modérées, timides, d'où, par degrés, on fait jaillir les affirmations ou les négations les plus tranchantes. Du probable ici on tire le certain, comme plus haut du certain on tirait le probable, et la croyance marche trop vite comme plus haut elle allait trop lentement. Un député monte à la tribune. D'abord calme, il expose les difficultés et les raisons pour et contre son amendement ; il confesse que la réforme proposée n'est peut-être pas demandée par la majorité, ni très fortement par une minorité ; il convient même que le moyen préconisé par lui pour la réaliser n'est pas infaillible ni sans inconvénients ; mais, peu à peu, il s'anime et finit par arracher des applaudissements en concluant de là que l'utilité, la nécessité de voter la mesure en question est incontestable. Telle est la logique de la tribune. Celle du jury n'est pas toujours meilleure. Il ne serait peut-être pas inutile de faire observer à de pareils raisonneurs que la croyance a ses degrés imposés par la logique.

L'étude des vastes champs habituels où s'exerce la logique vivante, réelle, où se fabriquent chaque jour des milliers de syllogismes, s'impose forcément au philosophe. Toutefois, que de traités de logique ne semblent pas se douter de ce qui se passe dans les salles d'audience ou dans les assemblées législatives ! Sans un tel oubli de la réalité, verrait-on des maîtres éminents dire expressément que la question de la croyance est indifférente à la logique ? Indifférente, pourquoi ? Est-ce, par hasard, parce que la logique pure, comme dit l'un d'eux, traite des notions sans se demander si elles correspondent ou non à la réalité, et « les considère dans la pensée, non hors de la pensée ? » Mais, justement, ce qu'il y a de plus subjectif, de plus inhérent à la pensée en elle-même, n'est-ce pas la croyance ? Elle est, à coup sûr, ce qu'il y a de *plus formel* dans la logique dite formelle. Allez donc dire à un avocat qu'il lui importe peu de convaincre plus ou moins son juge de l'innocence ou du bon droit de son client !

Remarquons aussi qu'à l'audience la *conclusion* des syllogismes est toujours connue avant les prémisses. Elle est formulée au seuil des débats. Il en est de même dans les discussions parlementaires, où la proposition à démontrer est présentée d'avance sous la forme de projets de loi, d'amendements, d'ordres du jour. Il ne s'agit pas là, en raisonnant, de faire engendrer la conclusion par les prémisses, comme on le suppose dans les écoles. C'est seulement la foi ou l'accroissement de foi en elle qui reste à produire. En fait, l'utilité du raisonnement réel, pratique, consiste, non pas à faire naître des propositions nouvelles, induites ou déduites (qui se présentent toujours on ne sait comment, *extra-logiquement* dans tous les cas), mais bien à modifier notre opinion, - j'ajoute : ou l'opinion d'autrui principalement, - c'est-à-dire à faire hausser ou baisser notre foi ou la foi d'autrui en ces propositions, ou à la faire même changer de signe, d'affirmative devenue négative ou inversement. À vrai dire, le syllogisme sert bien plus à discuter qu'à méditer ; il a trait aux opérations de la

logique sociale plus qu'aux fonctions de la logique individuelle ; or, quand on discute, c'est pour persuader. Par suite, traiter de la logique, abstraction faite de la croyance, c'est ôter à cette science sa raison d'être.

Cette lacune, à dire vrai, est si énorme que, même sans l'apercevoir, on a cherché indistinctement à la combler. De là l'obligation où l'on a cru être d'imaginer une nouvelle logique, appelée inductive, pour compléter l'ancienne, manifestement insuffisante. L'appareil compliqué et artificiel de la nouvelle n'est pas propre à la recommander, et l'on ne voit pas bien comment elle se rattache à l'autre. Il serait plus simple de ne voir, au fond de cette distinction des deux logiques et comme sa seule justification, que les deux aspects inséparables d'une logique unique. Dans la logique déductive, on est censé ne manier jamais que des certitudes (écrivez des convictions intenses et toujours, du reste, plus ou moins intenses). Dans la logique inductive, on convient qu'il ne s'agit que de probabilités dont on cherche à élever le degré. C'est presque notre point de vue. Mais, par probabilités, on entend des espèces de propriétés objectives, au lieu de reconnaître le caractère chimérique d'une telle objectivation et de désigner les degrés de probabilités par leur véritable nom : degrés de croyance. - Est-ce que le médecin désireux de confirmer ses hypothèses sur la nature d'une maladie, est-ce que le magistrat instructeur qui cherche à voir un peu plus clair dans une affaire obscure, est-ce que l'historien qui fouille aux archives pour y contrôler indirectement une de ses conjectures, s'adressent à Stuart Mill pour savoir comment ils doivent procéder ? Les *canons* de l'induction leur sont aussi inutiles que les modes et les figures du syllogisme peuvent l'être aux géomètres. Mais, après avoir fait d'instinct des raisonnements, qualifiés inductifs et en réalité déductifs d'une parfaite rigueur, ils sont souvent embarrassés pour décider s'ils sont autorisés à croire au résultat de leurs investigations, précisément autant qu'ils y croient. Là est le seul point difficile. Ces investigateurs ont tant de peine à transformer parfois un simple doute en présomption légère qu'ils se reposent un moment sur ce gradin inférieur de foi pour se rendre compte du gain qu'ils ont fait ; et alors, c'est une satisfaction pour eux de penser qu'en élevant de la sorte au rang de vraisemblance une hypothèse, ils ont élevé au même niveau, si bas qu'il soit, des propositions logiquement liées à la première.

De ce qui précède, nous pouvons commencer à dégager notre définition de la logique individuelle. Elle ne consiste pas seulement à dire aux gens qui veulent raisonner juste : « Si vous êtes sûrs de ceci, vous devez être sûrs de cela. » Notre manière de voir fait rentrer cette prescription comme un cas particulier dans cette formule plus générale : « Si vous croyez, suivant tel degré donné de croyance, à *ceci*, et que vous désiriez ne pas courir le risque de vous écarter davantage du vrai, ni courir à ce prix la chance d'en approcher par hasard plus près, vous devez croire à *cela* au même degré ou à tel degré supérieur ou inférieur. » Les lois logiques conçues ainsi dans toute leur généralité apparaissent comme des équations ou plutôt comme des équivalences de croyances sous des conditions déterminées. En d'autres termes, le but de la logique est de nous indiquer le sens (affirmatif ou négatif) *et, dans chacun de ces deux sens, le degré de la croyance* que nous devons transporter de nos anciennes propositions à des propositions nouvelles, si nous voulons être assurés de faire participer celles-ci au degré précis de vérité qui est propre à celles-là. Or voici ce qu'il faut entendre par ce degré de vérité, sans entrer dans d'interminables discussions sur la réalité du monde extérieur. Pascal, avant l'expérience du Puy-de-Dôme, croyait déjà un peu à la pesanteur de l'air ; il eût été bien plus dans le vrai encore en y croyant beaucoup. C'est ce qui est arrivé après son expérience barométrique (suggérée par Descartes, comme l'a montré M. Fouillée). Le degré de vérité d'une opinion est donc simplement l'intervalle plus ou moins grand qui la sépare de la conviction *maxima*,



*dans le même sens*, à laquelle elle se trouverait élevée par le contrôle expérimental. Et si, parmi toutes nos convictions parfaites, le groupe des convictions parfaites attachées aux jugements immédiats des sens s'appelle *vrai*, c'est parce que le caractère distinctif et exclusif des affirmations ou des négations de cette classe est de pouvoir s'accumuler indéfiniment sans contradiction, c'est-à-dire additionner toujours leurs quantités propres de croyance sans nulle soustraction, tandis que les convictions d'une autre origine, dogmatiques par exemple, ne sont accumulables que jusqu'à un certain point, et, au-delà, ne sont que substituables les unes aux autres. Pendant que les sciences diverses en voie de croissance vont se solidarissant de plus en plus, les religions différentes, à mesure qu'elles se développent, vont se heurtant de plus en plus. Si donc l'esprit, comme j'ai cru le montrer ailleurs, tend essentiellement à un *maximum de croyance*, c'est vers les premières qu'il doit finir par se tourner décidément.

Remarque essentielle. Ce caractère propre à tous les jugements de nos sens, à l'état normal, de ne jamais paraître se contredire, n'est peut-être pas une garantie suffisante de leur vérité supérieure. Quand deux sensations différentes, c'est-à-dire dont l'une *n'est pas l'autre* (*car toute différence implique une double négation*), nous frappent simultanément, nous levons leur contradiction en les localisant dans des points différents de l'espace ; ou bien, quand nous localisons deux sensations différentes dans un même point de l'espace, nous levons la contradiction en affirmant qu'elles sont successives et non simultanées. Il est possible que l'espace et le temps, en somme, soient de pures fictions subjectives dont toute la raison d'être consiste à nous dissimuler la nature contradictoire de nos croyances précisément les plus fortes, et à nous éviter le sacrifice pénible des unes aux autres. C'est ainsi que, par la fiction d'un *sens spirituel* des Écritures, le théologien, également et profondément persuadé de la vérité des textes inconciliables qui s'y rencontrent, parvient à les sauver ensemble. C'est ainsi que, par l'hypothèse d'un soi-disant *esprit de la loi*, le jurisconsulte couvre les antinomies de ses articles. Les nations, comme les individus, sont fertiles en expédients ingénieux et inconscients du même genre, pour fermer les yeux sur les démentis incessants qu'elles se donnent à elles-mêmes par leurs préjugés les plus chers contraires entre eux et contraires à leurs nouvelles maximes les plus ardemment accueillies, par leurs mœurs contraires à leurs principes, par leur religion contraire à leur point d'honneur. Elles concilient ou tâchent de concilier tout cela par des *distinguo* à l'infini. Mais la plus éclatante preuve donnée par l'homme social de sa puissance d'imagination conciliante et synthétique, n'est-ce pas l'idée même qui sert de fondement aux sociétés, l'idée du Droit ? Un groupe d'hommes est là, aux passions discordantes, aux avidités contradictoires ; il s'agit de voir ces contradictions sous un jour qui les accorde. Rien de plus simple : à ces facultés en lutte on assigne une place spéciale dans cette sorte d'Espace ou de Temps moral qu'on appelle la Justice, et où les droits divers sont censés ne pouvoir pas plus s'entre-nier que les différents corps ne peuvent, par hypothèse, s'entre-pénétrer dans l'Espace géométrique. Cela est si vrai que lorsque deux droits sont en conflit, ce qui est fréquent comme on sait, les tribunaux qui tranchent la difficulté n'avouent jamais qu'il y a deux droits en présence et nient purement et simplement la réalité de l'un d'eux, à peu près comme, lorsque deux témoignages contraires portent sur le même fait, on est persuadé d'avance que l'un des témoins ment ou se trompe.

Observons-le aussi : quand un jurisconsulte ou un législateur formule un droit, il est convaincu qu'il *découvre* quelque chose, une chose préexistante à sa formule, absolument comme un chimiste qui découvre un corps simple juge la réalité de ce corps antérieure à sa découverte. Si cependant nous réputons par hasard chimérique



ce mystique objet, appelé Justice, que les législateurs et les jurisconsultes inventeraient en croyant le découvrir, quelle raison avons-nous de réputer plus réel l'objet, appelé espace et temps, où les savants se flattent de découvrir et le vulgaire de percevoir ? Dira-t-on que la mutuelle confirmation, sans nulle contradiction, des jugements de nos sens à *l'état normal*, nous assure de la réalité de leur objet ? Mais les droits jugés véritables ne se contredisent pas plus que les jugements des sens jugés sains. Prouver la réalité des objets extérieurs par l'accord des jugements *vrais* portés sur eux, et prouver la *vérité* de ces jugements par la réalité supposée des objets extérieurs : c'est un cercle vicieux comparable à celui où l'on tomberait en fondant la réalité de la Justice absolue sur l'accord des droits *vrais*, et la *vérité* des droits sur l'hypothèse de la réalité de la Justice.

Tout ce que j'ai voulu montrer par là, c'est qu'il importe de laisser à la porte de la logique la question du réalisme et de donner pour but à cette science non la recherche ou la révélation de la vérité, mais la direction de la croyance. Rappelons-nous le raisonnement que s'est fait Pascal avant de monter au Puy de Dôme. Il s'est dit, ou à peu près : « Si l'air, *comme je le crois un peu*, est pesant, moins sa couche est épaisse, moins il doit peser dans le même moment (connexion que je tiens pour certaine) ; donc, le niveau du baromètre doit baisser à mesure qu'on s'élève sur la pente des montagnes. » C'était bien raisonner ; mais eût-il été cependant conséquent avec lui-même si, tout en ne croyant qu'un peu à la pesanteur de l'air, il eût cru beaucoup à la baisse de niveau du baromètre élevé sur les hauteurs ? Non, quoique par là il se fût rapproché davantage de la vérité. La logique n'est donc point, en ce sens, l'art de découvrir la vérité, mais l'art de changer de pensées tout en conservant, sans augmentation ni diminution, la distance qui nous sépare du vrai ou du faux. En cela, le problème qu'elle résout est analogue à celui que résout le tracé d'un cercle : se mouvoir en restant à la même distance d'un même point. Ce point autour duquel gravite l'esprit raisonneur dans ses évolutions mentales, c'est le maximum de croyance inhérent aux perceptions dites immédiates.

On me répondra que, si tel est le rôle de la logique déductive, le rôle de l'induction consiste à nous faire aller tout droit ou le plus droit possible vers ce point, au lieu de nous laisser circuler autour. Mais, remarquons-le, en tant qu'il raisonne seulement, qu'il fait acte de logique, le logicien inductif se borne à indiquer, par voie de déduction, les expériences à faire, - disons plutôt, et ce point est important, les *découvertes à faire*, - pour élever au rang de conviction ou de croyance très forte la simple présomption ou l'incertitude complète attachée à l'une des propositions qui constituent ce raisonnement déductif, et pour élever par suite au même rang, en vertu d'une déduction nouvelle, l'autre proposition réputée solidaire de la première. Puis, quand il expérimente, il ne raisonne plus. Raisonner, c'est une action simplement nerveuse ; expérimenter ou même observer, c'est une action nerveuse à la fois et musculaire. Et, quand il découvre, de même, il ne raisonne plus. On raisonne, on ne découvre pas à volonté. - Pascal déduisait en faisant le raisonnement qui précède, et qui est souvent cité pourtant comme un exemple classique d'induction. Il faisait, au fond, ce syllogisme : « L'air est pesant (jugement qui se présentait à lui comme une simple opinion à peine probable ; or (proposition à laquelle il adhérerait pleinement), plus une chose pesante s'amincit, toutes choses égales d'ailleurs, plus la balance placée sous elle se trouve allégée ; donc (proposition à laquelle il croyait ou devait croire) *précisément au même degré* qu'à la majeure, placé sous une couche d'air plus mince, le mercure du baromètre, qui est la balance du gaz, montrera qu'il est moins chargé. » Pascal, on le voit, en induisant ainsi, c'est-à-dire en déduisant véritablement, n'a eu le droit de faire

passer dans sa conclusion que la *moindre des deux doses de foi* inhérentes aux deux prémisses. C'est une règle sur laquelle nous reviendrons plus loin. - Mais ensuite, il a gravi, baromètre en main, le Puy-de-Dôme, et il a vu, de ses yeux vu, à mesure qu'il montait, le mercure baisser dans la grande branche. Dès lors, sa faible foi en la conclusion de tout à l'heure a franchi d'un bond, avec continuité néanmoins, tous les degrés inférieurs de la croyance et est devenue ce qu'on appelle une certitude, à la suite de ce nouveau syllogisme rapide et inaperçu : « Placé sous une couche d'air plus mince, le mercure a été moins pressé (proposition jugée certaine) ; or (même mineure au fond que tout à l'heure), quand, placée sous une chose qui s'est amincie, la balance paraît d'autant plus allégée, c'est que cette chose est pesante ; donc (proposition accueillie, elle aussi maintenant, avec une entière confiance), l'air est pesant. » Ce nouveau syllogisme est fait avec les mêmes éléments que le précédent. Il n'y a entre eux, au point de vue de la logique ordinaire, qui ne tient nul compte des degrés de croyance, qu'une différence de forme insignifiante. Nous voyons cependant qu'ils diffèrent beaucoup au fond ; mais ils ne diffèrent que par les degrés de foi qui s'y trouvent engagés. Autre exemple où il s'agit, non d'expérimenter, mais de découvrir. Un savant, ayant déjà trouvé dans une couche de terrain tertiaire des os de balénotus (cétacés fossiles) marqués d'incisions particulières, s'était fait ce raisonnement : « Ces incisions, assez probablement, ont été faites par des couteaux de silex ; or, très certainement, l'homme est le seul animal qui ait jamais su fabriquer et manier ces instruments ; donc, l'homme a existé, assez probablement, mais non certainement, aux temps tertiaires. » Une découverte ultérieure est venue changer, pour quelque temps, cette légère probabilité en quasi-certitude : on a trouvé des couteaux de silex, à côté d'os incisés de la sorte, dans des couches appartenant à l'âge géologique dont il s'agit. Est-ce aux canons de l'induction que cette trouvaille est due ?

L'induction, donc, en tant que raisonnement, consiste à déduire, et les déductions de ce genre ne se distinguent de la déduction proprement dite ou vulgairement dite, que parce qu'elles s'appliquent aux bas et moyens degrés de la croyance, c'est-à-dire à l'immense majorité des jugements ordinaires de la vie, au lieu de se limiter arbitrairement aux convictions parfaites. On dirait qu'aux yeux des logiciens, pleins de mépris pour toutes les assertions émises avec le moindre doute, l'exception seule mérite d'être examinée, la règle non. La condition tout à fait exceptionnelle dans laquelle ils se placent implicitement et qu'ils jugent seule digne d'être légiférée, est celle d'une solidarité réputée rigoureuse et certaine entre propositions réputées certaines et rigoureuses aussi. Mais, en fait, on se trouve à chaque instant en présence soit de propositions que l'on croit médiocrement, mais dont on aperçoit, avec une conviction plus ou moins parfaite, la solidarité, soit de propositions qu'on juge certaines ou presque certaines, mais dont on n'affirme le lien qu'avec un doute plus ou moins prononcé, soit enfin de propositions qu'on juge douteuses et dont on juge le lien douteux aussi. Or ces différents cas, y compris le cas si rare prévu par les logiciens, ne diffèrent en rien, si ce n'est par le degré de foi attaché aux propositions données. De là, à notre point de vue, quatre types au moins de raisonnements, susceptibles d'ailleurs d'autant de subdivisions qu'il y a de degrés de croyance, à savoir :

- 1° Jugements certains, jugés certainement liés ;
- 2° Jugements probables, jugés certainement liés ;
- 3° Jugements certains, jugés probablement liés ;
- 4° Jugements probables, jugés probablement liés.

On verra que les raisonnements dits inductifs se ramènent aux trois derniers types. Donnons des exemples de chacun d'eux. Pour le premier, c'est superflu. Le second est réalisé par le syllogisme prêté plus haut à Pascal. Ces deux propositions, *l'air est pesant*, et *le baromètre baissera quand je gravirai la montagne*, lui apparaissent comme de simples opinions ; mais, grâce à la mineure (qui traverse simplement son esprit et joue le rôle d'entremetteuse), il les juge avec conviction solidaires l'une de l'autre. De même, examinant les restes fort mutilés d'une espèce fossile, un paléontologue dira avec assez de doute : *ce doit être un carnassier*, et *il doit avoir eu le tube digestif court*, mais il tient pour certain que la première de ces assertions implique l'autre. Cette dernière conviction a été acquise d'ailleurs et lentement acquise. Les anciens naturalistes qui ont, à l'origine de l'anatomie, disséqué des animaux, ont dû concevoir d'abord comme une simple possibilité ce qui est devenu une certitude. En disséquant, ils ont dit avec conviction : *cet animal est un carnassier*, et *cet animal a le tube digestif court*, et ils ont conçu comme simplement possible ou probable que l'un de ces jugements entraînait l'autre. C'est justement la réalisation de notre troisième type. Le quatrième enfin abonde dans les discussions archéologiques et anthropologiques dans toutes les sciences embryonnaires. La plupart des lettres de l'alphabet phénicien paraissent ressembler (ressemblent probablement) à quelques-unes des formes cursives de l'écriture hiéroglyphique propre aux Égyptiens ; d'autre part, les Phéniciens paraissent avoir eu des rapports de commerce et de guerre avec l'ancienne Égypte, et il est probable que la similitude probable des deux alphabets s'explique par les relations probables des deux peuples. C'est par ce type inférieur et pourtant délicat de raisonnement que débute nécessairement toute science d'observation ; elle ne s'élève aux types supérieurs que par des accumulations d'observations et d'expériences suggérées par des multitudes de syllogismes non classés par les logiciens. Mais pourquoi sont-elles suggérées ainsi ? Parce que l'esprit sent l'inégalité ou l'insuffisance des croyances maniées par lui dans ses raisonnements et qu'il aspire, d'une part, à les égaliser, d'autre part, à les élever toutes ensemble au plus haut niveau possible. La vie intellectuelle la plus élémentaire procède de la sorte. Je vois de très loin un groupe formé de deux enfants. Je crois reconnaître vaguement dans l'un d'eux mon fils *Paul*, et vaguement aussi reconnaître dans l'autre son camarade *Jean* ; mais ce dont je suis à peu près sûr, c'est que, si l'un est Paul, l'autre est Jean car ils ne se quittent pas. Pour changer ma croyance faible en croyance plus forte, je m'approche (ce qui est la forme la plus primitive de l'expérimentation suivie de l'observation), et, à chaque pas que je fais, je me sens plus sûr de reconnaître Paul et Jean.

Dans ce qui précède, j'ai toujours supposé qu'il s'agit de deux jugements liés par un troisième ; ce n'est pas *qu'au résultat* des opérations logiques de la pensée, un plus grand nombre de jugements ne puissent se trouver mis en faisceau ; mais chacun d'eux a été successivement ajouté au groupe déjà formé, en sorte *qu'au cours* des opérations intellectuelles, il y a toujours eu deux termes simplement mis en rapport. Ma supposition à cet égard n'a donc pas besoin de plus ample justification pour le moment. Il n'en est pas de même d'une autre, arbitraire celle-ci. J'ai supposé, en effet, implicitement, que les deux jugements soit certains, soit probables, sont ou certains ou probables au même degré. C'est là l'exception. Il reste à prévoir le cas, bien plus fréquent, où les deux jugements liés par un troisième, certain ou probable, *sont animés* de degrés inégaux de foi. Il se peut, ou bien que l'un soit certain quand l'autre est probable, ou bien que l'un soit plus probable ou plus certain que l'autre ; et il se peut aussi que la probabilité ou la certitude, la croyance en un seul mot, du jugement qui les lie, soit inférieure ou supérieure à celle de l'un et de l'autre à la fois. Qu'advient-il alors ?

Examinons la dernière hypothèse. Un égyptologue, à la vue d'une antique statue égyptienne en granit noir, est fermement persuadé que cette statue est un portrait très ressemblant et très réaliste ; il estime, en outre, avec un degré de croyance égal à 10, par exemple, que cette œuvre est de la période appelée l'Ancien Empire ; puis il s'aperçoit qu'avec un degré de croyance égal à 15, il est précédemment arrivé à penser (jugement propre à souder les deux autres) que toutes les statues égyptiennes d'une ressemblance et d'un réalisme très prononcés datent de l'Ancien Empire. Aussi il sent instinctivement qu'entre ces trois jugements il y a désaccord, quoiqu'ils s'accordent parfaitement si l'on ne tient nul compte des degrés de foi. Il y a inconséquence dans le fait de croire avec une intensité déterminée que toutes les statues très réalistes sont de l'Ancien Empire, et de croire plus faiblement que cette statue, jugée très réaliste, date de cette époque reculée. Mais est-ce la croyance gale à 15 qui doit s'abaisser à 10 ? Les données ne permettent pas de trancher la question ; et, *précisément parce que l'indétermination du problème réduit à ces données est sentie par l'esprit*, il fait de nouveaux efforts et de nouvelles recherches. Si donc l'archéologue en question constate qu'il a des raisons spéciales de n'affirmer qu'avec l'intensité 10 la fabrication de cette statue sous l'Ancien Empire, il devra faire descendre à ce niveau la confiance qu'il avait jusque-là en sa proposition universelle servant de lien. Si, au contraire, ces raisons n'existent pas, et qu'il en ait au contraire de sérieuses de se confier, dans une mesure égale à 15, à cette proposition universelle, celle-ci devra faire monter l'autre à son rang. Enfin, si c'est avant d'avoir remarqué le caractère réaliste de cette statue que l'égyptologue l'a datée du premier Empire, en vertu de considérations étrangères à celles qui lui ont permis d'établir son principe général, le niveau de la foi s'élèvera (nous y reviendrons plus loin) dans les deux propositions à là fois.

Le mérite de ce point de vue instinctif, dont notre étude actuelle n'est que l'expression réfléchie, c'est donc de contraindre la pensée à marcher jusqu'à ce qu'elle ait atteint *l'équation* demandée de la croyance, et avant tout sa *majoration*. La croyance court à son propre niveau comme l'eau court à la mer, mais l'équilibre où elle tend est en haut, non en bas. C'est sous l'aiguillon de ce vœu pressant, c'est pour échapper aux tourments de leurs dissonances intestines de foi et les absorber pleinement en un harmonieux unisson, que les ouvriers de la science travaillent avec tant d'ardeur. Est-ce au moment où des milliers de chercheurs en mythologie, en linguistique, en ethnographie, en anthropologie, en histoire, travaillent sur les confins de la probabilité la plus frêle, qu'il convient de limiter encore la logique au champ de la certitude ? Cela pouvait être bon au temps de Port-Royal, quand le domaine des sciences était principalement, presque exclusivement, mathématique et physique, c'est-à-dire baigné dans la pleine lumière. Le paysan qui fauche en plein midi peut mépriser la clarté des lampes ; mais elles sont nécessaires au mineur moderne qui pioche dans le demi-jour ou les ténèbres des profondeurs <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Pour expliquer l'infériorité scientifique des femmes, qui n'ont jamais produit un ouvrage de science tant soit peu original, Alph. de Candolle remarque qu'elles ont « l'horreur du doute, c'est-à-dire d'un état de l'esprit par lequel toute recherche dans les sciences d'observation doit commencer et souvent finir. » Le doute ainsi défini, c'est simplement la grande étendue des degrés inférieurs de la croyance.

Il est certain que les degrés de croyance intermédiaires entre l'affirmation et la négation intenses, sont des états instables, et qu'il n'y a de stabilité que dans les deux états extrêmes. Voilà pourquoi la majorité des hommes, et avant tout les femmes, traversent avec tant de rapidité cette série de positions mentales qu'ils n'y prennent pas garde et n'en ont nul souvenir. Mais l'instabilité de ces états et la vitesse avec laquelle on les parcourt ne les empêchent pas de former, avec les états stables où l'on s'arrête longtemps, une même échelle continue, une quantité homogène. L'eau des montagnes qui tombe d'un lac dans un autre lac inférieur ne s'arrête pas longtemps en route ;

À première vue, j'avais été frappé de ce fait, que dans un syllogisme la conclusion est toujours prononcée avec une dose de confiance égale, non pas à la plus forte, mais au contraire à la plus faible des deux doses de foi contenues dans les prémisses. La remarque est exacte ; elle l'est du moins dans l'hypothèse habituelle aux logiciens, où la proposition conclue est censée se présenter pour la première fois à l'esprit, aussitôt après le prononcé de la majeure et de la mineure. Dans ce cas, il est certain que, ne se présentant pas avec une dose de confiance déjà acquise et inhérente à ses termes, la proposition conclue ne saurait agir sur les prémisses pour modifier la croyance qui leur est propre, et ne peut que recevoir d'elles son intensité affirmative ou négative en même temps que ses termes, son âme en même temps que son corps. Or, dans ce cas exceptionnel, ce n'est jamais *la plus crue* des deux prémisses, c'est *la moins crue* qui lui impose son niveau. Le raisonnement ci-dessus prêté à Pascal en a déjà fourni la preuve. En voici d'autres exemples. Cette nation importe plus qu'elle n'exporte (croyance gale à 100) ; or les nations qui importent plus qu'elles n'exportent sont les nations riches <sup>1</sup> (croyance gale à 25) ; donc cette nation est riche (croyance égale à 25 et non à 100). L'invention de la poudre à canon a favorisé l'assiégeant au détriment de l'assiégé, et par suite la centralisation conquérante au détriment de l'indépendance locale (croyance égale à 50). Or, les Arabes ont inventé la poudre à canon (croyance égale à 100). Donc, les Arabes ont contribué à notre centralisation moderne (croyance égale à 50 et non à 100). Prenez tel syllogisme que bon vous semblera, en *barbara*, *darîi*, *baralipton* ou autre, attachez la moindre dose de foi à la majeure ou à la mineure, n'importe, la règle que j'indique s'appliquera toujours.

Cette observation demande à être rapprochée de cette maxime connue des logiciens : *Pejorem sequitur semper conclusio partem*. Cela signifie, comme on sait, que, de deux prémisses dont l'une est universelle et l'autre particulière, on ne déduit jamais qu'une proposition particulière. Toutes les labiées ont la tige carrée ; or, quelques-unes de ces plantes sont des labiées ; donc, quelques-unes de ces plantes ont la tige carrée. On aurait pu ajouter, pour donner de la précision à cette règle vague et insignifiante, que lorsque, malgré l'adage fautif *nil sequitur geminis e particularibus unquam*, on tire une conclusion de deux propositions particulières numériquement définies à la manière de Morgan, la plus faible des deux particularités, et même une particularité inférieure à la plus faible, mais d'ailleurs rigoureusement déterminée

---

cependant le niveau des deux lacs n'en forme pas moins avec tous les niveaux intermédiaires une même série quantitative d'altitudes. Pour apprécier le caractère continu et homogène de cette série, il faut faire usage du baromètre. Malheureusement, il n'y a pas de baromètre psychologique. Si nous n'avions pour mesurer les *altitudes* d'autres indications que les torrents des montagnes, dont la rapidité et la force varient à chaque instant et qui ne se reposent qu'aux deux extrémités de leurs parcours, nous aurions beaucoup de peine à accepter l'idée que ces extrémités et leur intervalle sont même chose au fond. Il en est ainsi pour la croyance. L'obscurité viendrait, dans l'hypothèse où je me place, de ce qu'une quantité d'un certain genre, la force motrice ou la vitesse, serait chargée de nous en traduire une autre, l'altitude, et s'acquitterait mal de cette traduction. De même, psychologiquement, nous n'avons conscience des degrés de la quantité-croyance que par les degrés de la quantité-désir (appelée ici curiosité) qui les parcourt fréquemment, avec une vitesse très variable. De là notre difficulté à accueillir le point de vue psychologique que je voudrais faire prévaloir, et qui me paraît essentiel pour l'avancement et l'éclaircissement de la sociologie aussi bien que de la psychologie.

<sup>1</sup> Inutile de dire que je ne prends pas la responsabilité de ce prétendu axiome des économies optimistes. La supériorité, soit dit en passant, des importations sur les exportations, du moins lorsqu'elle n'est pas simplement apparente et explicable par une évaluation différente des mêmes marchandises à leur sortie du port national et à leur entrée au port étranger, pourrait bien dénoter l'appauvrissement des nations riches, et la supériorité inverse l'enrichissement des nations pauvres.

elle-même, entre dans la conclusion. Par exemple : les deux tiers des personnes atteintes de la petite vérole en meurent ; or, un quart de la population de telle ville est atteint de cette maladie ; donc *deux douzièmes* de cette population vont en mourir.

On voit que, soit sous le rapport de ce que les logiciens appellent exclusivement et abusivement la *quantité* des propositions - sans se douter qu'elles en puissent contenir une autre, soit eu égard à cette autre quantité bien plus vraie et bien plus inséparable d'elles que j'appelle la croyance, le raisonnement déductif, entendu à la manière ordinaire, occasionne à l'esprit une sorte de chute inévitable. Faut-il donc se hâter de dire qu'il est un amoindrissement fatal, une *minutis capitis* de la pensée ? Non, pour plusieurs raisons. D'abord, je le répète, il n'est pas vrai que la proposition conclue apparaisse toujours pour la première fois quand elle se présente comme conclusion ; le plus souvent, elle préexistait dans la mémoire, et, en réapparaissant, elle apporte avec elle sa dose de foi habituelle. Or, si cette dose de foi se trouve être supérieure à la plus faible dose de foi des deux prémisses, celle-ci pourra s'élever jusqu'à celle-là aussi bien que celle-là s'abaisser jusqu'à celle-ci ; et même, en général, c'est le premier phénomène qui se produira conformément au vu spirituel d'un maximum de croyance. Ici donc, le syllogisme aura eu pour effet une ascension et non une chute. Mais, même dans l'hypothèse familière aux logiciens, il n'y a jamais perte de foi en définitive par l'opération syllogistique ; il y a gain de foi au contraire, puisque la conclusion n'efface pas les prémisses, mais s'ajoute à elles dans le trésor de la pensée. Si, cependant, oubliant ses prémisses, ce qui arrive parfois, l'esprit raisonneur marchait intrépidement de conséquence en conséquence et s'absorbait à chaque instant dans la dernière apparue, il aboutirait infailliblement, j'en conviens, comme bénéfice final de ses acquisitions successives, au doute absolu. Mais pourquoi ? Parce qu'il aurait eu le tort de se fier à l'incomplète logique ordinaire, de songer aux mots et non aux degrés de croyance, au corps et non à l'âme de ses idées. Une doctrine qui conduit à regarder la logique comme le chemin de l'incertitude montre clairement son insuffisance.

La nôtre, au contraire, est la réhabilitation complète du raisonnement déductif. Pour le prouver, reprenons méthodiquement son examen, en partie sous de nouveaux aspects. L'importance du sujet motive notre insistance. Un archéologue, je le suppose, est convaincu dans une certaine mesure que tous les édifices percés d'ouvertures ogivales contemporaines de leur construction sont postérieurs au XI<sup>e</sup> siècle. D'autre part, il y a dans son voisinage une petite ruine qu'il a des raisons de faire remonter au X<sup>e</sup> siècle. Mais voici qu'en l'examinant mieux, il y découvre un vestige d'ogive qu'il n'avait point remarqué jusqu'alors. Aussitôt un conflit se montre à lui entre deux propositions contradictoires, ou plutôt entre *deux syllogismes* qui sollicitent à la fois son adhésion. D'une part : « Tout monument ogival est postérieur au XI<sup>e</sup> siècle ; or, ce monument est ogival ; donc il n'est pas du X<sup>e</sup> siècle. » D'autre part : « Ce monument est du X<sup>e</sup> siècle ; or, il est ogival ; donc il n'est pas vrai que tout édifice percé d'une ogive soit postérieur au XI<sup>e</sup> siècle <sup>1</sup>. » Voilà deux syllogismes ayant la même mineure ; mais la majeure du premier est niée par la conclusion du second, et la majeure du second est niée par la conclusion du premier. Entre les deux, l'esprit doit opter. - Ce cas est-il exceptionnel ? Nullement. Il est implicitement, dans la vie pratique, se présentant par couples, et leur enchaînement n'est qu'une suite de duels. Ajoutons que tantôt ce duel a lieu *sous un même crâne*, tantôt entre deux esprits qui cherchent à se mettre en équilibre social de foi. Car autre est en chacun d'eux l'équilibre psycholo-

<sup>1</sup> On remarquera incidemment que, dans ce second syllogisme, très rigoureux cependant lui-même, les prémisses sont deux propositions particulières, malgré la règle *nil sequitur geminis...*, etc.



gique de foi, autre l'équilibre social entre eux. Il y a donc lieu de faire sa part, et sa large part, à la logique que j'appelle sociale. Nous pouvons supposer, par exemple, dans notre espèce, qu'une discussion a lieu entre deux archéologues, phénomène assez peu rare.

Toute la vertu du syllogisme a consisté ici, on le voit, à mettre en relief ce fait, inaperçu jusque-là, que deux propositions précédemment affirmées à la fois par le même esprit, ou par deux esprits dans une même société, impliquaient leur mutuelle contradiction, comme on voit dans une même ville deux ennemis mortels cheminer côte à côte sans se reconnaître, jusqu'au moment où ils se dévisagent. - Que va-t-il arriver alors ? Ce problème ne se pose pas pour la logique ordinaire qui, par l'hypothèse implicite d'où elle part, à savoir celle de propositions prononcées avec une conviction toujours parfaite, et par suite toujours égale, exclut la possibilité du duel interne que je suppose, ou, si elle l'admet, le rend sans issue. Elle nous apprend bien qu'une chose ne *doit* pas être affirmée et niée en même temps ; mais si, en fait, une chose est en même temps affirmée et niée, et l'un et l'autre avec une foi absolue, que peut-il résulter de ce choc, sinon la destruction réciproque et complète des deux adversaires ? Aussi je ne comprends pas de quel droit on ajoute, pour faire suite au fameux principe de contradiction, le principe du milieu exclu, formulable ainsi : Si une chose doit être affirmée, elle ne doit pas être niée, et vice versa. C'est supposer que l'affirmative et la négative, dont on dit que l'une doit chasser l'autre, ont coexisté un moment et cependant ne se sont pas mutuellement détruites. Or la survivance de l'une n'est concevable que si sa quantité de foi est supérieure à celle de l'autre. Sans l'inégalité de ces deux croyances, le principe du milieu exclu est inapplicable. La question des degrés de croyance importe donc essentiellement. Supposons que, dans notre exemple, cette différence de degrés n'existe pas, l'archéologue se trouvera arrêté court <sup>1</sup> à moins que chacun de ces deux syllogismes accouplés et contradictoires ne fasse souche de nouvelles déductions, susceptibles de se prolonger indéfiniment en deux séries parallèles, mais absolument vides de foi, véritable procession de fantômes. Au contraire, s'il est plus persuadé de l'une des deux propositions contradictoires que de l'autre, celle-ci disparaîtra, *non en tant que proposition* (car son souvenir lui survivra) *mais en tant que croyance*. Et remarquons que la proposition victorieuse aura été amoindrie par son triomphe. Par exemple, imaginons que notre antiquaire renonce à dater du X<sup>e</sup> siècle sa petite ruine et consente à en reculer la date jusqu'après le XI<sup>e</sup>, son principe général sera sauvé, mais un peu affaibli sans nul doute, à cause des raisons qu'il avait eues jusque-là d'antidater ce monument. Dorénavant il sera un peu ou beaucoup moins persuadé que tous les édifices à ogive sont postérieurs au XI<sup>e</sup> siècle.

Faisons une hypothèse différente de la précédente. Notre savant, que nous supposons toujours pénétré de son principe général, aperçoit une vieille église dont il n'a pas encore songé à conjecturer la date. Il y découvre une ogive ; aussitôt, sans la moindre hésitation, il prononce, conformément à sa règle générale, que ce monument a été construit après le XI<sup>e</sup> siècle. Par cette assertion, d'ailleurs, sa foi déjà acquise en cette règle n'aura été ni augmentée ni diminuée. Ce cas est le seul que les logiciens prévoient ; et vraiment, s'il n'y en avait pas d'autre, je conçois que la fécondité du syllogisme fût mise en doute. En effet, la nouvelle proposition : « Cette église est d'une date postérieure au XI<sup>e</sup> siècle » est bien un gain, si l'on veut, un *gain d'idée* pour l'archéologue. Mais si, alors même qu'il n'aurait acquis aucune idée nouvelle, il avait

<sup>1</sup> Ou, dans le cas de la logique sociale, s'il y a deux archéologues en présence, en contradiction l'un avec l'autre, et l'un et l'autre parfaitement convaincus, il sera utile d'ouvrir une discussion.

aperçu, déjà préexistantes en lui-même comme idées, des raisons de croire plus fermement à la vérité de sa généralisation, le gain eût été bien autrement important.

Autre remarque : Dans le cas dont il vient d'être question, un seul syllogisme, et non deux, s'est présenté à l'esprit. Cela tient à ce que, par exception, le syllogisme a été réellement ce qu'il est à tort réputé être toujours, la genèse de la conclusion, qui ne lui préexistait pas. Ou plutôt, cela tient à ce que, avant le syllogisme, l'esprit du raisonneur, soit qu'il eût déjà songé ou non à faire croiser ensemble les idées composantes de la conclusion, à savoir la *vieille église* en question et sa *date postérieure* au XI<sup>e</sup> siècle, était en tout cas indifférent relativement au lien affirmatif ou négatif à un degré quelconque de ces deux termes. Mais il est extrêmement rare que deux idées se rencontrent ainsi en nous sans révéler aussitôt, soit en nous, soit surtout en autrui, si nous discutons, une affinité ou une hostilité intime, antérieure à l'opération syllogistique qui a provoqué parfois leur rapprochement. Supposons deux archéologues qui adhèrent au même principe général, ci-dessus formulé, et qui visitent ensemble la vieille église en question, recherchant sa date. L'un d'eux montre à l'autre l'ouverture ogivale, et lui fait part de sa déduction : « Ce monument est postérieur au XI<sup>e</sup> siècle. » Le plus souvent, quoique d'accord sur les prémisses, l'autre fera difficulté d'accepter cette conclusion ou de l'accepter aussi fermement qu'il le devrait pour être conséquent avec lui-même et achever de s'accorder avec son confrère.

Une dernière hypothèse nous reste à examiner. Notre archéologue, toujours attaché à son grand principe, étudie un vieux clocher, et, en vertu de considérations étrangères d'ailleurs au caractère ogival ou non de ses ouvertures, sur lesquelles son attention ne s'est pas encore arrêtée, il lui assigne une date postérieure au XI<sup>e</sup> siècle. Mais sa croyance en cette dernière estimation est inférieure de moitié, par exemple, à sa croyance en sa proposition générale. Puis, sur l'une des parois, il découvre une fenêtre en ogive. S'apercevant alors que son jugement sur la date de ce clocher rentre dans son principe ci-dessus, il fait participer celui-là à sa foi supérieure dans celui-ci, dont la crédibilité lui paraît doublée. Mais ce n'est pas tout. La crédibilité de la règle générale sera elle-même augmentée, grâce à cette confirmation qui lui est apportée inopinément par un jugement formé en dehors d'elle et réputé auparavant n'avoir rien de commun avec elle. Elle sera augmentée dans la mesure de la crédibilité inhérente à ce jugement avant la découverte de l'ogive<sup>1</sup>. Et, comme il faudra que la croyance se mette au même niveau dans les deux, la foi dans le jugement en question aura, en définitive, plus que doublé. Il y aura eu non seulement addition de deux doses de foi, mais encore multiplication en quelque sorte. Il en sera de même si deux archéologues, après avoir visité chacun séparément la même ruine, lui ont fixé, indépendamment l'un de l'autre (par des considérations analogues d'ailleurs ou différentes, n'importe)

<sup>1</sup> Autre exemple. L'étude des monuments égyptiens a fait croire à un savant que l'âne était connu en Égypte dès les temps les plus reculés et qu'il est sans doute d'origine africaine, tandis que le cheval n'y a été importé (probablement d'Asie), qu'à l'époque des pasteurs. L'étude des langues aryennes lui a fait penser, à l'inverse, que le cheval a été connu des aryens primitifs, tandis que l'âne n'a été employé par eux qu'après leur séparation. D'autre part, il est convaincu, comme presque tout philologue, que, lorsque le nom d'un objet dans une langue est emprunté à une langue étrangère, cet objet a été importé par le peuple qui parle ce dernier idiome. Or, un jour, il vient à s'apercevoir que le nom de l'âne dans les diverses langues aryennes provient d'un radical sémitique. D'où il conclut qu'il ne s'était pas trompé en croyant déjà à l'origine sémitique de la domestication de l'âne ; et cette confirmation nouvelle de sa conjecture sur ce point réagit aussi sur son principe général, auquel il adhérera dorénavant plus fermement que jamais. Il en serait de même si ce savant découvrait que le nom égyptien du cheval (kana) se rattache étymologiquement au sanscrit *açva*, ce qui confirmerait son hypothèse sur l'origine asiatique et aryenne de la domestication de cet animal.



une date identique ; ou si, chacun suivant le cours de ses études indépendantes, ils sont arrivés à formuler le même principe général : au moment où ils se feront part de leur opinion, la foi de chacun d'eux dans la sienne devra grandir en raison de celle de l'autre. Ce cas, qui appartient à la logique sociale, est très fréquent dans les sciences et habituel dans la vie. L'enthousiasme et la foi des savants s'exaltent par les confirmations inespérées et en apparence fortuites qui leur viennent de divers côtés ; et le fanatisme des foules se nourrit surtout de la similitude de leurs idées qui ont l'air de se confirmer mutuellement. Il est vrai que cette apparence est trompeuse, et que cette unanimité factice, c'est-à-dire d'origine vraiment sociale, a pour cause la communauté de tradition ou l'entraînement de la mode, l'imitation d'un même modèle antique ou nouveau ; mais le plus souvent on ne songe pas à cette source, on n'est frappé que de son effet, l'identité des croyances et la coïncidence des esprits. De là, dans les sociétés conformistes, c'est-à-dire dans toutes les sociétés, une intensité hallucinatoire d'illusion suggérée, dont elles n'ont pas conscience. Un bouddhiste se met à voyager en pays bouddhiste ; plus il voit de gens persuadés comme lui de la vérité des incarnations de Bouddha, plus sa foi en ses dogmes se fortifie.

Pour revenir à la logique individuelle, il n'est pas douteux que le raisonnement syllogistique soit toujours productif de foi dans notre dernière hypothèse ; et elle se réalise fréquemment. À chaque instant, le chimiste dans son laboratoire, le médecin auprès du malade, ont la joie de constater que les conséquences de leurs principes théoriques s'accordent avec des constatations faites sans songer à leurs principes ; d'où un affermissement de leur foi en ceux-ci. Mais, même quand le syllogisme nous force, comme plus haut, à éliminer l'une des deux propositions dont il nous dévoile la contradiction, il n'est jamais destructif de foi, par cette simple raison qu'un homme, après avoir payé ses dettes, n'est pas moins riche qu'avant. Les croyances contradictoires que nous portons en nous à notre insu sont un *æs alienum* qui ne fait point partie de notre avoir intellectuel, mais encombre notre *bourse* cérébrale. En outre, par cette épuration, comme par les acquisitions précédentes, la cohésion de nos croyances se trouve fortifiée, ce qui importe autant que leur accroissement. Car il n'est pas indifférent à un maçon d'avoir le même poids total de pierre en une multitude de petits moellons ou en un seul bloc. Autre chose est la quantité, autre chose est la force de la foi. Mais la fécondité du syllogisme va se montrer à nous bien plus manifeste encore.

## V

[Retour à la table des matières](#)

Sans tout ce qui précède, il n'a été question que du raisonnement logique servant de règle aux transmissions de la croyance pure de désir ; maintenant il convient de désigner à part cette espèce singulière de raisonnement que j'appellerai téléologique et qui a trait aux transmissions de la croyance et du désir combinés ensemble. C'est un syllogisme dont les auteurs ne parlent pas, bien qu'il précède et gouverne chacune des actions de notre vie. Si l'on a pu accuser de stérilité le syllogisme ordinaire, ce repro-

che (comme je l'ai fait remarquer ailleurs) n'atteint pas, en tout cas, le syllogisme téléologique, où, de deux prémisses accouplées, dont l'une exprime un but et l'autre un moyen, jaillit un devoir, combinaison originale qui ne ressemble en rien à ses éléments. « Je *veux* faire mon salut ; or le jeûne est un moyen de se sauver ; donc je *dois* jeûner. » Ainsi raisonne implicitement le chrétien, chaque fois qu'il jeûne. S'il ne prend pas la peine le plus souvent de prononcer la majeure, c'est que le but dont il s'agit est établi chez lui à demeure et domine absolument sa vie. Un dessein dont on est possédé sert de majeure inconsciente à tous les raisonnements moraux d'où l'on conclut une obligation. Plus cette majeure est profonde et cachée, plus l'obligation déduite paraît souveraine.

Au point de vue de notre arithmétique logique, le syllogisme en question introduit une complication nouvelle. En effet, dans le *jugement-dessein* : « Je désire ceci » ou : « Un tel désire cela », il y a deux quantités distinctes à considérer, à savoir le degré de désir (positif ou négatif) dont il s'agit, et le degré de croyance (affirmative ou négative) dont ce désir est l'objet<sup>1</sup>. Distinguons le cas où le jugement-dessein a *je* pour le sujet, et celui où il a pour sujet *autrui*. Dans le premier cas, la réalité du désir ne fait pas le moindre doute, et c'est toujours avec une conviction parfaite que j'affirme ou que je nie vouloir telle chose, si faible d'ailleurs que soit ce vouloir. Aussi, à égale intensité de désir, l'énergie du devoir conclu dépend-elle simplement du plus ou moins de confiance que j'ai dans l'efficacité du moyen à prendre. Mais l'intensité du *désir cru* peut parcourir tous les degrés d'une échelle très étendue. Plusieurs hypothèses se présentent : désir faible et confiance forte dans l'efficacité du moyen, ou *vice versa*, désir fort et confiance faible, ou bien soit faiblesse à la fois, soit force à la fois de la confiance et du désir. Il y aurait lieu d'examiner aussi comment se combinent la croyance affirmative ou négative avec le désir négatif ou affirmatif ; et, chemin faisant, force assertions inexactes des logiciens devraient être redressées. Mais je ne puis entrer à fond dans ce détail. Bornons-nous à examiner l'hypothèse où, pendant que *mon* désir affirmé monte ou baisse, *ma* croyance en l'efficacité du moyen baisse ou monte. Soit, par exemple, ce syllogisme moral que font tant de pères de familles de notre époque : « Je désire procurer à mes enfants la plus complète instruction possible ; or le séjour d'une grande ville est seul propre à réaliser cette fin ; donc je dois émigrer dans une grande ville. » Si le désir dont il s'agit dans la majeure vient à croître dans mon cœur, ma foi dans la mineure restant la même, mon devoir d'émigration me paraîtra avoir grandi ; il en sera pareillement si, mon désir restant le même, ma foi dans la mineure augmente ; et, inversement, l'énergie de mon devoir s'affaiblira si ma foi ou mon désir diminue. Mais il peut se faire que je devienne de plus en plus soucieux de faire complètement instruire mes enfants, et qu'en même temps je

<sup>1</sup> Dans un passage de ses beaux travaux sur la Volonté (*Rev. Phil.*, juillet 1882), M. Ribot semble croire que, « du côté psychologique et intérieur », le jugement ne se distingue pas de la volition, c'est-à-dire du choix d'un but. Ce choix, dit-il, « est une affirmation pratique, un jugement que j'exécute », en sorte que, abstraction faite du mouvement qui accompagne ou suit le jugement-volition, à la différence du jugement proprement dit, celui-ci devrait se présenter à la conscience confondu avec celui-là. Or je n'aurais rien à objecter contre cette assimilation s'il s'agissait non de la volition, mais du jugement téléologique qui lui est joint, c'est-à-dire de la mineure du syllogisme téléologique et même en partie de la conclusion. Cette mineure, c'est en effet le choix, la désignation du *moyen*. Mais, quant à l'élection du but, elle n'est un jugement que dans son expansion verbale, dont elle peut parfaitement être dépouillée sans abdiquer sa nature propre : « Je veux faire ceci » ; il y a ici, en effet, un sujet, un verbe et un régime, la proposition est complète. Mais le fait d'avoir un but, reflété verbalement de la sorte dans le miroir de l'intelligence où la Volonté de l'homme social aime à se peindre en naissant, n'est nullement une proposition. C'est un désir.

sois de moins en moins persuadé de ne point trouver hors d'une grande ville les ressources demandées d'enseignement. Admettons que, malgré ces variations en sens contraire, le devoir d'émigrer se fasse sentir avec un degré d'énergie qui n'ait point varié. Ne sera-ce pas la preuve que la quantité dont le désir s'est accru est, à l'égard de cette combinaison de chimie intime appelée devoir, *l'équivalent* de la quantité dont la croyance a été diminuée ? Cela peut sembler subtil, mais cela n'a rien d'imaginaire ; et l'utilité de ces subtilités pourrait apparaître dans leur application aux mouvements sociaux du devoir, à ses changements généraux d'intensité et surtout aux modifications survenues dans l'intensité relative des divers devoirs, sous l'influence notamment de telle invention qui, en se propageant, a surexcité tel désir, ou de telle doctrine, de tel renseignement qui, en se propageant aussi, a inspiré confiance en une mesure jugée naguère dangereuse ou inefficace. Par exemple, au sein de l'Arabie, endormie depuis des siècles dans sa paix demi-barbare, l'apparition de Mahomet (que je me permets d'assimiler à un inventeur) suscite le désir national de prosélytisme conquérant ; et, pendant trois ou quatre cents ans, le devoir de subjuguier religieusement le monde s'est maintenu à un même niveau d'intensité dans le cœur des fils du Prophète, parce que, si l'ardeur enthousiaste du début avait perdu graduellement sa flamme première, la foi dans la probabilité d'un nouveau succès avait grandi par la connaissance répandue des victoires précédentes. Après Saint-Louis, le désir de délivrer le tombeau du Christ n'avait point beaucoup diminué dans le cœur des chrétiens ; mais une série de défaites avait fait considérablement décroître la confiance dans une nouvelle croisade ; aussi le devoir de l'entreprendre en fut-il très affaibli. Le désir de voir augmenter les salaires a beau croître dans une population ouvrière (par suite des inventions industrielles qui ont multiplié ses besoins comme ceux de tout le monde), si la grève lui apparaît de moins en moins (par suite de l'insuccès connu de grèves récentes) comme le meilleur moyen d'atteindre son but, il se pourra qu'elle sente s'affaiblir en elle, et non grandir, le devoir de se mettre en grève. Le désir de prendre sa revanche d'une défaite (désir né des heureuses combinaisons militaires inventées par les généraux vainqueurs) a beau s'atténuer dans une nation, si elle apprend que la puissance qui l'a battue vient de subir à son tour un grand désastre, tel que notre retraite de Moscou en 1812, elle sentira avec une intensité toute nouvelle le devoir de mettre à profit cette bonne occasion et de lui déclarer la guerre.

Jusqu'ici j'ai supposé *que je* ou *nous* était le sujet du jugement-dessein, et, par suite, qu'il n'y avait nul doute possible sur la réalité du désir affirmé ou nié, quelle que fût son intensité. Il en est autrement quand, cherchant à prévoir les déterminations d'autrui, nous nous demandons ce qu'il désire et ce qu'il pense, pour conclure ce qu'il éprouvera le désir de faire. Tout industriel avant de fabriquer, tout candidat avant de poser sa candidature, raisonne à peu près ainsi. Je suis porté à croire (jusqu'à tel point) que ces consommateurs désirent (jusqu'à tel point) acheter du vin non drogué ; or je crois (*id.*) qu'ils croient (*id.*) à la sincérité de mes vins ; donc je crois (*id.*) qu'ils croient devoir m'en acheter telle quantité. Ces électeurs (j'ai lieu de le penser) veulent avant tout un député influent ; or ils sont tous plus ou moins convaincus (j'ai des raisons de l'être moi-même de leur conviction) que je dispose d'une grande influence ; donc ils croiront devoir voter pour moi.

Ici la complication des éléments à combiner devient telle, qu'il serait impossible de spécifier chacune des combinaisons possibles. Il suffit de montrer, et cela me paraît clair, qu'elles se réalisent à chaque instant de la vie. Le syllogisme de ce genre, non pas téléologique, mais logique si on l'étudie de près, est la source de toutes les *évaluations* soit industrielles et commerciales, soit politiques ; il est l'explication vraie de la *valeur*, notion capitale à travers laquelle l'Économie politique, avec son ambi-

tion de devenir la Téléologie sociale tout entière, envisage tous les phénomènes sociaux indistinctement. L'idée de valeur comme la notion du droit, doit sa clarté et sa fécondité à ce qu'elle présente des volontés, des appétits, des vœux, comme de purs jugements, le rapport de moyen à fin comme un rapport de principe à conséquence, et à ce qu'elle permet ainsi de traiter en langue logique, mathématique même, des problèmes au fond téléologiques. Revenons au cas précédent pour remarquer l'importance du syllogisme téléologique dont la majeure a *nous* et non *je* pour sujet. *Nous* ou bien *on*, cela revient au même quand *nous* s'applique à tous les hommes que l'on connaît. Le jugement-dessein universel ainsi formulé : « Nous voulons conquérir Carthage, - nous voulons aller au Paradis de Mahomet, - on aspire à être propriétaire », ne se formule en général qu'implicitement. Et plus il est implicite, plus il a la vertu d'engendrer comme conclusion un devoir proprement dit : « Il nous faut avoir du courage, - il nous faut nous abstenir de boire du vin, - nous devons économiser. »

Avant de finir sur ce point, il est essentiel d'observer que les syllogismes téléologiques, comme les syllogismes simplement logiques, se présentent par couples d'ordinaire, c'est à-dire toutes les fois qu'on ne se décide pas sans peine à reconnaître un devoir. Quand je dis : « Je désire devenir savant ; or on ne s'instruit qu'en travaillant ; donc je dois travailler », si je n'accepte cette conclusion qu'avec répugnance, c'est que je n'aime pas le travail, c'est-à-dire que je désire ne pas travailler ; et, dans ce cas, j'oppose à ce syllogisme un autre syllogisme, à savoir : « Je n'aime point le travail ; or on ne s'instruit qu'en travaillant ; donc je dois renoncer à être savant. » Entre ces deux conclusions, la lutte s'engage dans ma conscience, et, si ma répugnance au travail l'emporte, par exemple, sur mon amour du savoir, la seconde prévaut, amoindrie d'ailleurs par son triomphe même. La vie d'affaires est une suite de luttes pareilles. Toutes les fois qu'un acheteur hésite à donner d'un article dont il a besoin le prix demandé par le vendeur, il songe à quelque autre besoin qu'il a et que cette dépense excessive l'empêchera de satisfaire. Entre ces deux besoins conclus en lui-même et *soupesés* tour à tour, il choisit le plus fort. - Le seul cas où il n'y ait point de syllogismes téléologiques accouplés est celui où le moyen indiqué par la mineure (qui est toujours commune aux deux, comme plus haut) n'exige aucun effort plus ou moins pénible, plus ou moins répugnant : « J'ai soif ; voilà une source ; allons-y. » Quand ce moyen non seulement n'est point pénible, mais est agréable par lui-même, c'est toujours un devoir qui est conclu, mais un devoir d'une nature inverse en quelque sorte. « Je désire gagner de l'argent ; or rien n'est plus lucratif pour moi que de composer des pièces de théâtre, occupation qui, du reste, me plaît vivement ; donc faisons des pièces de théâtre ! » Combien de jeunes littérateurs ont raisonné de la sorte ! - « J'aspire aux honneurs ; or la vie électorale y mène, et précisément elle m'amuse fort ; lançons donc notre profession de foi ! » Combien de politiciens font ce calcul <sup>1</sup>.

L'ardeur avec laquelle chacun de ces raisonneurs s'attache à l'obligation intense qu'il se crée de faire des comédies ou des programmes électoraux est supérieure, observons-le, à la somme des deux désirs concomitants dont l'un est jugé par eux auxiliaire de l'autre. Volontiers je dirais qu'il y a là multiplication et non simplement addition de désirs, comme plus haut, dans un cas tout à fait analogue présenté par le syllogisme proprement logique, j'ai dit qu'il y avait multiplication et non addition de

<sup>1</sup> Quand Charles d'Anjou (1265) fit son expédition de Sicile sur l'offre du pape, il y vit le double avantage de gagner le ciel en gagnant un royaume ; mais, pour être un très doux devoir, cette prétendue croisade n'en était pas moins un devoir à ses yeux, non moins qu'un calcul.

croyance. - Mais ce n'est pas par suite du redoublement d'intensité ainsi obtenu, que le désir se transforme en devoir ; c'est à cause de sa combinaison avec la croyance engagée dans la mineure. Je désire guérir ma bronchite ; or je crois *un peu* qu'une saison passée à Cauterets, dont le séjour d'ailleurs me plaît *beaucoup*, me guérirait ; ma conclusion : « Allons à Cauterets » est sentie comme un devoir bien moins intense que si, croyant *très fort* à l'efficacité des eaux en question, je ressentais *faiblement* l'attrait de cette station thermale, ou même redoutais son ennui. Elle est sentie comme un devoir en raison composée du désir de la majeure et de la foi en la mineure, sans nul égard au désir contraire ou conforme de celle-ci ; mais elle est sentie comme un désir en raison composée de deux désirs.

Au surplus, cette combinaison d'une croyance avec un désir n'offre rien de mystérieux. Elle signifie que, désirant la chose A et jugeant la chose B propre à l'obtenir, par suite je *désire désirer B*, autrement dit je regrette de ne pas éprouver ce dernier désir, si je ne l'éprouve pas. *Ce désir du désir B*, impliqué dans le désir A, m'est rendu manifeste par ma croyance et d'autant plus manifeste que ma croyance est plus forte. Peu importe que ce désir de désir soit satisfait ou non par avance, et dans quelle mesure il est déjà satisfait ou difficile à satisfaire. Il est devoir en tant qu'il est le désir d'un désir, et devoir proportionnellement à son intensité propre, non à celle du désir qui lui sert d'objet. C'est le degré de croyance avec laquelle on affirme l'efficacité du moyen, qui détermine la proportion suivant laquelle le désir de ce moyen (désir préexistant ou non), je ne dis pas *doit être*, mais *est* désiré. Quand je désire désirer B que je repousse ou que je répugne à désirer, il y a proprement devoir, c'est-à-dire douleur, dans le sens habituel du mot. Quand je désire désirer B qui m'est indifférent et qu'il m'est indifférent de désirer au degré voulu, il y a encore devoir, mais devoir non senti, à défaut de résistance antérieure. Quand je désire désirer B que déjà je désire un peu, mais moins que je ne le désire désirer, on peut dire qu'il y a plaisir naissant plutôt que devoir ; car la simple constatation de cet accord, tout incomplet qu'il est, procure une satisfaction. Quand je désire désirer B que déjà je désire à un degré égal ou supérieur au degré désiré, cette satisfaction devient parfaite ou même excessive. Mais, pour être devenu agréable, de pénible qu'il était tout à l'heure, le devoir n'a pas changé de nature ; il est resté essentiellement identique à lui-même.

J'ai supposé jusqu'ici que le désir désiré était un désir d'action, et que, par suite, il constituait un devoir, soit un devoir relatif, sciemment utilitaire, le *il faut* des hommes pratiques, soit un devoir qu'on peut appeler absolu, utilitaire aussi, mais inconsciemment, car sa majeure est sous-entendue, le *il faut* des hommes de dévouement et d'honneur. Mais il arrive tout aussi souvent que le désir désiré est un désir de possession, un désir d'avoir et non de faire. Je désire respirer librement ; or je crois qu'un temps sec et chaud est favorable à ma respiration embarrassée ; donc je sens le besoin d'un temps sec et chaud. Je désire une bonne récolte de foin pour mes bœufs ; or je suis persuadé qu'un peu de pluie ferait pousser l'herbe de mes prés ; donc j'ai besoin qu'il pleuve encore. Combien de fois nous arrive-t-il ainsi d'éprouver un désir dont l'accomplissement dépend de circonstances sur lesquelles nous ne pouvons rien ! Notre volonté étant réduite à l'inaction forcée, le devoir n'a pas lieu d'apparaître ; mais le *besoin* se fait sentir. De l'un à l'autre on passe fréquemment au cours de la vie. Un jeune homme qui désire se marier avec une jeune fille et qui pense obtenir sa main à la condition d'être nommé député, sent vivement, en conséquence, le désir de s'agiter beaucoup pendant la période électorale ; puis, au moment où tous les bulletins sont dans toutes les urnes, mais où le résultat du vote, sur lequel il ne peut plus rien désormais, n'est pas encore connu, il sent vivement le besoin d'être élu. Le devoir ici

s'est transformé dans le besoin qui semble n'en être que la continuation. L'inverse se voit toutes les fois qu'une barrière tombe aux yeux ravis d'un homme ou d'un peuple et lui montre la possibilité d'obtenir dorénavant par ses seuls efforts ce qu'il convoitait naguère dans ses vœux stériles et ne croyait pouvoir attendre que du hasard. Le nouveau monde est découvert : aussitôt tous les gens ambitieux et avides qui jusqu'alors avaient senti simplement le besoin de la faveur fortuite d'un grand ou de quelque bel héritage pour réaliser leur rêve, sentent le devoir de s'embarquer pour l'Amérique. Un ordre social est ébranlé ; aussitôt toutes les ambitions et tous les appétits se mettent de même en mouvement ; et les révolutions ne sont précisément que cette transformation de besoins antérieurs douloureusement éprouvés, en devoirs nouveaux, sentis violemment. On peut dire que la vie sociale est mue par le jeu alternatif de ces deux grandes forces complémentaires : le Devoir et le Besoin. Tout n'y est qu'activités professionnelles, productrices, ou qu'avidités consommatrices, celles-ci se dissimulant sous celles-là, et celles-là travaillant pour celles-ci. Mais ce qu'il faut observer ici, c'est que le sentiment du Besoin, comme le sentiment du Devoir, n'est que la conclusion de syllogismes téléologiques conscients ou non.

## VI

[Retour à la table des matières](#)

L'application de la théorie du syllogisme à la logique sociale telle que nous l'avons définie plus haut n'a été qu'effleurée dans ce qui précède, pêle-mêle avec son application habituelle à la logique de l'individu. Elle mérite d'être un instant examinée à part. - Quand une personne croit sur la parole d'autrui, le *mot foi* qu'on emploie à son sujet prend un sens tout à fait spécial ; quand elle agit sur l'ordre d'autrui, le mot *devoir* sert à désigner spécialement le sentiment qui l'anime. En effet, si j'ai pu appeler devoir jusqu'ici la conclusion du syllogisme téléologique déduite par l'individu de sa propre volonté prise pour majeure, il n'en est pas moins vrai que dans la bouche de tout le monde cette conclusion s'appelle proprement *volonté*. Vouloir, c'est se proposer de faire ce qu'on ne désire pas en général, mais en vue de ce qu'on désire. La volonté, c'est le désir médiat. Le devoir proprement dit, c'est la volonté aussi, mais au service d'une autre volonté ; c'est la volonté médiante. Un ordre est la création d'un devoir. Le roi absolu qui se commande dit ou se dit : « Je veux ceci (écraser la marine anglaise, abaisser la maison d'Autriche) ; or ceci a pour condition cela (l'inscription maritime, des levées d'hommes, des impôts) ; donc mes sujets doivent se soumettre à cela (aller se faire tuer bravement, mener gaiement la vie de matelot, payer la taille). » Le planteur qui fait de l'industrie agricole avec ses nègres ne raisonne pas autrement. Un ordre, donc, n'est que la volonté d'une volonté d'autrui. Or un devoir n'est que la réciproque d'un ordre. Ce qu'il y a d'étrange, en effet, c'est que le sujet fidèle, et aussi bien l'esclave résigné, prononcent intérieurement l'écho de ce raisonnement de leur maître : « Mon roi veut ceci ; or ceci a pour moyen cela ; donc je dois faire cela. » Tel est le premier genre de l'accord social des volontés. Plus tard, c'est la *demande*, c'est l'*ordre* du public, qui, dans une société démocratique, se substitue peu à peu, plus

souvent cependant en apparence qu'en réalité, à ce commandement monarchique. « Le public veut voyager confortablement ; or il fait froid ; donc je dois remplir les bouillottes » se dit l'employé des gares. Tous les devoirs professionnels se déduisent de la sorte. « La majorité électorale ordonne ceci, par l'organe de ses représentants, or cela est le moyen d'exécuter ceci, donc je dois faire cela » se dit le citoyen moderne. Ainsi, le devoir, c'est le vouloir social ; et les crises révolutionnaires qui précèdent l'enfantement d'un nouveau Pouvoir, d'un nouvel Idéal, source d'un système nouveau de devoirs, sont exactement comparables aux perplexités mentales qui conduisent à une grande résolution, à un but nouveau d'où procédera un enchaînement d'actions nouvelles.

Cela dit, considérons ces syllogismes si fréquents, sans lesquels nulle société ne subsisterait une minute : « Le prêtre (ou le savant, ou le père) est sûr de ceci (que la venue de l'Antéchrist annonce la fin du monde, ou que la baisse du baromètre annonce l'orage) ; or je suis sûr (ou un autre prêtre, un autre savant est sûr) de cela (que l'Antéchrist a apparu quelque part, ou que le baromètre baisse) ; donc *je suis* sûr de telle autre chose (que la fin du monde va arriver ou que l'orage va éclater). Le maître, roi ou public, veut ceci ; or je sais que cela est la cause de ceci, *donc je* dois faire cela. » Sont-ce là des syllogismes sociaux à proprement parler ? On peut objecter qu'ils ne diffèrent en rien d'essentiel des syllogismes ordinaires ; qu'en effet la combinaison des croyances et des désirs dont ils se composent s'y opère toujours dans un *même* cerveau, et, en outre, que la croyance ou la volonté d'autrui, dont il y est question, y agit non par elle-même, mais par sa reproduction dans l'esprit ou le cœur du fidèle ou du sujet qui se l'approprie en tirant ces déductions. Objection spécieuse, qui s'évanouira cependant si nous avons égard aux effets bien connus de la suggestion hypnotique où, comme à travers un verre grossissant, se révèle à nous clairement l'efficacité de la suggestion sociale, moins directe mais plus longue, moins intense mais plus large, moins rapide mais plus profonde. Car il n'est rien de tel que certaines anomalies pour faire comprendre la fonction normale. On le sait, l'halluciné auquel une perception fausse ou une action criminelle est suggérée croit penser et agir d'après lui-même, bien qu'il soit le jouet de son magnétiseur. Supposez cependant que celui-ci, au lieu de spécifier au somnambule chaque idée qu'il doit avoir et chaque acte qu'il doit faire, lui laisse une certaine part, non pas d'autonomie, mais de collaboration à ses propres fins et à ses propres pensées. Ce magnétiseur devra *dogmatiser* et *légiférer* de haut, proclamer des principes généraux et des règles générales qu'il communiquera à son sujet, laissant à l'initiative soi-disant libre, à la liberté assujettie, si l'on aime mieux, de ce dernier, le soin *d'appliquer* ses dogmes et *d'exécuter* ses lois. C'est précisément ce qu'ont fait de tout temps, ce que font encore les chefs des peuples, j'entends les vrais, morts pour la plupart, fondateurs de religions ou fondateurs d'empires, poètes régénérateurs de langues ou philosophes inventeurs de droits, grands savants ou grands ingénieurs, sans oublier tout à fait les législateurs et les hommes d'État. Aussi une nation peut-elle être considérée, en toute rigueur, comme un syllogisme complexe, à la fois logique et téléologique, dont les *majeures* sont l'ensemble des enseignements ou des commandements réputés divins, plus tard des vérités ou des volontés jugées souveraines, des Dogmes ou des Lois, en un mot, - dont les *mineures* sont fournies à chaque instant, pour chaque sujet, pour chaque citoyen, par un spectacle ou une circonstance quelconque de sa vie, qui lui désigne, lui conseille une application nouvelle du Dogme ou une exécution nouvelle de la Loi, - et dont les *conclusions* sont tout ce qui se juge ou se décide, tout ce qui se dit ou se fait conformément aux Principes et aux Maximes suprêmes d'un peuple, c'est-à-dire l'immense majorité des pensées et des activités en fermentation nationale. Un Ancien entend tonner, il dit que Jupiter est en colère ; s'il voit voler un corbeau à sa gauche, il



prévoit qu'un malheur va lui arriver, et, suivant les cas, il spécifie ce malheur. Ce bruit de tonnerre (mineure) lui a rappelé l'explication mythologique du tonnerre en général (majeure), peut-être quelques vers d'Homère où cette théorie est formulée ; ce vol de corbeau (mineure) lui a rappelé le principe général des livres d'augures sur la signification des vols d'oiseaux (majeure). Il a conclu logiquement. Un Arabe ou un Corse rencontre son ennemi (mineure), il songe que la coutume ordonne la vengeance (majeure), et il sent le *devoir* de tirer un coup de fusil sur son ennemi (conclusion). Si cet ennemi entre en hôte sous sa tente, il se souviendra que l'hospitalité est commandée par le Prophète et croira devoir lui offrir une tasse de café. - Toutes ces majeures, qui dominent de si haut, comme des monts, l'écoulement quotidien de leurs conséquences dans le bassin d'une cité ou d'un État, expriment des thèses ou des injonctions antiques dont les auteurs le plus souvent sont oubliés, pas toujours cependant, car il est rare que le protestant zélé ne s'appuie pas formellement sur l'Évangile ou le musulman sur le Coran à propos de tout, même dans les affaires les plus insignifiantes de leur vie ; mais, en tout cas, elles sont placées sous la garde d'une élite, clergé ou noblesse, corps savants ou corps constitués, qui les fait siennes et les incarne aux yeux du reste de la nation. Ainsi, dans cette grande opération syllogistique d'une société, les diverses classes se sont divisé le travail : aux unes les majeures, aux autres les conclusions.

Or tout ce que nous avons dit à propos du syllogisme ordinaire s'applique à ce syllogisme supérieur. Le danger d'inconséquence ici, d'instabilité sociale, est double également. D'une part, les conclusions peuvent être mal tirées, le génie d'une religion peut être obscurci par les superstitions populaires qui éclosent d'elle, l'esprit d'une loi peut être méconnu par la pratique judiciaire, et l'on voit de la sorte un clergé éclairé mal compris par les masses qui pourtant l'écoutent, un pouvoir intelligent mal servi par les populations qui pourtant le respectent, inconvénients propres au régime des castes sans rapports entre elles ou au morcellement des provinces non centralisées. D'autre part, si correcte que soit la déduction, la société reste en désaccord avec elle-même, quand, professée et pratiquée en bas avec une entière conviction, avec un dévouement absolu, une religion ou une constitution est remise en haut à des gardiens sceptiques et indifférents, ou quand, ce qui est plus exceptionnel, l'inverse a lieu. Ces désordres d'ailleurs sont fréquents, mais transitoires, et il y est remédié dans les deux cas par les courants continus de l'imitation qui, circulant de haut en bas, rompent les barrières des castes et des provinces, propagent dans le sein du peuple la foi ou le zèle, le doute ou l'inertie de ses conducteurs, et répandent jusqu'aux moindres bourgades les exemples de la capitale. Ce rôle de l'imitation est comparable en ceci, comme sous tant d'autres rapports, au jeu de ces fonctions psychologiques élémentaires, de ces courants de souvenirs nerveux, pour ainsi dire, incessamment répétés en nous, qui mettent fin aux inconséquences correspondantes du raisonnement individuel. Par suite, tous les progrès des communications, en ouvrant à l'imitation de nouvelles routes ou élargissant ses voies anciennes, contribuent à la rigueur et à la promptitude des déductions sociales, à la consolidation systématique des sociétés, et y contribuent d'autant mieux que, par la même cause, les discordances entre les diverses majeures, entre les diverses conclusions, tendent à disparaître une à une. Les dogmes s'organisent donc, et les lois se codifient pendant que s'accroissent et s'uniformisent l'orthodoxie religieuse ou intellectuelle et la discipline rituelle ou laborieuse des foules. Par suite, aussi, cette œuvre d'assimilation progressive, bien qu'elle puisse et même doive aboutir au nivellement démocratique, s'accomplit pour la plus grande gloire des pensées et des volontés dirigeantes dont elle aplanit, élargit, stimule et accélère l'action. Alors, ce ne sont pas seulement ni surtout les idées, les volontés des ancêtres, propagées pendant des siècles, qui font foi et qui font loi ; une vérité nouvelle est à



peine découverte par un savant et adoptée par ses confrères que tout le monde jure par elle ; un décret est à peine rendu après un vote des Chambres que tout le monde lui obéit. Le syllogisme national voit ses majeures dominantes changer d'année en année, entraînant tout le reste, et tout un grand peuple évoluer comme un régiment.

L'objection habituelle contre la déduction syllogistique qui n'apprendrait rien, dit-on, car on ne tirerait des prémisses que ce qu'on y a déjà mis, ne porte pas, en tout cas, contre le syllogisme social. On ne prétendra pas, je suppose, qu'un peuple pourrait se passer de principes et de lois : ce sont là des prémisses semblables à ces bouteilles magiques d'où l'on tire une infinité de choses que leur auteur n'y a jamais mises.

Une nation, ai-je dit, est un syllogisme complexe. Mais qu'est-ce qu'un syllogisme complexe ? C'est un *système* ou, au point de vue téléologique, un *plan*. Un système, en effet, est une proposition générale ou un faisceau de *quelques* propositions générales servant de majeures à un très grand nombre de déductions syllogistiques par lesquelles on explique les faits quelconques qui se présentent. Un plan est un but ou un groupe de buts liés entre eux (entrer de force dans la capitale d'un État, par exemple, et conquérir une ou deux de ses provinces) servant de fondement à un très grand nombre de devoirs pratiques syllogistiquement déduits de cette volonté-mère en toute occasion. Quand des syllogismes nombreux ont ainsi la même majeure, il y a système ou plan. Une nation est donc un vrai plan et un vrai système. Ce n'est pas à dire, remarquons-le, que les principes et les buts de l'individu soient toujours les principes et les buts de l'État. Parfois, l'individu en a de contradictoires à ceux de l'État et est de la sorte conduit au crime ou à la révolte, puis châtié par l'excommunication nationale sous diverses formes, incarcération, amende, révocation, exécution capitale. Bien plus souvent, l'individu a des principes et des buts personnels qui ne confirment ni ne contredisent ceux de l'État. C'est la sphère des opinions libres et des intérêts privés. Ces intérêts ou ces opinions peuvent être en conflit ou en concours les uns avec les autres, sous les noms de concurrence ou de polémique, de procès ou de discussions, ou bien de contrats et d'assentiments, d'associations et de confréries, et s'entre-nuire de la sorte ou s'entre-servir, quoiqu'ils n'aident ni n'entravent les grands intérêts de la nation et ne renforcent ni n'affaiblissent ses grands principes. Mais c'est toujours à l'ombre de ces grands principes et de ces grands intérêts, sous la protection des vérités et des lois reconnues, que ces guerres et ces alliances ont lieu entre les individus ou les sociétés élémentaires dont une société proprement dite se compose. Cette soumission à une double autorité commune qui exige, il est vrai, le sacrifice de bien des idées et de bien des velléités, est la condition sans laquelle ne saurait être obtenu l'avantage d'une certaine liberté de pensée et d'action, sans compter la certitude attachée à la pensée expressément orthodoxe et la sécurité propre à la conduite expressément morale. Le service que l'individu rend à l'État par sa foi et son obéissance est donc, jusqu'à un certain point, réciproque ; et cette réciprocité va ou semble aller croissant à mesure que, par la diffusion du pouvoir politique et de la libre pensée dans les masses électorales, le Dogme et la Loi deviennent l'expression des idées et des volontés populaires. Le *système* ou le *plan* national est alors comparable à l'une de ces grandes synthèses philosophiques, celles de Kant, de Hegel, de Spencer, par exemple, où des légions de savants ont cherché abri pour travailler ensemble chacun dans sa petite spécialité, leur demandant l'explication des faits connus et leur apportant l'appui des faits nouveaux, acceptant leur direction féconde et leur imposant d'utiles modifications. Toutefois, comme on peut le voir par cette comparaison, la réciprocité dont il s'agit est toujours plus apparente que réelle. Une philosophie, pour se faire bien venir des savants, a beau se vanter humblement d'être un simple résumé des faits

découverts par eux, on sait bien qu'elle est avant tout une hypothèse indémontrable à la rigueur, et qu'une fois accréditée, tout en laissant l'illusion de la libre recherche, elle asservit véritablement la science, devenue *ancilla philosophiæ*. C'est ainsi que, lorsque un programme politique s'est implanté au pouvoir, il subjugué le peuple souverain et le mène tout droit, logiquement, à l'encontre de ses plus précieux intérêts. Aussi, quoi qu'on en ait dit, à aucun moment de l'histoire, pas même au nôtre, il n'est exact de prétendre que le lien politique des citoyens réunis en monarchie ou en république ait les caractères d'un contrat synallagmatique, même tacite, et d'un libre assentiment. Les trois quarts du temps, l'individu n'apparaît, comme être physique, que pour endosser la livrée anatomique et prendre le mot d'ordre physiologique de son espèce ; comme être social, que pour rendre témoignage à l'infailibilité de son Église et pour rendre hommage à la majesté de son État. Quelques révoltés, quelques indépendants surgissent ça et là ; mais, autant parfois ils rendent service à leur milieu social par leurs innovations, autant ils lui sont étrangers et parfois hostiles. Je ne sais pourquoi l'on a affecté de ne pas prendre au sérieux les anathèmes de Rousseau contre la société. Quand on sait au juste ce qu'elle coûte, on peut hésiter à la bénir.

Si, dans le sein de chaque nation, il existe des procès et des contrats, des concurrences et des conventions entre particuliers, le sens de ces phénomènes nous apparaîtra par comparaison avec ces *couples de syllogismes* dont nous avons parlé précédemment. Nous avons dit que, dans le cerveau d'un même homme, deux syllogismes différents sont souvent en présence, et que cette dualité, propre à mettre en relief la contradiction ou l'accord soit de leurs conclusions, soit de leurs prémisses, est la manière habituelle de penser et de vouloir. Nous avons dit aussi que ces syllogismes peuvent résider dans deux esprits distincts. Ce cas se réalise précisément en logique sociale, quand deux industriels ou deux candidats se font concurrence, chacun d'eux voulant empêcher l'autre de réussir, et quand deux journalistes se combattent dans la presse, à grands coups d'arguments contraires, ou deux plaideurs dans un tribunal à coups d'arrêts et d'autorité ; ou, inversement, quand deux contractants, un acheteur et un vendeur, par exemple, font une affaire ensemble, chacun d'eux se proposant d'exécuter le désir de l'autre, et quand deux coreligionnaires, s'apprenant l'un à l'autre qu'ils sont du même avis pour des motifs divers, s'apportent de nouvelles raisons de professer leur opinion commune.

Ces chocs de thèses ou desseins, comment finissent-ils ? Par la défaite de l'un des adversaires ; c'est fatal ; tout procès aboutit à un jugement ou à un arrêt ; toute concurrence aboutit à un monopole ; toute lutte religieuse ou philosophique prépare une orthodoxie. Et ces accouplements de thèses ou de desseins, comment se terminent-ils eux-mêmes ? Soit par le mécontentement de l'un des contractants, qui trouve le contrat désavantageux et se sépare brouillé, ou par la dissidence de l'un des coreligionnaires, qui va faire religion à part ; soit par le besoin senti de resserrer les liens de l'alliance et de transformer le contrat simple, assistance mutuelle de deux intérêts différents, en association, convergence d'intérêts différents vers un même but devenu bientôt loi suprême, ou par le besoin non moins éprouvé de rendre plus intime l'accord des esprits en substituant au simple échange des lumières de savant à savant leur éclairage commun d'en haut par quelque grande lampe philosophique où convergeront tous les yeux. - Le résultat est ou doit être, non seulement la suppression des concurrences et la multiplication des monopoles, mais la diminution même des contrats proprement dits, des affaires, et le développement des associations, dans chaque nation en progrès. Par bonheur, en même temps que les associations, et pour la même cause, les dissidences se multiplient, comme nous venons de le voir, et de

nouvelles concurrences naissent pour remplacer les anciennes, stimulant nécessaire de la vie sociale.

Ce n'est pas tout. Entre les grands syllogismes complexes, nationaux, sur une tout autre échelle, il se produit des duels ou des hymens aussi ; soit que deux de leurs majeures se heurtent ou s'unissent directement ; soit, le plus souvent, que des conclusions momentanément, mais unanimement déduites de leurs majeures, devoirs ou convictions patriotiques de circonstance, apparaissent en lutte ou en accord. « Nous voulons aller au ciel ; or, le ciel nous est assuré si nous mourons en combattant pour le tombeau du Christ ; donc, nous devons attaquer les musulmans à Jérusalem. » Nous voulons aller au paradis de Mahomet ; or, l'extermination des chrétiens nous y conduira ; donc, nous devons défendre Jérusalem contre les croisés. Les croisades ont été le long éclair jailli du choc de ces deux devoirs contraires ; les majeures d'ailleurs de ces syllogismes téléologiques ne se heurtaient en rien. Quant aux syllogismes purement logiques dont les conclusions nationales s'affrontent en luttes armées, ils se produisent sous forme religieuse ou sous forme juridique. Combien de fois les rues d'Alexandrie ou de Constantinople et les champs de bataille de l'Europe ont-ils été ensanglantés par des conflits d'opinions entre chrétiens qui, de principes identiques, déduisaient des conséquences momentanément contradictoires relativement à l'union des deux natures divine et humaine dans le Verbe, et à l'efficacité de la communion sous les espèces du pain et du vin à la fois ou sous l'espèce du pain seulement ! Combien de fois, au Moyen Âge, les guerres de château à château, de royaume à royaume, avaient-elles pour prétexte ou pour cause des droits contraires à l'héritage d'un fief ou à la possession d'un trône, droits déduits par chaque prétendant d'un principe de droit souvent reconnu par les deux ! Les prétentions de Guillaume le Conquérant au trône d'Angleterre et les résistances d'Harold, les prétentions de Louis XIV au trône d'Espagne et les résistances de l'Europe, sont des exemples éclatants de ces discussions juridiques entre puissances. Il est certain qu'en général ces contradictions de thèses dissimulent des conflits d'intérêts ou d'ambitions et qu'elles suffisent rarement par elles-mêmes à créer des *casus belli* ; mais elles contribuent fortement à rendre terribles les mêlées de peuples où elles jouent leur rôle. Elles interviennent rarement dans les guerres européennes des temps modernes ; car, quand nos nations-sœurs se battent, il devient de plus en plus clair, de moins en moins dissimulé, qu'il s'agit là de purs conflits d'intérêts, sans nulle opposition de principes ; d'où l'adoucissement singulier des mœurs belliqueuses depuis le XVI<sup>e</sup> siècle. Si la lutte fratricide des États-Unis a présenté un caractère exceptionnel de sauvagerie, c'est que l'antagonisme du Nord et du Sud au point de vue des intérêts se compliquait de convictions diamétralement opposées sur la question du droit à l'asservissement des Noirs.

Quoique plus rares que les chocs de conclusions nationales, les chocs de majeures nationales éclatent parfois. D'ailleurs, il arrive souvent qu'un devoir patriotique, ou une opinion religieuse, après avoir été suggéré à titre de conclusion par une circonstance, s'enracine, s'implante dans le cœur d'un peuple et y prend rang parmi ses volontés ou ses convictions souveraines, parmi ses majeures : tel a longtemps été, pour le musulman, le devoir de conquérir Constantinople, et, pour les Byzantins, le devoir de repousser le Turc ; telle a été, pour bien des villes d'Italie, la foi exclusive dans le pouvoir miraculeux d'un certain saint, ce qui impliquait la négation d'un pouvoir égal attribué au patron de la ville voisine. Entre Athènes et Sparte, entre Rome et Carthage, entre Venise et la Turquie, la lutte pour l'hégémonie de la Grèce ou la domination sur la Méditerranée avait fini par être un conflit, non de devoirs seulement, mais de vouloir absolus, héréditaires, passés dans le sang. Entre protestants et catholiques, la

lutte pour ou contre la sainteté de la Vierge avait pris à la fin les proportions d'un conflit de dogmes fondamentaux.

L'importance que j'attache à la considération des degrés de foi ou de désir ne paraîtra pas excessive maintenant. En effet, quand une nation dit oui et que l'autre dit non, quand une nation dit *je veux* et que l'autre dit *je ne veux pas*, la grande question est de savoir quelle masse et quelle force de conviction nationale, de passion nationale, sont engagées dans ces propositions et ces décisions qui s'affrontent. Quand, volontairement, par voie diplomatique, l'une des deux nations renonce à sa prétention avant tout combat, c'est qu'elle n'y tient guère. Quand, avant toute prise d'armes entre deux partis religieux, un *colloque* aboutit, par hasard, à obtenir de l'un d'eux la renonciation volontaire à sa foi en ce qu'elle a de contradictoire à la foi de l'autre, c'est que sa foi lui est médiocrement chère <sup>1</sup>. Si donc la foi et le désir passent un certain degré, la guerre devient inévitable. On voit s'il importe d'apprécier ce degré, et si toutes les évaluations indistinctes et approximatives qu'on en peut faire, surtout au moyen de la statistique intelligemment conçue, méritent examen. Ce n'en est pas le seul emploi. La question de savoir si et quand la peine de mort peut être abolie, se ramène à cet ordre de considérations. Quand un malfaiteur, comme on a souvent lieu de le croire par la statistique de ses récidives, ne saurait volontairement renoncer à ses penchants criminels, contraires au but social, la peine de mort n'est-elle pas une mesure nécessaire ?

Si les conclusions ou les majeures des syllogismes nationaux s'opposent trop fréquemment, on les voit aussi s'accorder ; s'il y a des guerres, il y a des alliances de peuple à peuple, tantôt parce que deux peuples ont la même volonté traditionnelle et suprême (refouler l'Islam, nuire au roi de Perse, etc.), ou le même principe dominant (Mahomet est le prophète d'Allah, Jésus-Christ est fils de Dieu, etc.) ; tantôt parce que, portant dans leur cœur des ambitions sourdes et contraires au fond, deux peuples ont pour le moment un intérêt identique, déduit séparément de leurs volontés opposées (se coaliser contre Louis XIV ou Napoléon) ou parce que, bien que divisés de principes religieux ou juridiques, ils arrivent par des motifs différents, dans un congrès, à reconnaître un même droit, à partager une même espérance. L'espoir, commun à deux peuples, de voir bientôt un événement se produire suffit parfois à les réunir, comme on voit deux joueurs à la hausse ou à la baisse s'associer en vertu de leurs communes prévisions.

Du reste, le résultat de ces guerres et de ces alliances n'est pas autre que celui des procès et des contrats entre particuliers. Quelle est l'issue de la guerre ? La victoire, comme le monopole est le dénouement de la concurrence, comme le jugement est le dénouement d'un procès. Il est vrai qu'il y a souvent des paix boiteuses et des transactions après litige, qui ressemblent à ces arrangements éclectiques par lesquels un esprit ondoyant s' imagine concilier des opinions opposées entre lesquelles il se balançait. Mais l'équilibre obtenu par cette feinte ou incomplète subordination de l'un des adversaires à l'autre est instable et ne tarde pas à nécessiter des résolutions plus énergiques. En somme, des deux grandes masses de foi et de désir qui se rencontrent en une bataille, la plus forte ou la mieux organisée l'emporte, brise et dissout l'autre, monopolise à son profit le droit de vouloir ou le droit d'affirmer. La guerre, confrontation éclatante du *oui* et du *non* incarnés dans deux armées, n'est comparable, en

<sup>1</sup> Qu'est-ce qui correspond, en logique individuelle, aux colloques et aux pourparlers diplomatiques suivis de résultats ? La méditation, la discussion mentale. Il faut, pour qu'elle soit possible, que les idées ou les volontés entre lesquelles on hésite et dont l'une abdique enfin, soient l'objet d'une foi et d'un désir faibles. Dans le cas contraire, il y a folie, nous le verrons.

logique individuelle, qu'à l'accès de folie où, dans un même cerveau, champ de bataille d'une perception et d'une hallucination contradictoire, d'une passion et d'une autre passion, l'absurdité règne en maîtresse, éclate en perplexités et en angoisses, et se résout fatalement par l'apaisement ou la mort, par le retour à l'état lucide ou la dissolution. Une bataille, n'est-ce pas l'absurde social dans toute sa splendeur ? Si de telles crises se suivent de près, à bref délai, comme pendant la guerre de Cent ans en France, de Trente ans en Allemagne, on peut dire qu'il y a folie chronique, véritable démence sociale. Quand un peuple n'en meurt pas, comme l'Allemagne en est morte sous Richelieu (sauf à ressusciter, hélas !), il sort de là épuisé, mais unifié, comme la France après sa lutte séculaire contre les Anglais. Toute guerre est un acheminement vers la conquête et l'unanimité universelle <sup>1</sup>.

Et quelle est l'issue des alliances ? Soit la rupture finale des traités, d'où sortent de nouvelles guerres, terminées comme les précédentes ; soit le resserrement des liens de la fédération par le rêve et enfin la réalisation de l'unité. Les Français n'ont pas besoin qu'on leur cite ici des exemples. Or qu'est-ce que l'unité, si ce n'est la concentration en un seul État des petits États naguère fédérés, dont les forces et les volontés concourent maintenant en haut, en un seul point, par l'envoi de députés et de troupes au siège de l'Empire, pour le salut et la gloire de l'Empire, tandis qu'auparavant ils se bornaient à s'entre-secourir à l'occasion, ou à échanger des marchandises ? L'Empire, c'est, en réalité, l'un des membres de la confédération qui s'est érigé en chef, et de ses anciens égaux a fait ses vassaux. Le lien fédératif redevient donc, finalement, ce qu'il a presque toujours commencé par être : un lien de vasselage international, ou demandé ou imposé de force. Il en est ainsi au point de vue logique aussi bien que téléologique. Cette communion des esprits nationaux dans une même doctrine de Droit Public ou dans un même corps de science, dont les États européens et les États du Nouveau Monde donnent le spectacle aujourd'hui, ne résulte pas, quoi qu'on puisse dire, de leur mutuel enseignement. Nous sommes loin ici de la mutualité. En fait, il y a toujours eu en Europe un peuple, la France, puis l'Italie, puis l'Espagne, puis la France encore, puis l'Angleterre ou l'Allemagne, puis, si l'on veut, un groupe formé par l'Angleterre, l'Allemagne et la France ; et, dans chacun de ces peuples, il y a eu une ou plusieurs villes, Paris, Florence, Rome, Madrid, Berlin, qui ont servi aux autres peuples et aux autres villes d'instituteurs publics. Cette ville ou ce peuple étaient la source où tout le monde allait puiser ses principes, sauf à en déduire les applications. Qu'a fait l'Amérique jusqu'ici, que fait-elle encore, si ce n'est tirer en inventions pratiques les conséquences de nos découvertes théoriques ? Tout récemment le Japon s'est mis à l'école de l'Europe, ébloui et subjugué : toutes les communions spirituelles débutent, ainsi, par des conversions. Ainsi l'antique Égypte a fasciné et converti la Grèce, ou la Mésopotamie l'Asie, ainsi la Grèce a illuminé et converti l'Empire romain. - On dira que ce ne sont pas là des alliances ; car il y a eu don et non troc. Mais la lumière offerte a été acceptée, et cette offre suivie de cette acceptation constitue un traité implicite, le plus durable même et le meilleur de tous les traités. Trop souvent il est arrivé qu'une nation s'est refusée à laisser entrer le rayonnement d'un autre peuple, ou que cette autre nation, trop jalouse de ses lumières, comme l'Égypte pendant longtemps, s'en est réservé tout l'éclat.

<sup>1</sup> Le progrès de la civilisation, d'après les statistiques bien ou mal comprises, semble développer la folie chez les individus, et, d'après l'histoire, diminuer la guerre dans les sociétés. Y aurait-il donc une sorte de compensation entre la folie individuelle et la folie sociale dont l'une s'accroîtrait aux dépens de l'autre ? Ce n'est pas le lieu d'étudier cette question ; mais je crois que ce rapport inverse est une pure illusion.

Donc, au résumé, guerres ou alliances, conflits ou accords, tout pousse les sociétés aux grandes agglomérations, aux grandes centralisations, c'est-à-dire à la formation de systèmes majestueux dont les proportions grandissent toujours et où la Logique sociale s'admire elle-même en pyramides de syllogismes plus hautes et plus fortes que nul tombeau des Pharaons.

Dans tout ce qui précède, je crois avoir déjà pleinement justifié la distinction des deux Logiques et des deux Téléologies. Mais je suis loin d'avoir tout dit. Poursuivons en montrant d'abord que les deux Logiques se complètent ainsi que les deux Téléologies. Je suppose que, comme on le fait d'habitude, la logique individuelle existe seule ou seule mérite examen. Les problèmes resteront en partie indéterminés. En effet, même éclairée par l'introduction de notre point de vue, elle enseigne bien à l'individu isolé, abstrait par hypothèse, quelle doit être la direction et l'intensité *proportionnelle* de ses diverses affirmations ou négations comparées les unes aux autres ; mais, quant à leur intensité absolue, peu lui importe. C'est une simple affaire de tempérament. Elle vous dit : « Si vous croyez dans une certaine mesure, égale à 10 par exemple, que toutes les espèces animales dérivent par génération et transformation lente les unes des autres, et si vous croyez avec une intensité double, égale à 20, que l'homme est un animal, vous devez nier avec une énergie de conviction égale à 10 seulement la création de l'homme *ex abrupto*. » Mais vous dit-elle si c'est au degré de 10 précisément, ou bien au degré 15 ou 20 ou 30, ou à n'importe quel autre, que doit s'arrêter votre foi évolutionniste ? Non. Il est vrai qu'elle vous impose celle-ci en vertu d'autres syllogismes fondés en définitive sur des observations et des expériences vérifiables par vous-même, sur le témoignage de vos sens. Mais la foi dans le témoignage des sens varie considérablement d'un individu à un autre, et encore plus la foi dans les principes régulateurs de l'exercice des sens, dans les postulats et les concepts fondamentaux de chaque science. La détermination de votre croyance reste donc inachevée, tant que la logique individuelle opère seule. - Mais, fort heureusement à ce point de vue, la nécessité d'être constamment en accord de logique sociale avec ses compatriotes et ses contemporains ou, s'il s'agit d'un savant, avec ses confrères qui sont sa vraie société à lui, impose à l'individu un certain ton de foi et de confiance, de confiance en soi ou en autrui, dont il ne doit jamais trop s'écarter, sous peine d'être banni de son milieu et jugé sévèrement. Le résultat du contact journalier des intelligences, après bien des luttes et des discussions, est l'établissement d'une sorte d'*équilibre approximatif* des convictions, comparable à l'équilibre des mers, qui n'exclut pas les vagues et les marées. Être soustrait, au-delà d'une certaine mesure, à l'empire de ce nivellement général, c'est donner un véritable signe de folie. L'homme social, en état de parfaite raison, doit être influencé dans ses opinions par celles de ses concitoyens ou de ses confrères. Il y a, par exemple, une confiance en soi d'un degré moyen ou plutôt normal, qui constitue l'état de santé morale, d'harmonie avec le milieu social. Au-delà, on est *maniaque* ; en deçà, *mélancolique*. La manie et la mélancolie, on le sait, sont les deux grandes catégories reconnues, les deux pôles opposés de l'aliénation mentale, l'une surexcitante, l'autre déprimante.

Du reste, à chaque changement dans l'ordre social, à chaque découverte importante qui force la société à se reconstituer sur un nouveau type, le *taux normal* de la confiance licite en soi s'élève ou s'abaisse. Il eût fallu être fou à certaines époques, pour être orgueilleux comme le sont la plupart des Anglais ou des Américains actuels les plus raisonnables. Élever d'un simple cran la dose d'orgueil qui est compatible avec l'ordre social, c'est là un progrès de premier ordre. Le besoin de liberté, dont on fait tant de bruit, n'est au fond que la tendance à cette élévation, même extrêmement faible, de la foi générale en soi-même. - Disons aussi que, dans un même état social,

les diverses classes comportent des degrés fort inégaux de confiance en soi. L'air de suffisance qui *convenait* à un homme de qualité sous l'Ancien Régime, et qui ne dépare pas trop, de nos jours même, le visage d'un ministre ou d'un grand banquier, eût été jadis chez un paysan un trait de démence. Notre paysan actuel, malgré le suffrage universel, qui lui a infusé la conscience de son pouvoir, est encore remarquablement timide et défiant d'allures.

De même, supposons que la téléologie individuelle, - par exemple, l'hygiène, - nous dise : Si vous voulez être agile à la course et robuste au pugilat, vous devez rigoureusement suivre tel régime. Mais dans quelle mesure dois-je vouloir ce genre d'agilité et ce genre de force ? C'est affaire aux influences et aux fins du milieu social de répondre à cette question. Cette volonté devra être tout autrement énergique à Athènes, au beau temps des Jeux olympiques, qu'à Paris au temps actuel.

Ainsi, à ce double égard, le point de vue individuel se complète par le point de vue social. - En outre, un même fait peut être une inconséquence flagrante au premier point de vue et une déduction rigoureuse au second, d'où il résulte que l'un sert en quelque sorte d'équivalent à l'autre.

Rien de plus contraire à la logique, en apparence, que la rhétorique. La rhétorique n'est-elle pas essentiellement l'art des *virements non logiques* (et non *téléologiques*) de la croyance et du désir ? Oui, au sens individuel du mot logique. Mais, au sens social, elle est l'instrument logique par excellence, le procédé le plus puissant de diffusion *imitative* des idées et d'équilibration ascendante des croyances. Ceux que la rhétorique persuade, d'ailleurs, sous la forme du livre, du journal ou du discours, ont besoin d'être persuadés et sont presque toujours impuissants à se convaincre et à se diriger eux-mêmes. Un passage de Maudsley, à cet égard, est bien propre à nous montrer l'insuffisance de la logique individuelle réduite à ses seules ressources. « Il y a des personnes, dit-il, qui ont l'habitude de peser si minutieusement leurs raisons (c'est-à-dire, suivant nous, de se conformer si exactement aux règles de la logique individuelle) qu'elles arrivent difficilement à prendre une décision ; *et on les secourt grandement* si l'on endosse ou simplement *si l'on répète sur un ton de confiance* qui leur donne la prépondérance les raisons qui les font pencher d'un côté. Ces personnes se sentent soulagées, *bien qu'au fond elles puissent n'avoir aucune estime pour le jugement de celui qui les a conseillées* et qu'à la réflexion les idées adverses puissent se trouver en opposition comme auparavant. » Cette action prestigieuse d'un individu sur un autre se produit, on le voit, en violation de toutes les lois de la logique individuelle isolément considérée ; mais, en tant que les deux individus en question forment un groupe social distinct, l'influence non raisonnée de l'un sur l'autre est socialement l'équivalent de ce qu'est individuellement un bon syllogisme, c'est-à-dire un transport direct et niveleur de croyance. Seulement, si les deux individus considérés se rattachent à une société plus étendue, il se peut que le prestige autoritaire de la personne dominante sur la personne dominée se soit exercé dans un sens contraire à la pression plus puissante encore de l'opinion générale, qui ne tardera pas du reste à prévaloir et à résorber en elle, comme un accident passager, cette sorte d'inconséquence sociale.

L'ascendant personnel d'un homme sur un autre, nous le savons, est le phénomène social élémentaire, et ne diffère qu'au degré près de l'ascendant du suggestionneur sur le suggestionné. Par sa passivité, sa crédulité, sa docilité aussi incorrigibles qu'inconscientes, la foule des imitateurs est une espèce de somnambule, pendant que, par son

étrangeté, sa monomanie, *sa foi imperturbable et solitaire en lui-même et en son idée*, - foi que le scepticisme ambiant n'atténue en rien, car elle a des causes extra-sociales, - l'inventeur, l'initiateur en tout genre, est, conformément à ce que nous avons dit plus haut, une sorte de fou. Des fous guidant des somnambules : quelle logique, dira-t-on, peut sortir de là ? Cependant, les uns et les autres concourent à la réalisation de l'idéal logique, et ils semblent s'être divisé la tâche, la moutonnerie des uns servant à conserver et à niveler la foi sociale, autant que l'audace des autres sert à l'élever et à la grossir.

C'est en politique surtout qu'il importe d'avoir égard à la distinction, à la comparaison fondamentale sur laquelle repose tout notre travail. Je n'ai pas à m'étendre sur les avantages d'une politique large et libérale qui laisse aux vaincus (comme faisaient les Romains) ou aux colons (comme font les Anglais) la libre pratique de leurs coutumes juridiques et de leur culte, le maintien de leurs formes politiques, et se garde bien de ridiculiser leurs manières et leurs admirations. Mais il ne suffit pas d'apprécier l'utilité de cette habile tolérance, il faut voir dans cette incohérence féconde une œuvre logique au premier chef. Quand on dit que l'amour de la logique à outrance est fatal à un homme d'État, on veut parler de la logique individuelle, et en ce sens on a raison. Mais dans un sens différent, on aurait tort. L'esprit critique, exclusif et puriste, qui tient avant tout à ne jamais se contredire, est, en logique individuelle, ce qu'est, en logique sociale, l'esprit de despotisme et d'inquisition qui ne hait rien tant qu'une dissidence ; et la tendance systématique, hospitalière, à concilier supérieurement le plus d'idées possibles plutôt qu'à se contredire le moins possible, a pour pendant la politique de transaction qui cherche à pacifier plus qu'à unifier.

L'intelligence de l'histoire exige aussi qu'on distingue les deux points de vue. L'historien, par exemple, s'étonne souvent de remarquer à certaines époques l'alliance de l'intolérance et de la licence. Il signale les Florentins du XIII<sup>e</sup> siècle comme aussi indulgents pour les plus grands désordres de conduite que sévères pour le moindre soupçon d'hérésie. Il pourrait rapprocher de ces Italiens les Français de nos jours qui se sont montrés parfois d'autant plus enclins à fermer les yeux sur certaines sortes de corruptions chez les dépositaires du pouvoir, chez Danton, par exemple, qu'ils étaient plus exigeants en fait d'orthodoxie politique. Mais le phénomène n'a rien d'étrange à notre point de vue. Car c'est en vertu du même besoin de *conformisme* qu'une classe dominante excuse chez ses mandataires ses propres vices et exige d'eux l'adhésion à ses propres idées. Un dissident, soit par l'incorruptibilité de son caractère, soit par l'originalité de sa pensée, est pour elle à double titre un adversaire, qu'une logique rigoureuse, mais étroite, lui commande d'expulser. Pour un politique de cette école, une dissidence est une *contradiction extérieure* aussi choquante que peut l'être une contradiction interne pour un logicien à la Stuart Mill. Il n'en est pas moins vrai que les gens les plus intolérants, les plus scandalisés par le spectacle illogique d'un pays où se coudoient des dogmes et des institutions contradictoires, sont précisément les plus remplis de contradictions d'idées. La tolérance, en revanche, - comme le montre l'exemple de l'illustre Anglais dont je viens de prononcer le nom, - se rencontre à un degré exceptionnel chez les logiciens, non pas seulement parce que l'habitude de l'analyse use à la longue leur force de foi et leur ardeur de propagande, mais surtout parce que, accoutumés à découvrir au fond de leurs idées les plus claires en apparence des obscurités, et entre leurs idées les mieux liées des dissonances, ils sont portés à l'indulgence pour des désaccords analogues, plus apparents mais non plus réels, qu'ils aperçoivent sans surprise dans la société. La conduite des Florentins du XIII<sup>e</sup> siècle était donc logique à sa manière.



Ce n'est pas que je ne regarde comme contradictoire une vie licencieuse associée à la proclamation d'une morale spiritualiste et chrétienne. Mais n'oublions pas que les contradictions dont on n'a pas conscience sont comme n'existant pas, et que celles dont on a la conscience la plus vive sont les premières qu'on s'efforce de supprimer. Or le *démenti* qui choque le plus un homme irréfléchi et *extériorisé*, ce ne peut être celui de ses idées qui jurent entre elles ou de ses actions qui jurent avec ses idées. Il le remarque à peine. Mais ce qui le révolte, autant qu'un sophisme évident blesse un philosophe, ou une incorrection un écrivain, c'est le démenti manifeste donné à ses idées ou à ses actes par les actes ou les idées *d'autrui*. Il en doit être ainsi, puisqu'il a toujours les yeux ouverts sur le dehors et jamais retournés sur soi. Pour lui, donc, *épuration civique* signifie essentiellement *rectification logique*. Fort heureusement, ajoutons-le, quand il a écarté de force les démentis extérieurs qui le tourmentaient, il lui arrive de se sentir gêné par ses propres démentis internes et de faire effort pour les supprimer. Je dis que c'est fort heureux, car ce besoin tardif est, au fond, la seule garantie efficace des minorités vaincues contre l'arbitraire des majorités gouvernantes. On commence donc, secte ou parti, par répandre *manu militari*, s'il le faut, son évangile ou son programme incohérent ; puis, à mesure qu'il s'étend, on s'avise de le creuser, d'y démêler des points embarrassants et d'y mettre de l'ordre. Les grands théologiens ne sont jamais venus qu'après les grands apôtres. Par la même raison, l'unité de législation, d'administration, d'armée, a précédé en France la codification des lois, la création d'un système administratif et d'une organisation militaire ; et, dans notre Europe contemporaine, l'uniformité de civilisation est presque opérée déjà que le souci d'une civilisation plus harmonieuse commence à peine à s'éveiller, ça et là, chez quelques socialistes dont le mérite, parmi tant de rêves dangereux, est d'avoir montré les premiers des discordances inaperçues. Cela revient à dire au fond qu'après avoir conformé autrui à soi, on cherche à se conformer à soi-même et qu'ainsi, contrairement à ce qu'on aurait pu penser, le développement de la logique sociale précède et provoque celui de la logique individuelle. Si les deux genres d'accord, l'un social, l'autre individuel, pouvaient arriver ensemble à leur terme, l'idéal serait atteint. Au moins nous en rapprochons-nous ; et c'est ainsi qu'après s'être séparées, la logique sociale et la logique individuelle cherchent à se réunir, à accorder leurs deux accords distincts, jusqu'au jour lointain où, comme nous le verrons, la première ne sera plus que le prolongement extra-individuel de la seconde, et la seconde qu'une réduction de la première.

Mais revenons. S'il est des états d'esprit où domine le besoin d'avoir des idées qui ne s'opposent pas et où l'on se contente à ce prix, il en est d'autres où l'on se préoccupe surtout d'avoir beaucoup d'idées qui concourent et se confirment, sans s'inquiéter d'ailleurs outre mesure si quelques-unes se combattent. Et, suivant que l'un ou l'autre de ces deux états est plus fréquent chez un homme, on le classe parmi les critiques ou parmi les théoriciens, parmi les hommes de goût ou parmi les poètes, parmi les hommes pratiques ou parmi les inventeurs <sup>1</sup>. De même il est des états sociaux où l'on cherche plus à éviter les dissidences qu'à multiplier les collaborations ; d'autres dont le principal souci est de faire converger le plus de forces possibles, même dissidentes, vers un grand dessein pacifique ou guerrier, d'expansion commerciale ou de conquête à main armée. Et, à ce point de vue, les peuples ne diffèrent pas moins entre eux que les individus. Ici intervient la question de race. Le Nègre, par exemple, est imaginatif mais incohérent, il combine plus qu'il ne coordonne ses pensées. Le Peau-rouge a plus de suite dans les idées, mais il a moins d'idées. Le Polynésien, supérieur aux deux, est

<sup>1</sup> Je ne parle pas des esprits enfantins, dont le propre est de recevoir toutes sortes d'idées de provenance quelconque sans songer à les accorder entre elles le moins du monde.

déjà capable de systématiser, de dramatiser, d'organiser. Parmi les races caucasiques, le Sémite a l'esprit conséquent et pratique, mais plus étroit que l'Aryen. Parmi les Aryens, les Allemands, on le sait, sont portés aux généralisations, sinon précipitées, du moins ambitieuses, achetées aux prix d'inconséquences flagrantes. Les Anglais sont des outranciers en logique ; quand ils généralisent, c'est lentement et sûrement, et ils n'admettent pas l'ombre d'une contradiction de leurs théories par les faits, quoiqu'ils supportent sans peine des contradictions énormes dans leurs croyances et leurs lois. Comme on le voit par ce dernier exemple, les peuples qui, socialement, sont libéraux et *synthétiques* peuvent être composés en majorité d'individus à l'esprit *analytique* roide et exclusif, par la même raison que, inversement, une nation composée d'esprits systématiques aux larges synthèses, de philosophes allemands par exemple, pourrait fort bien pratiquer une politique étroite et intolérante.

Il y a plusieurs motifs pour donner, logiquement même, la préférence aux sociétés composites sur les sociétés pures. En premier lieu, une législation telle que le Droit romain, où le masque d'acier du vieux droit quiritaire religieusement conservé contrastait si fort avec le visage adouci et humanisé chaque jour du droit prétorien ; un corps d'institutions ou d'inventions de tout genre, tel que la constitution ou la civilisation anglaises, où les coutumes, les lois, les besoins, les usages les plus disparates se sont agglomérés par stratifications séculaires, sans que les nouvelles strates soient jamais parvenues à recouvrir entièrement les anciennes ; de pareils systèmes sont-ils moins propres que nos codes, nos constitutions, nos civilisations françaises, si souvent remplacées presque en entier et formées tout d'une pièce, à produire la plus grande somme de foi, de confiance et de sécurité nationale ? Non. Car la grande source de la croyance, c'est la tradition ; il importe donc de ne pas rompre brusquement ni volontiers avec une coutume enracinée, parce qu'elle implique contradiction avec une mode nouvelle. Un peuple faiblement traditionnel est toujours un peuple faiblement croyant et peu rassuré, où il y a des opinions qui jouent leur petit rôle destructeur, mais point de ces convictions fortes qui préparent des fondements inébranlables aux édifices de demain. Mieux vaut donc pour les affaires d'un pays, en attendant l'idéal futur, une législation bizarre mais stable qu'une législation plus rationnelle mais sans cesse remaniée. Mieux vaut, pour bâtir, un sol bosselé et ferme qu'un terrain mouvant et aplani, alors même que les mouvements de ce dernier ont pour effet de l'aplanir toujours davantage.

D'ailleurs, et en second lieu, ce n'est pas seulement par le nombre et l'énergie des contradicteurs de la doctrine reçue, soit religieuse, soit politique, que la *somme algébrique* de foi nationale est diminuée ; c'est encore par le nombre et l'importance des contradictions plus ou moins implicites que cette doctrine porte en soi. Car, même implicite, même non remarquée expressément, une contradiction réelle entre deux dogmes, ou entre un dogme et un jugement habituel des sens, ne laisse pas de se faire sentir par l'affaiblissement de la foi du croyant. Si donc, d'une part, il importe de veiller le plus possible à l'unanimité nationale, d'autre part il faut se préoccuper de rendre le credo national de plus en plus conséquent et cohérent, c'est-à-dire vrai. Mais cette poursuite de la vérité suppose la liberté d'examen et de critique, qui est confisquée par les inquisitions de toute forme. Ainsi, quoique la recherche de la vérité et celle de l'unanimité tendent également à un même but, le maximum de foi nationale, les voies et moyens employés pour atteindre ces deux fins convergentes vers une même fin peuvent être incompatibles ; et il en est ainsi quand l'unanimité est imposée de force, par le Saint-Office ou la loi des suspects. Mais cela prouve qu'elle doit être poursuivie autrement, librement aussi, comme la vérité.

Comme on le voit, la logique, dans ses deux sens, vit d'inconséquences, et la téléologie pareillement. Il n'est pas nécessaire de recourir aux prestidigitations de Hegel pour expliquer cette antinomie. Rien de plus simple si l'on se souvient que la logique et la téléologie se bornent à régler la manière dont la croyance et le désir, une fois produits, doivent se répartir entre les idées pour atteindre au maximum et à l'équilibre demandés. Si nous distinguons, comme nous l'avons fait, cette production et cette répartition, soit dans un individu, soit dans une société, nous verrons que l'œuvre poursuivie par la logique et la téléologie ne saurait être accomplie en toute rigueur sans aboutir au suicide même de ces deux autorités régulatrices, c'est-à-dire que l'élimination de toute contradiction entre les croyances ou les désirs distribués conduirait à tarir leur source ; en sorte que, au moment où la répartition deviendrait parfaite, la production cesserait. Ce serait, précisément, soit dit en passant, la réalisation de certains programmes socialistes qu'on pourrait définir : la destruction des biens sociaux en vue de leur meilleure distribution. Effectivement, la vie éveillée, pour se maintenir éveillée, réclame un renouvellement continu de *perceptions* parmi lesquelles il ne peut pas ne pas y en avoir d'hétérogènes, et d'*idées* parmi lesquelles il ne peut pas ne pas y en avoir de contradictoires. Ou bien, s'il n'y en a aucune de contradictoire, il n'y en a aucune qui étonne, et l'esprit s'endort. Le cerveau le plus épris de coordination systématique est donc obligé de courir tout le jour après les étonnements, autant vaut dire après les contradictions au moins apparentes. J'en dirai autant d'une société. La plus éprise d'ordre social doit, pour rester forte, tolérer, rechercher même les dissidences et les oppositions ; car, pour rester enthousiaste et croyante, elle a besoin d'un afflux incessant de découvertes et d'initiatives nouvelles, qui la piquent et la réveillent par leur pointe d'étrangeté. C'est ainsi que, dans une sphère inférieure de la réalité, la vie organique, équilibre rompu à la recherche de lui-même, a besoin sans cesse d'excitations déséquilibrantes pour avoir la force de se rééquilibrer. Pourtant, le but poursuivi ne doit-il pas être atteint finalement, et n'est-il pas inévitable qu'un jour ou l'autre l'intelligence de l'individu se consume ou s'anéantisse dans l'inconscience, la volonté de l'individu dans l'indifférence, qu'un jour ou l'autre la civilisation la plus brillante et la plus féconde s'anéantisse dans l'ignorance et la torpeur, comme il est nécessaire que toute vie arrive à la mort ? C'est possible, quoique rien ne me paraisse moins certain. Observons seulement, que, si l'on répondait par l'affirmative, on aurait trouvé une explication sociologique fort nette à un problème qui, en biologie, est insoluble. Nous ignorons, en effet, profondément pourquoi tous les vivants doivent mourir, mais la mort psychologique et la mort sociale ne doivent plus être des mystères pour nous, si ce que nous venons de supposer est vrai ; et peut-être est-ce seulement par leur comparaison que le problème de la mort physiologique peut s'éclaircir. La contradiction étant un équilibre instable, on ne saurait admettre que les éléments contradictoires dont se compose en partie tout état d'esprit ou tout état social gardent éternellement leurs positions, sans avancer ni reculer, vis-à-vis des éléments harmonieux, comme deux bataillons ennemis qui, tout en faisant de nouvelles recrues, se feraient la guerre sans jamais se vaincre ni traiter définitivement. Donc, de deux choses l'une, peut-on dire : ou bien le plus faible des deux groupes, malgré son recrutement incessant, finira par être vaincu tout à fait et disparaître ; ou bien, se fortifiant, il finira par tenir l'autre en échec et le contraindre à une scission définitive ; d'où, à la longue, si de telles scissions se répètent, le morcellement du tout. Dans les deux cas, ce sera la fin de l'antagonisme ; mais dans le premier cas, ce sera, pour l'individu comme pour la société, la mort naturelle du penser et du vouloir par épuisement, par apaisement, par extinction ; dans le second cas, la mort violente, appelée démence pour l'individu, schisme et dissolution pour la société.

Mais, pendant qu'ainsi les esprits et les volontés, les religions et les civilisations, brillent puis s'éteignent, pendant que les âmes succèdent aux âmes, les sociétés aux sociétés, après avoir, les unes indépendamment des autres, réalisé l'accord intérieur qui leur est propre, un grand travail se fait dans l'histoire humaine pour effectuer, s'il se peut, un accord suprême, qui serait l'harmonie future de ces deux harmonies. La distinction, la séparation des deux logiques et des deux téléologies a été imposée fatalement à l'origine des sociétés, par la dissemblance des grossièretés et des égoïsmes, des sensations et des appétits, qu'il s'agissait de soumettre à une même pensée et de faire converger en une même action ; mais elle veut être suivie jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à sa propre suppression, où elle aspire. En ayant égard à cette considération, on comprendra, par exemple, pourquoi la logique sociale a longtemps exigé l'idée de Dieu et de vérité<sup>1</sup>, aussi impérieusement que la logique individuelle exigeait l'idée de matière et de réalité, et pourquoi il vient un moment où la religion, développement de la première idée, tend à s'évanouir devant la science, à mesure que celle-ci confond les deux idées en une seule, celle de réalité vraie, de substance divine. On comprendra de même pourquoi le commandement d'un maître et l'obéissance à contrecœur d'un sujet étaient, au début, des conditions de finalité sociale au même titre que la volonté et l'action sont les conditions de la finalité individuelle, et pourquoi, plus tard, l'absolutisme a dû se tempérer de libéralisme quand la morale a entrepris de mettre fin au duel du devoir et du vouloir et de substituer au devoir d'obéissance le devoir de conscience, le *devoir voulu*, où les buts de la société se confondraient avec les buts mêmes de l'individu. Quoi qu'il en soit de cette espérance, on voit, grâce à elle, les deux logiques et les deux téléologies se rapprocher indéfiniment sans peut-être se toucher jamais, comme l'asymptote et la courbe.

Une question si grave ne saurait être traitée en quelques lignes. Nous pouvons dire cependant que l'accord historiquement poursuivi, des deux logiques et des deux téléologies, peut s'accomplir par deux méthodes différentes. L'une, qui consiste à annihiler la logique et la téléologie individuelles devant la logique et la téléologie sociales toutes-puissantes, est propre aux anciennes théocraties de l'Asie et de l'Afrique, où non seulement la distinction du sacré et du profane n'existe pas, comme le dit le D<sup>r</sup>. Le Bon à propos de l'Inde<sup>2</sup> mais où celle de l'article de foi et du simple savoir n'existe pas davantage, parce que tout y est sacré et article de foi, parce que la divinité y intervient, impérieuse ou dogmatique, dans tous les actes de la vie et dans toutes les opérations de la pensée, parce qu'il n'est pas de mouvement corporel qui n'y soit un rite, une obéissance à un ordre d'en haut, ni une perception des sens qui n'y soit intimement mêlée à une conviction religieuse ; en sorte qu'il ne reste plus enfin à l'autonomie et à la raison de l'individu le moindre cantonnement réservé d'actions et de pensées personnelles. Ce cantonnement existait sans nul doute à l'origine ; mais, par le progrès successif de la théocratie, il est allé s'amointrissant jusqu'à disparaître, ou peu s'en faut. Ainsi se font les peuples patients et doux, Hindous, Égyptiens, Chinois même, dont la longévité extrême, simulant l'éternité, repose sur une résignation imperturbable soutenue par une inébranlable foi. Ce procédé a réussi plusieurs fois dans l'histoire du monde par la consommation de la crédulité et de la docilité sans bornes.

L'autre méthode, tout européenne et moderne, réussira-t-elle aussi bien ? C'est le grand point d'interrogation du moment présent. Cette voie est précisément inverse de la précédente ; il s'agit d'étendre sans cesse le cantonnement individuel dont je viens

<sup>1</sup> Peut-être, en effet, la plus haute utilité des religions aura-t-elle été de couvrir cette idée et cette soif de vérité, qui, sans elles, n'existeraient pas, et qui, en se développant, tendent à les détruire.

<sup>2</sup> V. *Revue philosophique*, déc. 1886.

de parler, jusqu'à ce que, à force de reculer devant ces empiétements, le domaine dogmatique et autoritaire s'évanouisse à son tour sans péril pour l'ordre social. Ce serait là, pense-t-on, le résultat merveilleux de la science et de la morale achevées, parfaites, vulgarisées universellement, qui dispenseraient de religion et de gouvernement. Je dis que cette manière toute positiviste de penser et de vouloir, si elle pouvait jamais s'établir à l'exclusion de toute hypothèse collective et de tout idéal commun, serait le triomphe de la logique et de la finalité individuelles ; car, quoique la science positive, quoique la morale positive, soient le fruit d'une accumulation sociale d'expériences, les preuves alléguées ici sont toujours des sensations à la portée de l'individu instruit scientifiquement, les mobiles invoqués ici sont toujours des intérêts de l'individu moralement élevé ; toutes les conclusions ici prétendent se déduire ou pouvoir se déduire d'expériences ou d'observations personnelles et tous les devoirs de calculs ; les seuls concepts fondamentaux, enfin, dont on fasse usage ici sont les catégories innées, ou individuellement acquises, de la force et de la matière, du temps et de l'espace, du plaisir et de la douleur, sans nul emploi d'autres concepts, d'autres catégories, d'origine sociale, dont nulle société n'a pu se passer jusqu'ici : l'idée du maître et l'idée du Dieu, l'idée du Bien, l'idée du mal <sup>1</sup>. Il est peu probable, assurément, que la complète élimination de ces derniers ait jamais lieu <sup>2</sup> sans un ébranlement dangereux des sociétés. Mais il est certain qu'ils déclinent et s'affaiblissent chaque jour chez nous ; et si, comme je le crois, c'est une philosophie et non une science, c'est une morale idéaliste et non une morale utilitaire, qui ont chance de suppléer un jour, pour la plus grande paix des hommes, les Catéchismes et les Lois, on peut prévoir au moins que cette philosophie aura pour caractère de ne contredire aucune sensation, aucune certitude, c'est-à-dire aucune croyance superlative individuelle de qui que ce soit, et que cette morale ne heurtera de front directement aucun intérêt majeur. Le trait spécial de la pacification suprême obtenue par nos civilisations occidentales aura donc été de subordonner le social à l'individuel, contrairement à ce qui s'était vu sur la terre avant elles. Cette entreprise singulièrement hardie est la vraie nouveauté des temps modernes. Il vaut bien la peine de vivre pour la seconder ou pour y assister...

<sup>1</sup> La science, en somme, n'est que le développement social de la logique individuelle, de la raison, et non de la logique sociale, de la « foi » comme disent les religieux. La morale positive, de même, telle qu'elle tend à s'établir ou y prétend, serait le développement social de l'utilité, non pas sociale, mais individuelle, de la volonté et non du « devoir ».

<sup>2</sup> Pour n'en citer qu'une preuve, l'intérêt individuel, par malheur senti chaque jour davantage, est d'avoir très peu d'enfants, et l'intérêt national est, en France du moins, qu'on en ait beaucoup. L'utilitarisme ne parviendra jamais à résoudre cette antinomie.

## Chapitre II

---

### L'esprit social

#### I

[Retour à la table des matières](#)

Les cellules groupées dans un cerveau n'apportent pas seulement des sensations ou des éléments de sensation, des appétits ou des impulsions élémentaires, à l'association cérébrale dont elles font partie ; elles y apportent le sang dont elles sont baignées, les substances chimiques dont elles se composent, leur température et leurs autres qualités physiques. Mais la psychologie, même la plus physiologique, néglige nécessairement tous ces apports d'ordre physique ou vital ou n'y a égard que dans la mesure où ils conditionnent les premiers. Elle considère avant tout l'esprit comme un faisceau de petites sensations ou de petites appétitions cellulaires, échos les uns des autres. Ainsi doit procéder la sociologie, simple psychologie sociale, si elle veut avoir son domaine propre et sa raison d'exister. Les membres et les organes, la physionomie et la conformation des hommes d'une société ne peuvent lui être indifférents ; elle s'en occupe même beaucoup, mais l'apport vraiment social de ces hommes, à ses yeux, ce sont leurs idées et leurs intérêts, leurs convictions et leurs passions. Elle doit, ne serait-ce que par une nécessité d'analyse méthodique, s'attacher à cela exclusivement et faire abstraction de tout le reste. Simplifiée de la sorte, la science sociale apparaît

sous un aspect tout nouveau, non avec la pureté d'un schème abstrait, mais avec la force et la densité d'un système fort, rigoureux et bien vivant. On voit alors que cette psychologie des sociétés présente avec la psychologie des personnes les analogies les plus frappantes. C'est ce que nous allons tâcher de montrer dans ce chapitre, où nous nous occuperons spécialement des conditions de l'équilibre logique, c'est-à-dire du côté *statique* de notre sujet.

Ce que les cellules cérébrales élaborent de spirituel, chacune à part, dans leur longue phase de nutrition préliminaire, nul n'en sait rien ; la personne, objet de la psychologie, commence au moment où, après être entrées en communication et avoir traversé sans nul doute une période de lutte, de désordre, plus ou moins abrégée grâce à une tendance héréditaire et à une prédisposition organique au groupement personnel, elles manifestent ce double phénomène d'ensemble : une croyance et un désir, le tout impliqué assez communément dans une sensation. On me permettra de ne voir dans la première croyance et le premier désir conscients que la prééminence enfin reconnue, je ne dis pas d'une cellule sur toutes les autres, mais du contenu spirituel d'une cellule sur celui des autres dans lesquelles il s'est propagé, non sans des résistances probablement très fortes. La croyance et le désir en question sont donc le *reste*, probablement très faible, de *soustractions* intérieures. Mais, en vertu des mêmes causes qui l'ont fait surgir, ce reste tend à s'accroître, et j'entends par logique la voie suivant laquelle s'opère cet accroissement dont le terme idéal, souvent approché par l'adulte à son apogée, mais jamais atteint, serait l'harmonie sans nulle dissonance, l'addition sans nulle soustraction, des quantités élémentaires de nature inconnue élaborées par toutes les cellules du cerveau. Nous dirons donc que la croyance et le désir, quand ils se montrent à la conscience, sont déjà le produit d'une coordination logique des éléments sensationnels, et que celle-ci va progressant jusqu'à la formation de ces deux grandes fonctions mentales : le jugement et la volonté. Ajoutons que, si elles s'opposent souvent, la première cependant est hiérarchiquement supérieure à la seconde et tend à se la subordonner.

Tout ce qui précède s'applique au monde social. Des sauvages ou, si l'on veut, des singes anthropomorphes, ont beau être réunis sur un même territoire, s'y battre et s'y tuer, voire même s'y accoupler, il n'y a rien là de sociologique encore. Nous devons traverser d'abord bien des séries de générations muettes et sans lien, où les familles isolées ne se rencontraient que pour s'exterminer sans se comprendre, et où, dans le sein de chaque famille, encore toute bestiale, dépourvue de toute communication verbale, la crainte du plus fort était connue, mais non l'obéissance à l'ordre du père ni la foi à l'enseignement du père. Après cette phase pré-sociale, d'une durée indéterminée, il vient un âge où les sensations et les impulsions, les jugements et les volontés, qui naissaient et mouraient jusque-là isolément dans chaque cerveau individuel parviennent à se communiquer des parents aux enfants, et réciproquement, par la vertu de quelques gestes, puis de quelques signes sonores ; ces jugements et ces volontés se reconnaissent dès lors en conflit ou en accord, en conflit le plus souvent peut-être, et un travail intra-familial de lutte et de discipline, qui échappe d'ailleurs à nos investigations, aboutit à cette première coordination logique des idées et des tendances individuelles de la famille primitive : la religion et le gouvernement domestiques<sup>1</sup>. La société, seul et unique objet de la sociologie (cela est trop clair, mais ce n'est pas une

<sup>1</sup> C'est probablement une seule famille, plus avancée que les autres, qui est parvenue à fonder en elle un culte et une autorité patriarcales, et son exemple a dû être suivi. Mais il y a lieu de croire que beaucoup de familles n'ont pu le suivre, comme on voit des cerveaux mal organisés où n'éclôt qu'une personnalité confuse multiple. La sélection élimine tous ces arriérés.



raison pour l'oublier) commence alors. Combien frêle et humble devait être cette première ébauche de foi religieuse et d'organisation politique, nous pouvons aisément le supposer. Car il faudrait bien se garder d'en chercher l'image dans ce que nous savons de l'ancienne *gens* romaine, grecque ou hindoue. Les plus antiques documents ne nous laissent, en effet, entrevoir la famille antique que déjà adulte et achevée, sorte d'Église et d'État minuscule, qui a dû exiger des millions d'années pour atteindre sa perfection propre et pour se répandre comme telle sur toute la surface du globe par voie d'exemple et d'hérédité à la fois. Il est à croire qu'à ce début ultra-antique où la préhistoire même ne remonte pas, la part de leurs perceptions, de leurs hallucinations personnelles, par laquelle se confirmaient entre eux les divers membres de la famille, et la part de leurs activités par laquelle ils collaboraient, étaient fort minimes. Mais elles tendaient à grandir, par la raison même qui les avait fait naître, et ce que j'appelle logique sociale, c'est la direction des faits sociaux qui donne satisfaction à cette tendance. L'idéal poursuivi serait que l'unanimité et la collaboration des membres d'une société fussent complètes, sans nulle dissidence. Mais le progrès est déjà énorme quand, les familles s'étant élargies en tribus, puis agrégées en cités, le fétichisme et le despotisme domestiques sont devenus par degré ces deux grandes fonctions nationales : une religion et un gouvernement dignes de ce nom. Ajoutons que, si elles se combattent fréquemment, l'harmonie tend toujours à se rétablir entre elles par la prééminence reconnue de la première. L'ordre n'existe que lorsque tout pouvoir a un caractère religieux ; aussi, quand la religion vraie est devenue ce que nous appelons la science, tout pouvoir aspire à revêtir un caractère scientifique.

Or comment ces deux grandes facultés de l'âme sociale, double aspect du même moi social, se sont-elles constituées ? De la même manière que se sont formées les deux facultés correspondantes de l'âme individuelle, double aspect du moi individuel. Les faisceaux familiaux d'abord, puis nationaux, des énergies individuelles envisagées comme intellectuelles ou comme volontaires, c'est-à-dire ce faisceau de crédulités semblablement dirigées qu'on appelle une religion et ce faisceau de docilités semblablement dirigées qu'on appelle un gouvernement, supposent au moins deux points communs de visée, deux foyers produits par cette convergence de rayons, mais deux foyers accouplés, intimement unis et paraissant se rattacher ensemble à un même Être, faute de quoi l'unité sociale se romprait. Cet Être imaginaire soit, mais nécessaire, source supposée de tous les enseignements admis et de tous les ordres reçus, incarnation même du vrai et du bien, cet objet créé et inévitablement affirmé par la pensée et la volonté collectives, c'est le dieu particulier de la famille, de la tribu ou de la cité, dont on sait l'importance capitale dans le haut passé de tous les peuples. Fractionné ou multiplié par l'adjonction de dieux étrangers, il peut donner naissance à un polythéisme tumultueux et transitoire, mais non sans une tendance évidente et prédominante enfin au rétablissement du monothéisme primitif. - Or l'idée de Dieu, si je ne me trompe, joue précisément dans la formation première d'une société le rôle joué dans la formation première du moi par l'idée de la matière. Cet objet, dont l'affirmation est impliquée dans toutes les sensations du moi, cette Réalité extérieure jugée à la fois substance et force, corps et âme, par l'invincible et naïf réalisme de tous les hommes, à l'exception de quelques philosophes tout au plus, n'est certainement pourtant que l'effet du travail d'objectivation dont il paraît être la cause, et qui consiste dans la collaboration des énergies cellulaires du cerveau, envisagées sous leur double aspect, moniteur ou impulsif.

Mais, pour que la convergence judiciaire ou volontaire des sensations et des impulsions dans l'esprit, pour que la convergence religieuse ou gouvernementale des jugements et des volontés dans la nation, parviennent à s'opérer, la première condition



est que les sensations et ces impulsions, ces idées et ces volontés soient mises en communication, s'échangent entre elles, et, par conséquent, possèdent et reconnaissent une commune mesure de leur valeur. Ce moyen d'échange est fourni, en psychologie individuelle, par ces deux entités singulières : l'espace et le temps, que j'aimerais mieux désigner en un seul mot, l'Espace-temps, tellement leur lien est intime, et en psychologie sociale, par cette autre entité non moins étrange, non moins féconde en idolâtries ou en illusions réalistes : la langue, qui, comme nous le verrons, a deux faces bien distinctes. Il y a d'ailleurs à remarquer, disons-le tout de suite, que ces entités, l'Espace-temps et la langue, quoique étant la condition du développement de ces réalités : le Monde et Dieu, ont dû se développer parallèlement à celles-ci et se sont formées peut-être de leurs débris lentement accumulés ; car toute notion a commencé par être un jugement, et tout moyen par être un but.

Ainsi, soit pour la personne, soit pour la société, nous distinguons avec soin entre les fonctions et leurs objets, entre les rayons convergents et leurs foyers, entre les opérations et les œuvres, c'est-à-dire entre l'intelligence ou la volonté, la vie religieuse ou la vie politique d'une part, et, d'autre part, l'Espace-temps, la Matière-Force, la Langue, le Dieu. Ces objets, ces foyers, quand il s'agit de la personne, on les appelle catégories : c'est le nom qu'on donne, dans la terminologie de Kant et de son école, dont je ne partage pas d'ailleurs l'esprit, à l'Espace et au Temps, à la Matière et à la Force (ou à la substance et à la cause). Si on leur conserve cette appellation, il y a tout autant de raisons de considérer la Langue et la Divinité comme les catégories de la logique sociale. Mais on comprend qu'un si bref énoncé de thèses, en apparence si paradoxales ou si arbitraires, ne puisse suffire, et qu'elles exigent des explications.

## II

### Les catégories de la logique sociale

[Retour à la table des matières](#)

Je n'entends point par catégories des moules rigides et co-éternels dont la pensée en fusion serait forcée de subir la forme inflexible et innée, sortes de types spécifiques à l'usage des logiciens, et soi-disant créés à part, sans transition concevable de l'un à l'autre, tels que les types spécifiques à l'usage des naturalistes d'avant Darwin. Non, les catégories que je reconnais sont purement et simplement des conditions permanentes, nécessaires, de l'équilibre plus ou moins stable, d'où s'écartent souvent, mais où aspirent et reviennent toujours les éléments tumultueux de la vie mentale et aussi bien de la vie sociale. Et ces conditions sont des foyers plus ou moins nets, virtuels ou réels, peu importe, où doivent converger ces éléments pour s'accorder ; en d'autres termes, des objets conçus avec une précision inégale, mais des objets généraux, susceptibles de se ramifier en variations d'une fécondité exubérante. - Ainsi, je me garde de confondre les fonctions et les catégories. Le jugement et la volonté, la religion et la politique, sont des fonctions ; mais la Matière-Force ainsi que l'Espace-temps, la Divinité ainsi que la Langue sont des catégories. Ce sont là des catégories

*logiques*, c'est-à-dire n'ayant trait qu'aux fonctions intellectuelles du Jugement et de la Religion. Mais il y a aussi des catégories ou demi-catégories *téléologiques*, qui répondent aux fonctions pratiques de la volonté et du gouvernement. *L'agréable* et le *douloureux* sont l'un poursuivi, l'autre évité par le vouloir de l'individu primitif comme des choses qui existent en dehors de lui, et qu'il incarne dans les objets matériels de ses perceptions : de même, le *bien* et le *mal* sont poursuivis ou évités par le devoir de l'homme social, comme des réalités idéales ou des idéalités réelles qu'il cherche à fixer et qu'il fixe en effet en les incorporant dans les objets divins de son adoration. Il y a donc, en tout, pour l'esprit individuel, les catégories suivantes, logiques ou téléologiques : la Matière-Force, l'Espace-temps, le Plaisir et la Douleur ; et pour l'esprit social : la Divinité, la Langue, le Bien et le Mal. Essayons de montrer leur mode de formation, leurs analogies et leur rôle <sup>1</sup>.

Supposez que l'idée de matière manque au cerveau de l'enfant et imaginez le trouble inapaisable de son esprit dans ce chaos de sensations visuelles, tactiles, sonores, olfactives, qui l'assailliraient en même temps. Forcé de se les attribuer à lui-même et à lui seul, du moins après que le sentiment net ou confus du *moi* a pris naissance par une première convergence centrale de ses énergies, il se trouverait formuler à la fois dans ses perceptions les propositions les plus contradictoires : « Je suis ce rouge et je suis ce bleu, je suis ce bruit et je suis ce son, je suis ce froid et je suis ce chaud, etc. » On dira peut-être qu'il lui serait loisible de rattacher ses sensations, non à lui-même, mais les unes aux autres, de dire par exemple : « Ce cri a cette couleur (ou est cette couleur) ; cette odeur *est* ou *a* cette température, etc. » Mais dans ces jugements, le choix du sujet serait arbitraire ; et, en outre, tant que leurs termes, les sensations différentes, ne seraient pas jugés autres que lui-même, ces nouveaux jugements impliqueraient au fond la même contradiction que les précédents. Le besoin de ne pas se contredire, et, autant que possible, de se confirmer, oblige donc le cerveau naissant à imaginer *l'autre que soi*, à affirmer cet inconnu et cet inconnaissable pour mettre fin à ses difficultés intérieures. Ce *non-soi*, produit d'une négation hardie et féconde, d'une projection spontanée du moi qui se multiplie hors de lui-même, devient à chaque instant le sujet des jugements internes qui ont des sensations pour prédicat. À chaque instant, l'esprit imagine un corps auquel il attribue, non pas diverses sensations d'un même sens (blanc et noir, chaud et froid, son grave et son aigu, rudesse et poli, etc.), mais une sensation de chaque sens (blanc, chaud, son grave, rudesse, etc.). Car les diverses sensations d'un même sens s'excluent et se contredisent, tandis que des sensations appartenant isolément à divers sens ne se contredisent point, et même ont l'air de s'appuyer et de se confirmer en se rencontrant sur le même corps ou corpuscule. Il est clair que la logique oblige l'esprit à concevoir un nombre indéfini de corps ou de corpuscules de ce genre, c'est-à-dire autant qu'il discerne de sensations différentes de même nature. La multiplicité et la discontinuité des atomes, et l'impossibilité d'écarter cette hypothèse aussi nécessaire que décevante peut-être, se trouvent expliquées ainsi.

Mais, si le concept de la *matière* doit se développer de la sorte en un nombre indéfini de *matières*, il reste à coordonner celles-ci de telle sorte que leur juxtaposi-

<sup>1</sup> Les considérations, les analogies qui vont suivre, ont un caractère aventureux qui pourra effaroucher nombre de lecteurs. Mais, bien qu'elles rentrent assez naturellement dans le plan de ce livre, elles pourraient en être retranchées sans que leur condamnation entraînât celle du reste. Je tiens prudemment à noter ici ce défaut de solidarité entre ce qu'il y a de conjectural et ce qu'il y a de démontré ou de plausible dans nos idées.

tion confuse dans la même pensée n'y donne pas lieu à des contradictions aussi choquantes que les absurdités évitées par cette notion. Le cerveau obtient ce résultat par un classement que lui procure l'idée de l'Espace. De même qu'il a attribué ses impressions à des corps, il attribue maintenant les corps à des lieux, bien qu'à vrai dire les lieux ne soient que le souvenir de corps absents, le fantôme incorporel des corps, pour ainsi dire, provoquant la prévision des corps futurs ou possibles. La notion de l'Espace se forme en effet par une suite d'expériences tactiles, puis visuelles, c'est-à-dire de jugements portés sur des objets matériels qu'on affirme après les avoir désirés. Du chaos de ces objets accumulés par ces tâtonnements naît tout l'ordre géométrique. Ces lieux, qu'il juge homogènes, quoique distincts, l'esprit n'a pas de peine à les supposer liés ensemble et à en former un système merveilleux de propositions impliquées les unes dans les autres, ne se contredisant jamais et se confirmant toujours.

Simultanément, d'autres contradictions à éluder contraignent l'esprit à compléter le concept de Matière par celui de Force, et le concept d'Espace par celui de Temps. Un état d'esprit se compose non seulement de sensations, mais de sensations et de souvenirs, et certaines sensations se trouveraient en conflit sans issue avec les images d'autres sensations si l'idée de Force n'intervenait. Je juge ce fruit doré, mais je me souviens de l'avoir jugé vert ; ce fleuve est rouge et grondant, mais je me souviens qu'il était bleu et murmurant. Est-ce donc le même fruit ? Est-ce le même fleuve ? La perception du mouvement donne lieu à des problèmes presque pareils. On attribue tel corps à *ce* lieu, mais on se souvient de l'avoir attribué à *d'autres* lieux. Comment un même corps peut-il occuper divers lieux ? On lève la contradiction en affirmant qu'il ne les occupe pas dans le même instant. Mais qu'est-ce que l'instant ? On crée les corps à l'image intime de soi-même. On les *anime*, on leur prête une âme, un *désir* d'action et de changement, une force. On embrasse dans le même état d'esprit divers corps indépendants, animés séparément de forces autonomes grâce auxquelles diverses sensations appartenant même à un seul sens peuvent être attribuées à chacun d'eux. Or la *simultanéité* n'est pas autre chose que *l'identité* d'un état d'esprit où sont perçus des changements indépendants. Mais la simultanéité, c'est ce qu'il y a d'essentiel et de caractéristique dans l'idée de l'instant, élément du temps. Car la simultanéité de choses séparément changeantes implique en elles quelque chose de commun, la durée. La durée est le souvenir des actions disparues, le fantôme inanimé des forces passées, provoquant l'hypothèse des forces, des actions qui auraient pu être aussi et faire partie du même état d'esprit.

En somme, c'est pour prévenir ou apaiser son anarchie intérieure que le moi doit faire appel aux puissances du dehors ; c'est pour établir l'ordre en soi qu'il se projette nécessairement hors de soi, non sans se refléter dans son objet ; et sa foi dans la Réalité extérieure, dans la Matière et la Force, dans l'Espace et le Temps, couple de dualités si visiblement suggérées par la sienne, par celle de la croyance et du désir, n'est si tenace et inébranlable que parce qu'elle est pour lui la première condition de vie mentale. – Ajoutons que, pour compléter les catégories dont il vient d'être parlé, la volonté se crée de la même manière la catégorie téléologique du Plaisir et de la Douleur, - dualité correspondante, celle-ci, aux deux pôles, positif et négatif, du désir ; car le désir a deux pôles comme la croyance, qui est affirmation et négation. L'agitation produite par les impulsions divergentes des divers organes serait sans terme, si, après quelques expériences agréables ou pénibles du goût, du toucher, et des autres sens, le plaisir et la douleur n'apparaissaient comme des réalités extérieures, incarnées d'ailleurs dans les objets précédents, et créés tout exprès pour servir d'écoulement à l'activité.

En vertu de nécessités toutes pareilles, le groupe social, quand il cherche à se former, est obligé de se créer des objets nouveaux pour orienter vers eux, non plus les sensations et les appétits seulement d'un même individu, mais les pensées et les desseins d'individus différents qui, chacun à part, se sont accordés avec eux-mêmes comme il vient d'être dit, mais qui se heurtent maintenant et se contredisent entre eux. Un chaos de sensations et d'impulsions hétérogènes qui se pressent et se heurtent : voilà le cerveau du nouveau-né ; et, par une sorte de polarisation systématique, l'attraction des grands objets ci-dessus nommés a organisé ce fouillis en faisceaux. Cela fait, un autre problème se pose. Un chaos d'idées et d'intérêts en lutte entre individus distincts et rapprochés : voilà le premier groupe social ; et il s'agit avec cela de former le faisceau le plus fort et le plus volumineux de croyances qui se confirment ou ne se contredisent pas, de désirs qui s'entraident ou ne se contrarient pas.

Certainement, dans une mesure limitée, les catégories qui ont opéré l'accord interne de l'individu peuvent servir à préparer ce nouveau genre d'accord. S'il n'y avait à accorder en société que des perceptions, il n'y aurait nul besoin d'imaginer de nouvelles catégories ; les précédentes suffiraient. En effet, les jugements portés par les différents hommes sur le nombre, le poids, la résistance, la couleur, la distance, le volume, la vitesse des objets, s'harmonisent d'ordinaire et se concilient merveilleusement<sup>1</sup>. Les perceptions ne sont donc pas ce qu'il y a de difficile à concilier dans une nation. Elles naissent d'accord, grâce surtout aux jugements géométriques et chronologiques qu'elles impliquent ; et, quand elles se rencontrent socialement, mises en présence par le langage (sans lequel, il est vrai, remarquons-le, elles n'auraient nulle conscience de leur similitude d'homme à homme, c'est-à-dire de leur vérité dans le seul sens que nous puissions donner à ce mot), elles n'ont qu'à se dévisager pour se reconnaître sœurs. Encore faut-il observer que le langage, en leur donnant le sentiment de leur identité, précise et déploie chacune d'elles par l'effet de leur mutuel reflet et redouble la foi avec laquelle chacune d'elle est saisie. L'Espace et le Temps, tels que nous les concevons, tels que la science les analyse, les ouvre et les fouille, en vue d'y trouver une explication toute mécaniste de l'univers, sont, autant que la Matière et la Force, le fruit d'une longue élaboration sociale et non pas seulement psychologique. Il fallait donc, pour développer les catégories en question et les rendre propres à un emploi social, que le langage fût d'abord conçu et formé.

Mais, avant tout, il fallait que la divinité apparût. Voici pourquoi : outre des perceptions, il y a à accorder, en société, des pensées et des volontés. Or, c'est précisément parce que les divers individus perçoivent semblablement les mêmes objets matériels, que leurs pensées se combattent, ces objets éveillant en eux les associations d'images les plus variées, et, primitivement, les hallucinations les plus originales. Et c'est précisément parce que, dans bien des cas, ils incarnent dans les mêmes objets physiques le plaisir, que leurs volontés se combattent, chacun d'eux voulant posséder seul ces choses en trop petit nombre pour tous. L'accord individuel ici produit donc le désaccord social. Pour remédier à ce désordre, un seul moyen s'offrait. Parmi les hallucinations contradictoires que la vue de la nature suscitait en foule chez les

<sup>1</sup> Admirens effectivement le merveilleux pouvoir conciliateur de l'Espace et du Temps, Non seulement, en se localisant de ces deux manières, les sensations hétérogènes de chaque état d'esprit individuel parviennent à s'accorder, soit qu'elles cessent d'impliquer contradictions (impressions différentes attribuées à des points différents), soit qu'elles se confirment (impressions de divers sens relatives à un même point) ; mais encore les états d'esprit produits de la sorte chez des individus distincts concordent toujours, sauf des anomalies morbides, soit qu'ils ne se contredisent pas (états intérieurs d'hommes regardant des paysages différents), soit qu'ils se confirment (états intérieurs d'hommes regardant de différents points de vue le même paysage).

premiers hommes, il fallait qu'une seule ou quelques-unes propres à un homme marquant, finissent par s'imposer aux autres. Il en a été ainsi par le prestige personnel de cet homme et la crédulité imitative de ses semblables. L'objet auquel la vision de cet homme a prêté une *âme* d'un certain genre cesse d'être un objet comme un autre<sup>1</sup> ; il devient un fétiche, une espèce de dieu, où il est aisé de reconnaître dès l'origine deux aspects : une *personne* et une *puissance* surnaturelles. De l'unanimité ainsi produite jaillit, pour la première fois, l'idée de vérité. La pensée individuelle s'était arrêtée à l'animisme qui lui avait fourni l'idée de force ; la pensée sociale commence par l'animisme, qu'elle transfigure et qui lui fournit l'idée du divin. En même temps, parmi les volontés capricieuses et contraires des premiers hommes, une volonté plus forte ou plus despotique s'est imposée, celle d'un homme prestigieux qui est parvenu à se faire obéir volontiers, même par ceux qui trouvaient l'obéissance douloureuse. Cette communion des activités, pour la première fois a donné l'idée du Bien et du Mal. Ces objets de la volonté collective, fort distincts du plaisir et de la douleur, ont été situés en dehors de la société, comme le plaisir et la douleur, en dehors du moi. Ils ont été situés dans la vie posthume et incarnés dans les dieux mêmes qu'il s'agit d'aller trouver ou de fuir dans des régions extra-terrestres où l'on tend de plus en plus à les localiser, et qui se divisent en deux grandes classes : les dieux *bons* et les dieux *mauvais*.

Soyons plus explicite. De même que le premier germe de l'ordre mental a été fourni au cerveau naissant par l'apparition du moi, le premier germe de l'ordre social a été donné à la société primitive par l'apparition du chef. Le chef est le moi social, destiné à des développements et à des transformations sans fin. Mais le jugement de *subjectivation*, origine de l'esprit, a dû inévitablement conduire aux jugements d'*objectivation*, les objets n'étant que la multiplication hypothétique du sujet, et le sujet n'étant que l'objet primitif et fondamental ; et pareillement l'intronisation d'un homme, la prostration et l'asservissement d'une foule à ses pieds, ont fatalement amené des apothéoses, les dieux n'étant que la multiplication imaginaire du maître, et le maître n'étant que le premier des dieux. On objective par la même raison qu'on a d'abord subjectivé ; on fait des dieux aussi nécessairement qu'on fait des rois. - D'ailleurs, à y regarder de plus près, l'idée des dieux est déjà impliquée dans celle du maître, comme l'idée des objets dans celle du moi. Le roi apparaît parce que le seul moyen d'accorder un groupe de personnes auparavant sans lien est que la personnalité de l'une d'elles s'étende à toutes les autres par l'effet de la *suggestion prestigieuse*. Ce que le chef croit est cru par tous. Mais ce chef, que peut-il croire, si ce n'est ses propres visions qui lui montrent la réalité pleine d'âmes déjà divines ? Et que peut-il vouloir, si ce n'est la satisfaction de caprices bizarres provoqués par ses visions ? Ainsi l'essence même du roi est de désigner le dieu. Mais le roi meurt, et son dieu lui survit, car il n'y a pas de raison pour que son dieu soit mortel lui-même. D'ailleurs, après sa mort, il y aurait danger de dissolution sociale si ce moi fascinateur qui a animé jusque-là ce groupe humain paraissait détruit. Il est donc jugé persistant, immortel, et ses pensées comme ses volontés passées revêtent un caractère immuable et sacré qui double leur force impérieuse. Par une suite d'apothéoses pareilles, aussi bien que par une suite d'hallucinations magistrales, le ciel mythologique s'accroît jusqu'à ce que de cette multiplicité de dieux nés pour établir l'ordre naisse un nouveau chaos, un fouillis de contradictions, d'où l'on sort lentement par un effort de concentration monothéiste. - N'est-ce pas ainsi que le moi changeant et passager crée hors de lui des atomes jugés immuables et immortels ? L'objectivation n'est-elle pas l'apothéose du moi passé et

<sup>1</sup> Quel qu'il soit d'ailleurs. Car, ce qui importe, ce n'est pas la nature de la vision, mais sa propagation ; c'est une foi commune qui est exigée, non une foi vraie.

remémoré, du moi immortalisé qui se multiplie confusément au dehors jusqu'à ce que la raison, sorte de monothéisme, se débrouille dans ce désordre où elle introduit l'unité ? Et, du reste, cette idée ou cette sensation élémentaire qui, ai-je dit, en se propageant dans tout le cerveau, est devenu le moi, en quoi a-t-elle pu consister, si ce n'est en une objectivation quelconque ? Le moi et le non-moi, le roi et le dieu sont donc donnés en même temps, quoique l'un soit le reflet de l'autre ; et ils se développent parallèlement.

L'idée divine a lui. Dès lors, mais à cette condition seulement, sous l'empire d'une suggestion commune qui se perpétue et se complique au cours des âges, les pensées et les volontés disciplinées sortent de l'anarchie, entrent dans l'ordre, marchent d'un pas lent, mais en masse, dans la voie des progrès futurs. Il est inévitable, au début des sociétés, que l'ensemble des idées vraies, des propositions investies du privilège de la foi unanime, se présente comme un legs des aïeux transmis verbalement de génération en génération à partir de quelques *révélateurs* inspirés par les dieux. La Révélation, qu'il s'agisse d'oracles et de songes prédisant l'avenir ou de livres sacrés racontant le passé et la formation de l'univers, est et doit être jugée alors la source de toute vérité, en sorte que, le trésor des dogmes *révélés*, des prédictions et des enseignements soi-disant divins, étant donné, la question de savoir si une proposition est vraie revient à se demander si elle est d'accord avec ces prophéties ou ces dogmes. Pour les Grecs, après chaque réponse de la Pythie, la grande affaire était de la bien interpréter. Non seulement *omnis potestas*, mais *omnis veritas* est censée découler *a Deo*. Par la même raison, la source de toute autorité doit être cherchée primitivement non dans l'utilité générale, si difficile à préciser et si discutable, non dans la volonté générale, si aveugle, mais dans l'Ordre ou la Défense d'un Dieu, dont un homme se fait l'interprète, par délégation supposée du Pouvoir divin. Ces délégués des dieux le sont, soit en vertu du sang divin qui coule dans leurs veines, soit, plus tard, en vertu d'une consécration électorale qui s'est transmise fidèlement à partir d'un Dieu bon. La vérité et l'autorité sont conçues d'abord comme des choses qui se transmettent et se conservent en se transformant, mais qui ne s'engendrent pas spontanément. Pour l'homme du Moyen Âge encore, il y a une certaine somme non seulement de vérité, mais d'autorité qui passe, toujours canalisée et close, de main en main, sans jamais s'accroître, suivant des modes de transmission traditionnels et seuls légitimes, et dont la source est Dieu, l'ennemi du Diable, le Bien, ennemi du Mal.

Observons que de la conception du vrai comme chose révélée découle la nécessité, à la longue, d'un clergé, c'est-à-dire d'une corporation essentiellement enseignante, réputée infaillible soit dans la personne de son chef, soit dans sa collectivité ; et que de la conception du Bon comme chose voulue par un Dieu, découle la nécessité d'une dynastie ou d'une noblesse, d'un corps essentiellement souverain qui est réputé l'exécuteur autorisé des commandements divins.

Des Dieux donc tout procède, aux Dieux tout revient ; ils sont la réponse obligée et facile à tous les problèmes de physique et de cosmogonie, à tous les embarras de la conscience. C'est eux qui soutiennent le monde et le dirigent ; aussi sont-ils le sujet de tous les jugements d'un ordre un peu élevé pendant que les corps matériels continuent à être le sujet des jugements inférieurs. Effectivement, la notion de divinité joue le même rôle dans l'intelligence sociale que la notion de matière et de force dans l'intelligence individuelle, et le *déisme* est aussi essentiel à la première que le *réalisme* à la seconde. À la foi absolue et naïve qu'inspirent les mythes religieux des âges reculés rien ne se peut mieux comparer que la foi profonde de la pensée naissante en la réalité du monde extérieur. Douter des dieux au temps d'Homère même, c'eût été comme si



l'un de nos enfants de dix ans s'avisait de révoquer en doute l'existence des corps, sorte de scepticisme fort lent à venir d'ailleurs, fort rare et très peu contagieux. Si l'irréligion et l'athéisme paraissent faire plus de progrès au cours de la civilisation que l'idéalisme subjectif au cours de la pensée individuelle, la différence n'est qu'apparente ; les athées sont rares et sont toujours les gens les plus portés aux apothéoses ; ils divinisent ce qu'ils appellent la Matière et qui est devenu l'Olympe de toutes les puissances universelles, ils divinisent parfois le génie humain sous ses formes les plus éclatantes. C'est seulement en entrant dans le dogmatisme scientifique qu'on sort pour de bon du dogmatisme religieux, non sans en retenir un cachet ineffaçable, indispensable <sup>1</sup>. Dogmatiser est toujours le besoin le plus irrésistible des esprits groupés en face les uns des autres, comme objectiver est celui de l'esprit isolé en face de la nature, je veux dire en face de son propre fouillis d'impressions confuses. Il importe de reconnaître à la religion le mérite d'être ou d'avoir été socialement une condition d'accord logique, aussi fondamentale que l'objectivation l'est individuellement. C'est ainsi seulement qu'on peut s'expliquer l'universalité, aujourd'hui reconnue par les mythologues les plus éminents <sup>2</sup> d'une foi religieuse chez tous les peuples. Si la religion était fille de la peur, sa présence dans les tribus et les cités les plus braves serait une énigme ; si elle était née de l'imposture, il faudrait nier qu'il y eût ça et là des peuples clairvoyants. Si elle était le fruit du despotisme, la verrait-on fleurir parmi les nations ou les peuplades les plus libres ? Mais toute difficulté s'évanouit si elle est fille de la raison, de la faculté qui coordonne et systématise, et l'un de ses premiers-nés, au même titre que l'idée de substance et de cause.

Tout nous porte à croire qu'il y a eu dans les sociétés primitives une véritable débauche de création mythologique, une exubérance de divinités qui, séparément, contribuaient à l'accord social, mais, par leur nombre excessif, par leurs batailles incessantes, tendaient à ramener l'anarchie. Il fallait percer d'avenues cette forêt, débrouiller cette broussaille. Par bonheur, les langues naissaient en même temps que les religions, et, je crois, naissaient d'elles quoiqu'elles aient beaucoup aidé ensuite au développement de celles-ci. Renversant la thèse, démodée, du reste, de Max Müller sur les mythologies considérées comme des maladies de croissance du langage, je penserais volontiers que la parole est une conséquence de la floraison et de la succession des mythes. Parler, en effet, c'est essentiellement *personnifier*, animer divinement toute chose, qualité ou action, qui devient un être existant par soi et doué d'une puissance prestigieuse ; et il me semble que, dans les idiomes naissants surtout, cet animisme linguistique reflète étrangement, au lieu de lui servir de modèle, l'animisme mythologique d'où les cultes les plus nobles sont issus. Je ne puis comprendre les mots primitifs que comme des espèces de fétiches sonores, produits spontanés de l'adoration des objets naturels ou des actes humains les plus frappants,

<sup>1</sup> Au surplus, ce réalisme supérieur, le déisme, n'est jamais ébranlé, on le sait, sans danger pour l'ordre social. Si l'hypothèse divine est écartée, il n'y a plus rien qui paraisse, je ne dis pas certain, mais *obligatoirement croyable*, je ne dis pas bon, mais *obligatoirement désirable*. Or, c'est là l'essentiel au point de vue de la société. L'idée de matière est à la fois embarrassante et indispensable en logique individuelle, au même titre que l'idée de divinité en logique sociale, c'est-à-dire en politique. Voilà pourquoi les sciences, qui sont le développement de la logique individuelle *par la société*, mais nullement de la logique sociale, travaillent souvent à se passer de la notion d'atome, sans jamais pouvoir s'en défaire ; à peu près comme la civilisation, développement de la logique sociale, s'efforce fréquemment d'expulser l'idée de Dieu, sans jamais y parvenir. Mais nous avons dit plus haut que la logique sociale, chez les Européens, cherche à résoudre sa contradiction avec la logique individuelle en se subordonnant à celle-ci, - d'où, à la longue, peut-être, l'athéisme relatif des civilisations futures.

<sup>2</sup> Notamment par MM. Albert Réville et Tylor.

dont le nombre a grossi à mesure que cet émerveillement ou cet effarement religieux saisissait de nouveaux objets et de nouveaux actes, cessant de s'attacher aux anciens. Une racine verbale ne serait donc qu'une idole usée et conservée pourtant <sup>1</sup> et une langue ne serait que le détrit usé de fétichismes préhistoriques, de religions naïves successivement éteintes, la cendre en quelque sorte des antiques feux sacrés. La langue des premiers temps a dû être le résidu des mythologies par la même raison qu'aux temps postérieurs elle a été, nous le savons, le résidu des mœurs, des lois, des connaissances, des événements historiques. À coup sûr, le privilège, fort rare aux temps primitifs, d'être dénommé, n'a pu appartenir qu'à des phénomènes jugés merveilleux par tous les membres de la tribu, et jugés tels parce que l'attention de tous a été dirigée sur ces faits par quelqu'un <sup>2</sup>.

De là une série d'apothéoses philologiques qui expliquent la forme essentiellement personnifiante de la phrase en tout idiome <sup>3</sup>.

Or, grâce à la langue, et quelle que soit d'ailleurs son origine, l'ordre s'établit, un ordre relativement admirable, dans le fouillis des visions et des hallucinations contradictoires qui troublent le cerveau des premiers âges. Quand chacune de ces *apparitions (phénomènes)* a un mot qui lui correspond, elles se trouvent toutes *localisées* pour ainsi dire, mises à une place distincte dans les grands compartiments du dictionnaire et de la grammaire ; et, si elles se contredisent encore, au moins ne se confondent-elles pas, ce qui permet à leur contradiction *d'apparaître* à son tour et de donner lieu à l'élimination d'une partie d'entre elles. En outre, les jugements de nomination qu'implique l'expression d'idées quelconques ne se contredisent jamais dans un même idiome, du moins quand on le parle correctement ; et souvent ils se confirment, de même que les jugements de localisation géométrique ou chronologique portés sur des sensations quelconques. La langue est un arrangement logique préexistant qui est donné à l'homme social, comme l'espace et le temps sont donnés à l'homme individuel. Et, si c'est du jour où le moule de l'idée d'espace et de temps s'impose à ses sensations que le nouveau-né entre vraiment dans la vie psychologique, c'est du jour où l'enfant commence à parler qu'il entre dans la vie sociale. Enfin, à force de parler de même, les hommes finissent par penser à peu près de même. Chaque mot exprime une notion, une découpe arbitraire du réel, imposée par la société, et qui d'elle-même ne se serait pas produite dans l'esprit de l'enfant, lequel, en revanche, livré à lui-même, eût conçu bien des notions que l'envahissement des idées sociales virtuelles, je veux dire des mots, empêche de naître. On voit bien chez les jeunes enfants <sup>4</sup>

<sup>1</sup> De même qu'un *lieu* n'est que le souvenir d'un *corps* disparu, et de même qu'un *moment* n'est que le souvenir d'un ancien phénomène évanoui.

<sup>2</sup> Ou bien parce que des caractères exceptionnels ont signalé ces objets, par exemple le soleil, la lune, les étoiles.

<sup>3</sup> M'objectera-t-on que nous voyons force tribus sauvages de nos jours réduites à une pénurie presque complète d'idées religieuses, malgré la richesse et la perfection de leur idiome ? Mais, s'il est vrai que la langue soit une alluvion antique de la religion, le fait ne doit pas surprendre. Il est en Asie Mineure, par exemple, bien des cours d'eau très maigres, presque toujours taris, qui traversent de larges et fertiles plaines ; et l'on ne dirait jamais, si l'on n'en avait la preuve irrécusable, que ces plaines sont simplement le limon accumulé de ces rivières. Du reste, le lien intime, profond, qui rattache les unes aux autres les origines mythologiques et philologiques est senti par tous les philologues et par tous les mythologues. Ceci est hors de doute. Mais les philologues ont été plus loin, et ont prétendu parfois voir dans les mythes une maladie de croissance de langage. Ici l'insuffisance de leur point de vue saute aux yeux. Si cette insuffisance est reconnue, il ne reste plus, forcément, qu'à faire naître les mots des mythes, et non les mythes des mots.

<sup>4</sup> Je renvoie sur ce point aux analyses bien connues de Taine, dans son livre magistral sur l'intelligence.



cette tendance de l'esprit à former des idées générales auxquelles ne correspond aucun mot de la langue. Ainsi, la forme déteint sur le fond ; l'unité de la langue grecque, et l'ignorance méprisante où étaient les Hellènes des idiomes étrangers, n'est pas pour rien dans l'harmonie de la pensée grecque. A coup sûr, comme on en a fait la remarque bien souvent, la métaphysique des philosophes grecs leur a été suggérée irrésistiblement par le prestige souverain de leur langue, beaucoup plus que par l'observation de la nature.

La langue est donc, pour ainsi dire, *l'espace social* des idées. La comparaison paraîtrait plus juste ou plus frappante si l'évolution sociale qui a conduit à la formation des langues avait déjà eu le temps d'aboutir à son terme, comme l'évolution spirituelle qui a produit l'idée de l'espace atteint le sien. Cette remarque s'applique aussi bien aux autres catégories comparées. Les catégories sociales sont toujours moins nettes, moins arrêtées, moins absolues, que les catégories spirituelles, individuelles, correspondantes, par la raison bien simple que la société est toute jeune et que l'individu spirituel est très antique. Le terme de la transformation linguistique, quel sera-t-il ? Assurément, dans quelques siècles, une langue unique et universelle, qui se distinguera par son caractère éminemment rationnel. Eh bien, l'espace, tel que l'esprit humain le conçoit, l'espace catégorique intellectuel, supérieur aux sensations qu'il coordonne, ne s'est lui-même sans doute formé qu'à la longue ; il a été précédé dans le crépuscule mental des animaux inférieurs, par des espaces sensationnels, multiples, par un espace tactile, un espace visuel, un espace sonore, juxtaposés et non encore fondus. L'espace pur et simple, géométrique, est la langue universelle et rationnelle, comme nous jugerions parfaitement logique tout ce qui serait grammatical s'il n'y avait qu'une seule langue connue. Il n'en est pas moins vrai que la notion de l'espace renferme des étrangetés inexplicables, par exemple ses *trois* dimensions, où son origine sensationnelle apparaît.

Cela dit, continuons notre analogie en observant le caractère illimité des combinaisons auxquelles la langue se prête. Comme l'espace est inépuisable en formes toujours nouvelles, c'est-à-dire en jugements de localisation indéfiniment variés et accumulables, une langue ne tarit pas de phrases et de discours, c'est-à-dire de jugements de nomination différemment combinés. Mais de là aussi la vertu illusoire qui semble inhérente à la langue comme à l'espace, et qui a porté si longtemps les plus grands hommes, qui porte encore tant d'hommes de talent à se persuader que l'essence et la quintessence de toutes choses sont d'être formulables en mots ou d'être décomposables en formes et en mouvements : double illusion qui rabaisse à la *grammaire* et à la *géométrie* chez les Anciens, pour ne pas dire chez les modernes, l'honneur d'être à elles deux la science tout entière, hors de laquelle rien ne paraissait mériter le nom de vérité, si ce n'était la physique et la théologie. C'était dire, implicitement, que, après les divinités et les corps, mais bien plus lumineusement, la langue et l'espace étaient les réalités par excellence. On peut voir cette antique superstition *se survivre* dans l'aphorisme de Condillac, suivant lequel en plein XVIII<sup>e</sup> siècle « une science n'est qu'une langue bien faite ». Aujourd'hui, nous sommes un peu revenus, en ce qui concerne la langue, de notre naïveté première, mais pas autant que nous le pensons. Et, quant à l'espace, malgré les spéculations récentes sur l'espace courbe, notre ingénuité primitive paraît incurable <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> On peut appliquer à toute langue, au degré près la remarque profonde de Cournot relative à la langue de l'algèbre : « Il n'en est pas, dit-il, de l'algèbre comme des notations chimiques qui ne rendent que ce qu'on y a mis avec préméditation. Tout au contraire, il n'y a rien de plus épineux pour l'algébriste que d'accepter, puis de comprendre, puis d'expliquer aux autres les conséquences

Mais ce n'est pas seulement à l'espace, c'est au temps, que j'ai comparé la langue. Effectivement, il y a en tout idiome une dualité fondamentale, celle des signes qui expriment des substances ou des qualités, et des signes qui expriment des actions. La combinaison de ces deux aspects, - distincts mais inséparables, - est nécessaire pour la formation de la phrase, comme la combinaison de l'espace et du temps, également distincts mais inséparables, est nécessaire pour la formation du mouvement, d'où dérive toute forme. On peut se demander, en psychologie, si c'est l'idée de l'espace qui a précédé et provoqué l'idée de temps, ou *vice versa* ; et une question analogue est agitée par les linguistes quand ils se demandent si les racines d'où ils font dériver toute la végétation des langues d'une même famille sont des *noms* ou des *verbes*. Dans la famille indo-européenne, elles sont des verbes, et, par ce caractère elles attestent, d'après Sayce <sup>1</sup> la supériorité des races aryennes, leur esprit « actif, conscient, cherchant à dominer la nature extérieure » et, par suite, puisant dans la conscience de sa propre activité, déployée dans le temps, l'explication des choses du dehors. Mais c'est une erreur de croire, d'après cet éminent philologue, qu'il en soit ainsi dans toutes les langues. Les idiomes de la Polynésie, nous dit-il, et les langues sémitiques « nous ramènent à des racines *nominales* aussi nettement que les langues aryennes nous reportent à des racines *verbales*. Le verbe sémitique présuppose un nom aussi bien que le nom aryen présuppose un verbe. Là donc, c'est le concept de l'objet qui fait le fond du langage ; c'est une intuition où le sujet s'ignore, ou plutôt s'absorbe dans l'objet ; on perd de vue l'action du sujet et le développement de la volonté. » Les linguistes qui se sont bornés à l'étude des langues indo-européennes sont donc portés à tort à croire que toutes les racines sont verbales, par la même raison peut-être que les psychologues, confinés dans l'étude de la psychologie humaine et ne pouvant descendre, au moins par *introspection* et intimement, dans la psychologie animale, sont portés à croire que l'idée de temps, comme l'idée de force, est la première en nous. N'est-il pas probable, au contraire, que chez les animaux, à coup sûr chez les animaux inférieurs, la localisation dans l'espace est déjà nette quand la localisation dans la durée est à peine ébauchée ? Et n'est-il pas à croire qu'ils *matérialisent* les objets de leurs sensations avant de les *animer* ?

Une autre question, à rapprocher des deux précédentes, est celle de savoir, en mythologie comparée, si des deux grandes sortes de divinités qu'on trouve chez tous les peuples, c'est-à-dire des dieux naturels et des ancêtres divinisés, ce sont les premiers ou les seconds qui ont la priorité. J'appellerais volontiers racines mythologiques, en souvenir des racines philologiques, ces conceptions élémentaires du divin, très antiques, qu'on retrouve les mêmes, dans chaque famille de religion, sous le luxe

---

auxquelles la langue de l'algèbre le conduit malgré lui et comme de surprise en surprise : cette langue, qu'il ne façonne pas à son gré, qui s'organise et se développe par ses vertus propres, étant encore plus un champ de découvertes qu'un instrument de découvertes. »

Il en est donc de la langue de l'algèbre comme de l'idée de l'espace. Celle-ci également est un champ de découvertes où l'on est conduit de surprise en surprise ; et la géométrie en cela ressemble étonnamment à l'algèbre. Le mathématicien travaille indifféremment, également, sur des figures de géométrie et sur des signes algébriques.

Le rapport que j'ai établi entre *l'espace* et la *langue* me paraît trouver dans ces considérations un sérieux appui. Si le mathématicien travaille sur des figures géométriques et des signes algébriques, le littérateur, le poète, vit au milieu d'un monde de formes et d'un monde de phrases, et ces formes aussi bien que ces phrases apparaissent à ses yeux comme des révélations. Quand la strophe saphique a été découverte, la langue grecque n'a point paru agrandie ; il a semblé que cette beauté nouvelle faisait déjà partie de son fonds inépuisable, comme, lorsque la Vénus de Médicis a été sculptée, il a semblé que l'espace déjà contenait virtuellement cette forme admirable.

<sup>1</sup> *Principes de philologie comparée.*

de désinences ou d'inflexions légendaires dont l'imagination pieuse les a surchargées. Or, il est à remarquer que, à l'instar des philologues, les mythologues à ce sujet sont partagés en deux camps : les uns, ceux qui ont surtout ou exclusivement étudié les religions supérieures, tendent à voir sous les mythes les plus naturalistes, comme leur élément primitif, l'adoration des *esprits* paternels, spiritualisme ou animisme primordial d'où le grand fétichisme des puissances naturelles, l'apothéose du soleil, des vents, des fleuves, seraient plus tard sortis. D'autres, plus adonnés à l'étude des religions inférieures, ne voient dans le culte des sauvages pour les âmes de leurs pères que la suite d'un culte antérieur ou encore subsistant, pour quelque petit fétiche nullement spirituel, pour une pierre, un arbre, une fontaine. Il faut bien distinguer les mythes solaires suivant qu'ils ont l'une ou l'autre origine. Pour les Grecs, le soleil était la transformation d'un Dieu humain, d'Apollon ; pour les anciens Péruviens, l'Inca était la transformation du soleil. C'est précisément l'inverse.

Au surplus, par l'une ou l'autre voie, le résultat final est le même : de même que tout cerveau finit par posséder l'idée de l'espace et celle du temps, de même que toute religion finit par avoir des mythes naturalistes (ou des légendes cosmogoniques) et des hommes faits dieux, pareillement toute langue compte dans son dictionnaire des noms et des verbes à la fois.

On remarquera la plus grande analogie entre la scission par laquelle, à partir de la sensation première, la notion de Matière Force s'est séparée de celle d'Espace-temps, et la scission par laquelle, à partir de l'animisme ou du fétichisme primitif, le développement des religions s'est séparé du développement des langues. L'espace et le temps sont des *catalogues de signes* dont l'individu a besoin et qu'il porte en lui, pour son propre usage, afin de se reconnaître en lui-même au milieu de ses sensations multiples et de ses états changeants, en les étiquetant de la sorte <sup>1</sup>. La langue est de même un catalogue de signes dont l'individu a besoin pour se faire entendre de ses associés, pour se reconnaître et leur permettre de se reconnaître avec lui au milieu de leurs idées et de leurs volontés incohérentes. Eh bien, au début de la vie mentale, quand, par hypothèse, la sensation seule existait, il a bien fallu que les lieux eux-mêmes fussent sentis ; mais ces sensations-là, objectivées d'ailleurs comme les autres et prises aussi pour des réalités, ont dû avoir pour caractère de plus en plus exclusif d'être des *marques* de toutes les autres sensations. Les diverses durées, les divers moments, de même, n'ont pu être conçus d'abord qu'en étant *imaginés*, comme n'importe quel phénomène ; mais ces images là ont dû avoir pour qualité de plus en plus spéciale et unique d'être les marques de toutes les autres images, de tous les autres souvenirs d'action. Pareillement, les mots ont dû commencer par être, comme tous les autres objets du dehors remarquables en société et adorés, des idoles ; mais ces idoles-là ont fini par ne servir, comme il le fallait, qu'à signifier les autres idoles, devenues en se multipliant de simples idées. Mais, quoi qu'on pense de ces dernières conjectures, on ne saurait, je crois, contester une large part de vérité aux analogies précédemment indiquées entre les grandes notions fondamentales de l'Esprit, auxquelles les logiciens donnent le nom de catégories, et les grandes institutions fondamentales de l'Ordre social, auxquelles je me permets de donner le même nom.

<sup>1</sup> C'est, au fond, la théorie des signes locaux de Wundt et d'autres psychologues.

### III

[Retour à la table des matières](#)

Il est encore d'autres analogies entre la vie mentale et la vie sociale au point de vue, non plus de la pensée principalement, mais principalement de l'action. J'ai déjà dit que les premières conditions de l'accord téléologique individuel et social étaient le Plaisir et la Douleur, le Bien et le Mal, conçus comme des réalités ou des demi-réalités d'un genre à part. Mais, en outre, le nouveau-né trouve en lui, comme moyen d'action individuelle, des instincts, habitudes héréditaires qu'il y a lieu de croire formées par une répétition consolidée d'actes volontaires, de recherches de l'agréable et de fuites du pénible, pendant le long passé de la race ; et l'homme trouve autour de lui, comme moyen d'action sociale, des coutumes, sortes d'instincts sociaux qu'il y a tout lieu aussi de croire formés par une suite de devoirs accomplis, c'est-à-dire de vouloirs collectifs réalisés en vue d'atteindre le Bien et de fuir le Mal, pendant tout le passé de la tribu ou de la nation. Instincts et coutumes ne sont point des catégories, n'étant jamais regardés comme des réalités extérieures<sup>1</sup>, mais ce sont pourtant, comme l'espace ou le temps et comme la langue, des extraits et des coordinations d'antiques expériences, où l'on puise les ressources exigées par des expériences nouvelles. De même que l'espace, système de notions où se condensent de vieux jugements sensitifs, rend seul possibles des jugements nouveaux, l'instinct ou l'habitude, système de moyens où se résument des millions d'anciens buts, est nécessaire pour permettre à des buts nouveaux de se réaliser. De même que la langue, système de notions qui furent des affirmations oubliées, est indispensable pour la formation de propositions nouvelles, la coutume ou la loi, système de procédés qui tous séparément furent des commandements du maître exécutés par devoir, est indispensable pour l'exécution de nouveaux ordres du chef. Les coutumes, les mœurs d'un peuple, en effet, sont l'œuvre lente de ses gouvernements successifs ; le Droit est, en ce sens, l'alluvion de la politique. Subjugué par la fascination d'un homme qui se dit organe d'un dieu et montre un nouveau Bien à poursuivre ou un nouveau Mal à éviter, un peuple primitif obéit et contracte ainsi des habitudes communes d'activité, des coutumes, qui ne changent pas après qu'une nouvelle fascination s'est substituée à la première<sup>2</sup>. Par des complications de routines et de survivances semblables s'est formée la Cérémonie, que Spencer a si brillamment étudiée, mais qui n'a jamais été un gouvernement distinct, en dépit de la peine qu'il se donne pour démontrer cette thèse étrange. Ce qui est certain, c'est que la Cérémonie a toujours été le reliquaire

<sup>1</sup> Cependant le Droit, forme précisée de la coutume, tend à être l'objet d'un *réalisme* spécial. Car l'homme du Moyen Âge, par exemple, croyait certainement que ses *droits*, ses privilèges, étaient *quelque chose* de réel hors de lui.

<sup>2</sup> Parmi les actes du pouvoir, il en est d'une certaine classe qu'on ne peut nier avoir été la source des coutumes : à savoir les jugements judiciaires. Sumner Maine fait dériver la coutume et la loi *de jugements inspirés* antérieurs à toute législation. Tout chef, en effet, est à l'origine un justicier ; mais, en outre, tout justicier, tout vieillard ou homme influent dont les sentences sont respectées, devient chef et prend part aux délibérations politiques ; et, ce n'est pas seulement par des accumulations de jugements *judiciaires*, c'est aussi et surtout par une suite de décisions gouvernementales que le droit se forme ou se transforme.

des despotismes antérieurs. Même dans les quelques siècles qu'éclaire l'histoire, et jusqu'en nos civilisations avancées, la suite de cette transformation est évidente ; nous voyons les usages, les étiquettes et les politesses monarchiques, en se simplifiant parfois, mais en se généralisant toujours, survivre aux monarchies, et aussi bien les lois napoléoniennes à Napoléon, le Droit romain à l'Empire romain. Ajoutons bien vite que, si les codes de Napoléon ou de tout autre législateur ont duré, c'est qu'ils innovaient fort peu en définitive et se bornaient à consacrer des éléments traditionnels. L'activité législative, par les nouvelles lois qu'elle ajoute, sous l'inspiration politique, au corps de la coutume établie, du véritable Droit national, ne doit être à ce Droit que ce que la production de néologismes est au fond de la langue. Il y a des époques où le sentiment du droit s'obscurcit, par la même raison qu'à d'autres époques le génie de la langue ; alors surabondent les lois nouvelles et les mots nouveaux. Un projet de loi ne devrait être admis par les Chambres qu'après une période d'acclimatation<sup>1</sup> ; c'est ainsi que l'Académie ne se hâte pas d'insérer les néologismes dans son dictionnaire. Puis, il est essentiel que toute innovation juridique, en entrant, revête la livrée de principes de Droit reconnus, de même qu'un mot étranger introduit en langue française doit s'y franciser.

J'ai à faire sur ce qui précède une remarque assez importante. Il n'y a pas à nos yeux, on le voit, entre le Droit et le Devoir ce rapport de corrélation symétrique qu'on s'est plu à imaginer sur le modèle du *Droit* et *Avoir* des commerçants. Ce n'est qu'en prenant le mot Droit dans une de ses acceptions, et non la plus vaste, - à savoir dans le sens de droit de créance sur quelqu'un qui a le devoir de vous faire ou de vous donner quelque chose, - ce n'est qu'à ce point de vue exclusif et borné que l'antithèse ci-dessus peut se soutenir. - Mais le droit réel et vivant, tel que l'homme des premières civilisations le conçoit et le chérit et ne cesse de le chérir jusqu'aux âges de décadence même, le droit pour lequel meurt un peuple ou une peuplade, sorte d'amour austère comme le patriotisme et l'honneur, est tout autre chose que cela. Il est un ensemble d'habitudes d'agir dans des limites déterminées qu'on ne sent plus comme des limites, mais bien comme des remparts. Voyons naître un droit ; rien de plus simple. Une loi vient d'être émise par un despote ou votée par une assemblée, dans un intérêt politique toujours. Elle décide, par exemple, que le fonds dotal est inaliénable. Cette loi est d'abord obéie par *devoir*, elle est sentie comme une prohibition gênante ou comme une prohibition non demandée et non attendue ; on ne peut la respecter qu'en songeant à *l'autorité* du législateur qui l'a établie. Elle a donc deux caractères : elle est plus ou moins pénible ou surprenante, et elle est une volonté extérieure à celui qui s'y conforme. Mais, si cette loi dure, à mesure que les générations se succèdent sous son ombre, elle perd ces deux caractères : elle est obéie par *habitude*, par goût ; en même temps, celui qui l'exécute se l'est appropriée, il se l'est faite sienne pour l'avoir reçue des siens comme un bien de famille, comme un patrimoine national ; et alors elle est sentie comme un *droit*, c'est-à-dire comme une garantie et non comme un ordre. Voilà pourquoi, après le renversement de l'Empire romain, les populations gallo-romaines et autres, habituées à la législation impériale, qui pourtant leur avait primitivement été imposée par la violence, ont vu en elle le trésor de leurs libertés les plus précieuses, leur meilleure garantie contre l'arbitraire des chefs barbares auxquels elles obéissaient en murmurant, sauf, plus tard aussi, à s'approprier comme autant de privilèges les coutumes féodales formées par suite de leur nouvel assujettissement. Or, pour les chefs barbares qui laissaient les populations latines continuer à suivre les lois impériales (du moins en tant qu'elles n'étaient pas directement opposées au nouvel

<sup>1</sup> Un économiste distingué, Donnat, a émis à ce sujet une idée aussi juste qu'ingénieuse dans sa *Politique expérimentale*.



état de choses), qu'était-ce que le *Corpus juris* ? ou plutôt le *Breviarium Alaricum*, compilation wisigothe des textes romains ? C'était tout simplement un *moyen de gouvernement* pour eux. Chacune de ces lois, lors de sa promulgation, avait été l'expression d'un but momentané ; eh bien, elle était devenue, en devenant une habitude, un simple moyen destin à rendre possible la réalisation de nouveaux buts.

Le droit n'est donc que cela : un ancien devoir, devenu le point d'appui nécessaire d'un devoir nouveau ; une autorité d'abord extérieure et gênante, devenue par degrés intérieure et auxiliaire, un but devenu moyen. Le droit est l'alluvion du devoir ; le devoir, tel qu'il a été compris et pratiqué par des générations sans nombre, est le fleuve dont le droit est le limon accumulé. Aussi voit-on, par exemple, qu'à chaque progrès du pouvoir royal en France (c'est-à-dire à chaque extension du devoir d'obéissance au roi) correspond un progrès du droit monarchique, et qu'à chaque progrès du pouvoir de la papauté au Moyen Âge correspond une extension du droit canonique.

L'origine du devoir, en société, est comparable à l'origine du vouloir dans la conscience. La volonté substituée à l'antagonisme des désirs leur subordination hiérarchique, leur orientation finale ; le devoir met fin à l'antagonisme des volontés par leur orientation idéale. M. Ribot nous a décrit les maladies de la volonté. Ne pouvons-nous pas les comparer à ces périodes de la décrépitude des peuples que caractérise la paralysie ou la perversion du dévouement ? L'égoïsme radical, l'anéantissement du patriotisme, n'est-ce pas là une véritable *aboulie* sociale ?

Aussi bien ce qu'on pourrait appeler les maladies de l'habitude, c'est-à-dire l'ataxie locomotrice, l'incoordination des mouvements musculaires, l'interruption du courant d'activité machinale qui sert à faire tourner les roues de la volonté, n'est-ce pas l'équivalent de ces crises révolutionnaires qui, bouleversant les mœurs et les usages des peuples, rendent l'action gouvernementale impossible et aboutissent à l'anarchie ?

En résumé, nous voyons que, dans ses efforts et ses tâtonnements séculaires pour parvenir à équilibrer les croyances et les désirs contenus dans son sein, la société s'est trouvée aboutir à des fictions ou à des créations d'objets généraux qui correspondent aux objets déjà créés ou imaginés par l'esprit individuel pour harmoniser les impressions et les impulsions confuses de son cerveau. Un même problème a conduit à des solutions analogues : il n'y a rien là d'étonnant. Mais quand, séparément, la logique individuelle et la logique sociale ont réalisé les conditions de leur accord interne, est-ce que leur tâche est achevée ? Non. Il reste un désaccord fondamental à effacer, senti chaque jour davantage à mesure qu'une civilisation avancée met en pleine lumière toutes les contradictions. Il reste, avons-nous dit, à faire en sorte que les deux logiques se réduisent à une seule, et qu'il n'y ait plus analogie seulement, mais identité entre les catégories de l'une et de l'autre confondues. C'est le but inconscient, mais profond, de tous les savants qui travaillent à chasser du credo populaire les êtres *divins* et les entités *verbales*, le réalisme théologique et le réalisme philologique (autrement dit métaphysique) <sup>1</sup> et à propager un Credo nouveau où tout sera expliqué par des *substances* chimiques et des *Forces* physiques, par des formes ou des mouvements dans l'*espace* et des changements dans le *temps*. C'est aussi le but inaperçu des utilitaires qui s'efforcent de ramener les idées du Bien et du Mal à celles d'une somme

<sup>1</sup> On sait à quel point la métaphysique des Grecs est incompréhensible sans une certaine connaissance de la langue grecque, et combien le génie de la langue allemande est nécessaire pour l'intelligence de la métaphysique allemande.

de plaisirs et de douleurs, et de supprimer le devoir en le ramenant à l'intérêt individuel, au vouloir intelligent ; et les révolutionnaires concourent à la même fin quand ils rêvent d'une société qui, sans *coutumes* nationales fidèlement respectées, marcherait très bien par le seul jeu des *habitudes* individuelles librement formées.

Mais qui ne voit le caractère chimérique de ces dernières illusions ? Toujours la vie nationale imposera à l'individu le sacrifice de ses habitudes les plus chères à la discipline commune, et le sacrifice de son intérêt particulier à l'intérêt général. L'accord des deux *téléologies*, individuelle et sociale, ne peut donc s'opérer que par voie de transactions réciproques. Il en est de même de l'accord des deux logiques. On n'a pas eu de peine à montrer que ces matières et ces forces par lesquelles nos savants expliquent tout sont d'anciens dieux sous de nouveaux noms ; il n'y a pas très loin de l'Allah de Mahomet à l'Inconnaissable de Spencer. L'Inconnaissable est l'Inconnaissable, et Spencer est son prophète. Il n'est pas difficile non plus d'observer que ce n'est point par des formes et des mouvements seulement, mais avant tout par des *formules* qu'ils rendent compte de l'Univers : leurs lois ne seraient rien si elles n'étaient pas des phrases, elles ont besoin d'une langue quelconque pour se soutenir, pour être quelque chose, et, sans la langue, elles ne seraient absolument rien. Impossible donc d'anéantir la logique sociale dans la logique individuelle. Leur dualité est irréductible, mais comme celle de la courbe et de l'asymptote qui vont se rapprochant indéfiniment.

## IV

### La conscience sociale

[Retour à la table des matières](#)

Jusqu'ici, nous avons vu la société, dans ses efforts pour résoudre son problème logique d'équilibre, reproduire sous des formes agrandies les solutions mêmes, ingénieuses et originales, imaginées par l'esprit individuel aux prises avec un problème analogue. Mais, en y regardant de plus près, il va maintenant nous sembler apercevoir une différence importante entre les deux logiques comparées par nous. Elle n'est d'ailleurs qu'apparente, comme nous le verrons plus loin. Quoi qu'il en soit, examinons-la. Ce n'est pas tout que d'avoir accordé négativement et positivement les jugements objectifs d'attribution et de causalité, et même les jugements- desseins, les espérances et les craintes, qui se pressent en se heurtant dans la mêlée humaine ; il reste à concilier de même, ou plutôt, c'est par là qu'il a fallu nécessairement commencer, et, ce n'est rien moins qu'aisé, les jugements subjectifs d'amour-propre, les vanités et les orgueils. Cette difficulté, qui paraît de prime abord n'avoir point d'équivalent en logique individuelle, est le plus terrible écueil peut-être de la logique sociale.

Naturellement les amours-propres sont en conflit, en contradiction, puisque chacun de nous, en naissant, est très fortement porté à s'estimer supérieur aux autres. Comment lever cette contradiction ? Comment arranger les individualités associées, de telle façon que leurs tendances respectives à avoir pleine foi en leur propre mérite et pleine confiance en leur propre talent, reçoivent la meilleure satisfaction possible, c'est-à-dire que la somme algébrique de ces doses de foi et de confiance additionnées, durablement unies, soit la plus forte possible ? - Ce problème ardu est résolu aux époques avancées de l'histoire, mais imparfaitement, et superficiellement toujours, par la politesse. La politesse est, ce semble, le plus confortable arrangement des amours-propres entre-pressés le plus doucement ou entre-heurtés le moins durement qu'il se peut. Elle consiste avant tout à rendre les orgueils invisibles ou impalpables les uns aux autres, moyennant force interprétations de mensonges complaisants.

La Politesse, dans une certaine mesure et à certains égards, est donc aux amours-propres ce que le droit est aux intérêts. Les intérêts naissent hostiles, contradictoires ; le droit les délimite, et, se substituant à eux, les rend extérieurement conciliables par cette substitution. Quand l'individu tient à ses droits comme à la chose capitale, la paix devient possible, car ils lui font oublier l'illimité de ses désirs et de ses ambitions natives ; s'attacher à ses droits, c'est s'intéresser à la limitation même de ses intérêts. De même, quand l'homme civilisé, - et aussi bien le Barbare et le sauvage même, car le sauvage même est poli à sa façon, - met son orgueil à paraître bien élevé, c'est-à-dire à ménager l'orgueil d'autrui et à masquer le sien pour le protéger de la sorte, la vie urbaine, la vie sociale à vrai dire, devient possible, et l'on commence à goûter les douceurs du savoir-vivre.

Mais la politesse, qui permet aux orgueils de se juxtaposer ne les fait pas s'entre-pénétrer ; d'ailleurs elle n'est propre à *sommer*, même extérieurement, que des doses modérées de foi et de confiance en soi-même. Si ces doses sont dépassées, si l'orgueil et l'ambition se mettent à pousser de forts élans dans des cœurs naguère modestes, adieu les formes agréables et caressantes de l'urbanité ! Or les orgueils et les ambitions, à l'origine, ont dû être immenses. Je ne parle pas surtout des orgueils individuels, car, primitivement, les individus comptent peu par eux-mêmes ; mais, en revanche, les orgueils collectifs des membres de chaque famille et de chaque village sont prodigieux et éminemment contradictoires. Chaque groupe social s'estime ridiculement et méprise son voisin. Cette contradiction profonde des jugements d'amour-propre local est peut-être la difficulté la plus grande qui s'oppose en tout pays primitif à l'établissement d'un ordre social, qui mette fin à ces mépris réciproques et aux querelles sans fin dont ils sont la source. Comment lever cette antinomie ? La politesse n'a rien à voir ici. Une autre solution, plus profonde et plus complète, a donc été requise dès le début, et, à vrai dire, elle ne cesse pas d'être toujours nécessaire, ne serait-ce que pour rendre l'autre possible. Elle a été fournie par le phénomène de la Gloire. La Gloire, c'est l'orgueil prodigieux d'un seul, redoublé et approprié par l'admiration des autres, dont l'orgueil, par le fait même, s'élève ou tend à s'élever à son niveau. L'admiration est un plaisir ou une peine ; elle est un plaisir, c'est-à-dire un accroissement de foi en soi-même, quand son objet peut être précédé du pronom possessif *mon* ou *mien* ; dans ce cas, elle est l'extension du *moi* obscur à quelque moi glorieux qu'il s'approprie ; elle est l'effacement des limites du *moi*. Voilà le miracle et l'avantage de l'association. Une autorité glorieuse, forte et respectée, vers laquelle se tendent tous les yeux, est la seule conciliation possible des amours-propres antagonistes, soit individuels, soit collectifs. Le morcellement féodal, à cet égard comme à tout autre, n'a fait place à l'assimilation et à la fusion modernes que grâce à l'éclat du pouvoir royal. Quand la foule admire *son* chef, quand l'armée admire *son* général, elle



s'admire elle-même, elle fait sienne la haute opinion que cet homme acquiert de lui-même, et qui rayonne en fierté de race ou de génie sur le front d'un Louis XIV ou d'un Cromwell, d'un Alexandre ou d'un Scipion, voire même d'un tribun quelconque. Cette admiration unanime est l'aliment de cet orgueil, de même que cet orgueil a été le plus souvent la source première de cette admiration. Elle et lui croissent et décroissent parallèlement. Voyez s'exalter à la fois l'audace orgueilleuse de Napoléon et l'enthousiasme de ses soldats pendant sa triomphante période, d'où une puissance énorme de foi dépensée ; puis, quand le cours des défaites commence, voyez la Grande Armée s'attrister, perdre foi, et Napoléon lui-même douter de son étoile <sup>1</sup>.

Sous Louis XIV, on a vu, par une coïncidence heureuse, la plus élégante politesse - qui serait ridicule à présent - s'unir à la plus brillante gloire monarchique pour produire une intensité remarquable d'orgueil national, en même temps que par d'autres apports, par l'épuration de la langue mûrie et la régularisation du Droit, par les progrès de l'unité religieuse et du pouvoir royal, le fleuve de la foi et de la conscience nationale grossissait au-delà de toute espérance. De telles coïncidences ne sont point des exceptions fortuites ; elles se reproduisent plus ou moins à chaque grande époque historique, sous Périclès comme sous Auguste, sous Ferdinand et Isabelle comme sous Soliman. La tendance que montrent ainsi à se rassembler dans leur plus vif éclat les grandes conditions d'accord logique révèle assez, remarquons-le en passant, leur racine commune et leur étroite parenté. Mais ce que je tiens surtout à signaler ici, c'est le raffinement ou le renouvellement de l'urbanité, consécutif d'ordinaire à l'éruption d'une grande renommée qui se consolide et s'assoit, à peu près comme une nouvelle flore apparaît aux pieds d'une montagne qui se soulève. La politesse, en effet, est la menue monnaie de l'admiration et de la flatterie, elle en est la forme mutuelle et la vulgarisation, comme la gloire en est la source et la forme unilatérale. La gloire a dû précéder la politesse, et seule encore elle l'entretient, comme l'esclavage a précédé le travail industriel et l'échange des services, et comme la tutelle d'un pouvoir fort est indispensable à la prospérité de l'industrie.

Mais nous ne pouvons bien comprendre l'importance capitale du phénomène social de la gloire, qu'en le comparant, maintenant, à son véritable équivalent individuel, le phénomène psychologique de la conscience. À l'origine des sociétés, le chef est le moi social. Le chef, en effet, à cette aube de la vie sociale, monopolise toute la gloire à son profit. Mais, plus tard, il n'en est plus de même. La gloire se répand, se distribue entre un certain nombre d'hommes marquants qui sont *chefs*, chacun dans leur sphère, en tant que glorieux. La conscience est le rayonnement du moi, elle fait qu'un état intime est *mien*, et la gloire est le rayonnement du maître, elle est ce qui donne un caractère *magistral* à un homme. Cette comparaison, qui paraîtrait à tort étrange ou superficielle, éclairera singulièrement ses deux termes l'un par l'autre. L'esprit, nous le savons, est une société de petites âmes commensales du même système nerveux et toutes aspirantes à l'hégémonie, un concours d'innombrables petits états nerveux différents qui, probablement nés chacun à part dans quelque élément distinct du cerveau, cherchent tous à se propager extrêmement vite d'élément à élément, à s'entre-étouffer, à s'entre-conquérir, ou plutôt s'entre-persuader. Au milieu de cette tourbe éclôt sans cesse de cette lutte un groupe plus ou moins étroit d'impres-

<sup>1</sup> Il est rare qu'un immense orgueil, parfois même ridicule, ne soit pas en tête de toutes les grandes créations. L'orgueil précède la gloire, qui n'est que son rayonnement imitatif en quelque sorte. Sans l'orgueil démesuré du père de Frédéric le Grand, son fils eût-il été si ambitieux et si glorieux, et l'Allemagne serait-elle aujourd'hui ce qu'elle est ? Tous les initiateurs de génie, Rousseau, Napoléon, Hugo ont été des montagnes d'orgueil. L'orgueil des rois, et aussi bien des consuls et des sénateurs, fut de tout temps la condition de la grandeur des peuples.

sions plus ou moins triomphantes, c'est-à-dire conscientes, et, dans ce groupe, se dégage toujours avec une netteté variable l'une d'elles, tour à tour visuelle, auditive, tactile, musculaire, imaginative, point saillant du moi en perpétuelle agitation. Cette impression, et, à divers degrés, toutes les autres de cette élite, font participer sans doute à leur rang privilégié, aussi longtemps que dure leur succès cérébral, leurs cellules natales ; et, puisque la conscience claire et lucide est un plaisir, une harmonie sentie en nous, il est permis de croire que ce rang supérieur est moins conquis de force qu'obtenu par acclamation pour ainsi dire : on peut supposer que le moi est en quelque sorte le pôle où convergent momentanément toutes les ambitions et tous les égoïsmes cellulaires, à peu près comme la gloire est la polarisation sociale des espoirs et des orgueils individuels. - Il est certain, au moins, qu'en émergeant à la conscience, qu'en se rattachant ou paraissant se rattacher au moi, foyer réel ou virtuel de l'esprit, la multiplicité des états d'esprit les plus dissemblables prend un air d'unité ; et il est certain de même qu'en parvenant à la célébrité, les genres de mérites les plus divers dans une nation paraissent se confondre en une réalité supérieure qui leur est commune. La conscience est ainsi, à proprement parler, la première catégorie de la logique individuelle, d'où découlent toutes les autres ; et la gloire, point de mire hallucinant de tous les yeux, est la première catégorie de la logique sociale, source de toutes les autres également. Rien, par exemple, n'a été divinisé qui n'ait été glorieux ; la gloire est le chemin nécessaire de l'apothéose ; et rien n'a été objectivé, matérialisé, qui n'ait été senti ; la conscience seule mène à la perception.

L'analogie se poursuit, si l'on examine avec plus de détails la nature, l'origine et le rôle de ces deux grands faits. La conscience est une réalité à deux faces. C'est tantôt une nouvelle croyance claire, tantôt un nouveau désir vif ; ou, en d'autres termes, c'est tantôt une perception, tantôt une volition. - La gloire s'attache pareillement aux deux versants correspondants de la vie sociale. Qu'est-ce qui est glorieux dans le sens le plus large du mot ? C'est tantôt une innovation théorique, une instruction favorablement accueillie, tantôt une innovation pratique, une direction docilement acceptée et obéie ; en d'autres termes, c'est tantôt une découverte, tantôt une invention imitée (si l'on veut bien étendre un peu, comme il convient philosophiquement, le sens de ces termes). Les perceptions, nous pourrions le montrer, équivalent en psychologie aux découvertes en sociologie ; et nous pourrions aussi bien dire que les volitions équivalent aux inventions. Une volition n'est que l'aperception très aisée <sup>1</sup>, tandis qu'une invention est l'aperception en général assez mal aisée d'un moyen propre à atteindre une fin, et cette fin elle-même est, dans le premier cas, très facile, et dans le second cas plus ou moins difficile à imaginer. Voilà toute la différence. Un enfant gourmand voit des raisins mûrs suspendus à un ormeau : l'idée lui vient spontanément de manger ces fruits et, pour cela, de grimper à cet arbre, et il veut aussitôt grimper. Dans une nation européenne, un voyageur a le premier l'idée que les viandes conservées d'Amérique, si elles étaient transportées sans altération, seraient d'une consommation excellente et économique pour la classe ouvrière : il imagine le frigorifique, et, à la faveur de ce moyen inventé par lui, non sans difficulté et avec un succès passager, il répand dans le peuple, non sans peine, le désir d'acheter les viandes américaines. On peut dire qu'à chaque heure la vie éveillée oblige l'individu, pour la satisfaction de ses moindres besoins, ou de ses fantaisies sans cesse renaissantes, à une dépense d'ingéniosité continue sous la forme de petits décrets, de petits arrêtés intérieurs nécessités par des difficultés jamais les mêmes, comme les volumes accumulés de notre Bulletin des lois, ou comme l'inépuisable série de nos brevets d'invention. En cela la vie des nations ressemble étonnamment, on le voit, à celle des individus ; il y faut une

<sup>1</sup> V. Lachelier sur Wundt, *Revue philosophique*, février 1885.

consommation effrayante de génie, d'heureuses idées brevetées ou non qui, écloses aujourd'hui sur un champ de bataille ou dans un congrès de diplomates, demain sur la scène, un autre jour à une exposition, illustrent un homme et font d'un Turenne, ou d'un Richelieu, ou d'un Corneille, ou d'un Stephenson, le héros du jour, quand ce n'est pas d'un Bossuet ou d'un Newton, d'un théologien ou d'un savant. De même, en effet, que le *moi se* promène, instable, à travers toutes les catégories de l'Esprit logiques ou téléologiques, s'attachant à une localisation dans l'espace ou à une attribution matérielle, à une localisation dans le temps ou à un jugement de causalité, - ou bien à la réalisation d'une fin quelconque ; de même, dans son vol capricieux, la gloire traverse toutes les catégories logiques ou téléologiques du monde social, et alternativement se repose sur un grand rénovateur de la langue tel qu'Homère, ou sur un grand réformateur des mœurs ou des lois, tels que Lycurgue, ou sur un créateur de dogmes tel que Luther, et de vérités tel que Newton, ou sur un propagateur de nouveaux principes de gouvernement, et d'organisation sociale, tel que Rousseau, enfin sur quiconque a enrichi de nouvelles lumières l'esprit humain ou bien sur quiconque, orateur, légiste, artiste inspiré de la religion ou de la science, homme d'état, ou capitaine, ou colonisateur, ou promoteur d'industrie, a grossi de nouvelles utilités, pourvu de nouvelles puissances et de but nouveaux le vouloir humain. Il y a cependant un certain ordre dans ce désordre. La plus grande gloire, par exemple, est d'abord la gloire militaire, bien avant la gloire artistique, par la même raison que la conscience intense du danger évité ou de la proie poursuivie précède celle de l'amour.

C'est toujours d'ailleurs une innovation qui est glorifiée. Car il ne faut pas confondre avec la gloire le respect profond qu'inspirent aux peuples les vieilles institutions ou les vieilles idées, glorieuses à l'origine, devenues simplement majestueuses à la longue avec les monarques ou les pontifes qui les incarnent, quand ceux-ci ne se distinguent par aucune entreprise personnelle. Ce respect, cet attachement, à peine remarqué de ceux qui l'éprouvent, né de l'imitation des ancêtres, est à la célébrité lumineuse, née de l'imitation des contemporains, ce que la foi, le dévouement fermes, mais presque inconscients, de l'individu, aux notions et aux règles depuis longtemps établies en lui et primitivement très conscientes, sont à ses remarques et à ses décisions de chaque instant. Il y a, entre ce respect et la gloire, entre cette foi et la conscience, cette différence, que ce respect et cette foi sont les œuvres lentes dont la gloire et la conscience sont les outils, et que ce respect et cette foi ne sauraient s'interrompre sans péril mortel dans la vie mentale ou la vie sociale, et de fait y sont ininterrompus jusqu'à la folie ou à la mort, tandis que la gloire et le moi sont sujets, même durant la veille, même en temps de civilisation, à des éclipses ou à des intermit-  
tences <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Dans un ingénieux et intéressant article de la *Revue scientifique* (26 août 1887), intitulé *la Conscience dans les sociétés*, M. Paulhan a raison de poser en principe que le phénomène social, auquel correspond le phénomène psychologique de la conscience, doit, comme ce dernier, avoir été provoqué par une interruption du cours machinal et inconscient de l'habitude. Mais il a tort, à mon avis, de faire consister cette interruption dans la production de l'un de ces actes *solemnels*, périodiques et prévus d'avance, quoique rares, qui s'accompagnent de cérémonies. La cérémonie est-elle autre chose elle-même qu'une habitude sociale, et des plus assoupissantes ? Une innovation au contraire naît toujours sans nulle escorte de formes rituelles ; une initiative vraiment exceptionnelle, clou d'or auquel va se suspendre toute une chaîne d'événements, par exemple une déclaration de guerre, une entreprise militaire, la découverte d'un nouveau continent, l'apparition d'un livre à sensation, etc., peut bien accidentellement se rattacher à quelque solennité : par exemple : après un bel exploit, on va processionnellement chanter un *Te Deum*, suivant l'usage. Mais ce n'est pas cette solennité, ce n'est point cette conformité à une vieille coutume, qui constitue l'éveil de l'attention générale. C'est le retentissement que la nouveauté dont il s'agit a dans le public ; notoriété, célébrité, gloire : ces mots expriment les degrés divers de cette attention

Ce serait une égale erreur, on le voit, de penser que ce qui est inglorieux est socialement inférieur en importance à ce qui est en renom, ou que l'inconscient a psychologiquement un moindre rôle que la conscience. Cela n'est vrai que de l'inglorieux qui n'a jamais passé par la gloire, et de l'inconscient qui n'a point travers la lumière du moi. Mais, à ce compte, l'homme le plus obscur qui vit honnêtement de son humble métier peut se rassurer et s'honorer lui-même, puisque, depuis l'éducation de ses enfants ou la célébration de son mariage jusqu'au fait d'allumer son feu, de pousser sa brouette, sa navette ou sa charrue, il n'est pas un acte de sa vie qui n'applique et n'exprime, en se l'appropriant, une maxime, une formule, une recette, une idée, glorieusement un jour révélée au monde, et qui sans lui, ou sans ceux qui font comme lui, disparaîtrait du monde. - Trop d'illustrations à la fois, de découvertes et d'inventions, peuvent bouleverser un peuple, comme trop d'impressions à la fois, de spectacles ou d'émotions, peuvent rendre un homme fou.

Mais l'obscurité d'où jaillit la gloire n'est pas seulement composée d'éléments purement conservateurs, et, de même, l'inconscience d'où éclôt le moi n'est pas seulement composée de souvenirs. Nos psychologues savent qu'en outre une fermentation sourde d'images ou de traces cérébrales, incessamment accouplées à tâtons, prépare les associations d'idées qui s'élèvent jusqu'au sens intime ; et, pareil à cette *célébration inconsciente*, se poursuit le labeur des demi-inventeurs sans nombre et sans nom qui labourent dans l'ombre le champ du génie. - Ajoutons qu'un état nerveux, en devenant conscient, ne change pas de nature, comme une invention, en devenant célèbre, ne se transforme pas, mais qu'il acquiert une tout autre énergie, non pas créée, empruntée seulement aux cellules nerveuses où il se répand, comme l'invention devenue célèbre devient une puissance formée par les forces additionnées des individus qui l'emploient. En même temps, l'état nerveux conscient prend une valeur psychologique qu'il n'avait pas, par son aptitude singulièrement accrue à s'associer avec d'autres états, comme l'invention célèbre prend une valeur sociale qui lui manquait, par ses chances incomparablement plus grandes désormais de se combiner avec d'autres idées magistrales.

Dégageons une nouvelle analogie, implicitement supposée dans ce qui précède. Sans la conscience, pas de mémoire ; et sans la mémoire pas de conscience. Ces deux termes sont solidaires. Ce dont on a eu le plus nettement conscience, ce qui a le plus frappé ou passionné, c'est, toutes choses égales d'ailleurs, ce que l'on oublie le moins ; et il n'est pas de conscience éveillée sans lucidité du souvenir. De même, sans gloire (ou sans notoriété, petite ou grande), point d'imitation, et, sans imitation, point de gloire. L'un ne va pas sans l'autre. L'éclat d'une doctrine se mesure au nombre de ses adeptes, et un dogme ou un rite, une connaissance et un procédé, courant, toutes choses égales d'ailleurs, d'autant moins de risquer de tomber en désuétude ou en oubli qu'ils se sont imprimés en exemplaires plus nombreux dans les cerveaux publics, c'est-à-dire qu'ils ont eu plus de renommée. Enfin, il n'est pas de grande gloire possible dans un pays sans moyens nombreux et rapides de communication et de correspondance, en d'autres termes sans facilités d'imitation. - L'imitation se trouve ainsi correspondre exactement à la mémoire ; elle est en effet la mémoire sociale, aussi essentielle à tous les actes, aussi nécessaire à tous les instants de la vie de société, que la mémoire est constamment et essentiellement en fonction dans le cerveau. - Précisons mieux encore. La mémoire est double comme le moi. En tant qu'elle répète et

---

collective qui s'exprime par des groupes confus, des conversations animées, des rassemblements autour des marchands de journaux, des ovations spontanées, nullement par des cérémonies.

retient des jugements, elle est souvenir proprement dit, notion ; en tant qu'elle répète et retient des buts, des décisions, elle est habitude, moyen. Semblablement, l'imitation est de deux sortes, comme la gloire : quand elle consiste dans la répétition d'une idée nouvelle, d'une découverte, propagée de bouche en bouche, elle se nomme préjugé, notion sociale ; s'il s'agit de la répétition d'un procédé nouveau, d'une invention, elle prend le nom d'usage. Or, un usage n'est-il pas une habitude sociale ? Et le préjugé, dans la meilleure acception du mot, n'est-il pas le fixateur social des découvertes (plus ou moins vraies du reste) comme le souvenir est le fixateur cérébral des perceptions ? Et n'est-ce pas toujours et uniquement par une série continue d'illustrations variées, de tous degrés et de toutes sortes, que s'alimente, que se grossit indéfiniment le trésor séculaire des préjugés et des usages, comme c'est par une suite continue d'actes de conscience que l'individu s'approvisionne et s'enrichit d'habitudes et de souvenirs ? <sup>1</sup>

## V

[Retour à la table des matières](#)

Ou je me trompe fort, abusé peut-être, mais abusé bien profondément, par le mirage de l'analogie, ou l'histoire en réalité se comprend mieux, grâce au point de vue que j'indique. Son désordre n'a plus lieu d'étonner, car il n'est que superficiel. On a cherché en vain le lien et la loi des événements historiques, la raison de leur enchaînement bizarre, où l'on a voulu voir bon gré mal gré un développement. C'est qu'en fait ils se suivent, non seulement sans se ressembler, mais sans se pousser toujours ou du moins sans se déterminer rigoureusement ; ils s'entrechoquent plus qu'ils ne s'entre-explicitent ; et ce n'est pas au précédent ni au suivant que chacun d'eux se rattache par un lien vraiment logique, mais à une ou plutôt à plusieurs séries de répétitions régulières, vitales ou sociales, dont il est le point de rencontre supérieure. Ils se précipitent les uns sur les autres comme les états de conscience successifs de l'esprit individuel. Qu'un homme s'amuse à noter, avec toute l'exactitude possible, et par le menu, la suite des petites sensations visuelles, acoustiques, olfactives, des petites actions musculaires ou autres, pas, gestes, paroles, etc., dont s'est composée une de ses journées ; et qu'il essaie ensuite de trouver la formule de cette série, le mot de ce rébus ! Il n'y réussira ni mieux ni plus mal que l'historien ne parvient à *légiférer* l'histoire, série des états de conscience nationaux. Qu'importe, après tout, que l'entrée des sensations et des suggestions dans les réservoirs du souvenir et de l'habitude, ou l'entrée des découvertes et des inventions dans les musées de la Tradition et de la Coutume, soit accidentelle et désordonnée ! L'essentiel est que ces choses entrent ; après quoi, elles se classent et s'organisent dans chacune des catégories distinctes, ci-dessus énumérées, de la logique individuelle et de la logique collective. L'ordre historique cherché, il est là, dans les produits accumulés de l'histoire, dans les grammaires, dans les codes, dans les théologies ou les corps de sciences, dans les administrations et les industries ou les arts, d'une civilisation donnée, mais non dans l'histoire elle-même : pareillement l'harmonie de l'âme est dans l'arrangement intérieur et vraiment mer-

---

<sup>1</sup> Voir à ce sujet [la note finale qui sert d'appendice au présent chapitre](#).

veilleux de ses souvenirs, non dans l'activité du moi qui les a recueillis à droite et à gauche.

Autant les découvertes scientifiques, par exemple, ou les inventions industrielles qui se succèdent immédiatement dans un temps, s'enchaînent peu ou s'enchaînent mal, autant, à une époque quelconque, le groupe des anciennes découvertes qui constituent la géométrie ou l'astronomie, la physique même ou la biologie de cette époque, et le groupe des anciennes inventions qui composent son art militaire, son architecture, sa musique, ont de cohésion relative. Car, parmi les innovations, toutes un moment célèbres et à la mode, que leur vogue a introduites dans le chœur sacré de leurs aînées, le temps opère un triage ; beaucoup sont éliminées, comme révélant quelque contradiction cachée avec la majorité des anciennes ; et l'importance définitive de celles qui sont maintenues est loin de se proportionner au degré d'éclat de leur introduction. Celles qui se confirment ou s'entraident se rapprochent à la longue, celles qui se sont étrangères se séparent ; et leur fécondité véritable, lentement apparue, en lumières ou en forces, en vérités ou en sécurités plus ou moins précieuses, établit entre elles une hiérarchie momentanément fixe que les degrés divers de leur premier succès ne faisaient nullement prévoir.

En d'autres termes, ce n'est pas précisément entre les diverses innovations successivement célèbres, mais surtout entre les diverses imitations prolongées dont chacune d'elles est le foyer d'émission, que l'accord logique apparaît. Et il est à remarquer que, par suite d'une épuration logique incessante, leur cohésion est proportionnelle à leur ancienneté. Dans leur tassement social en effet, les découvertes et les inventions qui se répandent et s'enracinent par degrés traversent des phases comparables à celles que parcourent, dans leur consolidation analogue au fond de la mémoire individuelle, les perceptions et les actions ; et, comme celles-ci, elles se distinguent en plusieurs *strates* qui se réduisent, ce me semble, à trois. À la surface, est cette couche assez peu homogène d'idées apprises et d'habitudes acquises plus ou moins récemment qui forment ce qu'on appelle *l'opinion* et les *goûts* d'un peuple ou d'un homme. Au-dessous repose un ensemble de convictions et de passions plus longuement élaborées, et plus cohérentes entre elles quoique, d'ailleurs, elles puissent être en contradiction avec les éléments de la couche supérieure : à savoir la *tradition* et la *coutume*, quand il s'agit d'une société, l'esprit et le cœur quand il s'agit d'un individu. Mais, plus profondément encore, il y a ce tissu serré de principes et de mobiles à peu près inconscients et incommutables qui se nomme le *génie* et le *caractère*, soit national, soit individuel.

Est-ce à dire cependant, parce que la série des états de conscience ou des faits historiques ne se déroule pas logiquement, que la logique leur soit étrangère ? Non, car chaque état de conscience pris isolément est déjà un petit système, un choix tout au moins des impressions les plus instructives ou répondant le mieux à la préoccupation momentanée de la pensée, parmi toutes celles qui se présentent, et aussi bien une soigneuse élimination, comme Helmholtz notamment l'a bien montré en ce qui concerne les impressions visuelles, de toutes celles qui ne concourent pas avec les élues ou qui les contredisent. À chaque instant, nous sommes assaillis et importunés de sensations oculaires telles que les mouches volantes, qui, si nous les remarquons toujours, si le *moi* les accueillait dans son élite, empêcheraient le jugement de localisation ou d'objectivation systématiques des impressions rétinienne seules remarquées. Aussi restent-elles inaperçues comme les bourdonnements d'oreilles qui, n'étant point susceptibles non plus d'être localisés et objectivés, ne pourraient rentrer dans le système des bruits du dehors que nous situons toujours. Combien d'autres

images intérieures traversent ainsi, sans même y jeter une ombre à nos yeux, le spectacle de cette conscience ! Or il en est de même de la conscience sociale, de la célébrité, qui, entre mille inventions ou découvertes restes obscures, et dont plusieurs, bien que sérieuses, sont étouffées comme contredisant quelque croyance établie ou contrariant quelque désir puissant, choisit toujours la plus propre à accroître et à fortifier momentanément la masse de foi et de confiance populaires, en d'autres termes, celle qui satisfait le mieux la curiosité et remplit le mieux les espérances du public, ou qui flatte le plus ses opinions et ses goûts.

Donc, et en résumé, sur plusieurs couches épaisses de souvenirs et d'habitudes tassés, classés, systématisés, de souvenirs, c'est-à-dire d'anciennes perceptions transformées en concepts, et d'habitudes, c'est-à-dire d'anciens buts transformés en moyens, - sur cet amas d'alluvions judiciaires et volontaires du passé, le moi actuel erre ça et là, comme un feu follet ; le moi, c'est-à-dire un apport incessant de nouvelles perceptions, de nouvelles fins qui vont bientôt subir des transformations analogues. Telle est la vie mentale de l'individu. - Et la vie sociale est toute semblable. Sur un amoncellement multiple et mille fois séculaire de traditions et d'usages mêlés, combinés, coordonnés, - de traditions, c'est-à-dire d'anciennes découvertes vulgarisées, devenues *préjugés* anonymes, rassemblées, par faisceaux distincts, en langues, en religions, en sciences, - et d'usages, c'est-à-dire d'anciennes inventions tombées aussi dans le domaine commun, devenues des procédés et des façons d'agir connus de tous, groupées harmonieusement en mœurs, en industries, en administrations, en arts, - sur ce legs prodigieux d'une antiquité incalculable, s'agite sans cesse quelque point brillant et multicolore dont la traînée s'appelle l'histoire ; ce point, c'est le succès ou la gloire du jour, le changeant foyer de la rétine sociale, pour ainsi parler, qui se tourne successivement vers toutes les découvertes et toutes les inventions nouvelles, vers toutes les initiatives en un mot, destinées à une vulgarisation pareille.

Si je ne me trompe, il y a là une analogie des plus suivies et des plus frappantes, qui peut se substituer avantageusement à la comparaison répétée à satiété, mais si artificielle et si forcée dans le détail, des sociétés avec les organismes. Ce n'est pas à un organisme que ressemble une société, et qu'elle tend à ressembler de plus en plus à mesure qu'elle se civilise ; c'est bien plutôt à cet organe singulier qui se nomme un cerveau ; et voilà pourquoi la science sociale, comme la psychologie, n'est que la logique appliquée. La société est en somme, ou devient chaque jour, uniquement un grand cerveau collectif dont les petits cerveaux individuels sont les cellules. On voit combien, à ce point de vue, l'équivalent social du *moi*, que les sociologues contemporains, trop préoccupés de biologie et pas assez peut-être de psychologie, ont vraiment cherché, se présente aisément et de lui-même. On voit aussi que notre rapprochement permet d'attribuer à la croyance humaine son importance majeure dans les sociétés, tandis que la comparaison spencérienne déjà démodée n'y laisse voir que des désirs combinés, et trahit son insuffisance par son inintelligence manifeste du côté religieux des peuples. Peut-être m'objectera-t-on qu'un cerveau suppose un corps dont il s'alimente ; j'en conviens. Aussi toute société a-t-elle effectivement sous sa dépendance et à son service un ensemble d'êtres ou de choses qu'elle adapte et approprie à ses besoins, et qui, une fois élaborées par elle, sont en quelque sorte ses viscères et ses membres. Ces choses ne font pas partie d'elle-même, si ce n'est peut-être dans une faible mesure au sein des peuplades et des nations esclavagistes, où l'esclave concourt avec la vache et le chien pour nourrir et défendre l'homme libre. Ici, la caste servile, et la caste plébéienne parfois, peuvent être appelées avec quelque vérité l'estomac des praticiens. Mais, là où l'esclavage a disparu, la théorie de la société-organisme a perdu



sa dernière ombre de vraisemblance. S'il y a un organisme là, ou quelque chose de semblable, ce n'est point la société, c'est le tout formé par la société d'une part, et, d'autre part, son territoire cultivé avec les routes et les canaux qui le sillonnent, avec sa faune et sa flore assujetties, ses animaux et ses plantes domestiques, et ses forces physiques captées, qui nourrissent, revêtent, guérissent, traînent, portent, servent en tout et pour tout, sans nulle réciprocité, à vrai dire, malgré un retour parcimonieux de soins intéressés, les populations des champs et des villes. Cette terre et cette nature domestiques jouent précisément à l'égard de la nation qui les cultive le rôle des organes corporels à l'égard du cerveau de l'être supérieur qui vit pour penser et ne pense pas pour vivre, et qui use ou emploie sa vigueur physique au profit exclusif de sa force intellectuelle. On a comparé le réseau des télégraphes au système nerveux ! le réseau des chemins de fer et des routes, au système circulatoire ! Mais les nerfs et les fibres nerveuses, mais les vaisseaux sanguins, font partie de l'organisme ; est-ce que les fils de fer télégraphiques, les rails et les files de wagons font partie de la société ? Qu'on nous montre des peuples où des hommes alignés et se tenant par la main forment d'une ville à l'autre des chaînes électriques, au lieu de nos conducteurs métalliques, et où d'autres hommes circulent d'une ville à l'autre en longues processions continuelles et entrecroisées, au lieu de nos trains de voyageurs et de marchandises !

Si les sociétés étaient des organismes, le progrès social s'accompagnerait non seulement d'une différenciation, mais d'une inégalité croissante ; la tendance égalitaire et démocratique de toute société qui atteint un certain niveau de civilisation serait inexplicable, ou ne devrait s'interpréter que comme un symptôme de recul social. Il est visible pourtant que ce nivellement graduel et la similitude progressive des diverses classes par le langage, le costume, les mœurs, l'instruction, l'éducation, fortifient entre les hommes d'un même pays le vrai lien social, tandis que, là où la distance et la différence des classes s'accroissent par exception, il s'affaiblit, et la civilisation rétrograde. Mais, à la lumière de notre analogie, cela s'explique. Le cerveau, en effet, quoique supérieur aux autres organes, se signale entre tous par l'homogénéité relative de sa composition, et, malgré ses plis, malgré le cantonnement plus ou moins précis de ses diverses fonctions dans chacun de ses lobes, par la ressemblance de ses innombrables éléments, comme le prouvent la rapidité, la facilité de leurs continuels échanges de communications, et leur aptitude, ce semble, à se remplacer mutuellement <sup>1</sup>. Notons aussi la situation exceptionnelle du cerveau dans le

<sup>1</sup> Dans ce chapitre, comme un peu partout dans ce livre, j'ai comparé le fait social de l'imitation au fait psychologique du souvenir. Mais pour que la justesse de cette comparaison soit bien sentie, il importe de la préciser et de la développer en peu de mots. L'équivalent intime de l'imitation, ce n'est pas à mon sens la mémoire proprement dite, ce que M. Ribot appelle la *reproduction* et la *reconnaissance* des souvenirs. Au-dessous de cette mémoire consciente et intermittente, qui est en réalité, comme nous allons le voir, une combinaison encore plus qu'une reproduction d'images, il y a une sorte de mémoire inconsciente et continue, sans laquelle la première ne s'explique pas. Elle consiste, non en une empreinte fixe et inerte déposée sur la cire cérébrale, mais en une sorte de vibration spéciale, de forme vide, qui ne dure qu'à la condition de se répéter, à peu près comme la tranquillité apparente d'un rayon de soleil dissimule la vitesse et l'instantanéité de ses ondes, créées et détruites, recrées et redétruites, par myriades, en un clin d'œil. L'écorce grise du cerveau, Taine l'a montré, est un organe essentiellement *répétiteur* et *multiplicateur* des ébranlements nerveux qui lui sont transmis par un point quelconque de sa surface et de là rayonnent partout.

Une impression quelconque est communiquée à un élément de ce milieu agité ; aussitôt elle se répercute en autant d'échos multiples et fidèles qu'il y a d'autres éléments. J'assimile cette répercussion, cette extension superficielle de toute nouveauté apportée du dehors, à l'imitation-mode. Elle est accompagnée de conscience par la même raison que l'imitation-mode est accompagnée de célébrité, de notoriété tout au moins et d'une sorte de gloire : l'innovation sociale, qui par un triomphe rapide sur des rivales refoulées a envahi le champ social, a rencontré des résistances dans sa



course heureuse à l'universalité ; et de même l'idée ou l'image consciente a dû lutter pour établir sa vulgarisation cérébrale, dont la conscience est l'expression pure et simple. Ce n'est pas tout, son succès n'est pas complet, si, après s'être propagée de cellule à cellule, elle ne continue à se répéter dans le sein de chaque cellule, à mesure même que celle-ci se renouvelle par la nutrition (1). Cette conservation des souvenirs, qui joue un si grand rôle, sous le nom de mémoire organique, dans la théorie savante de M. Ribot, n'est-elle pas analogue à l'imitation-coutume ? Tout ce que nous imaginons, tout ce que nous pensons tend à se perpétuer en habitudes cérébrales, comme tout ce qui a de la vogue dans nos sociétés, en fait de livres ou de pièces de théâtre, de produits manufacturés ou d'autres, tend à s'enraciner en coutume nationale. Le conscient se consolide par l'inconscient, la célébrité bruyante par le respect religieux.

Maintenant, quand une image, ainsi produite dans la conscience par une communication rapide de proche en proche, et ainsi conservée par une répétition sur place, vient à se *reproduire* dans le sens de M. Ribot, c'est-à-dire réapparaît à l'état conscient comme à sa première heure, à quoi comparons-nous cette forme nouvelle du souvenir ? J'ai vu, il y a un mois, un bateau-torpilleur nouveau modèle, et depuis je n'y ai plus pensé ; mais tout à coup cette image m'est revenue aussi vive que le premier jour. Nous le savons, il n'est pas admissible que cette image, après s'être effacée, se soit dessinée de nouveau spontanément ; rien de moins concevable que le miracle de cette résurrection. Nous devons admettre que, depuis un mois, je n'ai cessé de porter en moi-même, de plus en plus affaiblie mais persistante, la suite de l'ondulation nerveuse imprimée par la vue du terrible engin. Si aujourd'hui l'image dont il s'agit vient d'émerger de nouveau au grand air de ma conscience, c'est sans doute parce que l'ondulation dont je parle a été simplement renforcée par une circonstance quelconque, comme l'harmonique d'un son qui reste indistincte jusqu'au moment où un appareil, en la renforçant, la détache. Or cette circonstance, sauf le cas d'une anomalie pathologique, est toujours l'apparition d'une impression ou d'une idée nouvelle qui, par association, prête au souvenir rappelé une vigueur singulière. Cette association est, on le voit, une vraie combinaison, puisque le souvenir ancien se soude de la sorte à l'image récente ; et désormais cette association tendra elle-même à se répéter intérieurement, devenue un souvenir complexe, formé de souvenirs relativement simples. S'il en est ainsi, et s'il faut croire tout ce que les *associationnistes* nous ont appris à cet égard, je suis autorisé à dire que la soi-disant reproduction des images, en réalité leur agrégation, est l'équivalent psychologique de l'invention. Une invention, nous le savons, inaugure une nouvelle sorte d'imitation, comme une idée ou une perception inaugure un nouveau genre de souvenir ; mais elle n'en est pas moins toujours une rencontre et un *complexus* d'imitations différentes, précédentes, qui se ravivent singulièrement par l'effet de cet heureux croisement. Nous verrons plus loin, en effet, dans le chapitre relatif à l'économie politique, que le résultat d'une invention industrielle, par exemple, est d'ouvrir de nouveaux débouchés à la fabrication de chacun des genres de travail, dont elle est la combinaison ingénieuse, de même que le résultat de l'association des images est de fortifier chacune des images associées. Nous verrons à ce propos qu'une invention industrielle équivaut à une association industrielle, et nous comprendrons mieux l'exactitude du terme d'association choisi pour exprimer le phénomène psychologique analogue suivant mes vues. N'oublions pas que chacun des souvenirs relativement élémentaires dont une idée nouvelle est la synthèse a commencé par être lui-même une synthèse de souvenirs plus simples encore, et nous aurons lieu d'approuver M. Ribot quand il insiste pour faire remarquer que le caractère essentiel d'un souvenir est d'être une *association dynamique* d'éléments nerveux.

Les maladies de la mémoire, si bien étudiées par le même psychologue, rappellent fort les maladies de l'imitation, dont nul ne paraît sentir l'importance, quoique, sous d'autres noms, les phénomènes que j'appelle ainsi préoccupent avec raison l'économiste, le politique et l'historien. Il y a des amnésies et des hypermnésies, des suppressions et des surexcitations malades de mémoires. L'amnésie temporaire, quand elle est totale, comme dans le vertige épileptique, correspond à ces catastrophes militaires ou épidémiques (peste de Florence, famine, tremblements de terre) qui suspendent momentanément, au sein d'une population laborieuse, l'exercice de tous les métiers, de toutes les espèces d'imitation. Les brusques interruptions révolutionnaires dans la tradition des peuples sont de même nature. Si cette amnésie-là se prolongeait, ce serait la mort. Il n'y a de durable que l'amnésie partielle. Celle-ci peut être comparée à ces fléaux, tels que la maladie des vers à soie ou le phylloxera, qui s'abattent sur une industrie particulière et la détruisent pour un temps ou pour toujours. Si la substance nerveuse n'est pas détruite, si du moins la modification nerveuse qui constitue le cliché organique de l'image, n'est pas effacée, la mémoire peut être suspendue sans être abolie. Ce cas rappelle celui où, à la suite d'une dévastation belliqueuse, un métier cesse de fonctionner, mais sans que les ouvriers habiles à l'exercer ou les ingénieurs aptes à le diriger et à le réorganiser de nouveau si les circonstances le permettent, aient été tués ou aient perdu leur aptitude. Ne confondons pas l'amnésie, l'oubli maladif, avec l'oubli normal. Ce dernier

corps. Tous les autres organes s'épuisent à le nourrir. Chez les animaux morts d' inanition, l'amaigrissement est devenu extrême, « mais le poids du cerveau, dit M. Richet, n'a pas sensiblement diminué ». Telle est l'humanité au milieu de la nature asservie.

Ce sont les sociétés animales, celles des abeilles et des fourmis par exemple, qui méritent le mieux, jusqu'à un certain point, d'être appelées des organismes sociaux ; car en elles l'individu, mû par un instinct qui le pousse à s'immoler au bien public, joue le rôle d'un simple organe ou d'une simple cellule, et la subordination hiérarchique des fonctions y est complète. Le *corps* y est fait d'individus aussi bien que la *tête*. Au degré près, les cités antiques, où règne l'esclavage, leur sont comparables. Mais, à mesure que les sociétés se civilisent, il semble qu'elles vont se *désorganisant*, et que ce n'est plus ni à un organisme ni même à un organe exceptionnel qu'il convient de les comparer, mais à une sorte de mécanisme psychologique supérieur : l'égoïsme individuel s'y développe en effet, et c'est de moins en moins par l'esprit de sacrifice, surtout de sacrifice inconscient, c'est de plus en plus (jamais exclusivement) par l'équilibre ou la solidarité des égoïsmes sympathisants, comme dans un système solaire par l'équilibre et la solidarité des attractions moléculaires, que se maintient la cohésion changeante du tout.

---

genre d'oubli est la condition première de toute mémoire : on n'imagine n'importe quoi qu'en oubliant momentanément les images en rivalité ou en hostilité avec celle qu'on fixe ; mais on ne les oublie dans ce cas que parce qu'on les remplace avec avantage ; car, précisément, les états de conscience qui s'excluent ou qui s'excluent le plus nettement, sont les états de même nature qualitative relevant du même sens, de la vue ou de l'ouïe par exemple (2), et dont le plus fort refoule le plus faible. De même, la désuétude est la condition première de toute coutume nouvelle : les haches de bronze n'ont pu se répandre qu'en faisant perdre l'art de fabriquer les haches de pierre ; mais celles-ci ont été, est-il nécessaire de le dire ? remplacées de la sorte avantageusement, comme l'a été l'arquebuse par le mousquet, la diligence par la locomotive. J'ai essayé, dans mes *Lois de l'Imitation*, à propos de ce que j'ai appelé le *duel logique*, de formuler les lois de cette *désimitation*, comme Stuart Mill a essayé, quelque part, de rechercher les lois de l'oubli.

Les hypermnésies générales sont analogues à ces fièvres générales de surproduction que l'exagération du crédit suscite de temps à autre et qui préparent des krachs meurtriers. Partielles, elles ressemblent à ces extravagances de fabrication qui se limitent à certaines industries, par exemple à la création de nouveaux chemins de fer. Ne pas confondre non plus ces surexcitations morbides, nées d'espérances chimériques, avec les excitations normales de l'imitation ou de la mémoire. Quand un souvenir est ravivé, même avec une intensité exceptionnelle, par une perception qui se l'associe, quand un métier est mis en activité, même fiévreuse, par une découverte qui lui ouvre un nouvel emploi, il n'y a rien là de maladif.

Suivant M. Ribot, la destruction des mémoires suit un ordre précisément inverse de la marche de leur formation. Les souvenirs les plus récents, comme moins stables, sont détruits avant les plus anciens. Dans la mesure où cette loi est véritable, elle répond à celle qui régit la décadence des arts et des industries de tout genre dans une société civilisée, en train de retomber dans la barbarie par l'effet d'un désastre national. Les métiers les moins atteints sont les plus profondément, c'est-à-dire en général, non toujours, les plus anciennement ancrés dans les habitudes des populations. Les professions les plus élevées, celles qui répondent à des besoins de luxe plus modernes, sont d'abord anéanties.

En ai-je dit assez pour convaincre le lecteur que je ne me suis pas payé de mots en assimilant la mémoire à l'imitation ?

(1) La nutrition, M. Ribot le dit fort bien, est la base première de la mémoire organique. De même, l'hérédité, la génération, est la base première de l'imitation.

(2) Voir ce que dit Herbert Spencer à ce sujet dans sa *Psychologie*, 1<sup>er</sup> vol., pp. 236 et s. « La saveur des choses que nous mangeons, dit-il notamment, nous empêche très peu de raviver dans notre pensée une personne que nous avons vue hier... Mais les sons que nous entendons actuellement tendent à exclure décidément de la conscience d'autres sons auxquels nous désirons penser ; les sensations visuelles entravent beaucoup les idées visuelles », surtout les idées visuelles semblables par la force ou la couleur.

Les nations modernes aussi, en temps de guerre, ont, par exception, un caractère organique assez marqué. Le soldat alors se fait tuer pour son régiment, le régiment se sacrifie à l'armée, l'armée se dévoue au salut du pays ; c'est-à-dire au triomphe d'une pensée politique conçue par un homme ou un groupe d'hommes dans lesquels s'incarne momentanément l'État. Alors s'exerce rigoureusement la loi des représailles, qui suppose *l'identité* des soldats d'une même armée, des divers citoyens d'une même nation, tous responsables des actes de chacun d'eux. Allez donc vous préoccuper alors de l'équivalence et de la réciprocité des sacrifices rendus par les soldats ou les citoyens. Ni cette équivalence ni cette réciprocité ne sont comptées pour rien, ne sont autre chose que des mots ; il s'agit de solidarité organique, c'est-à-dire finale. Mais pourquoi organique ? Parce que, dans une action militaire, la partie cérébrale et la partie corporelle de l'armée sont unies entre elles par ce lien d'homogénéité qui caractérise les êtres vivants et animés. Les instruments, les forces, utilisés par le général en chef et le cabinet ministériel sont des hommes comme eux, en majeure partie du moins, de même que, dans l'Antiquité, la plupart des services requis par le maître lui étaient fournis par les forces humaines de ses esclaves. Condition sociale inférieure, à laquelle on échappe par la substitution graduelle de forces non humaines, animales, végétales, physiques, mécaniques, à l'énergie des muscles de l'homme. Il est vrai que, semblablement, par les progrès de l'art militaire, les soldats se déchargent de plus en plus sur des machines aussi, sur des canons ou des fusils, du travail qu'ils exécutaient jadis avec leurs bras. Mais, en somme, aujourd'hui comme hier, la bravoure personnelle, la discipline, les vertus militaires, demeurent les vraies forces efficaces, sans lesquelles toute l'énergie des explosifs n'est rien ; et la chair et le sang des soldats, aujourd'hui comme hier, sont les substances employées, les matières premières de la production ou plutôt de la destruction belliqueuse. - Ainsi le militarisme n'acquiert son caractère frappant de solidarité organique que précisément parce qu'il est une régression. Le progrès s'opère, donc, dans le sens d'une « désorganisation » croissante, condition d'une harmonisation supérieure <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> (Oct. 1897). La métaphore de la société organique, si longuement développée dans le second volume de la sociologie de Herbert Spencer - qui, d'ailleurs, ne l'a admise qu'avec bien des réserves et semble l'avoir répudiée depuis - a été reprise, élucidée et en apparence fortifiée par M. René Worms dans sa thèse de doctorat intitulée *Organisme et Société*. En poussant à bout cette thèse, en la portant à son *summum* de clarté et de précision, il a, ainsi que M. Novicow dans son livre si intéressant *Conscience et volonté sociales*, contribué à en délivrer la science et n'a dissimulé aucune des objections auxquelles elle vient se heurter. La question a été discutée amplement au dernier *Congrès de sociologie* qui s'est réuni à Paris en juillet 1897. Le Bulletin du Congrès, qui ne tardera pas à paraître, permettra aux lecteurs que cette question intéresse d'en envisager tous les aspects. Je renvoie aux considérations que j'ai présentées au cours de cette discussion, ainsi qu'à un article que j'ai publié sur cette même question dans la *Revue philosophique* en juin 1896.

## Chapitre III

---

### La série historique des états logiques

[Retour à la table des matières](#)

Dans le chapitre qui précède, il a été surtout question des conditions fondamentales qui permettent à l'esprit social de se constituer, c'est-à-dire à l'équilibre des désirs et des croyances, des intérêts et des idées, de s'établir. On peut appeler cela, si l'on veut, la logique sociale statique. Mais par quelles opérations élémentaires cet équilibre s'établit-il et passe-t-il de ses formes inférieures à ses formes supérieures? À ce problème répond la logique dynamique, la dialectique sociale, dont nous allons nous occuper plus spécialement.

Commençons par donner un schème, une esquisse très simplifiée, de ses opérations comparées à celles de la logique individuelle.

Pour nous faire de la Logique et de la Téléologie, - soit individuelles, soit sociales, - une idée complète autant que précise, nous devons prendre deux jugements ou deux desseins quelconques, A et B, - soit réunis en un même esprit, soit séparés en deux esprits différents, - et examiner à part tous les rapports, d'abord non logiques ou non téléologiques, puis antilogiques ou antitéléologiques, enfin logiques ou téléologiques, qu'ils peuvent soutenir l'un avec l'autre. Nous verrons que, dans une certaine et large mesure, la série de ces rapports numérotés successivement, dans l'ordre indiqué, exprime une succession historique. Nous le verrons encore mieux si, admettant qu'il y a des buts dans la nature, - je ne dis pas *un* but divin, mais *des* buts réels d'innombrables agents élémentaires, - nous ouvrons parfois à la téléologie, par-delà le

domaine psychologique et social, de vastes champs d'application dans le monde physique et vivant. Cette ressource et ce contrôle nous manquent, ou paraissent nous manquer, par malheur, en ce qui concerne la logique.

## I

[Retour à la table des matières](#)

Commençons par les positions non logiques et non téléologiques. Elles se réduisent à une seule, à laquelle il convient, je crois, pour une raison que nous allons dire, d'accorder la première place. Posons donc :

***1° A et B ne s'affirment ni ne se nient,  
ne s'aident, ni ne se contrarient.***

Il est fort difficile de citer beaucoup d'exemples de ce rapport, au moins dans la nature extérieure, précisément parce que, à notre avis, il est primitif. Les rapports suivants ont donc eu le temps de le recouvrir et de n'en laisser subsister que la trace ça et là. Quand les sociologues, dans leurs vues rétrospectives, remontent jusqu'à l'état de guerre appelé par eux originel et constant entre les premiers groupes d'hommes ; quand les psychologues, sous les assises des idées rationnelles qui ont mis de l'harmonie dans les têtes éclairées, aperçoivent le pêle-mêle des croyances contradictoires d'où ce bel accord est issu, les uns et les autres croient avoir touché le point de départ de l'évolution qu'ils étudient. Il leur semble, et il semble à tout le monde que la lutte et la contradiction sont le premier mot de tout. Cependant peut-être n'en est-ce que le second. Peut-être, et même probablement, l'hétérogénéité des éléments et des phénomènes est-elle quelque chose de plus primordial que leur opposition, qui suppose un certain degré de similitude obtenu par un commencement de répétition, de régularité, de discipline. Au fond de la vie mentale, de l'esprit du nouveau-né, que trouvons-nous ? Des sensations brutes, hétérogènes et juxtaposées, ne se heurtant pas encore, ne se contredisant pas encore, puisqu'elles n'impliquent encore aucun jugement. C'est le règne de la qualité pure, du *sui generis* de l'irrationnel et de l'irréductible. Quand les éléments de l'esprit naissant vont commencer à se heurter, c'est que déjà les sensations se seront *répétées* en images et *comparées* entre elles. De même, n'est-il pas supposable qu'avant de se battre et de s'entre-manger les premiers groupes humains, spontanément éclos sans nul lien de parenté ni d'exemple, ont vécu longtemps étrangers les uns aux autres, sans se nuire ni se servir ? Et n'est-ce pas seulement après avoir acquis des besoins et des goûts semblables ou après avoir appris la similitude de leurs besoins, et de leurs goûts, qu'ils sont entrés en conflit meurtrier ? À coup sûr, avant de se combattre, pour arriver à se fondre ou à s'accorder plus ou moins, les diverses religions ont commencé par se côtoyer indifféremment, en leur originalité

hétérogène. Il est à présumer aussi bien que la concurrence vitale n'a pas été le premier rapport des divers organismes appelés plus tard à s'harmoniser. Cette lutte, qu'on a prise pour un début, n'est et n'a jamais été sans doute qu'une transition nécessaire, mais passagère, entre une période d'hétérogénéité vitale où coexistaient sans se nuire ni s'aider les premières créations originales et non parentes de la vie, et une période d'harmonie naturelle où les organismes associés se rendent ou se rendront des services soit unilatéraux, soit réciproques. Descendons plus bas, jusqu'aux formations chimiques. Ici les commencements premiers nous échappent tout à fait ; mais la raison en est que les molécules des diverses substances sont de beaucoup les œuvres les plus antiques de la nature, plus antiques même que les systèmes stellaires, puisqu'elles ont précédé ceux-ci ; car comment comprendre autrement leur similitude, constatée par le spectroscope, dans les étoiles les plus éloignées ? Il n'est donc pas étonnant, si la traversée des trois périodes indiquées est universellement obligatoire, que les œuvres naturelles les plus anciennes soient aussi les plus éloignées de la phase initiale. Mais n'est-il pas permis de conjecturer qu'en des temps pré-cosmiques, bien d'autres substances chimiques, aujourd'hui disparues, ont existé, tout autrement hétérogènes que le sont leurs survivantes auxquelles cette épithète est si souvent appliquée à tort ? Nous n'avons pas besoin d'ailleurs de cette hypothèse pour affirmer que la différence, l'originalité, l'irréductibilité est au fond des choses. D'où pourrait jaillir, si ce n'est de cette source profonde, le luxe de variations et de surprises que, à travers tant de freins compresseurs et de lois régulatrices, de jougs et de niveaux superposés, la réalité fait éclater à nos regards ? Pourquoi le multiple serait-il s'il n'était que la répétition non variée et non originale de l'un ? Quelle raison d'être aurait l'infinie multitude des atomes ou des monades, des agents quelconques séparés et distincts qu'élabore l'univers, si chacun d'eux n'avait sa physionomie, son cachet, sa nuance ?

Il importe cependant de faire dès le début une observation capitale et applicable à tout ce qui va suivre. Quand je dis que le rapport d'hétérogénéité, d'indifférence logique, est primitif et fondamental, je n'entends pas me placer à l'origine absolue et au fin fond des choses. Le caractère répétiteur, périodique, de l'évolution universelle, nous permet de prendre notre point de départ à chaque naissance d'une nouvelle période, bien qu'elle ait été en réalité une renaissance, c'est-à-dire une continuation. Tels éléments que je qualifie premiers, parce que leur rencontre pour la première fois inaugure une nouvelle série de luttes et d'adaptations que j'énumérerai bientôt, pourraient être aussi bien appelés derniers par rapport à une série antérieure qui est venue aboutir à eux.

Une difficulté cependant se présente : comment, si le multiple est divers, l'union naîtra-t-elle ? Une seule réponse est possible, mais elle est plausible : chacun de ces agents universels a pour âme l'ambition de régir tous les autres, de se faire un univers à sa convenance. Chaque atome est un univers en projet. De là le conflit qui les rapproche, la lutte pour la prééminence ; car de ces milliards d'univers projets un seul doit s'accomplir finalement.

## II

[Retour à la table des matières](#)

Nous arrivons ainsi aux rapports antilogiques et anti-téléologiques. Ils sont de deux sortes.

***2° A nie B qui ne nie pas A ; A nuit à B qui ne nuit pas à A.***

***3° A et B s'entre-nient et s'entre-nuisent.***

En d'autres termes, tantôt le désaccord est unilatéral, tantôt il est réciproque. Mais il y a d'abord à se demander si un désaccord simplement unilatéral (exprimé par 2°) est possible. Quand une proposition implique la négation d'une autre proposition, n'arrive-t-il pas toujours nécessairement que celle-ci implique la négation de celle-là ? Quand un dogme nie une loi ou un fait scientifique, est-ce que ce fait ou cette loi ne nie pas ce dogme ? Par exemple, si le récit de la Genèse donne un démenti à certaines découvertes géologiques, ces découvertes ne démentent-elles pas aussi bien le récit de la Genèse ? Pareillement, quand plus souvent (car on ne croit jamais très fort ce qu'on est seul à croire) <sup>1</sup> l'explication positive, non surnaturelle, de quelques phénomènes naturels, éclipses, tempêtes, tonnerre, ont-ils conscience de porter aux croyances religieuses un coup mortel ? Non, et de très bonne foi ils protestent contre le reproche de contredire en rien la religion de leur pays. Et d'ailleurs, même s'ils confessaient cette contradiction, la disproportion serait si grande entre la somme de conviction qu'ils pourraient opposer au dogme et celle dont le dogme pourrait les accabler que la première compterait pour presque rien. Mais les prêtres, dès lors, les anathématisent et s'évertuent à faire ressortir que la religion contredit ces nouveautés. C'est la période des bûchers. Quand la science enfin démasquera ses batteries, quand elle avouera qu'elle contredit tels et tels dogmes et que les coups d'un camp à l'autre s'échangeront au lieu de venir d'un seul côté, cela signifiera que les vérités scientifiques se sont assez répandues et enracinées dans le public pour représenter une masse totale de foi presque égale à celle dont les dogmes disposent. Quels combats dès lors et quels déchirements intimes des sociétés ! Il viendra même un moment où, la foi religieuse continuant à s'affaiblir, les rôles seront renversés, et où les apologistes du dogme discrédité, en réponse aux attaques directes de la science en faveur, s'attacheront à démontrer que la science n'est nullement combattue par la religion. Il pourra être trop

---

<sup>1</sup> Dans les *Souvenirs* de Tocqueville je trouve (p. 21) un exemple bien typique du peu de foi que nous avons nous-mêmes dans nos meilleures idées quand nous sommes seuls à y croire. Tocqueville, le 28 janvier 1848, fait à la Chambre des Députés un discours qui peut passer, relu à distance, pour un modèle de prophétie politique, précis et catégorique. Pas un mot qui ne porte ; l'importance des événements qui s'annoncent est indiquée sans la moindre exagération, c'est l'œuvre d'un voyant tranquille. Eh bien, l'auteur, avec une sincérité admirable, nous dit que ses amis de l'opposition, tout en l'applaudissant par esprit de parti, ne croyaient pas un mot de ses sombres prédictions, et il confesse que lui-même n'était que faiblement convaincu de ce qu'il disait, quoiqu'il vît très nettement les motifs et l'enchaînement des motifs de l'opinion qu'il émettait.

tard pour parler ainsi. Il faudra donc que la bataille ait son cours, sans autre solution possible que la victoire de l'un des combattants et la mort de l'autre. Ce qui nous conduira aux formes de l'accord logique, dont il va être bientôt parlé. Au lieu de prendre pour exemple les conflits de la science avec la religion, j'aurais mieux fait peut-être de citer les conflits d'une vieille religion avec une religion nouvelle. Les phases ici sont tout à fait les mêmes, mais cette lutte nous transporte en des âges bien plus reculés, où elle remplissait à elle seule toute l'histoire ; car, à chaque conquête, la religion du vainqueur refoulait celle du vaincu, et, dans l'intervalle des guerres, le prosélytisme, qui n'est nullement de date récente, s'exerçait sur la plus grande échelle. - De même, quand, dans un pays de mœurs patriarcales ou féodales, des marchands étrangers importent, avec des produits nouveaux, de nouveaux besoins, ces besoins, d'abord faibles et qualifiés de luxe tant qu'ils ne se sont pas fortifiés en se vulgarisant, ne prétendent qu'à prendre timidement place à côté des besoins anciens très profonds et très impérieux ; jamais ils ne conviennent qu'ils tendent à refouler ces vieilles mœurs. Et du reste, alors même qu'ils en conviendraient, ils représentent une trop minime part du désir public pour leur être un obstacle tant soit peu senti ; la réaction ici serait si loin d'égaliser l'action qu'il n'y aurait point de réciprocité véritable. Mais ces mœurs et ces habitudes vénérées se dressent contre ces innovations. Plus tard, celles-ci plus fortes se reconnaîtront hostiles à celles-là ; de là de violentes révolutions sociales. Et même, inversement, quand les goûts et les besoins récents auront subjugué presque tous les cœurs, les usages du passé, réfugiés ça et là dans quelques débris de castes ou dans quelques villages des monts, demanderont grâce à raison de leur innocuité, affirmant qu'ils n'entravent en rien « le progrès ». Mais *alea jacta est*, le vaincu ici a beau mettre bas les armes, il n'en est pas moins l'ennemi tant qu'il existe. Par là on aboutit, comme nous allons le voir, aux formes de l'accord téléologique.

En résumé, donc, le désaccord logique ou téléologique, d'abord unilatéral, puis réciproque, redevient unilatéral en se dénouant, mais, d'ordinaire, en sens inverse. Non toujours, car il peut fort bien se faire, par exemple, que les idées nouvelles ou les besoins nouveaux, après un moment de vogue, s'affaiblissent et se laissent expulser par les croyances et les coutumes raffermies du passé. Mais, quand le nouveau est parvenu à un degré de force qui lui permet de lutter contre l'ancien, il est très rare que ce phénomène se produise, car les causes mêmes qui lui ont donné la force de combattre doivent, en se prolongeant, lui assurer la victoire. Il manque, par suite, un numéro à notre liste ci-dessus.

***Ajoutons : 4° B nie A qui ne nie pas B ;  
B nuit à A qui ne nuit pas à B.***

Ce cas exprime la dernière partie de tout combat, celle où le vainqueur chasse et extermine le vaincu qui fuit ou ne cherche plus à se défendre.



### III

[Retour à la table des matières](#)

Arrivons aux formes de l'accord logique ou téléologique. Mais d'abord empressons-nous d'observer que tous les éléments qu'on voit s'accorder dans l'âme ou dans la société, et même dans la nature, n'ont pas nécessairement traversé les états de désaccord déjà décrits. Parmi les desseins ou les jugements, les appétits ou les sensations, qui se rencontrent, il en est toujours un certain nombre qui se reconnaissent d'emblée une même orientation ; et sans un noyau suffisant de ces interférences heureuses, de ces harmonies innées, l'on ne conçoit pas comment les harmonies laborieusement acquises pourraient s'acquérir. Un commencement d'organisation cérébrale ou sociale a seul rendu tout progrès mental ou historique possible. - Tout ce que j'ai voulu montrer, c'est que, lorsque l'harmonie se fait, elle se fait par les voies indiquées dans ce qui précède ou ce qui suit. - Soyons plus précis. Quand une idée nouvelle, quand une fin nouvelle fait son apparition dans un esprit ou dans une nation, cette idée ou cette tendance se montre, au début, en état d'indifférence logique ou téléologique avec les idées et les besoins déjà établis. C'est seulement plus tard qu'elle révélera soit la contradiction, soit la confirmation qu'elle apporte à ceux-ci, ou plutôt la contradiction qu'elle apporte aux uns et la confirmation qu'elle apporte aux autres. Quand elle se présente sous ce dernier aspect, on voit qu'elle a passé brusquement de notre état 1° à nos états 5°, 6° et 7° dont nous allons parler.

Et, à ce propos, signalons un des partis pris les moins justifiables de la logique ordinaire. Les logiciens n'ont cru devoir examiner que l'hypothèse où, de deux propositions qu'ils juxtaposent, l'une est impliquée dans l'autre, affirmée par l'autre. En ne traitant que du syllogisme entendu ainsi, ils semblent croire qu'on n'a jamais le droit d'admettre une proposition nouvelle avant qu'elle ait paru confirmée par une autre proposition déjà présente à l'esprit. Quelle prétention singulière ! Pour qu'une idée nouvelle, pour qu'une fin nouvelle soit accueillie dans l'esprit, ou dans une société, il suffit qu'elle ne paraisse contredite par aucune autre ou ne semble faire obstacle à aucune autre. Toute thèse commence par être une hypothèse dont tout le mérite consiste en cet avantage négatif. Et, malgré ce défaut d'appui sur les thèses anciennes, la thèse importée reçoit souvent si bon accueil que, lorsque sa contradiction apparaît avec quelque-une de ses aînées, il se livre entre les deux des combats où fréquemment elle triomphe.

Cela dit, énumérons les formes de l'accord. Les voici :

***5° A affirme ou aide B qui nie ou contrarie A ;***

***6° A affirme ou aide B qui ne nie pas ou ne contrarie pas A ;***

***7° A affirme ou aide B qui affirme ou aide A.***

Par une transition toute naturelle on passe de la dernière forme du désaccord (cas 4°) à la première forme de l'accord (cas 5°). En effet, il ne suffit pas, en général,

d'avoir vaincu son ennemi, de l'avoir détruit ou réduit à l'impuissance ; il y a mieux à faire, il y a à l'utiliser tout en le détruisant. L'exemple le plus répandu de ce premier genre d'adaptation téléologique dans le monde vivant, c'est la manducation d'un organisme vaincu par l'organisme vainqueur qui en fait sa proie. L'oiseau saisi par la griffe du chat sert à nourrir le chat qui le tue. Dans le monde social, un rapport exactement pareil s'établit entre l'anthropophage et son captif ou son ennemi tué qu'il dévore. Or l'anthropophagie est, à l'origine de presque toutes les civilisations, la suite habituelle des guerres. L'homme primitif est chasseur non moins que cannibale ; et la chasse, comme le cannibalisme, réalise notre cas 5°. Pour revenir au monde vivant, auquel d'ailleurs ce dernier exemple nous ramène déjà, le cas 5° y est encore largement représenté par le parasitisme, quand le parasite, ce qui n'a pas toujours lieu, il est vrai, est nuisible à l'individu qui le porte et le nourrit. Il n'est peut-être pas d'adaptation biologique plus fréquente. Ajoutons-y les formes primitives de la famille. Les progéniteurs inférieurs se sacrifient à leur progéniture ; presque partout, l'ovule fécond est un dangereux parasite interne de la mère ; et, chez les insectes mêmes, on sait que la mère s'immole souvent à sa postérité non encore éclore. Socialement, nous ne sommes pas en peine de trouver ce qui correspond à ce parasitisme familial ou extra-familial : nous avons nommé le despotisme, qui est le berceau nécessaire des sociétés. Despotisme domestique d'abord, où ce n'est pas le père qui se dévoue à ses enfants, comme dans la nature, mais au contraire les enfants qui subissent à genoux l'exploitation paternelle. Despotisme politique ensuite, où, pour la fantaisie d'un maître, des milliers d'esclaves sont massacrés, épuisés en travaux gigantesques, et où, quand ils survivent, leurs services sont payés de coups de fouet. Plus tard encore, le même rapport se réalise, et trop fréquemment, quand un inventeur, en retour des bienfaits immenses qu'il apporte au monde, ne reçoit que tribulations, insultes et supplices. C'est par là que débute le progrès. Je parle des inventions qui sont favorables à la conservation et au développement des mœurs, des coutumes, des institutions du pays où elles éclosent ; celles qui leur sont contraires sont combattues à juste titre, et donnent lieu, comme il a été dit implicitement plus haut, à une discordance, non à une harmonie sociale. Mais il arrive fréquemment qu'une société originale, après avoir repoussé une nouveauté industrielle comme hostile à son principe, se l'approprie, la monopolise et la fait tourner à ses fins en la dénaturant. C'est encore une réalisation historique du cas 5° et un exemple du passage qui relie ce cas au précédent. Psychologiquement même, ce cas se réalise ; car, ce n'est pas seulement quand deux buts sont incarnés en deux individus différents, que l'un de ces buts, quoique devenu moyen de l'autre, trouve en celui-ci un obstacle. Dans le cœur d'un homme encore rude et grossier, l'harmonie des désirs divers commence d'une manière analogue. Le Barbare ne conçoit l'accord intime des passions que comme l'autocratie farouche de l'une d'elles, bravoure militaire, orgueil, soif de vengeance, fanatisme religieux, et l'écrasement de toutes les autres. Si à la fureur vindicative, par exemple, qui remplit son cœur, une des passions vaincues, telle que l'amour d'une femme, prête un concours momentané, cet appui ne l'empêche pas de combattre l'amour comme une passion indigne de lui. Telle est la morale primitive.

Sous le rapport logique et non plus téléologique, cette première forme de l'accord se montre à nous, individuellement, toutes les fois qu'un esprit neuf et inculte, qui commence à mettre de l'ordre dans son chaos, a installé en lui-même quelque principe souverain, quelque préjugé dictatorial, religieux notamment, par-dessus toutes ses autres connaissances subordonnées et assujetties. Celles-ci ont beau prêter à cette grande croyance une confirmation apparente ou réelle (comme on a vu certaines notions confuses d'astronomie, de physique, de chimie, confirmer, semblait-il, les superstitions astrologiques, augurales, alchimiques), le Préjugé dominateur ne cesse de

les toiser de haut et de les rejeter dans leur néant. Ainsi débute l'harmonie intellectuelle. - Socialement, le même genre d'harmonie se produit toutes les fois qu'un homme, au nom de ses principes, donne raison à un autre homme qui, au nom des siens, lui donne tort. Cela se passe en grand quand une science enchaînée au pied d'un autel prétend fournir de nouveaux arguments en faveur des dogmes qui lui répondent par des anathèmes. Ce phénomène, de plus en plus rare de nos jours, était ordinaire dans le haut passé sous une forme différente, mais pareille au fond. Dans toute l'Antiquité, les dieux des cités vaincues se sont inclinés jusqu'à terre devant le dieu de la cité victorieuse, qui les traitait avec le dernier dédain ; c'est dire que les dogmes du vaincu ont fait ce qu'ils ont pu pour paraître propres à confirmer les dogmes du vainqueur qui repoussaient ce secours dégradant. Sous un autre aspect, presque aussi important, l'accord des jugements dans les premières civilisations s'opérait de la même manière. Rien de plus difficile à accorder que les *orgueils*, rien qui s'oppose plus à l'union sociale. Or les orgueils sont des jugements par lesquels chacun juge avoir une grande valeur et valoir plus que ses semblables. Mais, après une bataille, la victoire abattait l'orgueil des vaincus et exaltait d'autant celui du vainqueur. Les vaincus alors, tout en continuant à s'estimer eux-mêmes, finissaient par admirer sincèrement leur vainqueur, qui les méprisait superbement. Par cette admiration, les premiers confirmaient la bonne opinion que le second avait de lui-même ; et, par ce mépris, celui-ci démentait l'estime que ceux-là croyaient mériter encore. Tel a été le premier équilibre des amours-propres et des croyances aussi bien que des intérêts et des passions ; si incomplet qu'il fût, il était loin d'être instable, et, grâce à lui, en des âges lointains, les premiers empires, les premiers groupes sociaux un peu étendus se sont formés et maintenus, par exemple en Assyrie et en Égypte.

La seconde forme de l'accord (cas 6<sup>o</sup>) se manifeste, en général, par une dérivation de la première, dont elle est l'adoucissement. Téléologiquement d'abord, l'exploiteur, à force de recevoir les services de l'exploité, cesse de le maltraiter et consent à ne lui faire ni bien ni mal. L'homme, après avoir été chasseur, devient pasteur ; après s'être borné à tuer les animaux pour s'en nourrir, il les apprivoise, capte leurs instincts à son profit, boit leur lait, tond leur toison, et, en retour de ces signalés bienfaits, il les laisse vivre, du moins aussi longtemps qu'ils peuvent lui être utiles ainsi. De même, à l'anthropophagie ou à l'hécatombe des captifs employés en travaux fastueux et meurtriers, succède l'esclavage tel que l'Antiquité grecque et romaine et même les temps modernes l'ont connu, sorte de domestication humaine où l'on voit le pasteur veiller avec soin, non certes au bien-être, mais à la conservation de son troupeau dans son propre intérêt. Ce même rapport, en un autre sens plus récent, a lieu quand un inventeur ou un savant, véritable esclave volontaire, esclave non pas docile mais dévoué, de son pays dont il sert l'intérêt réel et permanent sinon le désir actuel et fugace, a la chance de ne recueillir pour prix de ses travaux ni châtement ni récompense, ni humiliations ni honneurs, et de continuer à vivre en paix. Dans la sphère psychologique, nous voyons qu'après avoir compris l'équilibre interne des désirs comme la tyrannie insupportable de l'un d'eux sur les autres, les âmes conçoivent un nouveau type, encore sévère, mais moins farouche, et fréquent aux âges de demi-civilisation. La passion-maîtresse alors, humanisée, condescend à laisser paître tranquillement à ses pieds le troupeau des désirs moindres, pourvu qu'elle les conduise à son but. Les âmes équilibrées de la période antérieure étaient tout autrement abruptes. Par cet utilitarisme unilatéral, la morale s'achemine vers l'utilitarisme réciproque de l'avenir. Dans le monde vivant, nous avons ici tous les cas de parasitisme où le parasite ne nuit pas sensiblement à l'individu qu'il exploite. Combien de microbes non dangereux vivent en nous ! Il est naturel de penser que ce genre de parasitisme inoffensif tend à se développer sans cesse et qu'au contraire le parasitisme nuisible, précisément parce

qu'il est nuisible, tend à diminuer d'importance. D'innombrables espèces ont dû disparaître, affaiblies et condamnées à la défaite dans le grand combat zoologique, par les animalcules qui les dévoraient et qui disparaissaient avec elles. Par la même raison, ces formes inférieures de procréation où l'enfantement et l'alimentation du nouveau-né entraînaient la mort de la mère vont reculant devant le progrès des formes supérieures. Le parasitisme familial lui-même va s'adoucissant.

Au point de vue logique, le cas 6° dont nous parlons est représenté, en sociologie, d'abord, par cette relation qu'on a vue s'établir si longtemps entre une religion reine unanimement professée par tout le monde et des religions asservies ou des sciences domestiquées qu'elle laisse croître en paix, à la condition de les entendre confirmer en chœur sa propre doctrine ; puis, par ce rapport, qui a persisté non moins longtemps, entre un amour-propre royal prodigieusement par le cœur laudatif des sujets et l'amour-propre de ceux-ci qui, se nourrissant de l'orgueil du maître, se félicitaient de n'en être pas méprisés. En psychologie, l'expression de ce cas est fournie par l'exclusivisme de ces esprits systématiques qui, voyant ou croyant voir la confirmation de leur point de vue dans un certain nombre de faits plus ou moins arrangés à leur convenance, ne se soucient nullement de contrôler la vérité de ceux-ci. À un stade plus inférieur de la pensée, les illusions d'optique, qui sont des préoccupations systématiques de l'œil, réalisent le même genre d'accord étroit.

Arrivons enfin au dernier cas, c'est-à-dire à la forme réciproque de l'accord soit téléologique soit logique. On passe par des degrés sans nombre du cas précédent à cette harmonie pleine et finale où se repose comme un fleuve dans la mer toute l'évolution antérieure. Deux espèces vivantes, étrangères l'une à l'autre, sont mises en contact et appelées désormais à vivre côte à côte; après que l'une a longtemps vécu aux dépens de l'autre sans défense, celle-ci finit par s'armer et se protéger contre celle-là, puis par tirer même parti de ce voisinage qui devient avantageux à toutes les deux : ainsi se constituent une *faune* et une *flore* bien harmonieuses. Pareillement, deux tribus d'origine différente viennent à se rencontrer : après que l'une a attaqué, défait et asservi l'autre, qui devient une caste inférieure, celle-ci s'émancipe peu à peu par une série d'étapes que nous voyons se dérouler encore. Le terme où tend visiblement ce progrès est la réciprocité parfaite de l'assistance, soit industrielle, soit politique, que se prêtent les membres des sociétés avancées en civilisation. Chaque élévation des salaires par lesquels les services manuels et rebutants sont rémunérés est un pas nouveau vers cette perfection irréalisable en toute rigueur. L'idée de la valeur et, par suite, l'usage de la monnaie ont pris naissance pour permettre à cette aspiration vers la mutualité complète de se faire jour. Tout devient nécessairement de plus en plus vénal, parce que cette égalité des services réciproques ou des produits échangés, dont les coéchangistes sentent le besoin chaque jour plus vif et plus général, suppose une *commune mesure*, naturelle ou arbitraire, de ces services et de ces produits, si dissemblables qu'ils puissent être. Psychologiquement, l'équilibre moral supérieur, tel que nos générations civilisées le conçoivent, est non celui de l'ascète ou du héros, du martyr ou du stoïque, non celui même de *l'honnête homme* du XVII<sup>e</sup> siècle, mais celui du *sage* qui s'est fait, au lieu d'une hiérarchie despotique ou monarchique, une république démocratique de besoins, de passions, de désirs vivant dans son cœur sur un pied d'égalité et se prêtant un mutuel appui, ce qui suppose, bien entendu, l'exclusion des penchants dangereux et insociables.

Au point de vue logique, le spectacle de cette pleine harmonie nous est donné, individuellement, par un esprit dont toutes les idées, fondées sur les faits scientifiques, forment un système vrai, une théorie, une trame de jugements qui s'entre-confir-

ment ; socialement, par une nation où règne la politesse, cette mutuelle confirmation (apparente, mais cela suffit) des amours-propres qui se renvoient des égards flatteurs, et où règne aussi l'échange des informations, en sorte que chacun puise dans les renseignements fournis par son voisin une raison de plus de croire à ses propres idées. Nous savons déjà que la vie de cour, où les grands flattaient le roi, élargie ensuite par la vie de salon, où les petits flattaient les grands, sorte de politesse unilatérale, a été l'origine de la politesse proprement dite, sorte de cour réciproque ; et il est à remarquer aussi qu'une époque de crédulité, c'est-à-dire d'unanimité unilatérale, où les populations conformaient leurs croyances à celles de leurs maîtres et de leurs prêtres sans réciprocité, recevaient d'eux des enseignements ou des renseignements sans leur en fournir, précède toujours l'âge de cette crédulité mutuelle, qui est une espèce d'unanimité apparente. On peut observer également qu'avant de s'élever jusqu'à des faisceaux d'idées mutuellement enchaînées, mutuellement confirmées, et dignes du nom de théories, un savant doit passer par bien des systèmes métaphysiques où quelques faits mal connus sont appelés à rendre témoignage à une formule qui ne daigne pas les regarder et qui leur sert de lien unilatéral sans être en rien liée par eux. À certains égards, on le voit, la succession des cas 5°, 6° et 7°, par leur côté logique, rappelle la série des trois états, théologique, métaphysique et positif, d'Auguste Comte.

Le cas final auquel nous sommes parvenus demande à être subdivisé. Le dessein A et le dessein B se rendent service l'un à l'autre, soit parce que A favorise B qui le favorise à son tour, chacune de ses deux fins servant de moyen à l'autre, soit parce que A et B favorisent ensemble une même fin, objectif commun des deux que nous appellerons C, et qui, ne pouvant être atteint par chacun d'eux isolément, exige la réunion de leurs efforts. Autrement dit, tantôt il y a ici mutuelle assistance, tantôt collaboration. De même, au point de vue logique, le jugement A et le jugement B s'entre-confirment, soit parce que A provoque l'adhésion à B et réciproquement, soit parce que A et B rendent également témoignage à la proposition C, qui les implique ensemble. Dans la première hypothèse, A et B ne font que s'appuyer ; dans la seconde, elles convergent vers une idée qui leur est supérieure.

Nous avons déjà fourni des exemples de mutuelle assistance ou de mutuel appui, soit dans le monde social, soit dans la sphère individuelle. Il nous reste à montrer ce qu'est dans ces deux milieux la collaboration téléologique ou la convergence logique. Elle est impliquée, à vrai dire, dans les exemples que nous avons cités. Il n'y a qu'assistance réciproque des citoyens quand ils se vendent ou s'achètent leurs produits et que l'industrie prospère ; il y a collaboration des citoyens quand ils se battent sur le même champ de bataille à la poursuite du même but patriotique, sous les ordres d'un même chef diversement mais également obéi, et aussi bien quand ils se soumettent docilement aux mêmes lois, aux mêmes coutumes, expression d'un même idéal national conservé avec un religieux respect ou embrassé avec un juvénile enthousiasme. Or, en quel État et en quel temps l'industrie a-t-elle fleuri, si le patriotisme et le loyalisme n'ont pas régné ? Il n'y a que mutuel appui des divers esprits dont les croyances ou les connaissances s'accordent dans une nation, quand chaque amour-propre s'alimente des compliments qui lui viennent, des amours-propres rivaux, ou quand chaque savant emprunte à ses confrères de simples faits dont il nourrit sa propre thèse, sauf à leur en prêter pour l'engraissement des leurs, souvent en contradiction avec la sienne. Il y a convergence des esprits quand les amours-propres de tous les nationaux s'échauffent au soleil d'une commune admiration, d'une gloire haute et patriotique dont ils sont fiers, ou quand les savants de divers ordres, botanistes, zoologistes, physiciens, économistes, ou autres, ont pour âme commune de

leurs travaux différents une grande idée philosophique qui vient de briller, ou le soleil couchant d'un dogme révérend qui luit encore <sup>1</sup>. Or où a-t-on vu s'épanouir l'urbanité sans une gloire dominante, et où a-t-on vu se déployer une large activité scientifique sans l'inspiration d'un système ou d'un dogme ?

La collaboration des désirs et la convergence des croyances demandent un examen à part, et, comme nous avons pu le voir, le chapitre précédent n'est que le développement de ce cas supérieur. C'est le plus haut point où puisse atteindre l'accord des jugements et des desseins, c'est le terme où aspire toute harmonie incomplète, dans son effort pour gravir l'échelle des accords moindres. Il n'y a de vie mentale ni de vie sociale digne de ce nom que lorsque le faisceau des sensations élémentaires dans un cerveau est devenu un système original, une synthèse transfigurante qui est l'objectivation créatrice, l'apparition réaliste du monde extérieur, et que lorsque les intérêts et les idées d'une tribu ou d'un village se tournent ensemble vers quelque but ou quelque objet collectif, imaginaire, qui les oriente en l'air et les fait hautement fraterniser. En effet, ce cas très important se réalise en psychologie par les notions catégoriques dont les logiciens nous ont tant parlé, et, en sociologie, par des créations assez analogues à des catégories pour m'avoir paru mériter ce nom. Cela signifie, remarquons-le, que la présence des catégories ou de ce que j'appelle ainsi dans un cerveau ou dans une société, révèle une élaboration logique et téléologique déjà très avancée, harmonie suprême, qui, soit mentalement, soit socialement, a dû être précédée d'états sans catégories, c'est-à-dire sans idée de matière ni de force, d'espace ni de temps, sans idée de Dieu ni de langage. Mais nous ne mentionnerons ici que pour mémoire cette période pré-catégorique où il nous est interdit de remonter. Car il ne faut pas confondre avec elle les périodes sociales ou psychologiques que nous avons citées en exemple des états classiques antérieurs. Dans toutes ces périodes, les accords inférieurs dont il s'agissait se présentaient combinés avec notre accord supérieur et dominés par lui.

Dans la nature, trouvons-nous réalisée cette forme finale de l'accord ? Oui, mais seulement dans les œuvres de la vie, et non dans les rapports mutuels des divers organismes, à l'exception des rapports sociaux propres à l'humanité. Un système solaire, par exemple, n'est pas une conspiration des parties vers une fin commune ; tout s'y explique par leur mutuelle attraction, et la merveille consiste en ce que cette contrariété infinie de buts semblables se résout dans le plus majestueux des équilibres mobiles. Mais le prodige de l'organisation, même végétale, est d'un ordre tout autrement élevé. Il semble que les cellules d'une plante ne se contentent pas de poursuivre leurs petites fins égoïstes et d'entretenir de bons rapports de voisinage, mais qu'elles conspirent vers un même idéal botanique, difficile à préciser, qui, à coup sûr, ne consiste pas seulement à se reproduire. Ainsi, la vie, indépendamment même de la pensée, serait déjà une collaboration. Et combien la chose est manifeste à mesure qu'on gravit ses échelons jusqu'au cerveau humain ! La vie, donc, la plus haute et la dernière production de la nature, semble n'être que la réalisation graduelle de l'accord logique et téléologique le plus parfait, terme ultime de notre série.

Notons en finissant la conséquence unitaire qui sort de là. Quand A et B, en convergeant et collaborant, ont produit C, il se trouve que d'autres A et d'autres B, en

---

<sup>1</sup> Le rapport de deux espèces au même genre, fondement du syllogisme, est un rapport de convergence. Tout ce que j'ai dit dans le chapitre précédent sur les syllogismes individuels ou sociaux se rattache donc aux présentes considérations.

convergeant et collaborant de leur côté, ont produit D ou E ou F, etc. Dès lors, C et D ou C et E vont soutenir entre eux les mêmes rapports que A et B et aboutir à la production de M ou de N, et ainsi de suite à l'infini jusqu'à ce que tout soit synthétisé en Z, principe unique et universel.



## Chapitre IV

---

### Les lois de l'invention

#### I

[Retour à la table des matières](#)

La tâche de la dialectique sociale est tout autrement compliquée que le chapitre précédent ne pourrait le faire supposer. Ce schème abstrait nous dit bien par quels états successifs se résout la contradiction ou se noue l'accord de deux idées ou de deux volontés qui se rencontrent. Mais il ne nous dit pas d'où elles viennent, comment et pourquoi elles sont nées et se sont rencontrées. Qu'est-ce donc qu'il y a de logique dans l'arbre généalogique de ces idées et de ces volontés, de ces découvertes et de ces inventions successives ? Chacune d'elles se substitue ou s'ajoute à d'autres ; et par cette double méthode de la *substitution* et de l'*accumulation*, les sociétés, comme les individus, travaillent à satisfaire non seulement leur vœu d'équilibre, mais leur vœu de majoration incessante de croyance et de désir. Ces deux problèmes, séparément difficiles, et, en outre, opposés entre eux, en engendrent un troisième : celui de les concilier. S'il n'y avait qu'à équilibrer les masses de croyances ou les forces de désirs, éparses à un moment donné, la société arriverait assez vite à se figer en un ordre stationnaire. Mais, comme elle aspire en même temps, plus ou moins, à augmenter ces masses et ces forces, en les multipliant et en les diversifiant, il surgit, il doit surgir logiquement, pour donner satisfaction à ce second besoin, de nouvelles découvertes, - toujours apportées du dehors, soit du dehors étranger par le commerce ou la guerre, soit du dehors interne pour ainsi dire, par la recherche individuelle, solitaire, extra-sociale en un sens, du savant et de l'inventeur, - apports intermittents qui troublent l'équilibration commencée et posent le problème d'une équilibration ultérieure, plus compliquée et plus ardue. De là la vie des sociétés tant qu'elles progressent.

L'alternance ou l'antithèse de ces deux problèmes, nous la trouvons partout en sociologie : en linguistique, où le besoin de purisme, qui tend à la pétrification des grammaires et des dictionnaires, alterne ou lutte avec le besoin de néologisme, d'éclat et de vigueur croissante dans l'expression, obtenus par l'enrichissement des dictionnaires et la complication des grammaires. En religion, où le travail systématisant, harmonisant, des théologiens, est toujours à recommencer, grâce à la poussée des hérésies, des nouveautés doctrinales, coups de fouet stimulants donnés de temps à autre à la ferveur qui s'endort. En politique, où, quand l'accord parfait des pouvoirs est atteint par une centralisation éternelle, l'éclosion ou l'éruption de pouvoirs nouveaux opère pour un temps une décentralisation stimulante, qui prépare tout simplement les voies à une centralisation nouvelle, bien plus puissante encore sinon plus oppressive que l'ancienne. En législation, de même. En esthétique aussi et en morale, où l'on n'est pas plutôt d'accord sur une Poétique et une Casuistique réputées parfaites, harmonisation achevée des jugements et des désirs du goût, des maximes et des devoirs de conscience, que l'aspiration à une beauté, à une moralité plus profonde et plus haute, suscite de nouveaux chefs-d'œuvre bizarres et de nouvelles vertus troublantes. En économie politique enfin, où, à peine les divers genres d'intérêts et les divers métiers sont-ils conciliés en une hiérarchie et une organisation du travail acceptées de tous, que de nouvelles industries et de nouveaux intérêts jaillissent du sol, et, revivifiant le travail éternel, désorganisant et démolissant tout, provoquent une crise de concurrence et de conflit qui prépare une prochaine réorganisation sur un plan beaucoup plus large.

Le problème de l'équilibre, d'ailleurs, doit être résolu, - momentanément résolu, - avant que celui du maximum se pose à son tour. On ne marche qu'à la condition d'abord d'être d'aplomb. Statiquement, la logique sociale a atteint son but quand la contradiction d'individu à individu est supprimée à *un moment donné*. Et c'est seulement alors qu'elle peut dynamiquement chercher à se satisfaire en évitant le plus possible que les états successifs d'une société, unie dans chacun d'eux pris à part, soient contradictoires entre eux. Toutefois, cette dernière contradiction, - jamais l'autre, - est souvent exigée par la poursuite obstinée et persévérante du but social.

Il y a encore une autre complication du problème social. Non seulement le vœu de l'équilibre et le vœu du maximum s'entravent l'un l'autre, soit en logique proprement dite, soit en téléologie, mais encore la logique et la téléologie sociales, aussi bien qu'individuelles, s'embarrassent mutuellement dans leur cours parallèle et tiraillent parfois chacune de son côté les sociétés suppliciées par leur désunion. Ainsi s'expliquent une foule de contradictions, évidentes et même criantes, qui frappent tous les observateurs et qui donnent lieu aux esprits superficiels de dire : « L'homme n'est pas un être logique. » Par exemple, à propos du phénomène des *survivances*, qui abondent en tout état social, il n'est pas malaisé de remarquer à quel point le principe nouveau contredit souvent la forme ancienne qui lui sert de manteau ou de masque. L'échange, nous dit-on, chez certains primitifs, se dissimule sous la forme surannée du pillage, le contrat de mariage sous celle du rapt ; l'arbitrage, qui succède au duel judiciaire et le détruit, lui emprunte la cérémonie d'un simulacre de combat ; la république romaine, en se substituant à la royauté, a commencé par investir ses deux consuls, ou plutôt ses deux préteurs, de prérogatives pseudo-royales. De tout cela, on se voit autoriser à conclure que : « celui qui se met en tête d'expliquer par la logique les vicissitudes du genre humain peut être un grand érudit, mais de l'histoire ne comprendra jamais le premier mot. »

L'écrivain qui s'exprime ainsi oublie qu'il est utilitaire, et que le principe de l'utilité, cette clé d'explication universelle à l'usage des sociologues de son école, n'est en somme que la téléologie, c'est-à-dire que la logique du désir. Si l'on a pu comparer l'association humaine à un organisme, c'est précisément à raison de cette finalité interne qui, par la mutuelle assistance ou la convergence des fonctions, les solidarise au point d'être alternativement but et moyen les uns par rapport aux autres. Mais, s'il en est ainsi, les sociétés sont donc ce qu'il y a de plus logique au monde, après les corps organiques toutefois. Les contradictions ! La logique en vit, puisqu'elle ne fait que les résoudre ; elles sont l'âme du progrès ; et la question est de savoir, non s'il en existe, et de nombreuses et d'énormes, mais si elles tendent ou ne tendent pas à être éliminées en vertu d'un besoin d'accord d'une intensité variable suivant les temps et les lieux, et si ce besoin n'est pas d'autant plus intense qu'un peuple est plus socialisé, plus civilisé. Est-ce douteux ? N'est-il pas clair que le chaos, l'incohérence historique, est la fermentation où s'élaborent péniblement ces merveilles et originaux systèmes d'idées et d'actes, d'actes ou d'idées : la langue, avec sa grammaire toujours plus ou moins rationnelle ; la religion, avec sa théologie rudimentaire ou perfectionnée ; la constitution politique ; un code ou des codes, parfois incarnation de la raison même, tels que le *Corpus Juris*, etc. ? Il faut juger l'arbre par son fruit, les sociétés par leur produit final, et le voilà. Quant aux survivances, les contradictions qu'elles présentent ne sont telles qu'au point de vue de l'accord des jugements ; mais en est-il de même au point de vue de l'accord des volontés ? Je veux bien que les formes monarchiques conservées par une république naissante expriment ou semblent exprimer un principe en désaccord avec le principe républicain ; mais la conservation de ces formes respectées, - respectées à cause de l'imitativité humaine, qui n'a rien d'illogique en soi, nous le savons, - est le meilleur moyen, pour un temps du moins, d'atteindre le but républicain, qui est la consolidation de la République.

Cette considération s'applique à tous les autres exemples qu'on nous oppose, et à tous ceux, bien plus forts, qu'on aurait pu aussi bien nous opposer. Que de palinodies, de professions de foi contradictoires un homme doit souvent accumuler pour faire triompher une ambition fixe, qui ne s'est jamais démentie ! Ce qui est vrai des individus l'est des sociétés. Les plus unies, les plus compactes, où le dessein collectif a le plus de précision et de fixité traditionnelles, sont celles, en même temps, - par exemple Sparte ou l'Angleterre - qui, dans leurs rapports avec d'autres groupes sociaux, répugnent le moins à se démentir. Chaque fois qu'une société change de pôle, aux époques de révolution morale, des contradictions tout autrement navrantes, aussi manifestes qu'inaperçues, se produisent, et, logiquement, doivent se produire. Athènes, après les Trente tyrans, redevient une démocratie, mais une démocratie ploutocratique. « Des domestiques nombreux, dit Curtius, des attelages somptueux, des vêtements et des meubles de prix, voilà ce dont on se glorifiait ; et l'orgueil des riches, quelque opposé qu'il fût à l'esprit de la Constitution, n'était cependant pas condamné ici par l'opinion publique ; au contraire, il en imposait à la masse et procurait influence et considération. » L'opinion en ceci était manifestement contradictoire à la Constitution, principe apparent de la société d'alors ; mais elle n'était que trop en harmonie avec le principe réel, qui était la passion dominante de la richesse. Toute démocratie qui se tourne en ploutocratie verra ces anomalies - ou les voit.

Ici la logique proprement dite a été sacrifiée à la téléologie. D'autres fois, c'est, à l'inverse, l'accord logique qui est obtenu par le désaccord téléologique, quand, par exemple, pour éviter de se mettre en contradiction avec ses principes, une nation contrarie ses intérêts évidents, refuse l'alliance des puissances hétérodoxes, ou expulse des hérétiques industriels qui emportent avec eux la prospérité de plusieurs

provinces. Entre le bien de l'unanimité croissante des esprits et celui de la coopération croissante des volontés, un peuple doit souvent opter ; et son option varie, comme elle doit logiquement varier, d'après l'opinion qu'il se fait sur l'importance relative de ces deux grands biens. -Il y a donc, sous beaucoup d'illogismes sociaux apparents, une réelle et profonde logique cachée, et, pourrais-je conclure à mon tour, celui qui, sans elle, prétend expliquer les faits sociaux aura beau compiler, empiler toutes les histoires possibles de sauvages et de Barbares, il n'entendra jamais grand-chose en sociologie. (Voir l'appendice placé en note à la fin du chapitre.)

## II

[Retour à la table des matières](#)

La suppression des contradictions n'est le plus souvent que leur déplacement. Et leur déplacement peut avoir lieu en deux sens opposés : tantôt par la substitution d'une contradiction de masse, générale et vaste, mais intermittente et rare, à des contradictions de détail, individuelles, multiples et continues ; tantôt par la substitution inverse. Autrement dit, dans le premier cas, la logique individuelle est immolée à la logique sociale ; et, dans le second, celle-ci à celle-là. Qu'est-ce qui vaut le mieux ? Il semble qu'il faille distinguer ici entre la logique proprement dite et la téléologie, et répondre que le sacrifice de la téléologie individuelle à la téléologie sociale est, il est vrai, un progrès, mais non celui de la logique individuelle à la logique sociale. Si l'on supprimait les armées nationales permanentes, les citoyens seraient, au bout d'un temps, obligés de former des milices locales, ou, à défaut de celles-ci, de se promener tout armés dans les rues : on n'aurait supprimé les guerres d'État à État que pour les remplacer par des guerres privées, ou de ville à ville, de bourg à bourg, comme au Moyen Âge. Si l'on abattait les fortifications des villes-frontières, les villes de l'intérieur, avant peu, seraient obligées de relever leurs antiques remparts. Ce serait là un mal incontestable. Mais, quand un grand credo national, un catéchisme régnant, vient à être démolí, la lutte entre cette religion et les autres cultes devient impossible, la source sanglante des querelles religieuses est tarie ; et, bien qu'aussitôt se mettent à pulluler les credos individuels, les petites philosophies que chacun se fait, et qui luttent entre elles, on ne saurait voir dans les discussions animées, dans les polémiques même les plus acerbes, engendrées par ces divergences, l'équivalent des torrents de sang qu'elles empêchent de couler. Il a été heureux pour la paix sociale que la logique sociale ait ainsi été vaincue par la logique individuelle<sup>1</sup>. D'autres cas sont plus difficiles. Quand, dans un pays où existent des corporations, des syndicats de producteurs ou de consommateurs, ces associations viennent à être dissoutes, les conflits de ces corps entre eux sont supprimés ; mais il s'ensuit une mêlée continue de petits marchandages qui sont la monnaie de la pièce fondue. Y a-t-il eu en somme progrès ou déclin ? Il est permis d'hésiter.

---

<sup>1</sup> Dans les corps bien disciplinés, cependant, dans un régiment ou un couvent, on considère au contraire comme le bien suprême le résultat inverse ; aussi l'unité de croyance, l'unanimité, n'y est-elle souvent acquise et maintenue que par l'obligation où est souvent l'individu de se contredire, de donner un démenti verbal à ses sentiments intimes.

Comme exemple historique de contradiction fameuse, mal résolue et longtemps renaissante, citons la lutte du sacerdoce et de l'Empire à propos de la question des investitures ecclésiastiques. Il suffisait, ce semble, pour lever le conflit, de distinguer nettement, dans l'évêque ou le prêtre investi d'un bénéfice, l'ecclésiastique, qui ne relevait que du pape, et le bénéficiaire qui, à raison de son domaine temporel, était le vassal de l'Empereur ou des vassaux de l'Empereur. Cette distinction si simple a mis pourtant plus d'un siècle à se faire accepter. Et, de fait, cette dualité de personnes en un même individu est une fiction, analogue à celles par lesquelles les jurisconsultes dissimulent les incohérences de la loi. Toutefois elle a été sanctionnée par le concordat de Worms (1122). De la sorte, si l'on mettait fin aux conflits sanglants, aux rencontres d'armées, on laissait subsister, peut-être même on multipliait les tiraillements sans nombre causés par la collision, en un même individu, de deux autorités distinctes, souvent contradictoires, ayant droit sur lui simultanément. La seule vraie solution eût été soit la confusion des deux pouvoirs temporel et spirituel sur la tête du pape, l'empereur devenant son vassal, comme l'ont rêvé Grégoire VII, Adrien IV, Innocent III, soit sur la tête de l'empereur, ce qui était le vœu secret de la fraction la plus radicale du parti gibelin, soit enfin la renonciation du clergé à tous ses domaines temporels ou la sécularisation de ceux-ci, comme le voulait Arnould de Brescia <sup>1</sup>.

De ces trois solutions, la dernière a prévalu dans la plus grande partie de notre Europe. Mais peu s'en est fallu que la première n'y ait triomphé, comme dans l'ancien Japon et dans toutes les théocraties asiatiques ; et la seconde s'est réalisée en Russie et dans l'Angleterre de Henri VIII, comme en Chine. Or, la multiple issue possible de ce long drame n'est pas un fait exceptionnel ; c'est le fait ordinaire en histoire. L'histoire est, non un chemin à peu près droit, mais un réseau de chemins très tortueux et tout semés de carrefours. Nous pouvons généraliser encore davantage : le développement social considéré sous ses aspects les plus paisibles en apparence et les plus continus, l'évolution de la langue, du droit, de la religion, de l'industrie, du gouvernement, de l'art, de la morale, ne diffère en rien, sous ce rapport, de l'histoire proprement dite. À chaque pas s'est offerte au progrès une bifurcation ou une trifurcation de voies différentes <sup>2</sup>, non pas aboutissant toujours au même terme final comme les branches du delta d'un fleuve, mais divergeant souvent de plus en plus, jusqu'à une certaine limite d'écart, toutefois, où s'arrête l'élasticité de la nature humaine. L'illusion d'un évolutionnisme étroit, unilinéaire, qui est parvenu, on ne sait pourquoi, à se faire passer pour le seul transformisme orthodoxe, est de nier cette grande vérité, sous prétexte de déterminisme. On peut être déterministe et transformiste autant que personne et affirmer la multiplicité des développements possibles, des passés contingents, en tout ordre de faits sociaux et même naturels. Il n'est pas nécessaire d'admettre pour

<sup>1</sup> Plus tard, la querelle des investitures sert de prête-nom à la lutte entre l'Allemagne qui cherche à conquérir l'Italie, et l'Italie qui entend faire respecter son indépendance. Un duel principalement téléologique s'est ainsi substitué à un duel principalement logique qui s'est faussement ressuscité en lui. - À Florence, longtemps *guelfe* a voulu dire *démocrate* ; vers le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, il signifie aristocrate. Le tumulte des *ciompi*, en 1378, « se rattache, dit Perrens, à la lutte des Ricci contre les Albizzi, qui perpétue, en faussant le sens des mots, l'antagonisme suranné des Guelfes et des Gibelins. » Les Gibelins une fois vaincus, les Guelfes se divisent en Blancs et Noirs, puis les Noirs triomphants se subdivisent... L'esprit de discorde est un immortel Protée.

<sup>2</sup> Par exemple, le passage de l'écriture idéographique à l'écriture alphabétique passe pour une des lois d'évolution les mieux établies. Pourtant (voir *Revue scientifique* du 7 mars 1891) l'écriture chinoise ne saurait devenir alphabétique ; et il en est ainsi dans tous les pays qui parlent un idiome monosyllabique où le même *son* prend les *sens* les plus divers suivant le ton avec lequel il est chanté et la place qu'il occupe dans la phrase. C'est donc dans une autre direction que le développement de l'écriture chinoise a dû avoir lieu. De l'idéographisme, donc, partent plusieurs voies d'évolution, et non une seule.

cela l'intervention d'un libre arbitre, d'un libre caprice humain ou divin qui, entre toutes ces voies idéales, choisit à son gré ; il suffit de croire à l'hétérogénéité, à l'autonomie initiale, des éléments du monde, qui, recelant des virtualités inconnues et profondément inconnaissables, même à une intelligence infinie, avant leur réalisation, mais les réalisant suivant leur loi propre, au moment voulu par cette loi, font jaillir des profondeurs de l'être, à la surface phénoménale, de réelles nouveautés impossibles à prévoir auparavant. D'ailleurs, cette hypothèse même étant écartée, on pourrait, en un autre sens plus circonspect, fonder la distinction du nécessaire et de l'accidentel <sup>1</sup>, du déterminisme nécessaire et du déterminisme accidentel, sur l'indépendance relative des séries causales régulières, dont la régularité s'interrompt quand elles se rencontrent et se heurtent ou s'embranchent, sauf à inaugurer ensuite le cours d'une série nouvelle. En ce sens aussi il est vrai de dire que l'accidentel est la source ou le point de départ du nécessaire, et qu'il n'est pas de développement auquel n'aient collaboré des milliers d'accidents.

### III

[Retour à la table des matières](#)

Avant d'aller plus loin, je dois m'expliquer nettement sur cette notion des Possibles dont il vient d'être question et dont l'importance est capitale, puisqu'elle est le fondement essentiel et trop méconnu de toute loi scientifique. Le réel n'est intelligible que comme un cas du possible. Qu'on rende compte des faits comme on voudra, par des propriétés comme Littré, par des caractères comme Taine, par les termes vulgaires de forces ou de facultés, il n'en faut pas moins toujours admettre que ces propriétés, ces forces, ces facultés, ces caractères, dont les rapports mutuels, isolés par l'abstraction, généralisés par nos formules, s'appellent lois, sont des sources d'existences non seulement réelles, mais conditionnelles. Ces virtualités étant données, nous ne pouvons affirmer la nécessité effective des phénomènes qui résultent de leur rencontre sans affirmer en même temps la nécessité d'autres phénomènes qui peut-être n'ont jamais été ni ne seront jamais, mais qui auraient été si d'autres rencontres avaient eu lieu. Qu'on le remarque ; c'est dans le principe même du déterminisme, dans cette idée même de nécessité, qui s'offre superficiellement comme exclusive de la possibilité de ce qui n'est pas, n'a pas été ou ne sera pas, que l'idée de possibilité, c'est-à-dire de nécessité et de certitude sous condition, puise le droit de s'affirmer. C'est l'observation de la liaison des faits, de leur reproduction semblable dans des circonstances semblables qui a autorisé l'affirmation d'autres faits dans d'autres circonstances non observées. C'est parce qu'on a dit : « Le fait A est lié au fait B », que l'on a déduit : « Si le fait A se reproduit plus tard, ou ailleurs, le fait B se reproduira aussi », *ce qui est certain*, bien qu'il ne soit pas certain que le fait A se reproduira ailleurs ou plus tard. Je tiens cette certitude pour une valeur intellectuelle inestimable ; la différence

<sup>1</sup> C'est ce qu'a fait Cournot dans sa profonde justification de l'idée de Hasard.

entre une loi empirique, comme celle de Bode, ou une loi scientifique, comme celle de Newton, c'est précisément que celle-ci a un contenu virtuel immense et qu'elle est applicable à l'irréalisable même. La vérité lumineuse et profonde de la loi de l'attraction lui vient de ce qu'elle s'applique non seulement à l'ensemble et à la suite des gravitations et des perturbations planétaires qui ont réellement lieu, mais à toutes celles qui auraient pu avoir lieu dans l'immensité de l'espace et du temps. De même que l'actuel n'est qu'une infinitésimale partie du réel, présent, passé ou futur, le réel n'est qu'une infinitésimale partie du vrai.

Il y a, pourrait-on dire, par-dessus la vie et l'enchaînement des réalités, une vie silencieuse, un enchaînement paisible des possibilités. Cette foule infinie de certitudes conditionnelles qui ne trouveront jamais réunis tous les éléments divers de leur condition, s'avance d'un degré vers l'existence chaque fois qu'un nouvel élément de ce tout complexe vient à se réaliser, ou s'en éloigne d'un degré chaque fois qu'un des éléments déjà réunis vient à périr ; et rien n'est plus agité que le destin de ces ombres peuplant le royaume du vide. L'emboîtement des germes était une chimère, l'emboîtement des possibles est une incontestable vérité. Les enfants qu'un homme aurait eus de telle femme s'il s'était marié avec elle au lieu de se marier avec une autre sont des possibles du premier degré ; les enfants que ceux-ci auraient pu avoir d'autres femmes réelles ou possibles, sont des possibles du second degré ; et ainsi de suite. On peut déduire sans fin, car il est *certain* que les lois de la vie se seraient appliquées à ces enfants hypothétiques du millième ou du millionième degré, aussi bien qu'à nous. En poursuivant, on arriverait à conclure que l'Impossible est un possible de l'*infini*ème degré. Autre exemple. Si la bataille de Marathon eût été perdue par Miltiade, la Grèce eût été conquise ; cette conquête est un possible du premier degré. La substitution de la langue et de la civilisation persanes à la langue et à la civilisation helléniques, conséquence hypothétique de cette conquête, est un possible du second degré ; etc. Les sciences nous fourniraient nombre d'exemples plus instructifs. Après que Kepler eut formulé ses trois grandes lois, la découverte de la gravitation universelle devint un possible du premier degré ; de même, la découverte du télégraphe électrique après l'observation d'Ørstedt et les recherches d'Ampère, ou bien la découverte des horloges après celle de l'isochronisme des oscillations pendulaires par Galilée ; de même encore, l'application de l'algèbre à la géométrie à un certain moment du progrès parallèle de ces deux sciences. Même avant Kepler, ou avant Ampère, la découverte de la loi newtonienne et celle du télégraphe électrique étaient possibles à la rigueur, mais d'une possibilité d'ordre inférieur. Ampère, Kepler, ont fait passer du second ou du troisième degré au premier la possibilité de ces deux conceptions astronomique et physique. L'on remarquera l'importance que des savants éminents attachent à ce *passage* et même à sa date exacte. C'est en 1618, d'après l'indication solennellement donnée par Kepler lui-même, que le principe newtonien devint *mûr* et prêt à être cueilli. Le jour où un savant de notre siècle s'est avisé de remarquer les raies caractéristiques visibles dans le spectre lumineux des vapeurs de sodium, ce jour-là l'astronomie et l'optique sont devenues *mûres* pour leur fécond rapprochement appelé la spectroscopie, cette merveilleuse révélation de la constitution intime des corps célestes. Chaque science présente ainsi au critique pénétrant qui étudie son histoire, à Auguste Comte, à Cournot, à Littré, un *point de maturité* spécial pour chacune de ses découvertes à éclore. Ce point de maturité, c'est le moment où s'est accompli le *passage* dont je viens de parler. Ainsi, chaque fois qu'une réalité, spécialement une découverte ou une invention, est étouffée ou empêchée de naître, elle ensevelit avec elle son cortège de possibles ; mais aussi, chaque fois qu'une réalité naît, elle fait



avancer d'un degré son cortège de possibles. On peut donc dire que le possible s'achemine vers l'existence ou s'en écarte, et se meut avant d'exister.

Une grave vérité sort de là : il n'est pas un développement qui ne consiste en une série d'avortements, infligés soit à tous les germes différents qu'il empêche d'éclore, soit à l'être même qui se développe et qui, à chaque réalisation, à chaque spécialisation de lui-même, sacrifie quelque-une de ses aptitudes latentes. Quelle hécatombe continue de germes, pour un germe sauvé, suppose la panspermie ! Et la concurrence vitale, et la sélection ! Certes, les avortons forment en ce monde une écrasante majorité. Mais les privilégiés eux-mêmes sont des sacrifiés ; ils se mutilent de leurs propres mains, et nécessairement, pour se faire avancer d'un pas <sup>1</sup>. Cette loi de l'avortement nécessaire en tout développement n'est-ce pas une considération bien propre à rendre invraisemblable *a priori* l'évolution unilinéaire ?

## IV

[Retour à la table des matières](#)

Ce qui est vrai de l'Évolution en général l'est spécialement de l'évolution des sociétés, et, dans chacune d'elles, des évolutions linguistique, religieuse, politique, économique, esthétique, morale, dont l'ensemble la constitue. Ce sont là autant de séries plus ou moins logiques d'inventions plus ou moins logiquement groupées et agrégées ; et ce serait une égale erreur de penser qu'elles se suivent sans aucun ordre ou qu'elles sont assujetties à un ordre invariable, voire même à un seul ordre normal.

---

<sup>1</sup> Les défaites, les désastres dont l'histoire est semée ne sont rien auprès de tant d'autres ruines, de tant d'autres catastrophes qu'on ne voit pas, mais qui n'en ont pas été moins douloureuses. Que de plans brisés près de se réaliser ! Que d'espoirs fauchés en herbe ! Si nous pouvions voir, entrevoir seulement les *dessous* de l'histoire, la circulation de l'inexprimé et de l'irréalisé à travers tous les hommes d'une génération, le passage stérile de cette foule invisible d'idées, de croyances, de desseins, d'aspirations, qui se sont communiqués tout bas sans avoir pu se traduire en actes ni même toujours en paroles, nous serions stupéfaits de tout ce qu'il y a d'avorté chez les plus privilégiés eux-mêmes. Il est rare que, dans un combat, le vainqueur même n'ait pas à subir quelque irrémédiable renoncement à ses projets plus vastes, quelque grand mécompte dont son triomphe est mutilé. Si les Croisades sont un immense espoir déçu de christianiser la Terre sainte, les Arabes n'ont pas mieux réalisé leur rêve à eux, qui était d'islamiser l'Europe et le monde ; et l'ambition musulmane a eu les ailes coupées par Charles Martel, comme le rêve grandiose de Bonaparte de conquérir l'Asie et de prendre l'Europe à revers a échoué sous les murs de Saint-Jean-d'Acre, échec qui a suffi à lui décolorer toute sa belle campagne d'Égypte. Mahomet II a planté le Croissant à Constantinople : quel destin ! Oui, mais il songeait à aller à Rome, à Paris même, grâce aux divisions insensées des princes chrétiens, et son dessein gigantesque est mort avec lui. Il faut plaindre sincèrement tous les conquérants. Pauvre César, qui n'a pas vaincu les Parthes ! Pauvre Alexandre, qui n'a eu le temps de rien fonder ! Pauvre Charlemagne, qui n'a pu chasser les Musulmans de l'Espagne, ni refouler les Normands, ni rétablir dans son intégrité l'Empire romain ! Pauvre Napoléon, qui a été sur le point de faire sa descente en Angleterre, et n'a pu la faire, après Trafalgar ! Je me demande si ces grands victorieux, qui ont été de plus grands rêveurs encore, n'ont pas été au fond les plus malheureux des hommes. Leur *dessous* à eux, et qui explique tous leurs dehors, c'est ce beau songe de la monarchie universelle qu'ils se sont passé de l'un à l'autre, à travers les temps, vainement, constamment, comme une coupe empoisonnée et capiteuse, - et que l'avenir peut-être accomplira.

Avant tout, si l'on veut comprendre les inventions réelles et rechercher leurs lois, il ne faut jamais perdre de vue le champ infini des inventions possibles. À la vérité, au début des différents groupes sociaux, ce champ est singulièrement rétréci par la tyrannie des besoins immédiats, et partout à peu près semblables, de l'organisme, auxquels il s'agissait de répondre tout d'abord, et qui contraignaient le génie humain à s'exercer dans une même direction peu variée. De là l'éclosion presque inévitable alors de certaines découvertes presque indispensables telles que la poterie, le feu, la construction des huttes, la couture des peaux de bêtes ou le tissage, et la quasi-impossibilité de certaines idées de luxe. Il est toujours resté un peu de marge cependant pour la production d'originalités sociales, dès le début même ; et cette marge a été s'élargissant à mesure que les besoins immédiats satisfaits ont fait place à des besoins plus artificiels, c'est-à-dire plus vraiment sociaux, et que les inventions elles-mêmes, encore plus que les circonstances extérieures ou les particularités de race, ont contribué à faire naître. Par exemple, le désir de navigations lointaines, qui n'a rien de primitif, n'est devenu intense, parmi les populations du littoral, qu'après l'invention des vaisseaux à quille, et très intense qu'après l'invention de la boussole ; or, ce n'est pas le voisinage de la mer qui a suffi à enfanter celle-ci ; et, quant à celle-là, il est clair que cette charpenterie maritime a dû être précédée par la charpenterie terrestre, plus aisée, qui n'a rien à voir non plus avec le voisinage de la mer. Enfin, la moindre navigation dans un tronc d'arbre creusé n'a pu être tentée ni désirée qu'après la fabrication d'instruments de métal ou de silex propres à travailler le bois, et cette ingéniosité n'a rien de particulièrement maritime.

Une découverte en porte toujours d'autres dans ses flancs. Mais on ne sait si celles-ci en sortiront, ni quand, ni toujours dans quel ordre. La découverte de la boussole était grosse de celle de l'Amérique et de l'Océanie, en ce sens que, impossible en fait avant l'aiguille aimantée, l'exploration de ce continent et de ces archipels inconnus devenait plus ou moins probable après : très peu probable dans un délai de cinquante ans, un peu plus probable en deux ou trois siècles, très probable ou même certaine en un millier d'années. En tout cas, on voit bien que, de ces deux découvertes, la première devait précéder la seconde. Mais la Floride pouvait, indifféremment, être connue avant ou après le Brésil, et la Nouvelle-Calédonie avant ou après la Nouvelle-Hollande. La découverte de l'écriture devait précéder évidemment celle de l'imprimerie ; la découverte des chiffres arabes a été nécessairement antérieure au progrès de nos mathématiques. Avant tout, la découverte du langage était la condition *sine qua non* de toutes les autres. Il y a certainement, en fait de découvertes scientifiques, un ordre forcé qu'Auguste Comte a tracé, que Cournot a repris et perfectionné, et qui pourrait être mis sur le même rang, comme principe sociologique, que le principe biologique de la subordination des caractères. Mais, quoi qu'en dise Cournot quelque part, la découverte de la circulation du sang n'aurait-elle pas pu venir après aussi bien qu'avant celle de la vraie nature de la respiration et de la digestion ?

Concevoir l'évolution, en n'importe quel ordre de faits, comme une série unique de phases exclusivement enchaînées les unes aux autres, comme un cycle qui se répète indéfiniment sans variation importante, c'est comme si l'on admettait qu'une seule et même direction des mouvements dans l'espace, réduit de la sorte à une seule dimension. Le mouvement n'est que la traduction symbolique de l'évolution. Nous ne pouvons nous faire de celle-ci une idée moins large que de celui-là. Et, puisque nous voyons le champ immense de l'Espace-temps ouvert à la diversité infinie, à la merveilleuse multiformité des mouvements, sans que cette apparente liberté nuise en rien à leur détermination rigoureuse, à la stricte application des lois mécaniques, - dont l'Espace-temps est, pour ainsi dire, la notion intégrale, l'applicabilité totale, - nous

devons nous dire *a priori*, et l'observation des faits semble nous donner pleinement raison, que les lois de la logique, cette mécanique interne, ouvrent un débouché non moins vaste à l'inépuisable variété des évolutions soit vivantes, soit psychologiques et sociales. Il y a une logique vitale (laquelle nous apparaît surtout sous son aspect téléologique), comme il y a une logique mentale et sociale. Et, si l'Espace-temps est l'applicabilité totale de la mécanique, on peut dire aussi bien que la Vie, sorte d'espace des développements biologiques, est l'applicabilité totale de la logique vivante, et que l'Esprit, sorte d'espace aussi des développements psychologiques et sociaux, est l'applicabilité totale de la logique individuelle et sociale. Ce sont là trois grands milieux, dont le premier seul a, dans la nature de notre sensibilité, une *forme* propre qui lui corresponde, ce qui ne veut pas dire que les deux autres soient moins réels. L'électricité n'est pas moins réelle que la lumière, quoique celle-ci, et non celle-là, ait sa note spéciale sur le clavier de nos sens.

Rien n'est plus contraire au génie même du darwinisme, si l'on y prend garde, que l'hypothèse d'un seul arbre généalogique possible des espèces. C'est au point de vue d'un plan prédéterminé des transformations organiques, dans le sens de Nœgeli, qu'on doit loger dans le premier germe vivant, à l'origine de la Vie, tout l'ordre des espèces futures, et que rien que cet ordre, comme toute la structure de l'homme adulte à l'exclusion de toute autre est contenue virtuellement dans l'ovule humain. Darwin repousse implicitement, et d'une manière absolue, cette conception, puisqu'il donne aux transformations d'espèces une cause tout extérieure, la pression des circonstances changeantes qui, par la sélection naturelle aidée de la corrélation organique (logique immanente de la Vie), toutes deux s'exerçant sur d'innombrables variations spontanées, force l'organisme à s'adapter et se réadapter continuellement à elles. Mais, alors même qu'on admettrait avec Nœgeli un transformisme opéré par des causes internes avant tout, serait-il nécessaire d'accorder à cet auteur l'unité du programme de la Vie, exécuté morceau par morceau comme un plan d'architecte ? Non, ce ne serait pas même permis, Weissmann oppose à Nœgeli ce fait capital que tout, jusqu'aux moindres détails des organes, est merveilleusement approprié, dans chaque espèce, aux circonstances où elle est appelée à vivre, et que, si elle seule avait pu et dû apparaître à l'heure et dans le lieu voulus, de toute éternité, par les exigences d'un plan inflexible, cette harmonie préétablie serait le plus grand des miracles. Weissmann me paraît se tromper, cependant, quand il se croit obligé par là de rester fidèle aux causes tout externes de l'évolutionnisme darwinien. Une troisième hypothèse se présente : c'est que, tout en donnant une cause intérieure au développement organique, on laisse à la provocation des circonstances du dehors la direction de cette force cachée parmi toutes les espèces possibles, conditionnellement nécessaires, que l'espèce existante porte en elles, et dont la plupart sont condamnées à avorter. Volontiers j'assimilerais ainsi, par métaphore tout au moins, à une dépense d'inventions géniales, telle qu'il s'en produit dans nos sociétés, quand le besoin s'en fait sentir, la dépense de rénovation vitale, d'adaptation organique, qui se produit au moment de la naissance d'une espèce. Invention et adaptation ne font qu'un. Rien ne rappelle mieux une nouvelle machine inventée par nous qu'un nouvel organe créé par la Vie <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Il n'est pas d'institution sociale qui ne se rattache à un organe du corps dont elle n'est que la *suite sociale*. Le langage, avec ses prolongements anciens ou récents, écriture, imprimerie, télégraphe, téléphone, n'est que le développement du cri et du geste, du larynx et des membres en tant qu'expressifs et moyens de communication. Le char, la voiture, la locomotive, le réseau des routes ou des voies ferrées, ne sont que la continuation des jambes. La peinture et la musique développent la vision et l'ouïe. La religion et la science sont l'emploi et l'extension de la partie antérieure du cerveau ; la politique, de la partie postérieure. En tout ceci, nous voyons les séries d'inventions sociales (linguistiques, industrielles, scientifiques, artistiques, etc.) faire suite purement et

## V

[Retour à la table des matières](#)

Quoi qu'il en soit, il est certain que, pour comprendre pourquoi et comment une invention est éclos, il faut tenir compte à la fois d'une cause externe, le travail mental du *génie*, et de causes extérieures. Cela revient à dire qu'il faut distinguer entre les lois logiques et les lois extra-logiques de l'Invention, comme je l'ai fait, dans un autre ouvrage, pour l'Imitation. Le génie, en effet, qu'est-ce autre chose que l'Esprit en tant que remarquablement inventif ? Et l'Esprit, qu'est-ce, avons-nous dit, sinon le Milieu de toutes les combinaisons logiques (ou téléologiques) possibles ? Occupons-nous d'abord des causes extérieures.

Celles-ci sont de deux genres : vitales et sociales. Vitales : ce sont celles qui ont produit, par une série d'heureuses rencontres, le génie lui-même, ce suprême accident <sup>1</sup>. Sociales : ce sont les influences religieuses, économiques, politiques, esthétiques, linguistiques, quelconques, toutes nées de contagions imitatives opérées conformément aux lois de l'imitation, et qui, en faisant se rencontrer dans un cerveau de génie les éléments divers d'une invention ultérieure, ont dirigé vers celle-ci l'effort génial, et réalisé mais spécialisé l'aptitude géniale. Le génie, invention vitale très singulière qui est féconde en inventions sociales des plus surprenantes, est à la fois la plus haute fleur de la vie et la plus haute source de la société. Il exprime l'action de la Nature dans l'Histoire, non pas l'action vague et continue, mais intermittente et nette, et réellement importante ; et, quand nous voulons sonder un peu profondément cette action, nous sommes conduits à entrevoir, au fond de tout, des éléments hétérogènes, caractérisés, originaux, sans lesquels rien ne s'explique. - Ce n'est pas ici le lieu de

---

simplement aux variations vitales dont les organes sont nés. Les *besoins* continuent les *fonctions*, les pensées continuent les sensations, les rythmes des vers continuent le rythme respiratoire. - Dans son *Évolution mentale chez les animaux*, Romanes montre qu'il y a parallélisme entre les complications systématiques des associations d'idées et les complications non moins coordonnées des associations de mouvements, - entre le raffinement nerveux et le raffinement musculaire. Mais, au moment où intervient la culture sociale, l'auteur croit voir ce parallèle s'arrêter ou ne se continuer qu'artificiellement dans le second des deux systèmes comparés par lui : en effet, la machine alors s'ajoute au muscle, et dispense le muscle de certaines ingénieuses adaptations de mouvements dont elle est la réalisation bien moins fatigante et plus pratique. Quels bras, quelles mains seraient capables de tours de force ou d'adresse exécutés par le métier à tisser, le télégraphe, la locomotive ? Or la symétrie que Romanes croit rompue ainsi se rétablit sans peine, si l'on remarque que, par suite de la civilisation pareillement, les facultés intellectuelles reçoivent des annexes extérieures, des rallonges artificielles, aussi bien que les facultés motrices. Tels sont les livres et autres moyens de mnémotechnie qui dispensent le cerveau d'organiser en lui-même les faisceaux d'idées les plus compliqués.

<sup>1</sup> Aussi longtemps, en effet, que le spermatozoïde et l'ovule se rencontreront sans s'être devinés et fait signe à distance, qu'ils s'accoupleront sans s'être choisis intelligemment, et que, de cet accouplement aveugle et fortuit, naîtront des singularités individuelles dont quelques-unes seront géniales, sources de découvertes ou d'inventions capitales dans l'histoire du progrès humain, aussi longtemps on pourra dire que le rôle de l'accidentel en sociologie est considérable, incomparable.

dissenter sur les conditions physiologiques, parfois pathologiques, du génie ; sur ces rapports, exagérés ou mal interprétés, avec la folie <sup>1</sup>. Quant aux conditions sociales du génie, - car il en existe, et M. de Candolle, dans son *Histoire des sciences et des savants*, en énumère quelques-unes de fort remarquables, - nous n'avons pas non plus à nous y arrêter. Mais nous devons nous occuper des conditions sociales de l'invention, le génie étant donné. Parmi celles qui favorisent en général l'essor inventif, faut-il ranger, par exemple, le morcellement en petits États, pareils aux cités grecques de l'Antiquité ou aux républiques italiennes du Moyen Âge ; en sorte que, nés et couvés dans ces étroits berceaux, providentiellement tressés pour eux, les germes des sciences, des arts, des industries, se répandraient de là, plus tard, dans de grands empires, Macédoine, empire d'Alexandre, empire romain, monarchies européennes, excellentes pour leur déploiement et leur diffusion, non pour leur création ? Les deux exemples cités semblent permettre de répondre affirmativement ; mais, si l'on y regarde de près, on verra qu'il s'agit de races admirablement douées, qui d'ailleurs ont reçu de grands États antérieurs les idées stimulantes et capitales sans lesquelles elles n'auraient rien pu faire éclore. Les villes grecques ont hérité de l'architecture, de la sculpture, de l'écriture nées en Égypte ou en Asie ; les villes italiennes, des arts de Rome renaissants à l'aube de l'ère moderne. Comment n'être pas frappé de voir que, même en fait d'art militaire, c'est-à-dire là où leurs guerres perpétuelles, fratricides, devaient poser à l'esprit inventif ses problèmes les plus urgents, ces petits États ont opéré si peu de progrès ? Athènes a vécu des siècles sur le même armement, sur la même stratégie. Les vraies rénovations militaires sont venues de ces barbares que les Hellènes méprisaient si forts, la phalange macédonienne, la légion romaine, comme, plus tard, de l'Espagne de Charles- Quint, de la Prusse de Frédéric, de la France de Napoléon. La plus grande découverte des temps modernes, celle du Nouveau Monde, est due à un pilote génois qui n'a pu l'accomplir que grâce au colossal empire espagnol. Jamais le génie inventif n'a autant brillé que dans notre Europe et dans notre siècle, et jamais on n'a vu une tendance si générale aux centralisations puissantes, aux vastes agglomérations <sup>2</sup>.

Ce résultat n'a pas lieu de nous étonner, si nous songeons qu'une idée nouvelle est une combinaison d'idées anciennes, apparues en des lieux distincts et souvent fort distants, que la première condition pour que celles-ci se combinent, c'est leur rencontre simultanée dans un cerveau propre à les combiner, et que plus l'extension des États, le recul des frontières, facilite l'expansion imitative de ces inventions élémentaires, chacune à partir de son foyer natal, plus il y a de chances que ces deux rayonnements d'imitation interfèrent dans une tête ingénieuse ou géniale. On peut à ce sujet, si l'on est possédé de la manie législative, formuler quelques *lois*. L'idée A et l'idée B étant données, on demande le degré de probabilité de l'idée M qui peut résulter de leur accouplement logique ou téléologique (parmi les idées multiples M, N, O, P, susceptibles de naître aussi). Réponse : 1° L'éclosion de M est d'autant plus

<sup>1</sup> Excellentes remarques de M. Paulhan à ce sujet dans son livre sur les *Caractères*, pp. 18, 20, 21. « On s'est peut-être exagéré, dit-il notamment, le manque d'équilibre des hommes supérieurs, et, inversement, l'équilibre des médiocres et des imbéciles ».

<sup>2</sup> Ce qui seul a rendu possible le développement de la musique et des mathématiques chez les modernes, - ce qui leur a permis de dépasser immensément sur ce point leurs maîtres les Grecs, malgré les aptitudes éminentes de ceux-ci pour l'art musical et les sciences abstraites, - c'est l'invention de notre notation musicale et celle de notre système de numération écrite. Il est bien probable que, si la Grèce eût été une grande nation paisible, unie et puissante, où les mathématiciens et les musiciens auraient eu des relations mutuelles plus étendues et plus multiples, ces deux inventions, à la fois si simples et si capitales, n'auraient pu manquer de se présenter à l'esprit grec.

probable (toutes choses égales d'ailleurs, bien entendu), que A et B ont apparu en des pays moins éloignés l'un de l'autre, communiquant plus aisément l'un avec l'autre, et ont apparu plus anciennement. Sa probabilité, pourrait-on dire en un langage ridiculement mathématique, est en raison inverse du carré de la distance et de la communicabilité de ces pays, et en raison directe de cette ancienneté. 2° A et B ayant commencé à rayonner dans une nation, la probabilité de M est d'autant plus grande que cette nation est plus peuplée. 3° Cette probabilité est d'autant moins grande que plus grande est la difficulté de M.

C'est là, je l'avoue, une singulière quantité : la *difficulté* d'une invention. Cependant peut-on nier qu'il y ait quelque chose de vrai dans cette notion ? Entre l'idée la plus facile et l'idée la plus difficile à concevoir, il y a un intervalle énorme. Je sais bien que le langage ordinaire refuse le nom d'inventions ou de découvertes aux combinaisons d'idées très faciles et le réserve aux plus malaisées. Cependant les idées les plus simples sont souvent les plus fécondes. Rien de plus simple que d'exprimer par des lettres de l'alphabet des quantités abstraites, et notamment par  $x$  ou  $y$  des quantités inconnues. Cependant toute l'algèbre est là-dedans. L'idée du bâton, du levier, de la roue, l'idée de jeter un tronc d'arbre sur un cours d'eau, de tracer un chemin dans une vallée, d'acclimater une nouvelle plante ou de domestiquer un nouvel animal, ont pu se présenter d'elles-mêmes à l'esprit, mais elles n'en ont pas moins révolutionné le monde. Puis, par des degrés insensibles, on passe de ces idées très faciles, ou de beaucoup d'autres plus faciles encore, aux combinaisons les plus ardues ; et il serait peu philosophique de voir une différence de nature là où il n'y a qu'une différence de degré. Remarquons maintenant la relativité de celle-ci. Telle idée artistique viendra d'elle-même à un Grec, qui attendra des siècles avant de percer la carapace cérébrale d'un Romain ; telle idée juridique naîtra aisément chez un praticien de Rome qui ne luiira jamais à l'esprit d'un élève d'Aristote ou de Platon. La difficulté dont il s'agit est donc chose relative à la race ou plutôt à la nation, ajoutons au moment historique. Cela étant, elle est plus ou moins grande suivant que l'idée à concevoir, M, requiert, pour être aperçue, des esprits plus ou moins élevés au-dessus du niveau moyen, je ne dis pas vaguement du peuple en question, mais de la fraction de ce peuple qui connaît à la fois A et B. Il y a loin souvent du niveau de cette fraction quand elle est une élite, à celui de la foule d'où elle émerge. Par exemple, en mathématiques, un théorème nouveau étant découvert, son rapprochement d'un théorème ancien en fait déduire immédiatement un corollaire, qui se présente de lui-même aux mathématiciens. Cela signifie que la conception de ce corollaire est extrêmement facile, et en quelque sorte fatale, car elle ne requiert que la moyenne de capacité cérébrale propre aux géomètres à qui les deux théorèmes sont connus, quoique d'ailleurs cette force ordinaire soit très exceptionnelle si on la compare à celle du public. Rappelons-nous, au sujet des individualités qui s'éloignent plus ou moins de la moyenne, les statistiques de Galton et autres. Ces écarts décrivent une courbe ondulante et ne dépassent jamais certaines limites. Il y a une sorte de règle de ces exceptions à la règle. Telle race, telle nation comporte plus ou moins d'exceptions, et des exceptions plus ou moins exceptionnelles. Donc, si la conception M requiert une capacité tant soit peu supérieure au plus haut point que l'élite d'un peuple, où A et B sont connus, puisse atteindre, elle y est évidemment aussi impossible que si A et B étaient inconnus.

Si la conception M requiert une force de tête très rare parmi ceux qui connaissent à la fois A et B, si le nombre de ceux-ci est très petit, s'ils ont l'esprit très peu inégal, j'ajoute très peu actif et très peu indépendant, il faudra un temps très long pour que M soit conçu. C'est le cas des civilisations à leur début. Dans ce cas, la part du hasard est immense, et il suffit d'un grand homme fortuit pour abrégér considérablement la

durée dont il s'agit. Si la connaissance de A et de B est au contraire très répandue, si ceux qui les connaissent ont l'esprit très inégal, très surexcité et très émancipé, et que la force suffisante pour concevoir M soit, parmi ceux-ci, très commune, un temps très court suffira pour parvenir à cette dernière idée. C'est le cas des civilisations adultes et prospères. Ici encore, le hasard, un hasard malencontreux, peut avoir pour effet d'allonger la durée comme plus haut de l'amoinrir. Mais, pour l'allonger beaucoup, il faudrait maintenant bien plus de mauvaises chances qu'il n'a fallu de bonnes chances précédemment pour produire une forte abréviation. En somme, la part du hasard va s'affaiblissant à mesure que les sociétés progressent, et l'enchaînement des idées, je ne dis pas des faits, tend à y affecter dans l'ensemble le caractère d'une succession fatale, bien que, dans le détail, tout garde un air fortuit. Par la vertu régulatrice des grands nombres, le hasard, au lieu d'être l'ouvrier libre, devient le serviteur fidèle de la raison.

Mais, remarquons-le, cela n'est vrai *que jusqu'à un certain point de difficulté* des inventions, degré variable de peuple à peuple, d'époque à époque. Or, il vient toujours un moment où la difficulté des idées nouvelles à découvrir va croissant et croissant très vite, beaucoup plus vite que n'augmentent les facilités offertes par le progrès de la population et la vulgarisation des sciences au génie inventif. De là, en dépit de ces ressources grandissantes, l'arrêt inévitable, un jour ou l'autre, de la civilisation. La connaissance de A et celle de B ont beau être très répandues, de plus en plus répandues, parmi des esprits très libres, très inégaux et très travailleurs, si l'idée M exige une capacité extrêmement rare dans cette élite même, il devra s'écouler un temps extrêmement long avant qu'elle ne luise. Ce cas tend à se généraliser à mesure que, toutes les découvertes de petite ou médiocre difficulté étant épuisées, il ne reste plus à glaner que des idées placées à des hauteurs ou à des profondeurs ultra-télescopiques en quelque sorte ou ultra-microscopiques. Par conséquent, en ce qui concerne ce troisième ciel de l'Invention, le rôle de l'accident individuel, loin de diminuer, ne peut que grandir, et il réserve aux dernières étapes mêmes des sociétés un imprévu, un intérêt égal à celui des vicissitudes de leur enfance ou de leur jeunesse.

Il peut se faire, - je ne dis pas il doit se faire inévitablement, - que la connaissance de A et de B, par la diffusion de l'instruction primaire, secondaire et supérieure, se répande chaque jour davantage, mais qu'en même temps, et en vertu de la cause même d'assimilation qui produit cette vulgarisation de A et de B, les capacités intellectuelles se nivellent, s'égalisent, les originalités s'effacent, malgré des dehors d'émancipation croissante, masques d'une croissante imitation mutuelle, et qu'en définitive l'improbabilité de l'idée M, ou le temps voulu pour l'allumer, soient plus augmentés par ce nivellement que diminués par cet éclaircissement général. Est-ce à dire que je blâme cette illumination scolaire, même dans cette hypothèse ? Nullement ; cette perspective, après tout, n'a rien d'effrayant ; et il est à remarquer que les sociétés qui l'ont réalisée, l'Empire romain et la Chine par exemple, ont été heureuses et paisibles. Mais une autre hypothèse fait un parfait contraste avec celle-ci : c'est celle où les personnes qui connaissent A et B sont peu nombreuses, mais de capacités très inégales, parce qu'elles ont poussé à leur gré en toute liberté, et d'originalités très diverses, parce que le sentiment de leur supériorité profonde au milieu d'un peuple étranger à leurs méditations les a garanties de tout danger d'assimilation avec lui. Il doit arriver alors que, dans ce groupe restreint d'hommes supérieurs, les découvertes, même capitales, se pressent plus vite, plus fiévreusement, que dans une grande nation composée de médiocrités instruites ou érudites, taillis gênants pour les futaies. Voilà comment s'explique, exceptionnellement, on le voit, la formation rapide de la



géométrie ou de l'astronomie chez les Grecs, ou le progrès non moins rapide des arts du dessin dans les républiques italiennes ou les cités flamandes.

## VI

[Retour à la table des matières](#)

Nous venons de toucher, bien sommairement, bien incomplètement, aux conditions extérieures qui favorisent ou entravent la naissance de l'invention. Mais quelles sont les causes internes qui la suscitent ou qui la font avorter au profit d'une autre, dans le cerveau de génie ? Ces causes sont les croyances et les désirs, les principes et les buts, les connaissances et les volontés différentes, que l'inventeur a reçues, il est vrai, pour la plupart, de la société ambiante, mais qui, se rencontrant et se croisant en elle stérilement, s'accouplent en lui pour la première fois et forment une union féconde. Sans prétendre violer le secret de sa méditation solitaire, de cette mystérieuse élaboration d'où sortent les sources du fleuve social, on peut dire qu'elle consiste en un conflit mental de jugements, inégalement crus, ou de modes d'action, inégalement désirés, et jusque-là liés, qui, pour la première fois, se présentent comme contradictoires en tout ou en partie, et en accord mental de jugements, ou de modes d'action, jusque-là sans lien apparent, qui, pour la première fois, se présentent comme confirmatifs ou auxiliaires l'un de l'autre. Dans le génie, en effet, le besoin de critique destructive existe aussi bien que le besoin de création inventive ; mais le premier est au service du second, son esprit critique ne brise les liaisons habituelles d'idées que pour enrichir de leurs débris son imagination qui les emploie. Ce qu'il y a de particulier, et d'essentiel, c'est qu'il aperçoit le premier nettement ce caractère inhérent à certaines notions, ou à certaines actions, de se contredire ou de s'entraver, et la possibilité inhérente à certaines autres actions ou notions d'être associées de telle manière qu'elles se confirment ou qu'elles collaborent.

C'est bien ce même rapport de confirmation ou de collaboration, de négation ou de contrariété, mutuelle ou unilatérale, qui donne lieu aux alliances ou aux concurrences d'imitation dans le domaine social, telles que j'ai essayé de les expliquer en formulant les lois logiques de l'imitation <sup>1</sup>. Mais le sentiment de ce rapport reste ici toujours vague et relativement stérile, ce qui est surtout vrai du rapport positif ; car le rapport négatif est souvent senti avec assez de netteté par le public, quand il l'est. Aussi, quoique les lois logiques de l'invention se divisent, comme celles de l'imitation, en duel logique et union logique, l'importance comparée des deux est loin d'être la même ici et là. L'union logique des inventions a un sens plus profond et une portée plus efficace que celle des imitations, c'est-à-dire des inventions en tant qu'imitées. Quand deux courants d'imitations s'abouchent et s'allient, cela signifie simplement que l'un contribue à grossir l'autre : la fabrication des bicyclettes a contribué à activer la fabrication du caoutchouc, et vice versa, celle des presses à imprimer a stimulé celle du papier, et réciproquement ; la vulgarisation d'une branche de science, par exemple de l'acoustique, a aidé à la vulgarisation d'une branche connexe, par exemple

---

<sup>1</sup> Voir nos *Lois de l'Imitation*, ch. V.



de l'optique. En même temps, par le fait même de cette diffusion, le besoin auquel répond chacun de ces produits s'intensifie chez tous ceux qui l'éprouvent, et la foi en chacune de ces théories se fortifie chez tous ceux qui la connaissent. Mais, quand deux inventions s'accouplent, en tant qu'inventions, cela veut dire qu'une nouvelle invention (ou découverte) est née, grâce à laquelle les premières s'utilisent, l'une servant de moyen à l'autre qui lui sert de but, ou servant de conséquence à l'autre qui lui sert de principe, ou l'une et l'autre se rattachant pareillement, comme moyens à un même but, comme conséquences à un même principe. L'optique et l'acoustique se sont accouplées de la sorte le jour où, dans le cerveau d'un physicien, s'est formulée la théorie ondulatoire de la lumière assimilée au son, et bien mieux encore le jour où Spencer a érigé en axiome le caractère rythmique de tout mouvement. Les lois de la gravitation planétaire et les lois de la chute des graves à la surface de la terre se sont accouplées dans le cerveau de Newton, où elles ont enfanté la formule de l'attraction universelle qui les rattache intimement les unes aux autres et toutes ensemble à soi. L'idée des machines à vapeur fixes et l'idée des voitures à bras roulant sur rail se sont accouplées quand l'idée de la locomotive a montré à la première qu'elle pouvait servir de procédé auxiliaire à la seconde, et aux deux qu'elles peuvent servir ensemble à des buts grandioses qui leur semblaient jusque-là étrangers, au roulement de masses normes à travers des continents. On donne bien, en mécanique, des formules générales qui prétendent permettre d'inventer à volonté toutes sortes de nouvelles machines, comme d'autres permettent réellement de construire toute espèce de ponts. Mais, encore faut-il que l'idée d'appliquer ces formules, découvertes par des mécaniciens (si tant est qu'elles aient une efficacité réelle) s'accouple à l'idée d'une opération jadis inventée, telle que tisser, coudre, écrire, etc., et obtenue jusque-là par d'autres procédés manuels et non mécaniques <sup>1</sup>.

Ainsi, une théorie ou une machine, une conception idéale ou pratique, a deux faces. En tant qu'imitée et propagée, elle ne donne lieu, par ses alliances avec d'autres, envisagées sous le même aspect, qu'à des renforcements mutuels de croyances et de besoins à mesure qu'elle se propage. En tant qu'inventée, elle produit, en s'unissant à d'autres, considérées de même, de véritables enfantements, souvent prodigieux et toujours plus ou moins inattendus. Ajoutons que, très fréquemment, les imitations s'allient précisément parce qu'une invention est née de l'hymen de plusieurs autres inventions. C'est celle du vélocipède à caoutchouc plein, puis creux, puis pneumatique, qui a fait que la fabrication des vélocipèdes a favorisé la fabrication du caoutchouc. C'est l'idée de la locomotive qui a permis à la production des machines à vapeur de favoriser la production des rails. C'est la théorie ondulatoire de la lumière qui a permis à l'optique et à l'acoustique de s'entre-éclairer, de s'entre-fortifier par leur mutuel reflet. Mais il n'en est pas toujours ainsi. La propagation des bicyclettes est aidée par le percement de nouvelles routes, par la propagation de l'invention des chemins macadamisés ; la vogue de certaines villes d'eaux, la foi croissante en leurs vertus médicales, a pour effet de multiplier les trains sur certaines lignes de chemins de fer, et réciproquement ; et dans ces deux exemples on n'aperçoit point d'invention nouvelle en jeu. La vérité de notre distinction est donc manifeste.

Maintenant, comment procède l'esprit inventif pour découvrir le rapport logique ou téléologique d'idées qui constitue une idée nouvelle ? Soit qu'il agisse en vertu de sa simple ingéniosité naturelle, soit qu'il emprunte les ressources d'une science avancée, il doit toujours s'agiter à tâtons ou avec une lampe à la main, parmi un grand nombre d'hypothèses ou de plans successivement essayés et éliminés, jusqu'à ce

---

<sup>1</sup> La *manufacture*, naturellement, a précédé la *machinofacture*.

qu'une hypothèse vérifiable ou un plan utilisable se rencontre enfin. Reuleaux, dans sa *Cinématique*<sup>1</sup>, n'est point, certes, disposé à faire très grande la part de l'imagination géniale dans l'invention. Au contraire, il ne croit pas que l'invention diffère essentiellement de la pensée ordinaire ; et je suis de son avis, car il n'est pas d'idée tant soit peu personnelle qui ne soit une invention à quelque degré. Il est même si peu porté à s'exagérer le merveilleux en matière pareille qu'il juge son ouvrage propre à faciliter beaucoup dorénavant, en fait de machines, l'opération de la découverte, et à permettre en quelque sorte l'invention sur commande. Mais, au fond, ses formules à ce sujet tendent à montrer simplement quelles sont toutes les combinaisons possibles des éléments des machines, et, entre toutes celles-ci, quelles sont celles qu'il y a lieu de choisir d'emblée pour atteindre le but qu'on se propose, ou plutôt pour effectuer, avec les forces dont on dispose, un mouvement déterminé ou un changement de forme déterminé, qu'on a préalablement choisi, - parmi beaucoup d'autres mouvements ou changements imaginés, - comme le plus propre à réaliser ce but. Ces formules ne peuvent donc servir qu'un esprit imaginaire<sup>2</sup>.

En réalité, ce n'est pas une voie unique, mais d'innombrables voies, que la théorie de cet auteur désigne aux inventeurs futurs ; et leur seul avantage est d'être *rectilignes*, d'aller droit au point visé, une fois ce point découvert, tandis que les routes suivies par les antiques inventeurs ont toujours été tortueuses et indirectes. Nous en dirons autant des formules algébriques qui permettent de résoudre, par la voie la plus courte, une infinité de problèmes. Nous en dirons autant des fameux *canons de l'Induction* que Stuart Mill nous donne comme des formules propres à faciliter, à abréger la *découverte vraie* en n'importe quel domaine de la curiosité, comme on pourrait imaginer des méthodes générales se disant propres à faciliter, à abréger *l'invention utile*, en n'importe quel domaine de l'activité. À l'usage des horticulteurs et des éleveurs de bétail, il y a des règles pour faire varier dans un sens ou dans l'autre, pour faire progresser en embonpoint ou en agilité, en taille ou en exigüité, une espèce quelconque, animale ou végétale ; et M. Dareste vous donnera des procédés sûrs pour obtenir telle monstruosité vivante qu'il vous plaira, peut-être même des monstruosité fécondes - qui sait ? - créatrices *ex abrupto* d'une nouvelle espèce. Mais, à vrai dire, découvrir comme inventer demeure toujours le secret du génie<sup>3</sup> Et nous ne pouvons

<sup>1</sup> Traduction Debize (Savy, 1877).

<sup>2</sup> « Une machine, dit Reuleaux, est un assemblage de corps résistants, disposés de manière à obliger les forces mécaniques naturelles à agir en donnant lieu à des mouvements déterminés. » C'est l'étude de ces dispositions spéciales qui constitue la science des machines. L'essentiel est que, « dans la machine, les corps en mouvement soient empêchés d'exécuter des mouvements différents de ceux que l'on a en vue ». De là la nécessité d'emboîter un corps dans l'autre ou du moins d'assujettir un corps par l'autre ; de là ces couples d'éléments cinématiques que l'analyse trouve au fond de tout mécanisme : la vis et son écrou, la poulie et sa corde, le coin et sa fente, etc. Réunissons divers de ces couples, et il pourra se faire que le résultat soit très différent de ses conditions. On aura un nouveau couple dont les éléments seront eux-mêmes des couples ; et ainsi de suite. On voit l'ampleur du champ ouvert à l'imagination... - Reuleaux reconnaît d'ailleurs que les théories cinématiques admises avant lui *n'ont jamais servi à produire un seul mécanisme nouveau*.

<sup>3</sup> Tout ce que peut en général le logicien, c'est, une fois éclos l'idée de génie, de la soumettre à des preuves de vérification théorique ou pratique. Remarquons, en effet, que l'invention, comme la découverte, commence par être une conjecture. Il en est d'une machine nouvelle avant son emploi industriel comme d'une hypothèse scientifique avant son contrôle par les faits. Or, ici et là, la pierre de touche est la même : il s'agit toujours d'appliquer l'observation et l'expérience. La locomotive étant inventée, le premier machiniste y monte et prouve, en la faisant marcher sur les rails, qu'elle répond à son but : preuve par l'expérience. D'autre part, le public regarde et constate sa marche : preuve par l'observation. C'est précisément de la même manière que les lois de Gay-Lussac ou de Berthollet ont été vérifiées. Je ne puis donc admettre, comme le dit en passant M.

voir en tout ceci qu'une confirmation de ce que nous disions tout à l'heure sur l'Esprit considéré comme une sorte d'Espace des Possibles, qui se compose de rectilinéarités logiques et de sinuosités logiques, de déductions parfaites et imparfaites, en nombre indéfini, comme l'espace est composé de lignes droites et de lignes courbes. Et c'est Imagination autant que Raison qu'il convient d'appeler l'Esprit à ce point de vue <sup>1</sup>.

Il n'en est pas moins d'un grand intérêt de constater qu'un ordre rectilinéaire des inventions existe, analogue au mouvement rectiligne des corps, que cette étrange ligne droite des idées de l'esprit est susceptible de se substituer à leur ligne sinueuse, et qu'en réalité cette substitution, progrès remarquable, s'opère de nos jours. « Jusqu'à ce jour, dit le savant déjà cité, le développement général de la machine s'est produit, dans une certaine mesure, sans qu'on en eût nettement conscience. Plusieurs inventions modernes révèlent un esprit nouveau, un génie particulier, très étonnant, et qui diffère essentiellement de celui qui présidait aux créations de la mécanique des temps passés. La base de l'ancien procédé est le perfectionnement incessant. Le procédé moderne, au contraire, produit immédiatement du nouveau ; et c'est ainsi que nous voyons parfois des machines faire triomphalement leur entrée dans la pratique, en présentant, dès le début, un grand degré de perfection <sup>2</sup> ». Le temps semble s'approcher où, en fait d'institutions gouvernementales et économiques, comme en fait de machines, on prétendra aller droit au but, par les voies les plus courtes.

Il n'est pas prouvé que cette prétention, malgré ses échecs lamentables jusqu'ici, soit destinée à rester toujours vaine. - A vrai dire, ce qui est surprenant, ce n'est pas que la série des phases intermédiaires entre un état social quelconque pris comme point de départ et un autre état social quelconque choisi comme terme final, entre une mythologie donnée et une foi religieuse qui en naîtra, entre la conjugaison de la langue latine et la conjugaison du français, entre la tragédie d'un Eschyle et celle d'un Euripide, entre la statuaire de l'école d'Égine et celle de l'école de Phidias, etc., puisse être abrégée jusqu'à un certain minimum, comme la série des emplacements d'un mobile entre un point et un autre est susceptible d'abréviation jusqu'au moment où, de courbe qu'il était, son trajet devient rectiligne. L'étonnant, au fond, c'est la réalité de ce minimum dans les deux cas et sa résistance invincible à toute abréviation ultérieure ; c'est l'impossibilité pour un corps de troquer instantanément son emplacement en un point contre son emplacement en un autre point sans être astreint à occuper successivement tous les lieux interposés ; et c'est l'impossibilité pareille pour un esprit d'échanger immédiatement telle forme de pensée contre une autre forme de pensée, sans être obligé de traverser des formes de pensée différentes interposées aussi, on ne sait comment ni pourquoi. L'habitude seule nous fait trouver cela tout naturel. Il existe des distances psychologiques et physiologiques aussi bien que des

---

Espinas dans sa très philosophique *Histoire des doctrines économiques*, que la logique de l'action et la logique de la pensée « soient soumises à des règles différentes. » L'une et l'autre se ramènent au fond, non aux canons de Stuart Mill, mais bien à la vieille théorie du syllogisme qui, comme M. Renouvier me paraît l'avoir profondément montré, est implicitement postulée par ces canons - un peu surfaits - en ce qu'ils ont de solide. Seulement n'oublions pas que le *syllogisme de la connaissance*, seul étudié jusqu'ici, demande à être complété par le *syllogisme de l'action*, dont nous avons si souvent parlé.

<sup>1</sup> Si l'on connaissait toutes les inventions possibles ou réelles, il est bien probable qu'on les verrait se coordonner en séries régulières, comme les corps chimiques d'après certaines théories accréditées. Ce sont les lacunes de l'*irréalisé* qui, comparables aux déchiqnetures des continents et des mers, donnent aux inventions réelles un air pittoresque.

<sup>2</sup> Comparez au lent perfectionnement de la roue des chars antiques, d'abord pleine et toute en bois, puis à rayons et munie de clous de fer, puis cerclée de fer, la perfection innée du téléphone et la transformation si rapide des vélocipèdes.

distances géométriques. Il existe, pour ainsi dire, un espace spirituel et social, un espace biologique aussi bien, qui impose une limite force, infranchissable, aux raccourcissements graduels apportés par le progrès de la Vie dans la succession des transformations embryonnaires, dans le passage de l'ovule à l'adulte, ou, par le progrès de l'éducation, dans le passage des impressions tactiles de l'enfant aux notions les plus élevées du philosophe, et de l'état sauvage à l'état civilisé. La réalité de la Vie, la réalité de l'Esprit, si on la conteste, en voilà une preuve. Un esprit, individuel ou social, peut passer, par une infinité de voies, d'une notion à une autre notion, d'un sentiment à un autre sentiment ; mais il y a une de ces voies qui, pour chaque esprit, est la plus courte possible ; et l'on peut même affirmer que, pour tous les esprits, quels qu'ils soient, il y a, dans l'étude des mathématiques, une chaîne nécessaire de théorèmes qui relient un théorème donné à un autre. Pareillement, de l'amour à l'ambition, et de l'ambition à l'avarice, de l'épicurisme au mysticisme, un certain *minimum* d'intervalle interne est indéniable. Que pour passer d'une conviction affirmative à une conviction négative relativement à la même idée, ou d'une volonté forte à une forte *nolonté*<sup>1</sup> relativement à un même objet, on doive parcourir successivement tous les degrés de l'affirmation ou de la volonté décroissantes, puis remonter tous les degrés de la négation et de la *nolonté* grandissantes, passe encore, quoique rien ne justifie, en somme, la nécessité de cette gradation. Mais il y a mieux : pourquoi souvent faut-il nécessairement, pour passer d'une affirmation à une autre affirmation, d'une volonté à une autre volonté, affirmer et vouloir des choses différentes, occuper d'autres *positions* mentales ?

Si j'invoquais, à l'appui de ces considérations, les méthodes d'enseignement élémentaire qui proportionnent la nature des notions successivement enseignées à l'âge ou à la race de l'enfant, si je rappelais l'incapacité où sont certaines races de s'élever aux conceptions scientifiques de l'univers avant d'avoir gravi l'escarpement moindre des idées cosmogoniques d'une religion, telle que le mahométisme, on pourrait me reprocher de confondre ici les exigences du développement cérébral avec celles de l'ordre rationnel. Mais, pour ne parler que des adultes civilisés, ne semble-t-il pas que Maine de Biran *n'a pu* passer du sensationnisme de Condillac au mysticisme de Fénelon qu'en traversant le stoïcisme de Marc-Aurèle ? Leibniz, qui, nous dit-il, a débuté par le matérialisme atomique et unitaire, n'est parvenu à imaginer son système, unitaire pareillement, mais spiritualiste, des monades, ces « atomes spirituels », qu'après avoir franchi le cap du dualisme cartésien ; et il semble bien qu'à défaut de cet intermédiaire, il y en aurait eu inévitablement quelque autre. - L'idée même d'*évolution* implique la vérité que j'indique ; et elle était certainement au fond de la pensée d'Auguste Comte quand il formulait sa loi des trois états, théologique, métaphysique et positiviste, que l'esprit humain est, d'après lui, assujetti à suivre l'un après l'autre en toute sorte de développement. D'ailleurs, cette loi est inexacte, et elle pêche d'abord par excès de simplicité. Chez Cournot, nous trouvons, sous une forme différente, une vue tout autrement claire, complexe et pénétrante. *L'ordre rationnel* des idées et des faits, cherché par ce grand esprit durant sa longue existence, n'est autre chose que l'ensemble de ces rectilinéarités psychologiques dont je parle. Mais il en a fait une application trop restreinte encore. Il y a un ordre rationnel des erreurs aussi bien que des vérités. Si, parmi tous les arrangements dont la succession des théorèmes de géométrie est susceptible, il en est un qui se distingue des autres par sa vertu éminemment explicative et satisfaisante, par son caractère de déduction rectiligne, n'y

<sup>1</sup> Je me permets ce néologisme nécessaire pour exprimer la *volonté négative*, la volonté de ne pas faire ou la volonté qu'une chose ne soit pas faite.

a-t-il pas de même, parmi toutes les manières d'exposer les dogmes de la religion la plus extravagante, les mythes de la mythologie la plus fantaisiste, une combinaison plus propre que nulle autre à faire sentir la raison d'être de chacun d'eux ? Cela est certain. Cette combinaison est-elle la reproduction fidèle de l'ordre d'apparition historique de ces dogmes ? Non, presque jamais, de même que, presque jamais, les masses terrestres ou célestes ne se meuvent naturellement en ligne droite.

## VII

[Retour à la table des matières](#)

Je ne veux pas insister sur ces aperçus. Mais il m'est permis d'y rattacher une remarque dont la vérité plus palpable trouvera sans doute moins de contradicteurs. Qu'on pense ce qu'on voudra de la série rectilinéaire des inventions, on ne pourra refuser d'admettre, dans un grand nombre de cas, leur *série irréversible*<sup>1</sup>, comme celle d'une foule d'états d'esprit et d'états sociaux. Les inventions peuvent être divisées en deux classes : celles qui, se confirmant ou ne se niant pas, s'aidant ou ne se nuisant pas, peuvent coexister dans un pays et s'y accumuler indéfiniment ; et celles qui, se niant ou se nuisant, ne peuvent que se substituer les unes aux autres chez le peuple où elles se rencontrent. Les premières, les accumulables, ont beau apparaître souvent dans un ordre à peu près pareil, en deux pays différents et sans communication, leur succession dans un ordre inverse reste toujours concevable et possible. Je laisse de côté, bien entendu, celles qui, tout en coexistant, sont dans le rapport d'élément à composer ; évidemment, l'invention composée n'a pu précéder les inventions composantes, par exemple, la locomotive, la roue, et la vapeur. Je parle d'idées, simples ou complexes, qui ne rentrent pas l'une dans l'autre. L'idée de domestiquer l'homme, l'esclavage, a sans doute précédé dans certains pays et, dans certains autres, suivi l'idée, nullement contradictoire, de domestiquer des animaux. En Amérique, elle a précédé celle-ci ; car l'esclavage régnait dans des tribus Peaux-Rouges, qui ne connaissaient encore aucun animal domestique, et chez les Aztèques qui ne connaissaient que le chien. Ailleurs, nous voyons au contraire des tribus pastorales sans esclaves. Quant aux inventions *substituables*, leur ordre est et doit être en général irréversible. - Il y a une raison logique ou téléologique, en effet, la loi du moindre effort pour le plus grand effet, ou la tendance à un arrangement de plus en plus cohérent et systématique, qui empêche, *dans une société donnée*, le fusil d'être inventé avant l'arquebuse. la lampe à pétrole avant la torche de résine, l'écriture alphabétique avant l'écriture hiéroglyphique, etc. Si la société dont il s'agit vient à être brusquement transformée par quelque catastrophe, cette anomalie peut se réaliser, mais à titre d'exception, et d'exception confirmant la règle. Par exemple, une période de grande

<sup>1</sup> J'ai déjà développé ce point de vue et cité divers exemples d'irréversibilité, - que je ne reproduis pas ici, - dans mes *Lois de l'Imitation*, chapitre VIII. Le lecteur est prié de vouloir bien s'y reporter. J'ai touché en passant au même sujet dans la *Philosophie pénale* et les *Transformations du Droit*, *passim*.



anarchie politique peut avoir pour conséquence la rétrogradation de la justice royale à la vendetta et au wergeld, ou du régime agricole au régime pastoral. C'est ce qui est arrivé en Espagne, où l'élevage des troupeaux, pendant la longue guerre contre les Maures, s'étendait sans cesse aux dépens du labourage, parce qu'il était plus facile d'en défendre les produits contre les pillages mauresques <sup>1</sup>.

La loi du moindre effort explique beaucoup d'irréversibilités. En vertu de cette tendance universelle, quoique inégale et variable, a lieu *l'adoucissement phonétique* étudié par les linguistes, cette substitution de syllabes douées, d'une prononciation facile et rapidement propagée, à des syllabes fortes et rudes ; semblablement, *l'atténuation de la quantité*, qui tend à rendre brèves les longues, jamais à allonger les brèves, comme cela est démontré notamment par la comparaison des plus anciens et des plus récents poètes latins. Sous l'empire de cette même tendance, les symboles, en se transformant pour se propager plus loin et plus vite, vont se simplifiant, s'abrégant, se polissant, comme les formes de la procédure, les procédés de métiers ou les thèmes artistiques ; par la même cause, les sacrifices d'animaux se sont substitués aux sacrifices humains, les offrandes végétales, puis symboliques, aux immolations animales. De même, le char a remplacé le palanquin, la voiture suspendue le char, la locomotive les diligences. Jusque dans les procédés employés pour l'exécution des criminels ou pour les représailles des partis politiques, se fait sentir l'influence de cette loi. La guillotine, de la sorte, a remplacé la décapitation par le sabre ou la hache, et la spoliation du vaincu politique par l'impôt, par l'exclusion des charges publiques, par mille moyens législatifs, a remplacé sa confiscation brutale et mal aisée, en usage jadis. À Florence, au XIV<sup>e</sup> siècle, après avoir usé et abusé des listes de proscriptions spoliatrices et sanguinaires, telles que les avaient connues l'Antiquité classique, les factions inventèrent l'*ammonizione*, « expédient, dit Perrens <sup>2</sup>, qui rendit la loi (une loi des suspects) plus efficace en la rendant moins féroce. » Il consistait en ce que, lorsque quelqu'un était soupçonné d'être gibelin, par exemple, les Guelfes au pouvoir lui faisaient donner avis de n'accepter aucun office (tiré au sort), sous peine d'être accusé et puni de mort. « Ainsi, l'avertissement préventif dut précéder la condamnation et ne tarda pas à s'y substituer, parce que personne n'osa s'y exposer. Un euphémisme couvrit la violence et lui permit de s'étendre impunément. » Le même mot *ammonizione* a été donné, dans l'Italie contemporaine, à un avertissement judiciaire qui tend à se substituer, en se généralisant, mais avec une efficacité beaucoup moindre, à l'emprisonnement et à l'amende.

Mais il est d'autres espèces d'irréversibilités auxquelles la loi du moindre effort (c'est-à-dire la raison téléologique) ne paraît pas pouvoir s'appliquer, et qui relèvent plutôt de la logique proprement dite. La linguistique qui, du reste, abonde en irréversibilités énigmatiques, fournit des exemples de ce genre. Au cours de la formation des langues romanes, notamment, on voit la *flexion forte* des verbes se transformer peu à peu en *flexion faible*. La flexion forte du latin s'affaiblit souvent en passant à l'italien, au provençal, au français, à l'espagnol encore plus et au portugais. Jamais l'inverse n'a été constaté avec certitude ; Diez regarde la chose comme « à peine possible ». Est-ce pour économiser leur peine de prononciation et pour rendre l'expression de leur pensée plus nette ou plus vive que les populations néo-latines ont poussé sur cette pente l'évolution de leur idiome ? Non, car précisément la flexion forte est la forme contractée, la plus nerveuse et la plus claire. Il est plus vraisemblable que, diverses

<sup>1</sup> Voir *Revue d'économie politique* de juillet 1893.

<sup>2</sup> *Histoire de Florence*, t. IV, p. 495.

circonstances accidentelles ayant fait gagner du terrain déjà à la flexion faible \* dans la langue-mère, le mouvement s'est continué dans les langues-filles en vertu de cette logique analogique qui est inhérente au langage. - Autre exemple. Si la loi de la « substitution » des consonnes, émise par Grimm, était bien nommée, s'il était certain que, dans le passage de la langue-mère hypothétique des langues aryennes à un groupe de celles-ci, aux langues germaniques, la *ténue* s'est changée en *aspirée* (le *p* en *f*, le *t* en *th*, le *k* en *h*), l'*aspirée* en moyenne (le *f* en *b*, le *th* en *d*, le *h* en *g*), la moyenne en *ténue* (le *b* en *p*, le *d* en *t*, le *g* en *k*) et que jamais le changement inverse ne s'est produit, il y aurait là un bel échantillon d'irréversibilité. L'adoucissement phonétique n'a rien à voir là, évidemment ; au contraire, un renforcement phonétique, une difficulté plus grande de prononciation, a dû le plus souvent résulter de cette transformation.

Du fétichisme à l'idolâtrie, le progrès est irréversible ; des dieux-animaux aux dieux-hommes, du zoomorphisme à l'anthropomorphisme divin, pareillement ; et même des dieux-animaux féroces aux dieux-animaux domestiques. Ici, comme dans toute l'évolution religieuse, nous voyons se combiner la logique proprement dite et la téléologie, mais la première jouer le rôle dominant. Dans toutes les religions supérieures, christianisme, bouddhisme, taoïsme, etc., les ermites précèdent les cénobites, l'engouement pour la vie érémitique précède l'engouement pour la vie cénobitique, et l'on n'observe jamais le contraire. Pourquoi cela ? Parce que, de l'individualisme mystique, de la vie érémitique, telle que les premiers ascètes chrétiens la pratiquaient dans la solitude du désert, au communisme mystique, à la vie monastique telle que le Moyen Âge la réalisait dans ses vastes couvents disciplinés, hiérarchisés, et relativement confortables, où la division et l'organisation du travail étaient remarquables, il y a la différence, non seulement du mal-être au bien-être relatif, mais encore et avant tout celle d'un état moins cohérent à un état plus cohérent, à une systématisation de prières et d'efforts qui satisfait mieux le besoin de logique de l'esprit.

Voici encore un exemple peu apparent, emprunté à l'évolution des problèmes philosophiques, dont l'ordre est éminemment irréversible. On a remarqué que les deux grandes philosophies où s'est condensée et partagée la pensée hellénique, à savoir la philosophie de Platon et celle d'Aristote, ont été l'une et l'autre une tentative pour résoudre la question des universaux <sup>1</sup>. Ils l'ont résolue diversement : Platon dans le sens du réalisme, avec ses Idées ; Aristote, plutôt dans le sens du nominalisme. Pour qui va au fond de leurs préoccupations, il n'est point difficile de reconnaître, avec Cournot, que ces deux grandes écoles, comme d'ailleurs presque toutes les autres spéculations grecques, sont l'expression d'une pensée jeune qui, en croyant s'occuper des choses, ne s'occupe, à son insu, que des mots. Ce sont des espèces d'analyses grammaticales supérieures, des fouilles dans le sol philologique pour découvrir le trésor supposé caché dans les mots, dans ces signes mystérieux investis encore d'une valeur magique, clefs ou talismans de l'Univers. En somme, c'est là un *criticisme* déjà, comme celui de Kant, mais qui, au lieu de porter sur les choses perçues, comme celui de l'Aristote et du Platon allemands, s'arrête aux noms. Or il va de soi, et la raison logique en est transparente, que ce *criticisme* linguistique en quelque sorte, par lequel devait être dissipée l'illusion prestigieuse attachée à la fantasmagorie du verbe, a dû nécessairement venir avant le *criticisme* scientifique de Kant, qui a guéri la raison

\* Il faut davantage lire « faible » au lieu de « forte » comme dans les précédentes éditions. (JMT)

<sup>1</sup> Je ne considère ici ces grands hommes *qu'en tant que métaphysiciens*. Sous un autre aspect, ils sont des savants, le premier comme géomètre, le second comme naturaliste et même comme sociologue.



moderne de son dogmatisme. Par l'un, la pensée a appris à se méfier du prestige des paroles ; par l'autre, à se préserver des illusions d'optique inhérentes aux perceptions mêmes. - La philosophie antique, il est vrai, s'occupait bien des réalités ; elle contenait des germes de généralisation scientifique, quelques éléments d'observation ; mais, avant tout, elle était une réflexion sur le langage, devenu conscient et méfiant de lui-même, - et elle était aussi une réflexion sur la religion, devenue elle-même inquiète de sa propre valeur. Ne fallait-il pas que ces deux grandes catégories sociales, la langue et la religion, fussent discutées et réduites à leur véritable signification pour que la philosophie des sciences, claire et libre, fût possible ?

## VIII

[Retour à la table des matières](#)

Ce n'est pas seulement en philosophie, c'est en tout genre de connaissances, que les découvertes de problèmes s'enchaînent les unes aux autres comme les découvertes de solutions ; et l'on sait que les besoins successivement *inventés*, et en grande partie par leurs propres satisfactions, procèdent souvent les uns des autres. Mais cet ordre est tantôt réversible, tantôt non. Nous ne pouvons entrer dans ce détail. Remarquons plutôt que, à raison de cet arbre généalogique des besoins et des problèmes soit individuels soit sociaux, il y a un certain ordre irréversible des *inventivités* différentes aussi bien que des inventions différentes. L'attention et l'imagination géniales se déplacent d'âge en âge, dans le sens des besoins ou des problèmes de leur époque, se tournant aujourd'hui vers le perfectionnement du langage ou de la religion, demain vers celui de l'architecture et de l'épopée, après-demain vers celui de la musique ou du drame, ou bien aujourd'hui fondant l'astronomie et la géométrie, demain la physique, après-demain la biologie, la sociologie plus tard encore. Dans la Grèce antique, la formation ou la maturité des diverses catégories de sciences énumérées se sont produites dans cet ordre, et il s'est répété dans l'Europe moderne. Quant on voit un peuple, tel que la France au XVII<sup>e</sup> siècle, très éclairé en mathématiques, on n'en peut conclure qu'il est déjà très avancé en chimie ou en médecine ; tandis que, s'il a des chimistes et des physiologistes éminents, on peut assurer qu'il a (*ou qu'il a eu*) des géomètres de première force. Par une raison analogue, si nous apprenons d'un peuple qu'il possède une langue ingénieuse et harmonieuse, d'une grande richesse grammaticale, telle que le basque ou certaines langues américaines, nous n'avons point la certitude qu'il ait su bâtir de beaux édifices ou fabriquer de belles tragédies. Dans la période pré-homérique, le grec était déjà une admirable langue, et j'en dirai autant du sanscrit, du celtique, des anciennes langues germaniques et slaves, du persan, ainsi que de l'hébreu, aussi haut qu'on remonte dans leur passé. Mais l'inverse est-il également vrai ? Si nous voyons un peuple en possession d'une noble architecture et d'une musique savante, sommes-nous autorisés à en conclure qu'il parle, ou qu'il a parlé une langue d'une certaine richesse grammaticale ? Oui, je le pense, à moins qu'une importation prématurée ou forcée d'arts étrangers n'ait faussé son

développement naturel. Ma raison de le penser est que, le problème de la communication mentale avec autrui ayant été le premier problème social, - car le problème de l'alimentation et celui de la défense s'étaient déjà posés *pré socialement*, - toute l'ingéniosité des hommes primitifs a dû se concentrer sur la réponse à faire à cette impérieuse demande. On a dû voir alors ce qui s'est vu mille fois plus tard, le plaisir de parler et de bien parler recherché pour lui-même, indépendamment de sa grande utilité, qui pourtant explique précisément le caractère en quelque sorte esthétique de la passion spéciale qu'elle engendre. Tous les esprits ingénieux, bien doués, se sont appliqués à cette recherche, comme, plus tard, en Grèce la même élite s'est adonnée à la politique, comme, en notre seizième siècle italien ou flamand, elle s'est passionnée pour la peinture et la sculpture, comme de nos jours elle s'est dépensée dans la floraison luxuriante de l'industrie. La langue a été le premier objet d'art de l'homme partout où la race produisait spontanément des artistes-nés ; partout ailleurs, elle a été son premier jouet ou son premier bijou.

Je sais bien que cette hypothèse contredit tout ce qui a été dit et répété mille fois sur la stupidité de l'homme primitif, sur la prétendue inconscience de ses productions, surtout en fait de langage. Un mot à ce sujet, ce ne sera pas une parenthèse inutile. On nous dit que l'homme préhistorique, devait être, comme nos sauvages actuels et nos enfants, incapable *d'attention*<sup>1</sup>. Mais on oublie qu'il y a une attention spontanée, très distincte, d'après Ribot, et même en raison inverse de l'attention volontaire. C'est la seconde qui est faible chez les esprits naissants ou incultes. Mais la première, au contraire, est très forte et très tenace en eux, comme l'observation la plus élémentaire des enfants le démontre. Un enfant intelligent a presque toujours quelque idée fixe, quelque sujet d'occupation privilégié qui absorbe toute son attention. Celui-ci, dans une gare, ne peut détacher ses yeux de la locomotive ; des heures entières il la regardera, l'analysera en détail, y rêvera ensuite et en rapportera une image assez précise pour la dessiner sur tous ses livres de classe. Celui-là ne regarde, ne dessine, que chevaux ou bicyclettes, ou son chien, et toutes ses questions à son père roulent là-dessus. Il en est de même des sauvages, si nous en jugeons par le contraste entre leur inattention prodigieuse à certains égards et leur ingéniosité remarquable sur certains autres points. Ils ne prennent pas garde à des plantes textiles et oléagineuses de leur région, qui seraient d'un facile emploi pour leurs vêtements, leur nourriture ou leur éclairage ; mais en même temps leur habileté à se tatouer, à manier le *boomerang*, à découvrir des poisons végétaux tels que le curare pour empoisonner leurs flèches, à utiliser des coquillages pour leur parure, etc. attestent qu'ils ont observé attentivement, avec pénétration, ce qui a trait à la guerre, à la chasse, à la décoration vaniteuse de leur corps<sup>2</sup>. Qu'y a-t-il de plus grossier, de plus absurde que les superstitions par lesquelles la plupart des peuplades ont essayé d'expliquer la création et les destinées de l'Univers qui les entoure, l'origine et le sort de l'humanité ? Mais qu'y a-t-il de plus ingénieux parfois, fréquemment même, que le mécanisme compliqué de leur langue, abondante en tournures expressives et pittoresques, en sonorités mélodieuses ? J'en induis que l'homme préhistorique, comme nos sauvages actuels et comme nos enfants, devait être, quand il était intelligent, *très spontanément attentif* aux sons arti-

<sup>1</sup> Parce que, nous dit-on, les sauvages ne peuvent « soutenir un quart d'heure de raisonnement ». Je le crois bien ; des raisonnements qu'ils ne comprennent ni ne peuvent comprendre !

<sup>2</sup> Cet homme préhistorique, que bien des anthropologistes nous peignent comme un utilitaire renforcé ou un guerrier féroce, toujours en guerre ou toujours enfoncé dans ses préoccupations alimentaires, devait être, avant tout, un paon d'une extraordinaire fatuité, faisant perpétuellement la roue avec ses ornements de plumes et de coquillages, très friand, très emphatique et discoureur, extrêmement chatouilleux sur son point d'honneur à lui ; et, avec cela, en général, d'humeur pacifique (Voir Revue scientif., 27 sept. 1890).

culés, et, par suite, très bien doué pour l'invention aussi bien que pour l'imitation linguistique <sup>1</sup>.

Maintenant, pour la plupart des hommes éclairés, le *bien parler* n'est plus qu'un moyen ; mais il a dû commencer par être un but, comme chez l'enfant intelligent, qui, le plus souvent, parle pour parler. C'est grâce à cela que les petites inventions linguistiques se sont multipliées, accumulées, coordonnées en embryons de grammaire. Nous voyons, en effet, que, toujours et partout, aux époques de rénovation ou de réforme du langage <sup>2</sup>, par exemple en France au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, dans l'Italie du XIII<sup>e</sup>, à Rome sous Auguste, la culture linguistique a été intentionnelle, réfléchie, passionnée, et que les questions de grammaire, comme en d'autres temps les questions de théologie, ou de droit, ou d'algèbre et de géométrie, ont exercé sur toute une élite intellectuelle une vraie fascination, devenue plus tard inexplicable. Nous pouvons sans crainte généraliser cette remarque : pour l'homme individuel, comme pour l'homme social, tout ce qui n'est plus qu'habitude et simple moyen au service d'une volonté, a été d'abord aussi volonté et fin finale <sup>3</sup> ; tout ce qui n'est plus que simple notion à peine consciente, prédicat ou attribut d'une proposition, a été d'abord proposition aussi et objet direct de conscience. Ce double principe ne doit jamais être perdu de vue en psychologie et en sociologie. Il exprime un changement vraiment irréversible qui s'est produit, non plus dans le passage d'une invention à une autre, mais dans le caractère de chaque invention quelconque. Il est très instructif de remarquer ainsi que toute invention a été aimée et voulue pour elle-même par ses auteurs ou ses premiers apôtres ; car rien ne se fait de grand ni même d'utile dans l'humanité sans une prodigalité d'ardeur, de foi, d'enthousiasme, d'amour, que les temps postérieurs, qui en bénéficient, jugent ridicule. J'entends la cloche d'un village éloigné, et je me dis que cela annonce la pluie ; je vois un perdreau partir, et je me dis qu'il me faut le tuer avec mon fusil ; ces deux idées, que ce son est celui d'un village éloigné, et que cette sensation visuelle est celle d'un oiseau situé à une faible distance, sont maintenant de simples notions, perçues directement et employées par ces deux propositions : « l'audition distincte de cette cloche lointaine est signe de pluie, - je dois tuer ce perdreau situé près de moi ». Mais tout petit enfant, pendant ma première année, quand je regardais, quand j'écoutais, l'unique intérêt de mon esprit était de formuler des jugements de localisation par lesquels j'attribuais à telle sensation visuelle ou acoustique la possibilité de telle sensation différente, tactile ou musculaire. J'ai vécu longtemps de ces jugements et de ces raisonnements explicites, conscients, peu à peu tombés au rang de perceptions directes, matériaux d'autres jugements et d'autres raisonnements. De même, nous ne voyons plus aujourd'hui dans les indications fournies par la carte géographique d'un pays depuis longtemps connu, que des

<sup>1</sup> Un écrivain italien devine, à l'inspection du crâne de Neanderthal, que, vu la lourdeur de sa mâchoire, cet homme était dépourvu de la faculté du langage... Ce n'est pas le plus étonnant spécimen de divination anthropologique.

<sup>2</sup> Car, bien entendu, ce n'est pas seulement à l'origine des sociétés que l'esprit d'ingéniosité s'est orienté vers la langue. Seulement au début, il a dû s'y appliquer bien plus fort, à défaut d'autres objets propres à le distraire.. - L'esprit d'ingéniosité tourne sans cesse, et revient souvent aux mêmes points, ce qui ne l'empêche pas d'avoir, *en partie*, un sens irréversible de rotation, comme les aiguilles d'une montre.

<sup>3</sup> C'est ainsi que, en politique, tout ce qui a commencé par être *acte de pouvoir* devient *habitude administrative*. Et le progrès consiste à *administrer* de plus en plus, à *gouverner* de moins en moins. Tout ce qui est maintenant simplement administratif en France - levée des impôts, police, poste, justice criminelle ou civile, etc., - a été d'abord gouvernemental au sens propre du mot. On voit d'âge en âge le pouvoir souverain se dépouiller lui-même de quelqu'une de ses fonctions directes et laisser à des autorités inférieures, machinales et régulières comme nos ganglions nerveux, le soin d'exécuter automatiquement sa volonté dégénérée, je le répète, en habitude.

notions propres à nous servir pour un voyage, pour l'adresse d'une lettre ou d'un colis ; mais cette carte, pour la première fois, a été dressée par un géographe enthousiaste, qui, en recherchant les distances et les positions de ces villes, ou l'altitude de ces montagnes, n'a eu d'autre but momentanément que chacune de ces découvertes. - Je me tiens debout en équilibre sans le vouloir expressément, je meus régulièrement, sans y penser, mes jambes en marchant pour aller vers un objet ; mais à mon premier pas, j'ai voulu très fort cet équilibre, comme le bicycliste à sa première leçon, j'ai voulu très fort marcher et rien que marcher et m'y suis efforcé en vain. De même, il est des périodes dans la vie d'un peuple où, satisfait de ses procédés de locomotion, il ne songe plus qu'à les employer pour ses fins ; le temps vient déjà pour nous où les locomotives et les bateaux à vapeur ne seront plus appréciés que pour les services qu'ils peuvent rendre au public ou aux inventeurs futurs, tacticiens qui s'en serviront dans leurs plans de campagne, industriels rivaux qui s'en feront des armes dans leur guerre sans merci, organisateurs socialistes qui s'en empareront pour façonner l'industrie à leur gré ; mais nous sortons à peine d'une époque où ces procédés de locomotion ont été aimés passionnément pour eux-mêmes, où la fièvre des chemins de fer en faisait construire d'inutiles et de coûteux, où, dans les pays plats même, comme en Belgique, les ingénieurs, pour satisfaire les vœux de la population, pour se mettre à la mode, se voyaient forcés de creuser des tunnels ! C'était une idée fixe, comme au XV<sup>e</sup> siècle l'héroïque engouement des découvertes géographiques, comme au temps de Pythagore ou d'Archimède ou même au temps de Descartes, la frénésie des découvertes géométriques. Quel est le marin qui, refaisant à présent le voyage de Vasco de Gama, quel est l'ingénieur qui, appliquant les théorèmes d'Archimède, ressent et comprend la joie enivrante de ces grands hommes au moment où la solution de leur problème leur a été trouvée ? - serait aisé de prolonger ces parallèles. J'en conclus que c'est une illusion des vivants de se persuader que la vie intellectuelle des morts a été, en somme, moins réfléchie, moins laborieuse, moins consciente que la leur ; et de réputer nés d'une sorte d'instinct ou d'inertie inconsciemment industrielle ces grands legs que nos ancêtres de la préhistoire nous ont transmis : nos langues, nos industries rudimentaires, nos idées religieuses, morales et politiques fondamentales. - C'est par l'effet de l'habitude chez l'individu, c'est par le fonctionnement de l'imitation dans les sociétés, que s'opère la transformation des jugements en simples notions, et des buts en simples moyens. Voilà pourquoi elle est inévitable et irréversible.

Il peut sembler cependant que la transformation inverse a lieu, quand une institution utile ou jugée telle, un moyen, devient un simple jeu aimé pour lui-même. Les archers de la ville de Paris, fort utiles au XIII<sup>e</sup> siècle, ne sont plus, au XVIII<sup>e</sup>, que les chevaliers de l'Arc, bons à parader dans une procession municipale ; d'anciens pèlerinages dégénèrent en frairies ; les tourelles, les créneaux, les mâchicoulis des anciens châteaux se transforment en joujoux d'architecture pour les châtelains d'à présent. Mais il s'agit là d'inventions surannées et réellement détruites qui se survivent, archaïques fantômes, non d'inventions jeunes qui se produisent, et l'attachement, esthétique soit, et respectable, stérile toutefois, pour ces anachronismes, a-t-il rien de comparable à l'enthousiasme novateur pour des idées d'avenir, à la passion féconde qui remplissait assurément le cœur du premier inventeur d'une milice municipale, du premier constructeur de forts, du premier pèlerin fervent ?

La dégénérescence sociale - fait beaucoup plus normal, si normal veut dire habituel, que le développement de la civilisation, car on ne voit jamais un peuple sauvage se civiliser de lui-même, sans excitation extérieure, tandis qu'on voit presque toujours un peuple civilisé s'abâtardir de lui-même au bout d'un temps, - la dégénérescence sociale consiste en une perte graduelle d'inventions et de découvertes, comme

le développement antérieur a consisté dans une acquisition successive d'inventions et de découvertes. - Mais cette dissolution est-elle l'opposé symétrique, la répétition renversée de cette évolution ? On pourrait le croire. On serait tenté d'admettre qu'il en est de la civilisation, sorte de mémoire sociale, comme il en est, d'après la loi formulée par M. Ribot, de la mémoire individuelle, laquelle se dissout chez le vieillard par une série de pertes qui reproduisent au rebours l'ordre de ses acquisitions successives chez le jeune homme et l'adulte. Mais en fait, et quoi qu'il en soit de la vérité de cette formule en ce qui concerne l'individu, il est à remarquer que, lorsqu'un peuple, parvenu au sommet d'une certaine *onde* civilisatrice, se met à redescendre, on le voit rarement, sinon jamais, -et on ne le voit jamais que par force et sous une contrainte extérieure - renoncer aux besoins réputés factices acquis les derniers et aux procédés qui permettent de les satisfaire, par exemple aux besoins et aux procédés de raffinement littéraire ou oratoire, aux mondanités frivoles, aux usages de politesse, - puis à des besoins et à des inventions de nature intermédiaire, relatifs aux rites et aux sentiments religieux d'une certaine élévation, et enfin ne conserver de tout son ancien bagage que les armes ou les tactiques militaires les plus primitives et les outils ou les connaissances agricoles les plus élémentaires. - Au contraire, c'est à ses goûts les derniers venus, fruits de sa corruption finale, que le peuple en décadence tient le plus ; son déclin se montre à la fois par son attachement redoublé pour le factice, le conventionnel, le récent en fait d'importations étrangères ou d'éclosions spontanées, et par son renoncement graduel à l'agriculture et à la guerre, aux passions et aux vertus rurales et belliqueuses, aussi bien que religieuses. - En un mot, la décadence d'un peuple est celle d'un parasite qui, mutilé par son bien-être sans effort, devient par degrés très inférieur à sa victime, jadis sa conquête, dont il ne tarde pas à subir le joug à son tour, contraint alors, mais malgré lui, à bêcher la terre et parfois à guerroyer.

Il en est de la décadence d'une classe ou d'une famille comme de celle d'une nation. Élevée par le métier des armes au comble de la prospérité, une race de conquérants s'y endort bientôt, s'y raffine et décline ; et ses derniers descendants deviennent, non de rudes agriculteurs et des guerriers sauvages, comme ses premiers ancêtres, mais des histrions, des sophistes, des femmes du demi-monde, des déclassés, des malfaiteurs.

## IX

[Retour à la table des matières](#)

Dans ce qui précède, nous ne nous sommes occupés que de la production des inventions successives ou de leur ordre d'apparition et de mutation. Mais il importe assez peu, en somme, qu'elles soient entrées suivant tel ou tel ordre, qu'elles se soient produites de telle ou telle manière, dans l'Esprit social ; l'essentiel est qu'elles y soient ensemble et qu'elles s'y concentrent en systèmes harmonieux, logiques et stables. Comment cette harmonisation, lente ou rapide, parvient-elle à s'accomplir ?

Elle s'accomplit de la même manière que s'est produit chacun de ses éléments, et cela n'a rien d'étrange. Cette harmonie des inventions élémentaires, en effet, n'est elle-même qu'une grande invention complexe, à laquelle ont coopéré, comme à la plupart des autres, des cerveaux multiples, avant qu'un cerveau unique l'ait complétée ou marquée à son sceau. Elle a lieu, elle aussi, par une alternance de duels et d'unions logiques, par une association de l'esprit critique, éliminateur, épurateur, avec le génie synthétique, accumulateur, fortifiant. L'un et l'autre collaborent à former ce faisceau de principes que nous trouvons partout au bout d'un temps, non seulement en fait de langage, sous le nom de grammaire, mais encore en fait de religion, de science, de gouvernement, de législation, de morale, d'industrie, d'art, où, sous des noms divers, catéchisme, théories, constitution, règles du droit, maximes, lois économiques, poétique, se montre à nous, pour ainsi dire, la grammaire religieuse, scientifique, gouvernementale, morale, économique, esthétique. Et c'est grâce à cette grammaire une fois établie que le dictionnaire, non seulement de la langue, mais de toutes les autres institutions énumérées, peut s'enrichir ensuite indéfiniment. J'entends par dictionnaire la collection des récits légendaires conformes au dogme fixé, des faits expliqués par la théorie, des lois et décrets constitutionnels, des jugements juridiques, des usines ou ateliers viables, des œuvres d'art selon la formule, en un mot l'accumulation de petites inventions qui ne se bornent pas à ne pas se contredire comme d'autres antérieurement accumulées, mais qui se confirment entre elles en revêtant la même livrée *grammaticale*, ainsi que font tous les nouveaux mots incorporés à une langue.

Il y a ici trois périodes à considérer. La première est celle qui précède le travail harmonisateur. Elle consiste, - comme celle qui précède la fermentation inventive dans le cerveau d'un inventeur, - en une entrée libre, en quelque sorte, d'idées nouvelles, clairsemées et éparses dans l'esprit social, idées qui, ne se touchant pas encore, ne se gênent en rien ni ne s'entraident, ou bien dont la contradiction et la confirmation réciproques n'apparaissent pas. Quand tout un continent est à défricher, les colons qui commencent à s'y répandre ne s'y gênent guère. Quand toute une langue, toute une religion, tout un droit, etc., est à créer, les premiers esprits imaginatifs et initiateurs qui répondent comme ils peuvent aux besoins différents, au fur et à mesure qu'ils se produisent, ont libre carrière ; et les signes verbaux qu'ils imaginent pour désigner des objets différents, les récits mythologiques qu'ils inventent pour satisfaire des curiosités différentes, les décisions judiciaires par lesquelles ils tranchent arbitrairement des difficultés différentes, etc., ne courent guère le risque de se contredire. C'est ainsi, par exemple, que les sentences du Conseil d'État, sous le Consulat et l'Empire, avant la formation, même embryonnaire, d'un droit administratif, que, précisément, elles ont préparé en s'accumulant, résolvaient, chacune à part, des problèmes chaque jour nouveaux <sup>1</sup>. - Beaucoup de peuplades sauvages n'ont jamais pu dépasser ce stade, sauf au point de vue du langage. Leur mythologie se compose de mythes incohérents, comme leur politique d'actes arbitraires du chef, comme leur droit de coutumes sans lien et sans règle, comme leur industrie et leur art de recettes quelconques. Assez souvent ces éléments rassemblés pêle-mêle renferment des contradictions énormes, mais personne ne les aperçoit.

La seconde période s'ouvre quand on commence à remarquer ces contradictions et à en souffrir, ou à remarquer les mutuelles confirmations des idées admises et à y

---

<sup>1</sup> Cette formation du Droit administratif pendant notre siècle et sous nos yeux est un excellent exemple de la manière dont un Droit quelconque, dont un corps de règles quelconque, s'est formé dans le passé. L'ouvrage de M, Hauriou, professeur de droit administratif à Toulouse, est lumineux à cet égard.



prendre goût. Ce désir de mettre d'accord les désirs entre eux, les croyances entre elles, cet intérêt qu'on juge avoir à harmoniser les intérêts et les jugements, se généralise et s'accroît d'autant plus, jusqu'à un certain point, qu'il a déjà été plus satisfait. Il n'est nulle part plus exigeant que parmi les nations les plus systématisées. Pour se satisfaire, tantôt il immole un intérêt ou un principe à un intérêt ou à un principe puissant qui lui est contraire et qui se substitue à lui, sacrifiant, par exemple, une flexion relativement exceptionnelle à une flexion plus habituelle, un dogme hérétique à un dogme orthodoxe, les justices féodales à la justice royale et les grands vassaux au roi, les bateaux à voiles aux bateaux à vapeur ou les diligences aux locomotives, une profession à une autre profession, une classe à une autre classe, la tragédie classique au drame moderne. Tantôt il groupe, il solidarise ou force à se solidariser en les subordonnant les uns aux autres, en les hiérarchisant, plusieurs intérêts dont la mutuelle assistance ou la convergence lui apparaît, plusieurs principes qu'il rattache à l'un d'entre eux, et forme ainsi, par l'adjonction de nouveaux membres fondateurs poursuivie un certain temps, une grammaire, un corps de droit, une organisation du travail, etc., sorte de structure désormais à peu près immuable, sorte de cadre à peu près fixe, mais propre à incorporer un régiment indéfiniment extensible.

La troisième phase est celle où ce régiment se grossit peu à peu, où le dictionnaire s'enrichit, où le martyrologe d'une religion s'augmente et sa théologie ou sa casuistique se développe, où les applications législatives d'un droit s'étendent, où l'administration d'un gouvernement se complète et se perfectionne, où les tragédies, les tableaux, les opéras, les romans d'un art régnant se multiplient.

La preuve que ces trois périodes doivent être distinguées et qu'elles se suivent dans le même ordre irréversible, c'est que nous les retrouvons dans deux élaborations de logique sociale encore plus complexes. Car, en même temps que s'organisent les divers systèmes d'inventions, cette logique infatigable travaille à systématiser ces systèmes, à concilier et accorder ensemble toutes les institutions d'un pays et tous les groupes d'hommes en qui elles s'incarnent, toutes ses forces organisées et vivantes, ateliers, milices, couvents, églises, académies, corporations de métiers, écoles d'art, et à résorber toutes leurs dissonances en une harmonie supérieure et vraiment nationale, sous l'empire d'une idée et d'un idéal majeurs. Puis, après que ces systèmes ont commencé à se systématiser, ces associations à se nationaliser, la logique tente son suprême effort, elle aspire à faire des systèmes de nations, des systèmes du troisième degré pour ainsi dire, fédérations ou empires gigantesques. Ces trois systématisations, d'ailleurs, se rendent de mutuels services ; la guerre, par laquelle se prépare cruellement la troisième, hâte le concert des institutions nationales ainsi que la formation de chacune d'elles, et, réciproquement, la concentration des forces d'un État enhardit son ambition conquérante. Or, dans un peuple naissant, les embryons d'institutions qui se forment sont disséminés d'abord, étrangers les uns aux autres ; les dialectes locaux, les coutumes, les industries, les religions locales coexistent, sans que personne soit choqué de leur incohérence ni ne songe à la possibilité de leur combinaison. Toutes ces choses ne se sentent hostiles ou auxiliaires que plus tard ; alors, par une suite de guerres civiles, tour à tour religieuses, politiques, économiques, et par une série d'adaptations réciproques, une seule langue, reléguant les autres au rang de patois, une seule religion persécutant les autres, un seul droit expulsant les autres, un seul régime industriel exterminant les formes industrielles surannées, finissent par présenter ensemble un air de famille aussi étrange que manifeste ; et, quand de cette union est née un type nouveau de civilisation, on le voit bientôt essaimer autour de lui des colonies, où il se répète en se fortifiant, ou des exemples de tout genre qui vont élargissant le domaine de son action. - De même, au début de l'histoire, que voyons-nous ?



D'abord, en un très haut passé difficile à apercevoir, mais entrevu néanmoins, des embryons de nations, des bourgs ou des villages éparpillés à de très grandes distances les uns des autres, sur un vaste territoire en friche, comme les étoiles dans le ciel <sup>1</sup>. Ces villages, ces bourgs, ces cités, ont commencé par être sans plus de rapports les uns avec les autres que la France et le Japon n'en avaient au Moyen Âge, ou Rome avec la Chine dans l'Antiquité. Mais cet âge d'or de la politique extérieure ne dure guère ; les cités agrandies et rapprochées s'arment et se battent ou s'allient pour le combat contre l'ennemi commun ; et cette ère de dialectique serrée et sanglante, ou captieuse et perfide, ne s'achève, à force de guerres et d'alliances, de conquêtes et d'annexions, que lorsqu'un vaste Empire est ainsi créé morceau par morceau, reposant enfin, ordonné et paisible, en sa puissance incontestée. Il ne lui reste plus qu'à se développer pacifiquement suivant son type propre, comme longtemps l'Égypte des Pharaons ou, de nos jours encore, l'Empire du Milieu. - Telle est la loi du développement normal des nations, sauf, bien entendu, les catastrophes belliqueuses qui, si souvent, viennent l'interrompre.

Par où l'on voit, entre parenthèses, que la guerre, quoi qu'on en ait dit, n'est pas éternelle de sa nature, qu'elle est une longue crise à traverser, une méthode critique, pour ainsi dire, mais défectueuse et temporaire, d'argumentation internationale, et que, un jour ou l'autre, le temple de Janus doit être fermé. On ne discute plus quand on s'est mis d'accord ; et, d'ailleurs, discuter n'est pas le seul ni le meilleur moyen de se mettre d'accord. Une idée nouvelle qui surgit d'elle-même dans l'esprit de l'un des deux adversaires, un renseignement nouveau qui lui survient, y réussit bien mieux. Les partisans de l'émission et ceux de l'ondulation, en physique, ont discuté sans résultat jusqu'à une expérience de Fresnel. Entre l'hypothèse de la génération spontanée et celle de la panspermie, pour expliquer la production subite d'animalcules dans certains cas, la vraisemblance n'était pas du côté de la seconde, et les fauteurs de la première avaient beau jeu dans la discussion ; quelques découvertes de Pasteur ont mis fin au débat. Ici, dans les sciences, l'importance supérieure de la découverte vérifiée, de l'invention accréditée, est évidente et reconnue. Mais, partout ailleurs, dans l'ensemble de la vie sociale, elle est non moins certaine et cependant méconnue. L'important, c'est toujours, en histoire, l'équilibration et la majoration de masses de foi ou de forces de désir, et l'on doit nommer événement tout fait qui provoque ou produit une forme nouvelle d'équilibre ou d'accroissement de ces masses ou de ces forces. À ce titre, assurément, les faits de guerre méritent ce nom ; et, qu'il s'agisse de guerre civile et de lutte électorale ou de guerre extérieure, de guerre pour le pillage, l'asservissement, le rançonnement, ou pour la conversion religieuse ou l'assimilation sociale du vaincu, du vaincu étranger ou du vaincu compatriote, une bataille quelconque est un de ces chocs de syllogismes affronts dont j'ai parlé plus haut <sup>2</sup>. En vertu de prémisses tirées de son but majeur combien avec ses ressources ou ses connaissances, une nation, un parti conclut : « Je veux ceci », ou bien : « Ceci est la vérité ». Un autre, en vertu de prémisses différentes, conclut : « Je ne le veux pas », ou bien : « Cela n'est pas ». Et, toutes choses égales d'ailleurs, c'est l'armée animée de la conviction ou de la passion la plus forte qui l'emporte enfin et écrase ou soumet la conviction ou la passion la plus faible. Un événement, militaire ou autre, est un

<sup>1</sup> L'œuvre de la Mécanique céleste paraît moins avancée que celle de la Logique sociale. Chaque système solaire, si l'on en juge par le nôtre, est remarquablement équilibré et solidarisé ; mais leur ensemble ne l'est pas encore ou ne semble pas l'être. Si jamais les intervalles prodigieux des étoiles allaient diminuant et les immenses déserts de l'espace se remplissant, quelles gigantesques révolutions verrait le firmament dans l'avenir, avant qu'un nouvel ordre eût germé dans ce chaos ! En attendant, le firmament donne le spectacle de la plus complète *anarchie*.

<sup>2</sup> Voir notre premier chapitre.

raisonnement social. Mais il y a les événements qui se voient et ceux qui ne se voient pas, et ceux-ci, inventions ou découvertes d'abord obscures, contradiction ou opposition d'abord sourde, peu à peu grandissante, un jour révolutionnaire, à un système établi d'idées ou d'intérêts, ne sont pas les moins efficaces <sup>1</sup> On ne sait ni quel jour ni par qui la boussole fut inventée ; ce jour-là cependant un événement s'accomplissait qui devait avoir pour conséquence l'essor du commerce maritime, la prospérité de Venise, puis la découverte du Nouveau Monde, et le transport occidental, océanien, de la civilisation européenne prodigieusement élargie, arrachée aux bords méridionaux de la Méditerranée. L'invention de la locomotive aura plus fait que toutes les conquêtes et toutes les triples ou quadruples alliances pour préparer la grande fédération européenne de l'avenir. Par voie *d'insertion*, en cas pareil, non par voie d'agression directe, une nouveauté s'introduit timidement dans le monde, destinée bientôt à le changer du tout au tout ; ce qui n'empêche pas, si l'on veut, d'appeler cela une *évolution*, mais à la condition toutefois de ne pas confondre les deux choses très différentes que l'on comprend sous ce même mot, à savoir le développement naturel d'un germe et la déviation accidentelle de ce développement par l'introduction d'un germe nouveau. Et voilà pourquoi il n'est pas vrai, je le répète, que la guerre doive durer toujours.

La plupart des guerres, assurément, étaient moins inévitables et ont été moins salutaires à la civilisation, ou plus désastreuses, que les révolutions. Cependant, - et l'on peut tirer de là un argument *a fortiori* contre l'éternité du militarisme - il n'est pas même vrai que les révolutions, cette autre grande méthode dramatique de dialectique sociale, doivent éclater encore de temps à autre, passé un certain moment de consolidation nationale. Il n'est pas absolument incontestable non plus que les plus renommées aient toujours été les plus salutaires, ni que, sans elles, ou sans quelques-unes d'entre elles, moyennant leur remplacement par le développement de germes que souvent elles ont écrasés, le sort actuel de l'humanité fût, en somme, moins heureux. Est-il certain que l'invasion des Barbares, la plus grande révolution de l'histoire, ait infusé, comme on le répète machinalement, un sang nouveau à l'Europe décrépite ? Elle n'a fait que détruire et arrêter l'imagination civilisatrice pour mille ans. Tout ce qu'il y a eu de viable, au milieu des décombres amoncelés par elle, parmi les vices de la corruption barbare superposée à la décomposition romaine, c'étaient les débris subsistants de Rome et le christianisme propagé grâce à Rome. Sur ce point, à peu de chose près, Fustel de Coulanges me paraît avoir raison contre ses adversaires. La Réforme a fait moins de mal et plus de bien, quoique les ouvrages si documentés de Janssen donnent fort à réfléchir. Mais nous lui devons la contre-réforme catholique du Concile de Trente, cette austérité rigide et janséniste que le catholicisme a dû revêtir, même dirigé par les jésuites, pour se défendre contre son rigide ennemi. Quel contraste avec ce délicieux catholicisme d'avant Luther, relâché soit, et licencieux, mais si tolérant, si libre, si large, si hospitalier aux nouveautés scientifiques, aux hardiesses philosophiques, au néo-paganisme des humanistes et des poètes ! Si cette aimable évolution chrétienne se fût continuée jusqu'à nous, paisiblement, serions-nous plus immoraux encore ? Ce n'est pas sûr ; mais, selon toutes les probabilités, nous jouirions de la religion la plus esthétique et la moins gênante du monde, où toute notre science et toute notre civilisation tiendraient à l'aise, comme une académie ou une réunion mondaine dans une belle salle gothique aux merveilleux vitraux. Est-ce

<sup>1</sup> Un raisonnement individuel peut être faux, quoique logique, parce qu'une idée utile n'aura pas apparu à l'esprit. Un raisonnement social, un événement qualifié tel, peut être un égarement historique, quoique logique aussi, faute aussi d'une découverte faite à temps. La poudre, découverte huit cents ans plus tôt, eût sauvé la civilisation romaine des coups de la barbarie.

la Réforme qui est la mère ou l'aïeule de la Révolution française ? Non ; c'est la Renaissance, d'où procèdent, en ligne directe, à travers les gloires scientifiques du XVII<sup>e</sup> siècle qu'elle a suscitées (et que les guerres religieuses ont sans nul doute retardées d'un siècle) les philosophes de l'Encyclopédie. Quant à la Révolution française elle-même, attendons pour la juger qu'elle soit finie. En attendant, et sans rien préjuger, même après Taine, disons, en règle générale, que nous devons toujours nous tenir en garde contre le vertige de ces grands abîmes historiques, contre le prestige aussi du fait accompli et l'adoration du succès. L'impression superstitieuse, mêlée d'admiration et d'effroi, d'enthousiasme et de terreur, que les orages de l'atmosphère, les grandes marées, les catastrophes naturelles, font prouver aux peuples primitifs, est extrêmement atténuée chez les civilisés. Mais, chez eux, elle est remplacée par une motion de même nature au fond, non moins puissante, non moins superstitieuse, qu'ils ressentent au passage des grandes tempêtes sociales, des cataclysmes historiques. Entre bien des légendes révolutionnaires, - car chaque peuple a les siennes - et les récits mythologiques que le cyclone déifié inspire au Peau-Rouge, la distance n'est pas énorme. Sans révolutions, il est vrai, et sans guerres, combien l'histoire manquerait de couleur ! Mais ce pittoresque coûte cher. Concluons simplement qu'il convient de ne pas les célébrer outre mesure. Elles sont utiles dans la mesure où elles favorisent le génie inventif, qui révolutionne sans révolution et remporte des victoires sans combat.

## X

[Retour à la table des matières](#)

Mais revenons à notre idée principale. Des trois périodes d'harmonisation systématique que nous avons distinguées, la plus essentielle à considérer est la seconde, la première n'en étant que le prologue et la troisième l'épilogue. Or la fermentation harmonisante qui s'opère alors, quel que soit celui des systèmes de plus en plus complexes que l'on envisage, se décompose en deux phases successives. On a dit à tort que l'ordre, en tout genre de faits sociaux, est une œuvre inconsciente d'abord, puis consciente ; qu'une langue ou un métier, par exemple, un art même, un corps de coutume, - on n'ose ajouter toujours une religion - au début se fait de soi-même, inconsciemment, et ne s'accomplit avec conscience et réflexion que bien plus tard. Cela n'est pas plus vrai de ces groupements d'inventions que de la production des inventions elles-mêmes. Au contraire, c'est le conscient toujours qui tombe ou aspire à tomber dans l'inconscient, la volonté dans l'habitude, la proposition dans la notion, comme il a été dit ci-dessus. La vérité entrevue, mais mal saisie, dans la fausse formule qui précède, la voici : Tout, dans la création d'une œuvre sociale quelconque, simple ou composée, n'est qu'acte de conscience, et, le plus souvent même, de réflexion et d'effort ; mais, à l'origine, une invention s'engendre lentement par la collaboration accidentelle ou naturelle de beaucoup de consciences en mouvement, cherchant chacune de son côté, apportant chacune son petit brin de paille ou d'herbe au nid commun ; puis, un moment arrive souvent où ce travail tout entier commence et se termine dans un même esprit, d'où une invention parfaite en naissant, telle que le

téléphone, comme l'a remarqué Reuleaux à propos des machines, jaillit un jour *ex abrupto*. Ce moment n'arrive pas toujours, mais toujours on y tend. Autrement dit, tout s'opère primitivement par *multi-conscience* et s'opère ensuite ou tend à s'opérer par *uni-conscience*. Ou bien, s'il s'agit d'une même œuvre à accomplir, c'est par *multi-conscience* qu'elle s'ébauche et par *uni-conscience* qu'elle est achevée. Comment s'est formé le dogme chrétien ? En premier lieu par l'effort cérébral d'une foule de fidèles qui, chacun à part en sa petite église isolée, conciliaient comme ils pouvaient leurs divers articles de foi ; en second lieu, par le triomphe, après d'innombrables conflits obscurs et quelques luttes retentissantes entre ces milliers de Credos, par le triomphe et la domination incontestée de l'un d'entre eux, qui est le symbole d'Athanase. Comment se forme un Droit ? D'abord, en l'absence de toute législation, par le travail d'esprit d'un grand nombre de juges qui, successivement, ont peiné à pallier ou effacer le désaccord des coutumes existantes, et à se faire ainsi leur petite codification partielle, mentale et spéciale ; puis, après bien des tiraillements, par le despotisme obéi de quelque glorieux législateur qui a refondu et systématisé tout ce labeur des siècles, ou a choisi l'un de ces systèmes juridiques particuliers pour l'ériger en système général des droits. La langue, moins *heureuse* - si cela peut s'appeler du bonheur - que la religion et le droit, n'est jamais parvenue encore à cette phase où un législateur unique est possible ; mais elle y tend toujours, et parfois elle le rencontre presque. La langue grecque s'est formée d'abord, comme toute autre, grâce à des millions de parleurs et des milliers de beaux parleurs qui se sont fatigué l'esprit en parlant, à tâcher de perfectionner, régulariser, enrichir pour leur propre usage l'idiome de leur peuplade. Chacun d'eux s'est taillé ainsi son *style*, sa langue particulière, dans la langue nationale, et, par celle-là, a contribué, pour sa petite part, à faire progresser celle-ci. Puis, chaque dialecte a eu son aède, son poète illustre en son temps, qui l'a frappé à son empreinte ; et tous ces dialectes réunis ont été pétris et amalgamés par le grand Homère, qui a presque autant remanié la langue grecque que Solon le droit athénien. On dit qu'une langue devient cultivée quand elle entre ouvertement dans cette phase de développement dont le terme final serait l'*uni-conscience*, si l'essai quelque peu ridicule du *volapück* était repris avec plus de sagesse. C'est l'âge classique, l'ère des Pascal, des Corneille ou des Racine pour le français, de Dante pour l'italien, de Cicéron et de Virgile pour le latin. La phase de transition entre la *multi-conscience* et l'*uni-conscience*, est la *pluri-conscience* qui est représentée dans l'évolution d'un droit, d'une science, d'une religion, d'un art, par une pléiade de réformateurs, tels que les jurisconsultes fameux de l'ère des Antonins, précurseurs des codifications justiniennes, ou tels que les dramaturges français d'avant Corneille. Le développement de la langue, pas même celui de l'orthographe ou de la prosodie, n'a pu jusqu'ici dépasser cette phase. Passé le temps où chaque écrivain se faisait son orthographe, et où ces mille orthographe contradictoires se disputaient le terrain de la littérature, un corps académique, législateur collectif, a été chargé de légiférer sur ce point pour tout le monde ; et l'autorité d'un écrivain quelconque, si grand qu'il fût, n'a pu prévaloir encore contre ses décisions.

Comment se forme un gouvernement ? D'abord par un concours ou une concurrence de forces politiques et militaires éparpillées dans un pays, et toutes sciemment et délibérément ambitieuses ; puis, par la concentration de toutes ces forces en une seule main, la main d'un Louis XIV, ou d'un Napoléon. - Comment se forme un corps de métier, charpenterie, menuiserie, maçonnerie, etc. ? D'abord par l'ingéniosité d'une infinité de charpentiers, de menuisiers, de maçons, qui, arrangements, mille agencements, qu'on dit spontanés, mais qui n'en sont pas moins conscients, pour accorder le mieux possible ces prétentions rivales, ou pour rendre le plus fécond possible l'accord

de ces intérêts solidaires ; puis vient quelque prévôt des marchands, comme le Moyen Âge en a vu, qui conçoit la possibilité de coordonner tous ces arrangements, de combiner tous ces agencements partiels, de soumettre à un même règlement toutes les corporations d'un pays. Le monde moderne attend encore une réglementation générale de ce genre, dont l'agitation socialiste du moment actuel est la gestation laborieuse, ce qui ne veut pas dire qu'il doive en résulter nécessairement l'enfantement d'une organisation socialiste du travail.

Aussi bien, en fait d'unions logiques, on le voit, qu'en fait de duels logiques, s'observe le passage du multi-conscient à l'uni-conscient. D'une part, en effet, les batailles ont commencé par être des collections de combats singuliers, comme encore au temps d'Homère, puis ont fini par être l'exécution d'un plan de général en chef ; d'autre part, on a vu, en Grèce par exemple, un éparpillement de traits d'alliances qui se nouaient de petit bourg à petit bourg, de cité à cité, de canton à canton, avant de voir naître ou s'essayer des fédérations sur un plan d'ensemble, conçues ou exécutées par un Épaminondas, un Timoléon ou un Philippe de Macédoine. L'Europe en est encore à la première phase, en ce qui concerne sa politique internationale ; mais, à l'extension des alliances, on sent qu'elle court à la seconde, où le besoin immense de pacification fédérative qui la possède rencontrera son génie approprié. La jeune Amérique, où tout évolue à pas accéléré, semble déjà plus près que nous de cette cohésion entre nations sœurs, conçue et voulue par un homme d'État.

On a la mauvaise habitude d'appeler *artificiel*, en toute catégorie de phénomènes sociaux, l'ordre établi par *uni-conscience*, artificielles, les codifications durables introduites dans les langues par quelque grammairien fameux tel que Vaugelas : artificielles, les codifications législatives, les constitutions tout d'une pièce, les sommes théologiques ; artificielles surtout, ces grandes philosophies encyclopédiques, jaillies de la tête d'un Aristote, d'un Descartes, d'un Kant, qui de mille morceaux de science font un seul et riche vêtement - ou déguisement - du vrai ; car la philosophie, c'est tout simplement l'état uni-conscient de la Science, succédant, progrès immense à son état morcelé, émietté, multi-conscient ; artificiel enfin, suivant les économistes de l'ancienne école, tout régime industriel et économique qui ne se sera pas fait comme de lui-même, toute hiérarchie et toute discipline des diverses productions, des divers intérêts, qui, même libérale et, dans une certaine mesure, individualiste, naîtrait avec le péché originel d'avoir été savamment élaborée par une seule tête, utilisant les travaux de mille esprits antérieurs... Mais comment est-il permis de qualifier artificiel un caractère si universel et qui est la conséquence nécessaire d'une loi naturelle ?

## XI

[Retour à la table des matières](#)

Nous venons d'exposer les phases et les procédés successifs de la Dialectique sociale dans son œuvre de majoration de croyance et de désir par les découvertes et les inventions successives, et aussi d'équilibration supérieure de la croyance et du

désir par la formation de grands systèmes sociaux. Il nous reste quelque chose à dire sur les diverses terminaisons possibles de cette œuvre. Une profonde, une déplorable erreur à ce sujet est de confondre ici les deux logiques et de prêter à la logique sociale des exigences qui sont exclusivement celles de la logique individuelle. Chez l'individu, le seul terme légitime du travail logique, s'il est poussé à bout, est l'élimination complète des contradictions. Son système particulier d'idées et de besoins ne peut être réputé parfait que le jour où il ne renferme plus de thèses contradictoires ni de tendances et d'intérêts contraires. Encore est-il bon d'observer que cette perfection, pour l'individu même, est un écueil plus souvent qu'un port ; quand il cesse de se contredire, le philosophe s'endort, à moins qu'il ne s'entende contredire par autrui, ce qui, par reflet interne de la croyance d'autrui, le fait se combattre plus ou moins lui-même, plus qu'il ne le croit, en combattant son adversaire. Le charme, la vie, la force même d'un homme, homme de pensée ou homme d'action, lui viennent d'un petit levain caché d'inconscientes demi-contradictions qu'il recèle en lui-même et qui l'aiguillonnent en dessous. Les moralistes, les analystes, les déchiqueteurs de leur propre pensée sont malheureux et impuissants parce qu'ils ont descendu la lampe de la conscience trop bas dans leur souterrain, et ôté à ce secret ferment toute sa vertu sans d'ailleurs parvenir à l'expulser. Ils ont perdu, avec l'illusion de leur propre harmonie, la première condition peut-être de sa réalité. Toujours est-il que cette pleine harmonie sans nulle dissonance sentie est le seul équilibre stable où l'esprit individuel puisse s'arrêter et qui se concilie avec la majoration demandée. Deux jugements ou deux desseins contradictoires et sentis comme tels, qui coexistent en lui, dans ce même cerveau, ne sauraient s'équilibrer, car ils se détruisent mutuellement en un scepticisme énervant s'ils sont de force égale, ou le plus fort, s'ils sont de force inégale, anéantit le plus faible, et leur coexistence prend fin. L'équilibre, ou plutôt l'accord, en lui, ne peut s'entendre que de jugements ou de besoins différents, qui, n'ayant pas le même objet, se complètent et s'appuient, ou servent à se distraire et à se reposer les uns des autres sans jamais s'entraver. Il est clair que toute contradiction *intra-cérébrale*, quand elle est consciente, est un affaiblissement de la conviction avec laquelle la thèse victorieuse elle-même est affirmée, et de la satisfaction <sup>1</sup> que peut procurer la réussite même du projet le plus cher. Mais il n'en est pas de même de l'Esprit social, qui se compose de cerveaux multiples. Les contradictions inter-cérébrales qu'il renferme, celles de jugements et de desseins formés par des individus distincts, peuvent coexister indéfiniment, alors même qu'elles sont de notoriété publique, ce qui est l'équivalent social de la conscience. Elles ne sont pas toujours, même alors, une cause d'anémie sceptique et apathique ; loin de là, elles ont le plus souvent pour effet d'exalter mutuellement, au lieu de les faire s'entre-affaiblir, les religions rivales, les philosophies opposées, les industries concurrentes, les intérêts contraires. Et, tout en s'exaltant de la sorte, ces convictions et ces passions, ces cultes et ces intérêts, peuvent s'équilibrer socialement, malgré l'ardeur des discussions et des concurrences, mais à deux conditions.

La première, c'est que, en raison même de ces luttes, ces forces antagonistes se seront localisées, retranchées dans des frontières juridiques à peu près fixes, inexpugnables, d'où naîtra une habitude généralement répandue de *tolérance* et de *résignation* : deux mots de fortune diverse, l'un vanté, l'autre honni, ce qui ne les empêche pas d'exprimer des idées inséparables. Mais la tolérance et la résignation ne suffisent pas, car, réduites à elles-mêmes, elles découperaient une société en compartiments

<sup>1</sup> C'est-à-dire du *désir* satisfait. L'opposition des buts en même temps poursuivis ne diminue pas l'intensité du désir avec lequel on poursuit chacun d'eux, ce qui serait un bien, mais elle diminue la possibilité de leur satisfaction.



distincts, bientôt étrangers les uns aux autres ; elles ne sont même possibles que, - seconde condition - moyennant la superposition, par-dessus tous ces fragments juxtaposés, d'un groupe important de vérités acceptées par tous, et d'un idéal ou d'un dessein supérieur commun à tous. Il est possible, en effet, que les forces de foi qui s'agitent dans une société se respectent ou se tolèrent, quand elles s'orientent toutes vers la suprématie d'un même livre saint, d'un même corps de sciences, de mêmes dogmes moraux, ou du moins d'une même foi monarchique, des principes d'une même Constitution ; mais, quand elles se sont affranchies de cette suzeraineté, il est inévitable qu'elles se tournent les unes contre les autres, théologiens, théoriciens, publicistes, bataillant outrageusement, chacun, de sa citadelle étroite, faisant feu sur l'ennemi. Cela est vrai, spécialement, de cette branche importante des croyances nationales, les croyances subjectives, la confiance plus ou moins grande de chacun en soi-même. Les orgueils peuvent se coudoyer sans trop de froissements, fiertés nobles, s'il leur est loisible de se développer en hauteur, imaginativement, par quelque puissante admiration collective pour un grand homme ou une grande chose personnifiée. Mais, quand cette illusion nationale s'évanouit, les amours-propres, se rabaisant et sentant leur contradiction essentielle, puisque chacun de nous se juge supérieur à son voisin, sont portés fatalement aux dénigrements et aux mépris réciproques. - Pareillement, les forces de désir qui fermentent dans une société peuvent s'entre-limiter sans chocs, les plus faibles peuvent se résigner à leur destin quand elles trouvent toutes à s'épancher en haut, dans quelque large aspiration<sup>1</sup> commune, telle que l'unité allemande rêvée avant 1870, ou l'unité italienne rêvée avant 1860, ou l'unité de l'ancien monde hellénique rêvée aujourd'hui par les Grecs d'Europe et d'Asie Mineure, ou le panslavisme rêvé par les Russes, ou la domination universelle du Pape rêvée jadis par tant de chrétiens guelfes, ou celle de l'Empereur par tant de Gibelins, ou aussi bien la gloire immortelle de Rome rêvée par les Romains, la venue du Messie rêvée par les Juifs, le *Salut* mystique rêvé de tout temps par les cœurs religieux, dès la vieille Égypte, etc. Mais, si ce débouché supérieur est refusé à ces forces de désirs, si ces mirages multicolores d'un patriotisme ou d'un internationalisme intense se dissipent devant elles, si elles ne convergent plus vers un même haut objet, soit réel, mais indivisible et propre à les unir, soit imaginaire ou conjectural, mais divisible à l'infini, susceptible d'être possédé par tous sans gêne mutuelle, que leur reste-t-il à faire, à ces ambitieux sans emploi élevé, sinon à s'entre-regarder jalousement, à prendre pour point de mire les biens d'autrui, à inaugurer le règne de l'envie haineuse et du mutuel déchirement ?

Il n'est donc pas nécessaire que toute contradiction consciente et manifeste soit supprimée pour que le problème social soit résolu. Il suffit que les polémiques et les rivalités, les concurrences de toute nature, ne soient pas effrénées au point de supprimer toute haute *unanimité* de pensée ou de cœur religieuse ou patriotique, scientifique ou humanitaire, et que, grâce à elle, ce ne soit pas la *dissension*, le *mépris* et l'*envie* qui règnent souverainement, mais plutôt la *tolérance*, la *fierté* et la *résignation* respectueuse au droit reconnu. Mais si, la foi religieuse et le patriotisme d'un pays venant à être détruits sans être remplacés, il n'y subsistait plus rien de cette unanimité partielle et spontanée dans les volontés et les intelligences, c'est alors qu'il faudrait nécessairement, pour restaurer l'équilibre social, pour mettre un terme aux luttes sanglantes des intérêts, des orgueils, des principes, imposer violemment une autre sorte d'unanimité, totale et forcée, en brisant les oppositions, en bâillonnant les con-

<sup>1</sup> J'emprunte ici quelques lignes à un travail que j'ai publié dans la *Revue phil.* août, 1888, pp. 160 et suiv.



traditions, en exterminant le dissident et l'adversaire, en organisant un grand phalanstère national sur le patron d'un régiment ou d'un monastère. La difficulté, il est vrai, serait de faire un monastère sans foi et un régiment sans patriotisme.

Nous venons d'indiquer les trois seuls états possibles que comporte, dans une société quelconque, la mise en rapports des croyances et des orgueils d'une part, des intérêts d'autre part. Il n'est pas une société où l'un de ces trois états, sous chacun de ces trois aspects, existe à l'exclusion complète des deux autres, mais il n'en est pas une non plus où l'un d'eux ne domine et ne donne le ton à l'ensemble de la vie nationale.

Unanimité religieuse (ou scientifique), tolérance, dissension.

Unanimité admirative, fierté, mépris.

Unanimité patriotique (ou au moins morale), résignation, envie.

Maintenant, en comparant ces trois séries, on observera l'affinité qui unit les termes de même rang dans chacune d'elles. Les peuples qui ont brillé par leur unanimité patriotique et morale - Romains primitifs, Spartiates, Perses, Espagnols du XVI<sup>e</sup> siècle, etc. - ont été non moins remarquables, en général, par leur unanimité religieuse et par l'enthousiasme de quelque grande admiration récente ou traditionnelle ; les peuples vraiment tolérants, - par exemple, de nos jours, si l'on en croit Élisée Reclus, les Turcs d'Asie, ajoutons les Belges, les Hollandais et même les Espagnols d'aujourd'hui, - sont en même temps résignés et fiers ; et les peuples disputeurs sont en même temps envieux et méprisants. La première de ces positions est seule un état d'équilibre stable et mobile à la fois ; la seconde est un état d'équilibre stable mais immobile, le seul que connaissent les peuples épuisés ou faibles. Quant à la troisième, elle n'est qu'un état, souvent nécessaire, mais toujours transitoire, de déséquilibre et de crise. L'histoire s'est chargée de réaliser à nombreux exemplaires ces trois solutions différentes - dont l'une n'en est pas une - du problème posé par la logique et la téléologie des sociétés.

## XII

[Retour à la table des matières](#)

Soyons plus explicites, et indiquons quelles sont les issues diverses du duel logique. Entre deux inventions - ou aussi bien entre deux corps d'inventions - la lutte pour l'imitation, qui est leur lutte pour la vie, à elles, peut se terminer de cinq manières : 1<sup>o</sup> L'une, violemment ou pacifiquement, extermine l'autre qui cesse d'être imitée. L'extermination est pacifique quand la substitution d'une idée nouvelle à une idée ancienne se produit sans conversion forcée. Une conversion volontaire, qu'il s'agisse d'une religion ou d'une langue importée, d'une foi politique récente, d'un nouveau goût esthétique ou d'usages quelconques, est un phénomène exceptionnel. Le

procédé normal par lequel une idée ou une forme d'activité se substitue à une autre, consiste, non à déraciner celle-ci des habitudes de ceux qui l'ont déjà adoptée, mais à l'empêcher de gagner les nouvelles générations. Le père garde ses vieilles croyances, ses opinions politiques, ses coupes d'habits, ses auteurs ou ses peintres préférés, pendant que son fils accueille les idées, les vêtements et les sentiments à la mode. Par la généralisation de ce procédé, - fortement recommandé aux hommes d'État - l'élimination sociale du suranné s'opère sans contrainte et sans douleur. 2° Quand la logique sociale commande la suppression d'une vétusté contredite par une nouveauté, la résistance de la coutume à l'innovation n'est pas toujours vaine. Une transition inoffensive a lieu souvent : la *forme* de la chose est retenue, pendant que sa *substance* disparaît. C'est le phénomène des *survivances*, qui s'explique ainsi très facilement. 3° En pareil cas, il arrive aussi quelquefois, s'il s'agit d'une nouvelle religion, d'une nouvelle forme politique, d'une nouvelle législation, d'une nouvelle poétique, d'une nouvelle langue, importée dans un pays par des conquérants et des apôtres, que l'ancienne religion, l'ancienne forme politique, etc., pour éviter la mort, s'agenouille, se subordonne comme vassale à l'intruse triomphante, et que celle-ci se trouve satisfaite par cette reconnaissance de sa suprématie. Les dieux des cités vaincus, par exemple, s'inclinent devant le dieu de la cité victorieuse qui laisse à ce prix leurs temples debout. Ce dénouement est favorable à la vitalité nationale. 4° La chose nouvelle, après avoir refoulé la chose ancienne, ne parvient pas à la faire *disparaître* au-delà de certaines limites territoriales, de certaines couches sociales, où elle se claquemure comme dans une forteresse invincible et, à la fin, inattaquée. Quelques patois expressifs, quelques pittoresques superstitions se défendent ainsi, et il n'y a pas à le regretter. 5° Il survient une nouvelle innovation qui, employant à ses fins les deux choses en conflit, et les conciliant *ou paraissant les concilier*, terminent leur bataille par un embrasement. Quand Georges Cuvier crut découvrir la preuve de ses « révolutions du globe », le grand combat entre la paléontologie et le récit biblique de la création, s'arrêta pour un temps, et la conciliation des deux parut assurée. Quand les partis et les classes, tous mourant de faim, se déchirent à qui mieux mieux dans un canton, la découverte d'une mine de houille, qui enrichit tout le monde, met tout le monde d'accord. Quand tout un pays est agité par les factions, la découverte d'une colonie - ou sa conquête, qui équivaut à sa découverte pour le peuple conquérant - y détermine un grand courant d'émigration aussi pacifiant qu'aurifère. Que de guerres et de révolutions européennes, de révolutions sociales, la grande découverte de Colomb a empêchées ou retardées pour des siècles ! Et qu'est-ce, auprès de cela, que les petites luttes coloniales qu'elle a fait naître ! Elle a été un immense écoulement lointain de l'esprit de discorde, d'avidité et d'inhumanité, qui, pouvant se satisfaire sur des sauvages et des territoires incultes, n'agitait plus l'Europe avec la même violence. A cela tient, en partie, depuis lors, l'adoucissement des murs militaires, le progrès du droit international.

Quant à l'Union logique, elle a aussi des issues diverses, nous l'avons vu, puisqu'elle aboutit finalement, soit à l'unanimité totale et forcée des esprits, d'accord entre eux sur un système d'idées et de volontés, - d'ailleurs plus ou moins d'accord entre elles, mais dont le désaccord est inaperçu, - soit à leur unanimité partielle et spontanée. Nous n'avons rien à ajouter sur ce point. Mais il n'est pas inutile de nous arrêter un instant pour examiner le privilège que les religions semblent avoir eu jusqu'à présent de concevoir des systèmes propres à produire cette unanimité absolue ou relative. Le fait n'est guère contestable, même et surtout en ce qui concerne l'unanimité morale, sinon patriotique, le culte d'un même corps de devoirs indiscutés qui commandent le sacrifice de soi-même et se font obéir. Le point d'honneur chevaleresque, qui en tient lieu parfois, en provient. Pourquoi ce privilège ?

Parce que les religions, même les plus grossières, à plus forte raison les plus élevées, par l'essor qu'elles ont donné à l'esprit d'imitation et la voie qu'elles lui ont tracée, en lui désignant pour modèles des êtres divins, des êtres à la fois vivants et immortels, immortels immortalisants, omniscients, tout-puissants, ont fait jaillir des fontaines de foi et de dévouement incomparables. À ce titre, elles sont merveilleusement appropriées aux conditions de la logique sociale. Le travail d'élaboration, d'assimilation, d'extension analogique qui s'est accompli parmi les jurisconsultes musulmans des premiers siècles de l'hégire, et dont le résultat a été *l'islamisation apparente* d'une foule d'institutions et d'idées d'origine romaine, étrangères à l'islam, peut servir d'excellente illustration à notre pensée. Ce labeur collectif, en effet, avait pour but et a eu pour effet de rattacher au *Coran* et à la *Vie de Mahomet*, - au *Coran*, à la parole du Prophète, comme source de tout précepte et de toute vérité, à la vie du Prophète comme source de tout exemple, - tout ce dont la pensée et la conduite des Musulmans avaient besoin pour se développer dans la diversité et les complications croissantes de leurs nouveaux milieux. Il se formait ainsi un vrai système d'idées et d'actions, dont la clef de voûte était le Livre par excellence, interprété par la biographie de son auteur, et l'illusion prestigieuse de cet ensemble systématique était de faire croire que tout ce qu'on dictait, que tout ce qu'on professait avait été *commandé* et *dogmatisé* par Allah lui-même <sup>1</sup>. La vérité dont tout croyant est pénétré est que c'est une impiété d'adopter une idée qui n'est pas affirmée dans le *Coran*, ou de faire une action qui n'est pas ordonnée par le *Coran*, ou suggérée par la conduite du Maître. En somme, un ensemble d'idées considérées comme découlant toutes d'un même enseignement suprême, un ensemble d'actions considérées comme découlant toutes d'un même commandement divin : voilà ce chef-d'œuvre de logique sociale qu'on appelle *l'islamisation*. La *christianisation*, au Moyen Âge, de toute la civilisation d'alors, n'est pas autre chose.

Or le postulat de tout esprit systématique, esprit collectif ou individuel peu importe, c'est qu'il existe une formule ou un groupe de formules qui renferme en soi l'explication virtuelle, implicite, de tout l'Univers et de tout le Devoir, de telle sorte qu'il suffit d'y croire fermement pour être en mesure de résoudre tous les problèmes, certain que toute proposition ou toute conduite conforme à ce dogme est vraie ou bonne, que toute proposition ou toute conduite contraire à ce dogme est fausse ou mauvaise. Ce principe, pour un esprit systématique dans le sens individuel, c'est-à-dire philosophique, du mot, ce sera, par exemple, pour Spencer, la *conservation de la force*. Croire à cet axiome mécanique, pour le spencérien, c'est tenir en main le passe-partout universel, comme, pour le musulman, la source de toute vérité, c'est la suite des paroles et des exemples de Mahomet. Seulement, profonde est la différence entre les deux. Pour constituer un *système collectif*, pour systématiser cet esprit polycéphale qu'on appelle un peuple, il ne suffit pas, comme cela suffit pour constituer un système individuel dans une tête philosophique, d'un principe abstrait, mathématique, impersonnel et mort, mais il faut quelque chose de concret et de vivant, de personnel et d'historique, un livre divin à apprendre par cœur, une vie divine à imiter. De là il suit que, si le travail logique reste le même en dépit de la diversité de ses applications, ses procédés doivent différer profondément suivant qu'il s'applique à des majeures qui sont des textes sacrés ou des actions plus ou moins légendaires de personnages divins, ou qui sont des principes nettement définis. Cela est si vrai que, toutes les fois qu'un théologien chrétien, arabe, juif, bouddhiste, cherche à justifier des institutions, des dispositions de loi, des coutumes, des préjugés, en invoquant des motifs tirés d'autres

<sup>1</sup> Voir à ce sujet *Études sur le Droit musulman*, par Sawas-Pacha (1891).

considérations que les versets des Écritures, il est suspect de *rationalisme*. Par là on entend qu'il fait usage de la raison, de la logique simplement individuelle.

Et, de fait, les textes sacrés et les faits légendaires sont des prémisses tout autrement commodes que des théorèmes de mécanique : elles permettent d'assimiler à peu près tout, tandis que les principes scientifiques sont essentiellement exclusifs. La grande supériorité sociale des systèmes religieux sur les systèmes philosophiques est donc d'être beaucoup plus élastiques, de se plier plus aisément à la variété des circonstances et des races, et d'exceller à dissimuler sans nulle hypocrisie les contradictions qu'ils recèlent. Et cette différence s'explique par celle-ci, qui est capitale. Pour celui qui n'aspire qu'à unifier ses propres idées à lui, le but est rempli quand il a tissé une chaîne et une trame de propositions bien déduites. En faisant cela, il fait œuvre de philosophe ; car, après cela, s'il songe à répandre sa théorie dans d'autres esprits, son ambition est de nature extra-philosophique, apostolique plutôt. Mais, pour un esprit essentiellement fraternel, qui vit en autrui et pour autrui, qui ne veut point séparer sa personne de la personne de ses frères ni son esprit de l'esprit de sa communauté, l'idée d'un accord de ses pensées ou de ses actions les unes avec les autres seulement, ne saurait lui venir, et, si elle lui venait, ne saurait lui suffire. Il faut, pour le satisfaire, l'accord senti de ses pensées avec celles de ses frères, de ses actions avec celles de ses frères, et quel moyen dès lors plus simple, plus certain, plus naturel, d'atteindre ce but, de mettre à l'unisson des millions d'âmes différentes, que de les conformer toutes au Père commun, au Modèle supérieur, vivant et divin ?

Nous le savons déjà, ces deux genres d'esprit sont opposés, et rien d'étonnant à ce que leurs méthodes diffèrent. On en jugera si l'on compare au travail de la *méditation* solitaire le travail d'un *concile* (d'un concile musulman ou juif aussi bien que chrétien), - aux tourments intérieurs du doute et de l'hésitation les guerres religieuses, les persécutions réciproques d'hérétiques et d'orthodoxes, - à la *perception* sensible qui fournit les données premières du système philosophique, la *révélation* sacrée qui joue le même rôle socialement. Développer l'esprit philosophique, le besoin égoïste de s'accorder avec soi-même avant tout, sans grand souci de s'accorder avec ses compatriotes, ne semble-t-il pas que cela soit l'opposé précisément de l'esprit fraternel, vraiment social, qui consiste à désirer avant tout l'accord avec son prochain, avec sa famille, avec son pays ? Ne semble-t-il pas qu'il faille opter nécessairement entre le développement du premier et celui du second ? Est-ce que l'un, en effet, ne se développe pas aux dépens de l'autre ? Est-ce que ceux qui sentent le besoin le plus grand de s'accorder avec les autres ne sont pas ceux qui sentent le besoin le moins grand de s'accorder avec eux-mêmes, et l'inverse n'est-il pas aussi manifeste ? Comment, par suite, espérer jamais la conciliation de ces deux tendances ? Et, puisqu'elles paraissent inconciliables, comment douter que la tendance sociale doive triompher finalement ?

Il le semble. Peut-être cependant est-il réservé à ce que nous appelons la Vérité *scientifique* en s'accumulant, de concilier les deux genres d'accord ; et c'est sans doute parce que l'aptitude philosophique de l'esprit est la condition *sine qua non* du progrès des sciences, des sciences aptes à se propager dans l'humanité tout entière, à déborder même les rivages où restent circonscrites les religions, c'est à cause de ce caractère éminent que cette disposition philosophique, en dépit de son égoïsme apparent, a droit au respect. La science, outre la propriété qu'elle a d'être démontrable et communicable à tous les peuples, est le fruit d'une collaboration séculaire entre des générations de savants : elle est ainsi doublement le vrai chef-d'œuvre de la dialectique sociale.

Mais, en même temps, exclusive de toute contradiction interne, et formée par la préoccupation dominante d'éviter toute contradiction pareille, elle est aussi le chef-d'œuvre de la logique individuelle. Elle est la synthèse des deux, et peut prétendre, non à supprimer les religions, mais à devenir elle-même un jour la religion souveraine des intelligences. Quant à la synthèse de la téléologie individuelle et de la téléologie sociale, de l'utilitarisme égoïste et de l'utilitarisme collectif, c'est-à-dire moral, quelle est-elle ? Il n'y en a qu'une, c'est l'amour. C'est l'esprit de pitié, de bonté, de fraternité, unique agent de la Justice. Et l'inoubliable mérite des religions supérieures est d'avoir puissamment aidé, avant la science, au développement de cet esprit dans le monde.

## XIII

[Retour à la table des matières](#)

Une question importante nous reste à examiner. Malgré l'infinie variété des systèmes de philosophie ou de morale auxquels aboutit l'élaboration de la logique et de la téléologie individuelles, on a remarqué qu'ils viennent se ranger sous un petit nombre de catégories principales. Est-ce vrai ? Et, si c'est vrai, en est-il de même des aboutissements de la logique et de la téléologie collectives ?

Il est rare qu'un homme pousse à bout les déductions théoriques des données de son observation et de son expérience. Mais quand, par hasard, il est en ceci outrancier, il finit toujours par se reposer, comme un fleuve dans un golfe, dans un de ces grands systèmes, peu nombreux, entre lesquels s'est partagée de tout temps la pensée philosophique : mécanisme ou spiritualisme, atomisme ou monadisme, créationnisme ou évolutionnisme, monisme ou dualisme, etc., etc. Or l'équivalent social de ces grands types de solutions individuelles ne nous est-il pas fourni par les principaux types de langues et de religions ? Il me le semble ; mais je n'é mets cette conjecture que timidement, parce que la classification de ces sortes de philosophies collectives est bien moins avancée que celle des systèmes philosophiques proprement dits. Cependant on reconnaîtra sans difficulté qu'il existe des langues matérialistes ou positivistes, et d'autres spiritualistes ou mystiques, par tempérament ; qu'il en est, dans la famille sémitique par exemple, où se sent un réalisme naïf, un impérieux dogmatisme uni à un substantialisme étroit, et d'autres telles que le grec, où paraît se jouer une pensée dynamiste et flexueuse, sceptique et nominaliste, nullement dupe de ses fictions. Il est aussi, sans contredit, des religions tout imprégnées de matérialisme ou de spiritualisme, d'optimisme ou de pessimisme, de fatalisme ou de *libéralisme*, de théisme ou de panthéisme. Ou, pour mieux dire, une même langue, une même religion, aussi bien, peut traverser en se développant plusieurs de ces étapes, de ces types, de ces repos temporaires ; elle peut, réaliste et dogmatique d'abord, devenir plus tard nominaliste et sceptique, ou du matérialisme le plus grossier passer au mysticisme le plus subtil. Mais l'inverse ne se voit point. Car, dans les deux cas, se laissent apercevoir des pentes d'évolution qu'on ne remonte guère.

Autant il y a de grands problèmes qui se posent à l'intelligence, autant il y a de couples de solutions rivales qui s'offrent à son choix. Est-ce à dire qu'il ne puisse jamais y avoir que deux, ou quatre, ou tout autre nombre pair de solutions ? Non. A ce problème : Comment la terre a-t-elle été formée ? Comment l'homme a-t-il apparu sur la terre ? il est possible de répondre par un nombre indéterminé de cosmologies ou de mythologies différentes. Mais presque toujours une de ces conceptions chez un peuple, à un moment donné, émerge tellement au-dessus du flot des autres que la grande question est de savoir si, *oui* ou *non*, elle doit être adoptée. De là une bifurcation nécessaire. En outre, les conceptions qui sont sur la sellette se rangent autour de deux catégories d'explication, dont la dualité correspond à celle que nous sentons en nous. Nous sentons en nous une force interne, *l'esprit*, et son point d'application *corporel*. Ou, pour exprimer autrement cette dualité, nous sentons que notre moi s'allume, comme une flamme électrique, au point de rencontre de deux courants différents et combinés, le courant vital et physique d'une part, le courant social de l'autre, le premier hypo-psychique pour ainsi dire, le second hyper-psychique. Par suite, quand nous cherchons à expliquer le dehors, l'univers, ou bien 1° nous le concevons comme formé d'une force plus ou moins spirituelle, soit mélangée (animisme primitif, dynamisme ensuite, etc.), soit pure (monadologie, philosophie de la volonté de Schopenhauer, etc.), ou bien 2° nous le concevons comme formé d'une espèce de corps que nous appelons matière. D'où il résulte que, entre les deux types extrêmes, également radicaux ou monistes, de systèmes expliquant tout, soit par la projection universelle de l'esprit seul (monadologie leibnizienne, idéalisme hégélien, Schopenhauer), soit par celle du corps seul (matérialisme), s'interpose la longue série des systèmes tempérés, dualistes, qui combinent les deux projections, mais en faisant jouer tantôt à l'une tantôt à l'autre le rôle prépondérant (spiritualisme ordinaire, cartésianisme, spencérianisme).

Voilà la grande bifurcation des systèmes formés par la logique individuelle. Pareillement, les systèmes formés par la logique sociale, c'est-à-dire avant tout les religions, sont un anthropomorphisme qui objective universellement soit l'esprit, soit le corps, soit l'un ou l'autre à la fois, d'où résulte l'infinie diversité des théologies et des cosmogonies. Le monisme, ici, le radicalisme, c'est le panthéisme ; car il y a deux sortes opposées de panthéismes, l'un matérialiste, l'autre spiritualiste. Le premier est le *naturisme* grossier ou raffiné qui peuple de forces physiques incarnées son panthéon, et qui, des plus bas cultes de cet ordre, s'élève aux monstrueuses imaginations de l'hindouisme sans changer de caractère essentiel. Le second, qui s'élève de *l'animisme* primitif aux plus hautes religions mystiques, peut être divisé en deux branches, suivant que le mysticisme est plus pénétré de l'idée d'une pensée ou d'une volonté divine remplissant tout et créant tout. Le *créationnisme*, qui fait naître la matière de l'Esprit, le monde de Dieu, est précisément l'opposé de l'*évolutionnisme* cosmogonique qui fait naître l'esprit de la matière, le divin du naturel. Entre les deux se placent les cultes qui, admettant comme postulat le dualisme fondamental du naturel et du divin, du corporel et du mental dans la vie universelle, inclinent à voir dans l'un ou dans l'autre le côté explicatif de la réalité.

Mais, s'il est inévitable que notre conception systématique des choses soit (pardon de ces barbares mots nouveaux) *psychomorphique* ou *somatomorphique*, ces deux grands types assez vagues sont susceptibles de se spécifier en une riche diversité de systèmes originaux. Quelle que soit la question qui se pose à l'intelligence individuelle ou collective, elle revient à se dire : « Que dois-je croire ici ? ». C'est là le problème fondamental. Et, pour savoir quel est son devoir de croyance en chaque cas

particulier, chacun de nous se retourne en soi-même et y cherche ses convictions les plus fortes. Le géomètre, le physicien, trouvent en eux, comme convictions suprêmes, quelques théorèmes, quelques lois de physique ou de mécanique ; leur première pensée est de demander à ces principes régulateurs la conclusion qui s'impose à eux. Le dévot trouve en lui-même sa foi aux paroles de Mahomet, de Bouddha, du Christ, aux Écritures saintes.

De même, à tout moment de sa vie pratique, l'homme se demande : « Que dois-je faire ? » c'est-à-dire : « Que dois-je désirer ? ». Et, pour découvrir ce devoir de désir et d'action, il s'adresse au désir majeur qui s'est établi à demeurer dans le fond de son âme : amour, ambition, avarice, soif du salut chrétien ou du paradis musulman. C'est donc la nature des croyances les plus fortes et des désirs les plus forts, les moins conscients souvent précisément parce qu'ils sont les plus profonds, qui détermine le système des jugements et le système des actions, l'option entre l'un ou l'autre des deux grands types de systèmes et, dans chacun d'eux, le choix de la variété caractéristique qui s'impose à un moment de l'histoire. Or, comment se forment, se fortifient, s'assoient ces croyances et ces désirs majeurs ? Par une suite de perceptions plus ou moins accidentelles combinées avec des préférences innées pour tel ou tel genre d'idées ; et par une suite de suggestions du milieu ambiant, du milieu social surtout, très accidentelles aussi, combinées avec des tendances actives du caractère ; autrement dit, par la combinaison d'un élément objectif et d'un élément subjectif qui se sont rencontrés. Avec cette différence à noter pourtant, que, dans la formation des croyances majeures, la part de l'élément objectif l'emporte évidemment beaucoup sur celle de l'autre, tandis que, dans la formation des désirs majeurs, l'élément subjectif présente au contraire une importance très supérieure. Aussi un homme, et semblablement un peuple, s'exprime-t-il, se révèle-t-il bien plus fidèlement, bien plus à fond, par ses actes que par ses idées, par ses mœurs que par ses sciences, par sa morale que par ses dogmes, par son caractère que par son intelligence <sup>1</sup>.

Or, la passion-maîtresse qui meut souverainement un peuple ou un homme peut provenir, comme son idée maîtresse, soit d'impulsions corporelles, qui subsisteraient encore, quoique amoindries, alors même que le milieu social viendrait à disparaître, ou qui auraient pris naissance, semble-t-il, - apparence trompeuse d'ailleurs - alors même qu'il n'aurait jamais apparu ; soit de suggestions essentiellement sociales dont l'apparition en dehors de la société impliquerait contradiction. Il se peut aussi, et c'est le cas le plus fréquent, qu'elle jaillisse de ces deux sources à la fois ; mais, suivant qu'elle emprunte davantage à la première ou à la seconde, elle se caractérise en langage ordinaire comme principalement sensuelle ou principalement spirituelle. La même grande distinction s'applique donc, qu'il s'agisse des individus ou des groupes, aux systèmes téléologiques ou moraux et aux systèmes logiques ou intellectuels. Seulement, il est des buts, d'ordre sensuel ou d'ordre spirituel, qui, suffisants pour servir de principe d'organisation dans la formation de la conduite d'un homme, ne le sont pas quand il s'agit d'un peuple. Il y a des individus chez lesquels toutes les tendances s'organisent, se systématisent autour de la tendance alcoolique ou gourmande, musicale ou architecturale, etc. Mais il n'est pas de civilisation dont le caractère essentiel soit la conséquence des activités collectives vers la satisfaction de l'ivrognerie ou de la gourmandise, ou même vers la mélomanie et la maladie de la truelle.

Il est d'autres buts, d'un objet plus large ou moins sérieux, qui peuvent servir d'âme principale à la conduite d'une société aussi bien que d'une personne. On a vu

---

<sup>1</sup> Voir le D<sup>r</sup> Le Bon à ce sujet.



des civilisations essentiellement voluptueuses, amoureuses, galantes. On en a vu aussi d'essentiellement théologiques et religieuses, comme la Judée, ou juridiques comme Rome, ou industrielles et affairées comme les États-Unis, ou esthétiques comme Athènes, ou morales comme Genève. Peut-être, dans la préhistoire, y en a-t-il eu d'essentiellement philologiques, si extravagante à première vue que puisse paraître cette hypothèse. On a vu même des sociétés comme des individus, dont la passion souveraine était l'amour du jeu, le désir et le plaisir du risque. Ce désir, ce plaisir, compte parmi les plus contagieux du cœur humain. Ajoutons que les civilisations tendent, en avançant, à devenir plutôt une aristocratie de passions supérieures que la monarchie d'une passion unique.

La distinction qui précède revient à dire qu'il est deux grandes classes de biens, les uns de nature individuelle, tels que les plaisirs des sens, les autres de nature proprement sociale, tels que la considération, la gloire, l'honneur. Les premiers, comme les seconds, peuvent devenir, en se répandant, l'objet principal des désirs d'une société, quoique la poursuite des seconds, naturellement, lui donne seule la plénitude de force et de cohésion. C'est seulement quand le culte dominant des biens essentiellement sociaux s'est imposé à la grande majorité de ses membres, qu'une société se distingue nettement de ceux-ci, dresse au milieu d'eux une personnalité indépendante de la leur et se présente à eux comme digne du sacrifice de leurs joies et de leurs vies particulières. D'ailleurs les plaisirs individuels ne sont pas tous sensuels ; ils sont de deux sortes, les uns infra-sociaux pour ainsi dire, et nés des fonctions physiologiques, les autres supra-sociaux, fleurs terminales d'une végétation psychologique délicate et raffinée qui se déploie en amours supérieures, en passion exaltée de la vérité, de la bonté, de la justice, en esthétisme, en mysticisme. Ces nobles élans, spontanément jaillis de certains tempéraments d'élite, commencent toujours par être exceptionnels ; mais, comme les vices grossiers, ils sont susceptibles, à certains moments de l'histoire, de se généraliser par contagion et de donner enfin le ton au chœur des tendances sociales. On a vu des civilisations essentiellement mystiques, esthétiques, morales, aussi bien qu'érotiques. Cela s'est vu de tout temps ; dès la plus, lointaine Antiquité qu'il nous est possible d'entrevoir, en Égypte, nous apparaît un peuple dominé, régi, par la préoccupation passionnée de sa vie posthume. - Peut-on dire que l'évolution normale des sociétés consiste à prendre successivement pour passion tonique, d'abord, un appétit d'ordre infra-social, plus tard une ambition d'ordre social, enfin une aspiration d'ordre supra-social ? Non. C'est bien souvent qu'au cours de leurs transformations profondes les peuples passent et repassent à travers les trois sphères dont il s'agit, tour à tour pris et dépris de gloire militaire, d'art, de vérité, de confort même, ressaisis par l'ambition après avoir été envahis par l'amour, ou retombés des hauteurs du mysticisme chevaleresque dans l'épicurisme le plus fangeux. La civilisation consommée, définitive, d'un peuple ou d'une fédération de peuples peut être de n'importe quelle couleur ; cela dépend du caractère ethnique et des circonstances historiques.

Ce qu'on peut dire, c'est qu'il est des civilisations, comme des équilibres, instables, et d'autres stables, par nature. Le désir majeur d'un peuple a pour objet tantôt un produit exotique (des captives étrangères, la conquête, la célébrité extérieure, un art du dehors), tantôt un produit indigène (des femmes du pays, l'admiration ou le respect des compatriotes, la *respectabilité* locale, les dignités nationales, l'art national). Or il n'y a que le désir *intra-muros* ou *supra-muros* qui soit susceptible de se généraliser chez tous les peuples ; l'ambition *extra-muros* ne peut être le fait que d'un petit nombre de petits peuples belliqueux et conquérants. Une nation qui se suffit à elle-même en fait de célébrité et de pouvoir comme en fait de richesse et de joie, qui produit

toute la gloire et tout l'honneur dont elle a besoin et toutes les félicités dont elle a soif, présente une harmonie souvent étroite, mais toujours parfaite, et qui pourrait s'élargir indéfiniment sans rien perdre de sa perfection. Une nation qui ne vit que d'applaudissements étrangers, de conquête étrangères, de débauches et de plaisirs étrangers, peut vivre quelque temps en état d'accord interne, grâce à cette expatriation même du désir ; mais cet accord est acheté au prix de la guerre et de la victoire et ne saurait ni servir d'exemple universel ni durer toujours.

De même que les intelligences, comme nous l'avons vu plus haut, se divisent en deux catégories à propos de chaque problème théorique qui se pose par oui ou par non et que les uns résolvent affirmativement, les autres négativement, ainsi les caractères, à propos de chaque grand besoin, ou de chaque grand idéal qui sollicite la volonté, se divisent en deux classes, suivant que les uns poursuivent ou que les autres repoussent cet objet, ou suivant qu'ils le poursuivent avec une ardeur supérieure chez les uns, inférieure chez les autres, à un certain degré de désir que l'on juge - à tort ou à raison - le niveau normal et légitime<sup>1</sup>. On distingue ainsi, pour les peuples comme pour les individus, des vices ou des vertus caractéristiques : intempérance ou sobriété, lâcheté ou courage, avarice ou générosité, libertinage ou chasteté, ou bien des vices inverses ou corrélatifs : avarice ou prodigalité, lâcheté et témérité.

Dès le début de son évolution, chaque groupe ethnique, tout en se livrant à de certaines occupations obligatoires, les mêmes ou à peu près chez tous les primitifs, révèle sa tendance constitutive, opte entre les deux branches de la bifurcation fondamentale, et, dans la direction choisie, se trace sa route originale, singulière, unique. Le besoin de manger, de boire et de se couvrir étant satisfait, et pendant qu'il se satisfait et par la manière même dont il se satisfait, la tribu s'aide de ce premier échelon soit pour gravir l'échelle des sensations de bien-être, de confort, de plaisir, de plus en plus compliquées et raffinées, soit pour s'élever à des élans de bravoure et de générosité patriotique, puis à des accès de mysticisme chevaleresque ou d'enthousiasme artistique. Elle peut, si elle cherche ses biens dans la voie individualiste, préférer l'orgie sans confort, ou le confort sans orgie, l'intensité des plaisirs grossiers ou la diversité des plaisirs délicats ; et, si elle est engagée dans la voie socialiste, aspirer par-dessus tout au respect ou à la célébrité, à l'honneur familial ou individuel, à la considération par la puissance ou par la richesse. Nos psychologues ont remarqué que les liaisons d'idées en chacun de nous sont caractérisées par un certain penchant à préférer les images de source visuelle, ou auditive, ou musculaire. N'y a-t-il pas aussi pour les collectivités, un type visuel, un type musculaire, un type auditif ? Galton l'a pensé, et avec raison ; la passion des processions, des revues, des fêtes de la vue, signale le type visuel en France, notamment. De là une différenciation caractéristique dans l'évolution des divers peuples.

En somme, comme l'élaboration logique, l'élaboration téléologique, s'exerçant sur les données des industries instinctives ou des inventions acquises, aboutit, soit chez l'individu, soit dans la communauté, à un certain nombre de modes d'activité toujours reconnaissables qu'il s'agit de distinguer avec une précision plus ou moins parfaite. D'excellentes études ont été faites par les psychologues sur les différences des *caractères* parmi les hommes<sup>2</sup> : ils ont considéré ainsi du point de vue subjectif et individuel ce qu'il s'agirait pour nous de montrer sous un aspect objectif et social. La

<sup>1</sup> On se rappellera qu'en mathématiques le plus et le moins, de même que le oui et le non, quantités positives et négatives, sont pareillement symbolisés par les signes + et -.

<sup>2</sup> MM. Ribot et Paulhan, en France, ont traité ce sujet.

différence des *racés* - dans le sens social et historique de ce mot - correspond très bien à la différence des *caractères*, telle que nos psychologues la comprennent. Par *racés*, il faut entendre, en ethnologie, un faisceau de tendances collectives formées historiquement par une série d'hybridations fécondes, de combinaisons accidentelles, réussies ; de même que, par *caractères*, on entend, en psychologie, un groupe de tendances individuelles rapprochées, par le hasard des mariages, en un individu viable. Mais le caractère et la conduite réelle font deux, comme la puissance et l'acte, et il y a des types de conduite, susceptibles d'une classification, comme il y a des types de caractère. Pareillement, l'innombrable foulée des *racés* historiques ou préhistoriques se ramène ou peut se ramener à quelques types principaux ; mais *race* et *civilisation* sont choses distinctes ; et il y a des types de *civilisation*, c'est-à-dire de conduite et d'activité collectives, qu'il conviendrait de classer.

Je n'entreprends pas cette tâche. Je me bornerai à faire remarquer que ce qui importe ici, c'est de faire reposer la classification dont il s'agit sur la distinction des buts et non sur celle des moyens employés pour les atteindre. Le but, imposé par les impulsions natives et héréditaires du caractère, est l'élément relativement permanent d'une civilisation, ce qu'elle a de plus profond et de plus vital ; le moyen, fourni par les données variables de l'intelligence, en est l'élément changeant et fuyant. Cette observation suffit pour mettre à sa vraie place la distinction spencérienne des sociétés industrielles et militaires. Son vice essentiel est de n'avoir trait qu'aux moyens mis en œuvre pour réaliser le but social, quel qu'il soit. Ce n'est pas que, par exception, guerroyer pour guerroyer, ou produire pour produire, ne puisse être le mobile dominant d'une société ; mais ce sont là des aberrations morbides, et la seconde, pas plus que la première, ne mérite d'être proposée en exemple. En général, on ne guerroye, on ne travaille, qu'en vue de satisfaire un ou plusieurs genres d'avidités ; et, que l'idéal d'une société soit épicurien, ambitieux, ou même scientifique, elle peut, pour l'atteindre, recourir au travail ou à la guerre. Parmi les peuples épris du plaisir, il en est de laborieux, d'autres de belliqueux. Parmi les peuples fiers, orgueilleux, il en est qui poursuivent par la fièvre de l'industrie et de l'affairement la satisfaction de leur ambition nationale ; il en est d'autres, et c'est le cas le plus ordinaire, qui la satisfont par la passion des armes. Certains peuples, pénétrés d'aspirations morales et religieuses, sont essentiellement pacifiques ou ne font la guerre qu'à regret ; d'autres mettent au service de leur prosélytisme religieux ou moral un véritable fanatisme militaire. Ou plutôt, il est à remarquer que la même société, demeure persistante en son orientation, est tour à tour guerroyante ou travailleuse, militaire ou industrielle. L'Égypte, peuple ordinairement mystique et industriel, a été de temps en temps, sans perdre rien de son mysticisme, belliqueuse et conquérante, sous les Ramsès, par exemple ; l'islam, aujourd'hui pacifique, a été essentiellement belliqueux jadis. Athènes, la nation esthétique par excellence, a longtemps aimé la guerre, en quelque sorte artistiquement ; plus tard, toujours artiste, elle s'est trop passionnée, hélas ! pour la paix à tout prix. On ne saurait voir une nation en tout temps plus commerçante et aujourd'hui plus pacifique que la Hollande ; au XVII<sup>e</sup> siècle, il n'en était pas de plus guerrière. Mais à quoi bon multiplier les exemples ?

(Suite à la page 155). Il est bon d'ajouter que le besoin de coordination logique paraît avoir été prouvé à des degrés très inégaux par les divers peuples. On s'en aperçoit à parcourir leurs Panthéons différents, parfois très hiérarchisés, d'autres fois incohérents et tumultueux ; leurs législations rarement codifiées et présentant tous les degrés intermédiaires entre le pêle-mêle d'un bazar et l'ordre parfait d'une bibliothèque bien rangée ; leurs grammaires même, plus ou moins fourmillantes d'exceptions et d'anomalies, etc. Mais ce qu'on ne saurait nier, c'est le travail intéressant qui s'opère

chez les peuples même les plus illogiques en vue de concilier ces dissonances et de systématiser ces incohérences. - J'aurais pu citer comme exemple de contradictions flagrantes ce qui s'est passé au moment de la fondation des États-Unis, où, en même temps qu'ils s'affranchissaient en proclamant les Droits de l'homme, les citoyens de la nouvelle république légalisaient l'esclavage des Noirs et le commerce des esclaves, en 1787. Mais, là aussi, l'illogisme apparent s'explique trop bien par la logique utilitaire. Au fond des plus grandes extravagances apparentes que nous offre l'histoire, nous verrons la logique en œuvre si nous la cherchons bien.

Pierre Damien, au XI<sup>e</sup> siècle, avait *démontré*, par de savants calculs, que la flagellation à coups de discipline était l'espèce de pénitence la plus avantageuse pour le pécheur : il avait calculé, en effet, que 15 000 coups, qu'on pouvait se donner en 6 jours, équivalaient à 100 ans de jeûnes. Cette *découverte* a donné lieu, très logiquement, à l'épidémie des flagellants; qui, de prime abord, a l'air d'une folie collective.

La flagellation ayant été reconnue supérieure à tout autre procédé pénitentiel, la mode s'en saisit et la répandit dans toute l'Europe. Il en fut de cet engouement comme de ceux qui, à présent, font adopter une boisson ou un remède nouveaux, souvent dangereux ou chimériques, par des millions de gens crédules.

